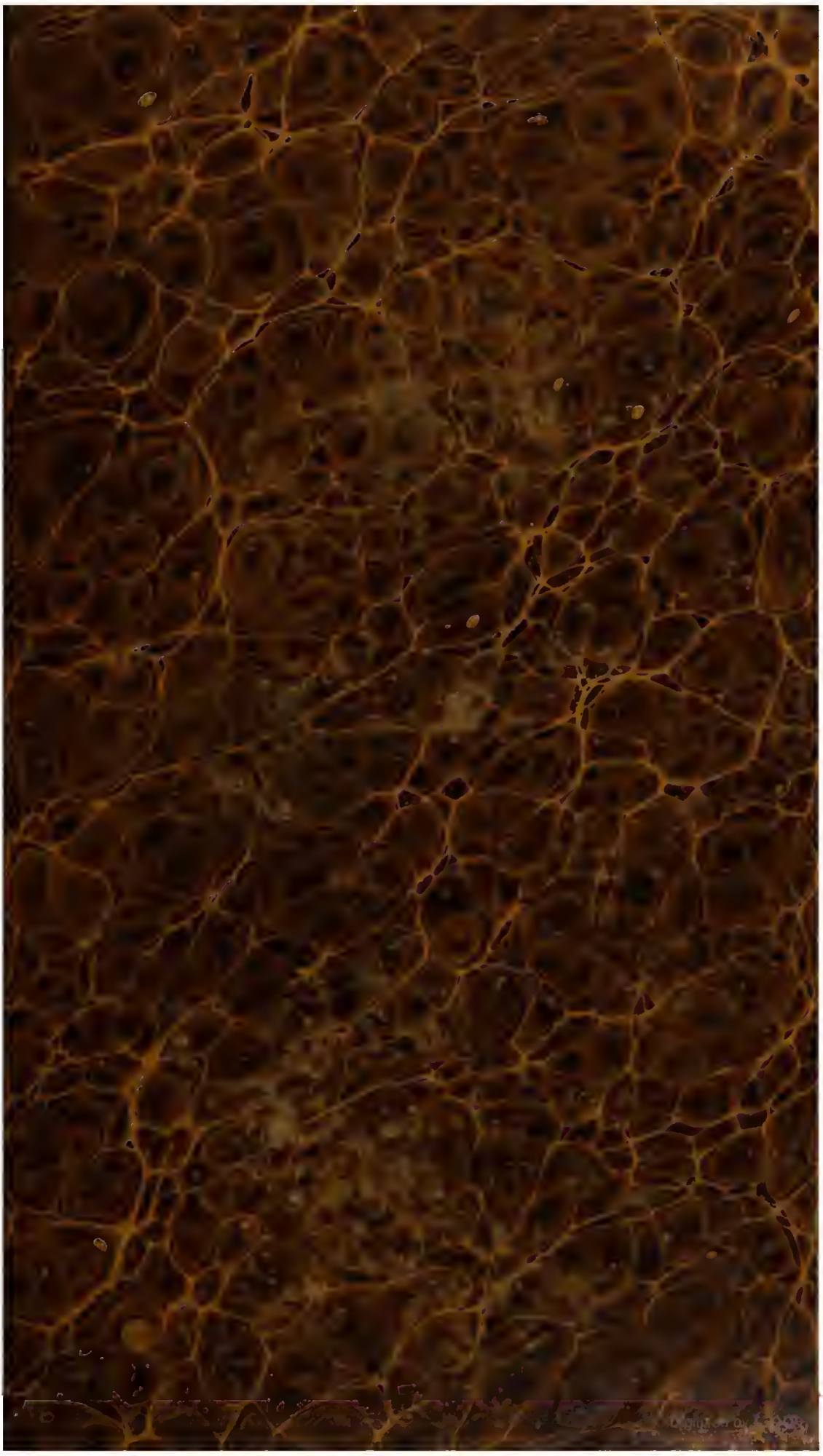


1907.

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 485 675
Sala Grande
Scansia 8 H Palchetto 42
N.° d'ord. 3 2

Publ. III. 19

DANGERS POUR L'EUROPE

ORIGINE, PROGRÈS

ET ÉTAT ACTUEL

DE LA PUISSANCE RUSSE

568540

DANGERS POUR L'EUROPE

ORIGINE, PROGRÈS
ET ÉTAT ACTUEL
DE LA
PUISSANCE RUSSE

QUESTION D'ORIENT
AU POINT DE VUE POLITIQUE, RELIGIEUX ET MILITAIRE

PAR

C.-H. BARAULT-ROULLON (DU LOIRET)
Sous-intendant militaire en retraite, officier de la Légion d'Honneur

AVEC UNE CARTE DES AGRANDISSEMENTS SUCCESSIFS DE LA RUSSIE

Quidquid id est; timeo Danaos et dona ferentes.
(VIRGILE, Énéide, liv. II.)

PARIS
LIBRAIRIE MILITAIRE, MARITIME ET POLYTECHNIQUE
DE J. CORRÉARD
LIBRAIRE-ÉDITEUR ET LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE
1, RUE CHRISTINE-DAUPHINE, PRÈS LE PONT-NEUF

1854

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Digitized by Google

AVIS

L'Auteur et l'Éditeur de cet ouvrage se réservent le droit de le traduire ou de le faire traduire en toutes les langues. Ils poursuivront en vertu des lois, décrets et traités internationaux, toutes contrefaçons, soit du texte, soit des gravures, ou toutes traductions faites au mépris de leurs droits.

Le dépôt légal de cet ouvrage a été fait à Paris, dans le cours du mois d'avril 1854, et toutes les formalités prescrites par les traités sont remplies dans les divers États avec lesquels la France a conclu des conventions littéraires.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

OUVRAGES PUBLIÉS DU MÊME AUTEUR

1822. — DES PEUPLES ET DES GOUVERNEMENTS.

1833. — DE LA DÉFENSE DE PARIS.

1850. — ESSAI SUR LA FORCE PUBLIQUE.
1re partie. — *Armée permanente.*

— ESSAI SUR LA FORCE PUBLIQUE.
2e partie. — *Réserve et Garde nationale.*

1852. — L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE ET LA FAMILLE DE BEAUHARNAIS.

1853. — NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR LE GÉNÉRAL COMTE DE PRÉVAL, SÉNATEUR.

— QUESTIONS GÉNÉRALES, MILITAIRES ET SOCIALES SUR LE RECRUTEMENT, *Mémoires présentés à S. M. l'Empereur Napoléon III, en* 1852.

1854. — LE MARÉCHAL SUCHET, *Éloge couronné par l'Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, en* 1853. Aperçu historique de 1792 à 1815.

AVANT-PROPOS

L'attaque de l'empereur Nicolas contre la Turquie ne peut être considérée comme une de ces querelles accidentelles qui divisent des voisins sur quelques portions de territoire ou sur quelques intérêts de commerce; c'est la suite d'un système qui n'a pas cessé d'exister dans l'esprit des tzars et dans la constitution de l'empire moskovite.

Après avoir réussi contre les peuples libres qui, pendant longtemps, ont servi de barrière à l'Europe, la Russie, qui s'est élevée d'abord à l'insu des puissances européennes et ensuite par leur imprévoyance, ne croit plus rien impossible à son ambition. Ses premiers succès l'ont enhardie à toujours marcher en avant, et surtout à

détruire des principes antipathiques à ceux qui font la force des tzars, et sans lesquelles leur autocratie ne saurait subsister. Le système oriental qui lui sert de base est une menace constante contre la civilisation de l'Europe. La guerre contre la Turquie ne peut avoir d'autre but. On le comprendra quand on voudra sérieusement étudier l'histoire du peuple russe, son agrandissement et les projets de ses autocrates. Un auteur (1), d'accord avec ceux si nombreux que nous avons consultés, faisant juger la Russie par un prince moskovite instruit, qui a beaucoup voyagé en Europe, et que des personnes honorables nous ont assuré avoir bien connu, lui fait dire : « La Russie est à peine aujourd'hui à quatre cents ans « de l'invasion des Barbares, tandis que l'Occident a « subi la même crise depuis quatorze siècles. Une civi- « lisation, de mille ans plus ancienne, met une distance « incommensurable entre les mœurs des nations.... La « première couche de civilisation (apportée aux Slaves « par les Skandinaves bien des siècles avant l'irruption « des Mongols) s'est abîmée sous les pieds des Tatars « lors de l'arrivée de ces nouveaux conquérants en Rus- « sie.... Les Russes n'ont point été formés à cette bril- « lante école de la bonne foi dont l'Europe chevaleres- « que a su si bien profiter, que le mot *honneur* fut long-

(1) M. le marquis de Custine, *La Russie en* 1839.

« temps synonyme de fidélité à la parole ; et que la pa-
« role d'honneur est encore une chose sacrée, même en
« France, où l'on a oublié tant de choses. La noble in-
« fluence des chevaliers croisés s'est arrêtée en Pologne
« avec celle du catholicisme. *Les Russes sont guerriers,*
« *mais pour conquérir. Ils se battent par obéissance et*
« *par avidité.* Les chevaliers polonais guerroyaient par
« pur amour de la gloire ; aussi, quoique l'origine de
« ces deux nations, sorties de la même souche, eussent
« entre elles de grandes affinités, le résultat de l'his-
« toire, qui est l'éducation des peuples, les a séparées
« si profondément qu'il faudra plus de siècles à la poli-
« tique russe pour les confondre de nouveau qu'il n'en
« a fallu à la religion et à la société pour les diviser...
« *Le despotisme complet, tel qu'il règne chez nous* (c'est
« le prince russe qui parle), s'est fondé au moment où
« le servage s'abolissait dans le reste de l'Europe. De-
« puis l'invasion des Mongols, les Slaves, jusqu'alors
« l'un des peuples les plus libres du monde, sont deve-
« nus esclaves des vainqueurs d'abord, ensuite de leurs
« propres princes. *Le servage s'établit alors chez eux,*
« *non-seulement comme un fait, mais comme une loi*
« *constitutive de la société.* Il a dégradé la parole hu-
« maine en Russie, au point qu'elle n'y est plus considérée
« que comme un piége : notre gouvernement vit de men-
« songe, *car la vérité fait peur au tyran comme à l'es-*
« *clave.* Aussi, quelque peu qu'on parle en Russie, y

« parle-t-on encore trop, puisque dans ce pays tout dis-
« cours est l'expression d'une hypocrisie religieuse ou
« politique.... Nos autocrates ont fait jadis à leurs dé-
« pens l'apprentissage de la tyrannie. Les princes russes,
« forcés de pressurer leurs peuples au profit des Ta-
« tars, traînés souvent eux-mêmes en esclavage au
« fond de l'Asie, mandés à la horde pour un caprice,
« ne régnant qu'à condition qu'ils serviraient d'instru-
« ments dociles à l'oppression, détrônés aussitôt qu'ils
« cessaient d'obéir, instruits au despotisme par la ser-
« vitude, ont familiarisé leurs peuples avec les vio-
« lences de la conquête qu'ils subissaient personnelle-
« ment. Voilà comment, par la suite des temps, les
« princes et la nation se sont mutuellement pervertis.
« Or, notez la différence : ceci se passait en Russie à
« l'époque où les rois de l'Occident et leurs grands vas-
« saux luttaient de générosité pour affranchir les popu-
« lations.

« Les Polonais se trouvent aujourd'hui vis-à-vis des
« Russes absolument dans la position où étaient ceux-
« ci vis-à-vis des Mongols, sous les successeurs de
« Baati-Khan. *Le joug qu'on a porté n'engage pas tou-*
« *jours à rendre moins pesant celui qu'on impose.* Les
« princes et les peuples se vengent quelquefois, comme
« de simples particuliers, sur des innocents; ils se
« croient forts parce qu'ils font des victimes.... Pensez,
« à chaque pas que vous ferez chez ce peuple asiatique,

« que l'influence chevaleresque et catholique a manqué « aux Russes; non-seulement ils ne l'ont pas reçue, « mais ils ont réagi contre elle avec animosité pendant « leurs longues guerres contre la Lithuanie, la Pologne « et contre l'Ordre Teutonique et celui des chevaliers « Porte-Glaive. »

Le même auteur, entraîné par des vérités si incisives, s'élançant vers l'avenir, comme tout penseur ami de son pays et de l'humanité doit le faire au moment peut-être suprême des sociétés civilisées, y fixe des regards inquiets et dit : « Lorsque notre démocratie cosmopo- « lite, portant ses derniers fruits, aura fait de la guerre « une chose odieuse à des populations entières, lorsque « les nations soi-disant les plus civilisées de la terre « auront achevé de s'énerver dans leurs débauches po- « litiques, et que, de chute en chute, elles seront tom- « bées dans le sommeil au dedans et dans le mépris au « dehors, toute alliance étant reconnue impossible avec « ces sociétés, évanouies dans l'égoïsme, *les écluses du* « *Nord* (et de l'Orient) se lèveront de nouveau sur « nous; alors nous subirons, non plus des Barbares « ignorants, mais des maîtres rusés, éclairés, plus éclai- « rés que nous, car ils auront appris de nos propres ex- « cès comment l'on peut et l'on doit gouverner.... Ce « n'est pas pour rien que la Providence amoncelle tant « de forces inactives à l'Orient de l'Europe. *Un jour le* « *géant endormi se lèvera, et la force mettra fin au rè-*

« *gne de la parole... La société périra* pour s'être fiée à « des mots vides de sens ou contradictoires... La domi- « nation de la Russie, se bornât-elle aux exigences di- « plomatiques sans aller jusqu'à la conquête, me pa- « raîtrait ce qu'il y a de plus redoutable au monde. On « se trompe sur le rôle que cet État jouerait en Europe. « D'après son principe constitutif, il représenterait l'or- « dre; mais, d'après le caractère des hommes, *il pro- « pagerait la tyrannie*, sous prétexte de remédier à « l'anarchie; comme si l'arbitraire remédiait à aucun « mal. L'élément moral manque à la nation russe; avec « ses mœurs (toutes) militaires et ses souvenirs d'inva- « sions, elle en est encore *aux guerres de conquêtes, « les plus brutales de toutes*, tandis que les luttes de la « France et des autres nations de l'Occident seront do- « rénavant des guerres de propagande. »

C'est le 10 juin 1839 que M. de Custine présageait des jours aussi funestes; avant lui d'autres auteurs ont prédit la tempête, l'irruption des hordes orientales. Nous avons éprouvé les mêmes alarmes depuis le temps où s'est engagée une lutte sanglante contre la France, lutte non moins déplorable pour elle que dangereuse pour tous les autres États de l'Europe, dont elle a découvert les plaies à un ennemi le plus naturel et le plus redoutable.

Peut-on rester impassible devant le nouveau danger qui menace d'ébranler l'équilibre européen et l'existence

des peuples civilisés? Nous ne le pensons pas. Plus que jamais l'opinion publique doit s'en émouvoir. Aussi voyons-nous tous les peuples sur le *qui vive*. L'Amérique elle-même, cette fille de la vieille Europe, qui se sent toute l'énergie de la virilité, ne pourrait entendre, sans y répondre, ces cris d'alarmes; elle a vu, d'ailleurs, l'ennemi commun s'approcher d'elle, chercher à comprimer sa liberté naissante; elle accourrait pour prendre part à la défense des droits des nations et de l'humanité et de la religion.

Le réveil s'opère, les yeux s'ouvrent à la lumière. Les hommes comprennent enfin qu'il ne suffit pas d'avoir conquis le bien-être, développé l'intelligence et perfectionné ses fruits, mais que ce qui importe le plus est d'en assurer la conservation par des sacrifices, quelque pénibles et quelque coûteux qu'ils puissent être.

Il faut, toutefois, porter la conviction dans les âmes pusillanimes qui hésiteraient encore, et dans les esprits qui, peu éclairés par l'étude du passé, se complairaient dans un espoir trompeur pour l'avenir. Il faut, pour ces hommes timorés, imprudents ou superficiels, mettre à nu des vérités sinistres, et par des faits incontestables faire pénétrer des convictions durables; montrer, enfin, que ce n'est pas le danger d'un jour qu'il s'agit de conjurer, mais tout un système préparé de longue main, et dont le but est d'opprimer le monde,

de faire reculer la civilisation, et détruire les bienfaits d'une religion éclairée.

L'attaque faite par la Russie à la Turquie, en 1853, n'est point un fait isolé. Ce n'est que la répétition (*Note 1re*) de prétentions anciennes. Et que l'on ne croie pas que ce soit la différence de religion qui met les armes à la main des Russes et des Turks. L'église grecque, et surtout le fanatisme du dogme et des rites russes, sont depuis longtemps en contact avec le mahométisme, et lui ont fait plus de concessions qu'ils n'en feraient au catholicisme latin. La question des Lieux-Saints en est elle-même la preuve. D'un côté, il y a tolérance séculaire; de l'autre, il n'y a point de rapprochements possibles. C'est une rivalité qui n'aurait de fin que dans l'extinction de la religion catholique romaine, trop éclairée pour le despotisme et l'esclavage.

Pendant que les débats diplomatiques laissaient encore à quelques esprits l'espoir d'un accommodement, l'étude que nous faisions de *l'origine, des progrès et de l'état actuel de la puissance russe,* ne faisait que nous montrer plus incessants et plus funestes, pour le repos et le bien-être des peuples de l'Occident, les dangers d'une provocation déloyale et la suite des projets tentés par la Russie pour maîtriser l'Europe.

Son bras s'étend déjà sur la plus grande partie de l'ancien continent, il se cramponne à l'Amérique, et

il n'est maintenant aucun point de la terre où son action ne se fasse sentir ; il ne lui reste qu'un mouvement à faire pour toucher, d'un côté, à la mer Pacifique, et de l'autre à l'Atlantique.

Les peuples ont laissé croître le géant sans se préoccuper des progrès de sa force et de sa voracité. Aujourd'hui, enfin, les yeux paraissent vouloir secouer les ténèbres qui les enveloppaient. De toutes parts des faisceaux de lumières arrivent pour les dissiper et provoquer un réveil salutaire.

Nous avons voulu apporter notre faible part à la condensation des rayons qui tendent à mettre au grand jour une puissance redoutable, mais qui n'est point invulnérable, si on considère de près toutes les parties de son organisation.

Nous avons donc entrepris, en puisant aux meilleures sources, et en nous plaçant au point de vue primordial des grands envahissements qui ont changé la face du monde, d'élever à sa plus haute importance la lutte politique et religieuse engagée par la Russie ; à laquelle la génération actuelle est appelée à prendre part, et dont elle pourrait être la victime, si une entente cordiale des peuples civilisés de l'Occident, contre la barbarie et le fanatisme des peuplades de l'Orient soumises au tzar, ne venait pas arrêter d'horribles catastrophes.

Nous n'avons pas cherché à exagérer nos craintes,

mais si nous nous sommes laissé entraîner à les exprimer avec chaleur, nous l'aurons fait du moins avec bonne foi et sans manquer aux égards dus aux puissances dont nous discutons les actes. Et si, dans le cadre assez restreint, dans lequel nous devions renfermer les notions que nous tentons de donner jusqu'à l'époque contemporaine, nous avons dépeint, sous de sombres couleurs, l'avenir que nous entrevoyons, on se convaincra, nous l'espérons, que c'est moins en nous inspirant de pensées hostiles que des faits authentiques qui entraînaient nos convictions.

Hip. Barault-Roullon.

Paris, le 30 mars 1854.

CHAPITRE Ier

Irruption des peuples de l'Asie centrale sur l'Europe et les autres parties du globe.

Les races humaines, comme les grands fleuves, ont des débordements subits ou périodiques ; et, souvent, là où régnaient le calme, la fécondité, l'abondance, on voit tout à coup le désordre, les irruptions violentes, la dévastation et la ruine. Mais il existe des signes précurseurs de ces grands cataclysmes terrestres, comme de ces fatales révolutions politiques qui changent la face du monde et qui forment des périodes tranchées parmi les nations. Il est, avant tout, à remarquer que le berceau du genre humain fut où se trouvent des fleuves les plus considérables de l'ancien continent, près des montagnes du Kaukase, des monts Altaï, et de l'immense plateau du Thibet.

Des antres de ces montagnes altières, s'élancent

l'*Euphrate* et le *Tigre* qui portent leurs eaux dans le golfe Persique; l'*Indus*, qui se jette, au sud-est, dans le golfe d'Oman; le *Gange*, qui se perd, au sud, dans le golfe de Bengale; le *Hoang-Ho*, ou fleuve Jaune, et l'*Yang-tsé-Kiang*, ou fleuve Bleu, qui traversent la Chine, de l'ouest à l'est, et qui se rendent dans le Grand-Océan oriental; l'*Ob* ou l'*Oby*, l'*Yenisseï* et la *Léna*, qui ont leur embouchure dans la mer Glaciale; l'*Amur* ou *Amour* ou *Sakhalian*, qui seperd dans la mer d'Okhotsk ou du Kamtchatka.

C'est aussi près de ces montagnes et dans leurs profondes vallées, que sont nés tous ces peuples qui sont sortis successivement de la contrée, connue par les anciens, sous le nom de Scythie asiatique, et par les modernes sous celui générique de Tartarie, ou plutôt Tatarie.

Cette vaste contrée est bornée, à l'*ouest*, par les monts Ourals et les fleuves qui en découlent, et se dirigent vers la mer Noire et la mer Kaspienne; au *sud*, par la Perse et l'Hindoustan, les royaumes d'Aracan et d'Ava et la Chine; à l'*est*, par la mer Orientale, et, au *nord*, par la mer Glaciale.

C'est de là que, d'après les traditions de tous les peuples, les premiers hommes se dispersèrent dans les diverses parties du monde; et que, d'après l'histoire des nations, surgirent ces peuplades nombreuses, qu'on vit fondre sur celles qui déjà les avaient précédées, et qui successivement remplacèrent par la barbarie et l'ignorance, la civilisation et les lumières.

Sans remonter aux récits fabuleux des Chinois et des Indiens, c'est de ces contrées peu connues qu'on voit apparaître, 600 ans avant J.-C., les *Perses* et les *Mèdes* qui inondent le midi de l'Asie, le nord de l'Afrique et qui pénètrent en Europe, en envahissant la Grèce. Après avoir été refoulés par Alexandre, qui s'empara de tout leur empire, ils sont remplacés, 255 ans avant J.-C., par les *Parthes* qui descendent des mêmes montagnes, renversent les successeurs d'Alexandre, et finissent par établir une vaste puissance capable de se mesurer avec l'empire romain, au faîte de sa grandeur.

Cette puissance s'éteint, en 226 après J.-C., par l'irruption des *Sassanides* que les *Kalifes* d'Orient détrônent eux-mêmes en 652. Au Xe siècle, les Turks, de la même origine scythique ou tatare, fondent sur la Perse et l'Asie occidentale, où ils dominent; et ils s'avancent sur l'Europe, en 1355, et prennent Constantinople en 1453.

D'autres habitants de cette vaste contrée avaient aussi surgi, en 1206, sous la conduite de Tschinnghis ou Ghengis-Khan; ils forment l'immense empire Mongol ou Mogol, pénètrent dans la Chine, et établissent la dynastie qui règne encore. Ils soumettent toute l'Asie méridionale et une partie de l'Europe, comme on le verra quand on sera arrivé à l'époque où l'empire russe naissant fut lui-même ébranlé par un lieutenant de ce chef de Tatars.

Tamerlan, à la tête d'autres peuplades de la Tatarie, se jette, en 1400, sur l'empire Mogol, s'empare

de la plus riche partie, en forme l'Hindoustan, dont les Anglais possèdent aujourd'hui les provinces les plus fertiles. Vers le même temps, les Turkomans s'avançant des mêmes contrées vers l'Asie occidentale, dépossèdent les successeurs de Ghengis-Khan, et deviennent, sauf quelques modifications dans la succession des familles régnantes, les souverains de la Perse moderne.

Mais pendant que ces irruptions de la Scythie asiatique ou grande Tatarie inondaient les riches contrées de l'est et du midi du monde connu, celles de l'ouest n'étaient point épargnées par le flot dévastateur qui rejetait les premiers envahisseurs sur les dernières limites de l'Europe.

Les Romains, dont l'empire s'étendait peu au nord, désignaient aussi par le nom de Scythes, toutes les peuplades des régions septentrionales, ils ne se mesurèrent qu'avec quelques-unes d'entre elles, qu'ils trouvèrent sous d'autres noms, au nord de la Grèce et dans l'Asie occidentale, à l'époque des guerres contre les Parthes et contre Mithridate le Grand. Les Romains paraissaient mépriser ces ennemis sur lesquels la supériorité de leur tactique et de leurs armes leur assurait la victoire ; mais souvent les succès qu'ils obtinrent furent chèrement disputés, et les premiers triomphes de Crassus ne purent empêcher la défaite de Carrhes, 53 avant J.-C., où trente mille romains, restés sur le champ de bataille, attestèrent la puissance de ces barbares.

Pour fondre sur l'Europe, il leur fallut tourner

la mer Kaspienne et la mer Noire. Celle-ci, par sa jonction avec la Méditerranée, avait été surtout un obstacle, à ce que, dans les premiers âges du monde, et par l'ignorance des sciences nautiques, les irruptions des peuples asiatiques pussent avoir lieu sur l'Europe. Elles se firent par l'ithsme de Suez, sur l'Afrique, et ce fut accidentellement que des vaisseaux de Tyr et de Sidon jetèrent quelques-unes des races kaukasiennes sur les côtes du nord de l'Afrique et sur l'Espagne, où elles formèrent les Carthaginois et les Ibériens.

L'envahissement ne pouvait avoir lieu que par les Palus-Méotides, depuis mer d'Azoff, au nord du Pont-Euxin, depuis mer Noire, et par cette contrée qui a encore conservé le nom de Tauride ou Khersonèse.

C'est là qu'on voit paraître les Sarmates, dans le commencement de l'ère chrétienne, qui refoulent les Scythes établis précédemment dans le nord de la mer Kaspienne, lesquels sont rejetés à leur tour sur les Goths qui les avaient devancés plus à l'ouest, et qui des bords de la Skandinavie et des côtes de la Baltique, émigraient vers le midi. Il y eut entre eux un choc des plus terribles, dans lequel les Goths furent rejetés plus au midi, où ils rencontrèrent les Romains avec lesquels ils se mesurèrent dans le IIIe siècle.

Plus tard, les Scythes prenant la place des Goths, ou mieux Ost-Goths (les Goths occidentaux), ceux-ci se détachent en deux grandes hordes, dont l'une,

sous le nom d'Ostrogoths, s'avance sur Constantinople en 378, et l'autre, sous le nom de Wisigoths, ou mieux West-Goths (les Goths orientaux), se jette sur Rome en 410. L'une et l'autre de ces hordes s'incorporèrent avec les peuples de l'Italie, de l'Espagne et de la plus grande partie de la Gaule.

Pendant ce temps, les Tatars, qui déjà avaient attaqué la Chine, 210 avant J.-C., et qui l'avaient occupée pendant plus de trois siècles, émigrent vers l'Occident. Les hordes innombrables qui s'échappent alors de la haute Asie, et que nos histoires désignent sous le nom de *Huns, Avars* ou *Abars,* se heurtent contre les *Scythes,* les *Alains*, les *Goths,* les suivent dans les contrées que les premiers envahisseurs avaient usurpées, les forcent de les abandonner; et Attila, leur chef ou Khan le plus connu, ayant passé le Danube en 446, vient, avec ses nombreux compagnons, achever de détruire la civilisation romaine, et éteindre le flambeau de l'esprit humain.

Ce flambeau ne put se rallumer que plus tard, lorsque les croisades furent pour les nations occidentales l'occasion de retrouver les vestiges des splendeurs conservées dans l'empire d'Orient, malgré l'envahissement des Turks, dont le mélange avec les Persans et les Arabes avait été moins pernicieux que celui des Huns farouches avec les Alains et les Goths, qui avaient commencé le ravage de l'Europe.

Depuis, l'humanité a fait des progrès rapides, et

on peut convenir qu'elle a dépassé, par sa perfection en tous genres, tout ce que les siècles brillants des Assyriens, des Égyptiens, des Grecs et des Romains, ont laissé de débris; riches débris qui attestent la magnificence de ces peuples, tour à tour vaincus et dispersés par la race dont nous venons de décrire succinctement les irruptions sauvages et dévastatrices.

Une seule et grande puissance domine aujourd'hui ces contrées si fécondes, où la nature enfanta jusqu'ici des instruments de tyrannie et de destruction, et semble s'être attachée à préparer une nouvelle sève pour les populations qui s'énerveraient, ou qui ne tenteraient pas, en étendant les bienfaits civilisateurs, de disposer ces enfants arriérés de la nature à suivre l'exemple de la grande famille européenne, et surtout de les empêcher de renouveler des actes que l'humanité déplore avec tant de raison.

La renaissance d'une partie du genre humain est opérée depuis à peine quatre siècles, et les découvertes se sont multipliées à l'infini dans les sciences, dans les arts; un monde nouveau a accru les richesses, les jouissances et le pouvoir des hommes. Une invention immense a permis la diffusion des lumières. Plus puissante que le pinceau des grands peintres de l'antiquité, que le marteau de ses architectes, de ses statuaires, elle a buriné profondément les traces de la civilisation, et laissé des monuments impérissables du génie des hommes.

Les flammes de l'incendie de la bibliothèque

d'Alexandrie, les torches des envahisseurs des régions asiatiques septentrionales ont pu faire faire des temps d'arrêt successifs dans le développement des œuvres de Dieu. Désormais un nouvel Omar pourrait-il éteindre le flambeau divin? non! Des rayons en sont partout...

Espérons que la barbarie ne saurait plus étouffer la lumière, alors surtout qu'un nouveau monde est déjà brillant de son éclat et qu'il est protégé par des mers infranchissables aux hordes asiatiques. Mais que les peuples du vieux continent, avertis par les grandes catastrophes qui forment leur histoire, ne perdent point de vue le point du ciel d'où peut arriver la tempête; qu'ils surveillent surtout la contrée d'où vinrent les ténèbres qu'elle contient encore prêtes à obscurcir la vive clarté dont ils jouissent; et d'où sont prêts à s'élancer les fils des dévastateurs du monde et des destructeurs des monuments de la grandeur humaine!

Les Russes, qui occupent cette contrée, ont la même origine que tant de peuples qui ont écrasé jadis la famille européenne. Ce sont les descendants des Goths, des Scythes, des Huns, des Alains, des Abars, etc., qui s'établirent sur les limites de l'Asie et de l'Europe; mais ils ont peu changé depuis qu'on les mentionne dans l'histoire.

C'est en raison du caractère farouche de ce peuple, de sa servitude, de sa profonde ignorance qu'il faut craindre les suites d'une guerre qui in-

téresse certainement moins deux nations qui se rapprochent parleur origine, bien que séparées par la religion, que les peuples de l'Occident, où la fusion des vainqueurs s'est tellement opérée avec les vaincus, que les uns et les autres font revivre les beaux temps de l'empire romain ; et qu'on chercherait en vain la trace des anciens Barbares, tellement ils se sont incorporés avec la civilisation qu'ils ont arrêtée pendant plusieurs siècles.

CHAPITRE II

Origine des Russes. — Leur état politique jusqu'au XVIIe siècle.

Il existe bien des histoires de la Russie; mais, dans l'état actuel, au moment où les États de l'Europe s'observent, et semblent se diviser, quoique les institutions, le commerce, les relations sociales devraient en former un ensemble destiné à marcher d'accord dans une question de principe vital, un aperçu historique sur la *Puissance russe,* concis et appuyé de faits, n'était pas hors de propos.

Il est curieux, en effet, de voir comment ce colosse, après avoir été si longtemps à s'affermir, a pris un si prompt et si grand développement; et il est, en même temps, utile d'apprendre que, bien que si grand, il ne s'appuie que sur de faibles fondements, et que la violence et la ruse auxquels il

doit ses envahissements, loin de lui avoir donné la force que l'on appréhende, ont préparé un moyen de l'affaiblir, en détachant d'un édifice trop étendu et mal cimenté, tant de parties qui n'y ont qu'une adhérence éphémère.

La Russie, ou Rosseïa, était inconnue des Romains; le pays qu'elle comprend faisait partie de ce que l'on appelait la Sarmatie ou Scythie. Il se pourrait que ses premiers habitants descendissent de ces Roxolans dont parlent Pline, Ptolémée et Strabon. On doit supposer que, dans la grande inondation des Barbares, dont le flux et le reflux déplacèrent tous les peuples, au commencement de l'ère chrétienne, depuis les frontières de la Chine jusqu'au détroit de Gibraltar, les Russes, qui se trouvaient au point de passage, ont été plus dispersés que les autres, et se sont formés de peuplades diverses, ayant plutôt l'origine asiatique que celle skandinave, d'où, dans l'antiquité la plus reculée, les premiers Russes ont pu provenir.

Aussi, dit un écrivain du commencement de ce siècle (1), « il n'y a pas de pays au monde où il y « ait un tel mélange, une telle variété d'habitants, « où ils diffèrent plus les uns des autres par les « mœurs, le langage, la religion, etc. Partout ail- « leurs on a pu observer une sorte de différence

(1) *Tableau de l'empire russe*, William Tooke, 1800.

« entre les peuples conquis et le peuple conqué-
« rant, mais elle s'est affaiblie par degrés ; ils se
« sont enfin confondus, tandis qu'en Russie on ne
« voit pas seulement quelques nations, mais comme
« une *multitude de nations*, avec des variétés telles
« que la plus longue domination n'a pu les effa-
« cer. »

Au reste, tout est obscur dans l'origine des Russes. Vers le temps de la grande invasion des Huns, plusieurs peuples, répandus depuis les montagnes de l'Illyrie jusque sur les côtes de la mer Baltique, paraissent tout à coup sous le nom de *Slaves*, qui semblent plutôt une grande association qu'une désignation particulière d'un peuple, sous le nom de *Slaves polonais* ou *polaniens*, et dont le chef-lieu est la ville de Kiiow. Au milieu du Ve siècle, d'autres s'établissent sur les bords du lac Ilmen et ont leur siége à Slavensk, puis à Nowogorod.

Vers le milieu du IXe siècle, les Slaves du lac Ilmen appelèrent pour les gouverner un prince skandinavo-varégo-russe, nommé Rurik. Il établit son siége à Nowogorod, aujourd'hui Nowogorod-Veliki. Sa domination s'étendait entre les lacs Ladoga, Onéga, Biélo-Ozero ou Lac-Blanc, Ilmen et Peypus ou Lac-Tschoude. Tel fut le noyau de l'empire russe. Deux seigneurs ayant voulu fuir la domination de Rurik, son fils Oskold les poursuivit à Kiiow, où ils s'étaient réfugiés, s'empara de la ville et traita son territoire en pays

conquis, qu'on appela bien plus tard *Petite-Russie* (1).

Dès cette époque, les Russes firent des incursions dans l'empire grec. En 864, l'empereur Léon

---

(1) « Le nom de *Russes* et de *Russie*, ou *Rasséïa*, comme les Russes d'aujourd'hui le prononcent, est étranger à tous les pays slaves, et n'a point été connu dans ces contrées avant l'année 862. C'est alors seulement qu'un prince skandinave, *Varéguo-Ross* ou *Russe*, Rurik, en arrivant d'au-delà de la mer Baltique, imposa ce nom qui lui est resté jusqu'à présent. Il résulte donc que le nom de l'*empire de Russie* actuel est, non-seulement une importation étrangère dans la Slavonie, mais que toutes ses dynasties souveraines elles-mêmes proviennent tantôt des Varégues-skandinavo-normands, tantôt des Allemands de Holstein-Gottorp, dont le tzar Nicolas Ier est issu en ligne directe. C'est pour cela que toute l'histoire de Russie ne présente qu'un tableau de lutte, de carnage et d'extermination des éléments slaves par les princes étrangers. Ce sont eux qui ont détruit les principes libéraux et démocratiques des Slaves primitifs, en établissant les principes *tataro-moskovites*, l'image incarnée de l'*auto* et *théo-cratie tzarienne*, c'est-à-dire d'une domination absolue, politique et religieuse, sans aucun contrôle. Les libertés de tous les Slaves ne se retrouveront que lorsqu'il y aura des dynasties purement slaves, et dont les germes se conservent toujours chez les Serbo-Illyriens, chez les Bohêmes et surtout chez les Polonais qui, moralement et géographiquement, forment le cœur de tous les pays slaves. »

Nous devons à l'un des savants historiens de l'un des pays envahis par la Russie, M. Léonard Chodzko, la note qui précède et qui se rapporte à ce qui va suivre dans le précis de l'histoire moskovite. (*Note de l'Auteur.*)

acheta la paix et le départ des Russes à prix d'or. Déjà leurs prétentions étaient de s'établir à Constantinople sur les ruines de l'empire d'Orient. Les Grecs ont laissé d'affreux détails sur la férocité des Russes. Ce peuple, dès qu'il paraît sur la scène du monde, a un caractère tout particulier.

« L'expédition qu'Ygor fit, en 913, était (dit Le-
« clerc, auteur de la *Russie ancienne*, t. I, p. 109), de
« quatre cent mille hommes. Ils ne rencontraient
« aucun obstacle. Il semble que la fureur s'excite du
« peu de résistance qu'ils éprouvent. Ils n'épar-
« gnent aucun des malheureux qui tombent entre
« leurs mains : les uns sont mis en croix, d'autres
« sont empalés, mutilés, enterrés vivants, percés à
« coups de flèche; les prêtres ont la tête clouée à
« des potcaux, les enfants sont arrachés aux en-
« trailles de leurs mères; enfin les flammes et de
« longues traces de sang marquent le passage des
« soldats d'Ygor dans le pays même où sa rage n'a
« pas trouvé d'ennemis. »

Il semblait que la religion chrétienne, qui avait adouci les mœurs des autres peuples barbares, devait produire le même effet sur les Russes. Ils rapportèrent le culte de la Grèce, mais ils conservèrent leur férocité. La reine Olga s'était fait baptiser à Constantinople en 953; et elle avait cherché à éclairer son pays des lumières de l'Évangile; mais son exemple fut perdu pour son peuple et même pour son fils, Sviatoslaf. Vivant à la manière des Kalmouks, il fut toujours en guerre. Vaincu par

les Petschénègues, il fut puni de sa férocité, et son crâne servit au chef de ses ennemis de coupe où il buvait dans les festins, en souvenir de sa vengeance.

Wladimir Ier tenta d'achever l'ouvrage de son aïeule, mais il ne porta pas moins la terreur chez les Boulgares et dans le fond de la Khersonèse; et, s'il alla demander le baptême à Constantinople, il força aussi l'empereur de lui donner sa sœur en mariage. Il rendit ses conquêtes en 980, et il ramena, en échange, des vases sacrés, des reliques, des popes et des archimandrites. L'ancienne religion slave fut abolie, les idoles furent renversés, mais il resta des débris impurs du culte skandinave qui, mêlés aux pratiques superstitieuses des chrétiens d'Orient, font encore de la religion russe une espèce d'idolâtrie.

D'ailleurs les changements de croyance ne changèrent ni les mœurs des Russes ni celles de Wladimir. Ce prince poursuivit le cours de ses cruautés et de ses débauches. Il avait égorgé son frère, et fait couler des torrents de sang; mais on lui attribue des règlements ecclésiastiques et l'établissement des dîmes : il a été mis au nombre des saints. C'est le 15 juillet que l'Église russe célèbre sa fête.

Les enfants de Wladimir s'arment les uns contre les autres. Boris et Gleb sont assassinés par leur frère Sviatopolk. Les Polonais, qui, en 1018, avaient pris sa cause et auxquels il devait la vic-

toire, furent massacrés par ses ordres. Boleslas le Grand, alors roi de Pologne, vengea ses sujets par la soumission de tout le duché de Kiiovie, qu'il ne garda que dix ans (1).

Yaroslaf porta, de 1036 à 1054, ses armes jusqu'au pied des monts Ourals. Il fonda des villes et établit la première puissance appelée depuis *la Grande-Russie.* Ses successeurs en arrêtèrent le développement par leurs discordes; cependant, André Ier, Youriévitsch, fit la conquête de la principauté de Kiiow en 1157; mais, se trouvant environné de nombreux ennemis, Boulgares, Polovtzes, Hongrois et Polonais, il préféra quitter le séjour dangereux de Kiiow et il alla fonder la ville de Moskou.

Jusqu'en 1213, ce ne furent que temps d'anarchie, de mauvaise foi, de cruautés, de vengeance entre les successeurs de André Ier; et la puissance russe déjà ébranlée allait recevoir un coup plus terrible de l'invasion des Tatars-Mongols.

Comme nous l'avons dit, la grande Tatarie, que les modernes n'ont guère mieux connue jusqu'au XVIe siècle que les Grecs et les Romains, comprenait dans son espace immense cent peuples nomades, inépuisable réservoir d'où ils furent vomis,

---

(1) Voyez l'histoire de ce règne mémorable dans la *Pologne pittoresque,* par Léonard Chodzko, t. Ier, p. 33 et suivantes.

en torrents destructeurs de la civilisation antique. Les Huns avaient ébranlé le pouvoir naissant de la petite Russie; des hordes, ayant la même origine, devaient mettre à deux doigts de sa perte l'empire plus étendu des descendants de Rurik, sous le nom de Mogols ou Mongols, conduits par Tschinguiss.

Ce grand khan, dont le nom signifie *le plus grand de tous*, en moins de vingt ans soumit l'Hindoustan, la Perse, une grande partie de la Chine et la Tatarie. L'une de ses armées se dirigea à l'occident, vers la mer Kaspienne. Les Polowtzes, qui n'avaient pas secouru à temps les Daghestans, comme eux provenant des Huns, furent soumis malgré une vive résistance. Dans une bataille des plus sanglantes à Kalka, en 1223, ils furent écrasés et poursuivis en désordre jusqu'au Dnieper. Kiiow, Wlodzimierz, Halicz (depuis la Galicie) furent attaquées à leur tour.

Les Tatars, las de carnage et de butin, retournèrent à Kaptschak, où s'établit *la grande horde* de laquelle proviennent les Kalmouks. Tschinghiss-Khan étant mort, ses quatre fils continuèrent son ouvrage. Baati-Khan resta le maître des contrées situées au nord de la mer Kaspienne.

Youry, George II, se croyait délivré de l'attaque des Tatars lorsqu'ils tombèrent tout à coup sur Souzdal, Vladimir sur la Klazma et Moskou, les inondèrent de sang et brûlèrent dans un mois plus de vingt villes de la Russie. George fut enseveli sous les débris de son trône et sous les ruines de sa

patrie, en se défendant à outrance. Nowogorod (1) allait subir le même sort lorsque les Tatars se retirèrent. Mais cette retraite ne sauva ni la Russie ni

(1) Il existe en Russie trois villes du nom de Nowogorod qu'il ne faut pas confondre. Ces trois villes sont situées dans des contrées éloignées les unes des autres, et l'histoire en fait mention dans des circonstances si différentes qu'il importe de donner quelques explications sur chacune d'elles.

La première, qui fut la capitale de Rurik, et la plus ancienne résidence des princes Varègues-Russes, après avoir été enlevée à la république slave qui l'avait fondée au Ve siècle, est située sur la Volkhova, à 193 kilomètres sud-est de Saint-Pétersbourg, on l'appelle *Nowogorod-Véliki* ou la Grande. Elle était autrefois très-commerçante et très-peuplée, et jouissait d'une assez grande liberté, et comptait près de 400,000 habitants; incendiée sous Ivan III, détruite et pillée par les Suédois sous Ivan IV, elle perdit toute son importance que la fondation de Saint-Pétersbourg acheva de lui enlever. Elle compte à peine 10,000 habitants, et forme le siége d'un gouvernement, borné par celui d'Olonetz et Pskov.

La deuxième, *Nowogorod-Nijnéi*, c'est-à-dire la Basse, est située au confluent du Volga et de l'Oka, à 414 kilomètres est de Moskou, et 1,200 kilomètres sud-est de Saint-Pétersbourg. Cette ville, fondée en 1227 par Youry III, a une plus grande importance que la première, elle compte 30,000 habitants. Il s'y tient tous les ans une foire considérable où se font les échanges des produits de l'Asie et de l'Europe. Elle fut brûlée par les Tatars en 1317 et 1378. Cette ville est le siége d'un gouvernement borné par ceux de Kostroma et Viatka, au nord et nord-est, de Kazan et Simbirsk, à l'est, de Pensa et de Tambor, au sud, et de Vladimir, à l'ouest.

La troisième, *Nowogorod-Severskoï* ou *du Nord* (relative-

même Nowogorod du joug et du tribut. Un gouverneur tatar fut établi à Kiiow, et c'en était fait des Russes si Yaroslaf II, successeur de George, ne fût allé faire hommage, ou plutôt demander ses États au khan du Kaptschak. Celui-ci, en 1243, les lui accorda, mais il conserva une souveraineté qui dura plus de deux siècles et demi, pendant lesquels les Russes restèrent asservis, et exposés à tous les caprices de la grande horde qui les abreuva d'humiliations, en exigeant d'eux de lourds tributs.

« L'orgueil tatar, dit un auteur de ce siècle, (1) « n'avait point encore été satisfait de la démarche « qu'Yaroslaf avait faite à la *horde dorée*, c'est ainsi « que les Tatars la nommaient. On exigea d'abord « que son fils allât renouveler le même hommage « aux pieds du grand khan, dans la capitale de « l'empire mogol. Ce voyage dura un an. Bientôt « le grand khan mourut. Yaroslaf reçut l'ordre « d'aller lui-même féliciter le successeur d'Oktaï. « Il partit pour Karakoum, et ne revit plus sa fa- « mille; il succomba aux fatigues de ce long « voyage. »

Les successeurs d'Yaroslaf se disputèrent son servage; et ce fut Alexandre Nevski qui fut choisi

---

ment à Kiiow), chef-lieu du district du gouvernement de Tchernigou, ancienne possession polonaise arrachée à cette dernière en 1686 : elle a aujourd'hui près de 8,000 habitants, il s'y fait un assez grand commerce de blé.

(1) Lesur, *Progrès de la Russie*. (Paris, 1812.)

par le grand khan pour gouverner les Russes. Il paya ce choix par la soumission la plus complète envers les Tatars, et les aida même à reprendre Nowogorod qui s'était soulevée, indignée des traitements inhumains auxquels elle était exposée. Alexandre combat alors ses propres sujets, il poursuit et chasse son fils au-delà de Pleskoff ou Pskow. Il livre à des bourreaux le chef de la ville de Nowogorod, fait couper le nez et les oreilles à un nombre considérable d'habitants, d'autres expirent dans les supplices; et l'ancienne capitale de l'empire est réduite à payer tribut aux Tatars.

Mais aussi, à leur tour, les Tatars, avec les officiers chargés de lever les taxes sur les propriétés russes, l'aident dans la guerre qu'il porte contre les Livoniens et les Suédois, et concourent à la victoire qu'il obtient aux bords de la Néva, d'où il acquiert le nom de *Nevski*. Toutes ses actions dénotent la bassesse et la cruauté.... Il mourut dans un froc, on en a fait un saint et le patron d'un ordre institué en 1725.

Le fardeau et l'ignominie s'aggravaient de plus en plus par la division des princes russes et par leur servilité envers le grand khan. Ils en achetaient la faveur par les crimes qu'ils ne craignaient point de commettre pour obtenir une couronne avilie. Tour à tour, victimes de leur haine dénaturée et de leur aveugle cupidité, dix princes portèrent leur têtes sous le cimeterre d'un bourreau tatar.

Les historiens russes eux-mêmes ont dépeint sous

les plus sombres couleurs cette époque d'abjection. L'occident profita de la discorde et des crimes de ces barbares pour fortifier la barrière qui devait le préserver de leur fureur. Les chevaliers Porte-Glaives de Livonie, de l'Ordre teutonique, le grand-duc de Lithuanie Gedymin (qu'on prononce Guédymine), les rois de Pologne, Boleslas V, Kasimir III, et surtout Wladislas-Jagellon (ou Yaguello) rendirent d'immenses services à l'Europe, dans ces temps reculés, tout en servant leur ambition.

Démétrius ou Dmitri IV, en 1375, osa le premier refuser le tribut à Mamaï-khan; moins cependant par indignation contre son oppression, que par jalousie de ce que la grande principauté de Moskovie avait été accordée à un rival. S'il faut en croire les chroniques russes, Dmitri IV était à la tête de 400 mille hommes; Mamaï vint à sa rencontre avec 700 mille Tatars. Ils se joignirent sur la rive du Don, en 1380. Le choc fut épouvantable; les deux armées furent presque anéanties. Dmitri passe pour avoir été vainqueur; il prit le surnom de Donski; toutefois la Russie ne fut pas délivrée : cet effort sembla l'écraser sous ses ruines. Moins de deux ans après, les Tatars reviennent sous les ordres de Taktamisch, chef de la horde bleue; ils avancent jusqu'aux portes de Moskou que le vainqueur du Don leur abandonne.

Il était donné à d'autres Tatars de détruire le pouvoir de leurs prédécesseurs sur les frontières de l'Europe. Tamerlan écrase Taktamisch en 1393. Un

lieutenant de Tamerlan, Kaïouk, voulut non-seulement s'emparer du pouvoir de Taktamisch, mais pénétrer plus avant dans l'occident; ce ne furent point les Russes qui l'arrêtèrent, mais le prince litvanien Witold (ou Vitovd), cousin du roi Wladislas-Jagellon, ce qui fit que les Russes ne changèrent point de maîtres.

Mais les dissensions des Tatars signalaient leur décadence. Le khan, nommé par Tamerlan, est chassé par le fils de Taktamisch qui est chassé lui-même à son tour. Néanmoins la terreur qu'ils inspirent retient les princes russes; et, en 1425, le partage de la succession de Basili ou Vassili II offre encore le spectacle honteux d'une brigue auprès du khan pour obtenir son suffrage. Vassili III obtint l'investiture, mais la guerre continua avec son oncle et ses cousins; vainqueur et vaincu tour à tour, il fit crever les yeux à son cousin Kossoy et il reçut ensuite le même traitement. Replacé sur le trône, il régna, en ce triste état, pendant seize ans qui ne sont qu'un enchaînement de malheurs, de troubles et de cruautés.

Son successeur, par suite de l'extinction et du dépouillement des compétiteurs, acquit une puissance assez forte : au milieu des discordes des Tatars, il ne manquait plus qu'un chef qui connût sa force.

Jean ou Ivan III devait être ce chef. Il marcha, avec une volonté ferme et avec l'inflexibilité de caractère qui assurent le succès, vers l'affranchissement de la Russie.

Les Tatars (1) de Krimée venaient d'attaquer ceux du Kaptschak, Yvan marche à Kasan et rend Ibrahim-Khan tributaire. Il soumet Nowogorod, où les citoyens se disputaient les restes d'une liberté orageuse; il diminue la force de cette ville qui avait longtemps balancé l'importance du reste de la Russie; car, disent les chroniques, elle pouvait mettre 250,000 hommes sous les armes; et on disait d'elle « qui oserait s'attaquer à Dieu et à Nowogorod la Grande. »

A peine Yvan a remporté ces succès qu'Akhmet-Khan lui fait demander le tribut. Il prend l'ordre scellé du grand sceau tatar, le déchire, le foule aux pieds, et fait égorger les envoyés qui l'avaient apporté. Il fallait désormais justifier cette audace par la victoire. Akhmet assemble des forces immenses pour tirer vengeance de cette révolte, mais l'heureux Yvan triomphe des Tatars; et il va saccager la grande horde sur son territoire. Dans le même temps les Nogaïs attaquent les Tatars du côté du midi. Akhmet accablé, perd la bataille, l'empire et la vie. La grande horde est détruite : et, en 1475, la Russie se trouve délivrée d'un joug qu'elle supportait depuis 1237 (durant 238 ans).

Yvan III conçoit dès lors de plus vastes desseins. Il épouse en deuxième noces une petite fille de Michel Paléologue, comme pour se ménager des droits

(1) Le nom asiatique est *Tatar;* nous l'avons préféré à celui de *Tartare* admis habituellement en Europe.

au trône impérial d'Orient. Il prend le titre de tzar ou czar, et pour bannière le Saint-George terrassant un dragon sur la poitrine de l'aigle à deux têtes. Toujours heureux, il bat les Litvaniens et envahit le duché de Nowogorod-Siéwierski; il fait la conquête de la principauté de Tver et il porte ses armes jusque sous la zône glaciale, dans la Permie (ancienne Biarmie), au delà des montagnes de l'Ongourie. Mais il fut repoussé de Smolensk par le grand-maître des chevaliers Porte-Glaives de la Livonie. Et après une défaite complète, il fut très-heureux d'obtenir une trève de cinquante ans, que ses successeurs crurent devoir respecter.

Moskou jouissait alors, vers 1485, d'un spectacle inconnu aux Russes. Elle vit arriver des ambassadeurs de l'Allemagne, de la Pologne, de Constantinople, de Danemark, de la république de Venise, etc., ainsi que des architectes et des artistes de tous les pays; et déjà des édifices s'élevaient au milieu des cabanes et des tentes. Mais le germe des arts jeté sur cette terre ingrate ne sut jamais éclore. Les mœurs, l'ignorance et la grossièreté dominaient le peuple et les princes, et la cruauté qui s'en suivait empêchait tout développement social et retardait la consolidation de toutes les conquêtes déjà faites. Elles faillirent échapper à Vassili IV, que l'ambitieuse Sophie sut faire monter sur le trône en 1505, après qu'elle eût poussé Dmitri à déshériter et à tuer les deux fils de sa première femme.

A cette époque, les Tatars de Kasan revinrent jusqu'aux portes de Moskou, et obtinrent pour quelque temps encore l'ancien tribut. Ce fut aussi sous ce règne, qu'Alexandre, roi de Pologne et grand duc de Litvanie parvint, par la réunion de deux États alors florissants, à élever une barrière capable de s'opposer à la Russie quand, débarrassée de ses fers, elle n'aurait plus en vue que l'envahissement des provinces de l'Europe, à l'occident et au midi.

Sigismond Ier, dit le Vieux, l'un des plus grands monarques de la Pologne, tenta de faire plus encore. A la tête des forces de la Suède, de la Hongrie et de la Pologne, il aurait pu refouler dans ses steppes d'Asie ces voisins dangereux, si les querelles de François Ier et de Charles V, ses contemporains, et l'ignorance où l'on était, dans les contrées les plus occidentales de l'Europe, de la puissance qui s'élevait, n'avaient pas paralysé une partie de ses moyens.

L'imprévoyance de l'Europe fut même telle à cette époque, que l'empereur d'Allemagne, Maximilien Ier, fit à Germunde, le 14 août 1514, un traité d'alliance offensive et défensive avec le tzar Vassili IV contre Sigismond Ier. Mais, chose remarquable, comme point de départ d'une lutte que nous voyons de nos jours, on pourrait se demander si le traité, conclu trente ans après par François Ier avec Soliman II, ne fût pas déterminé par les craintes que dut inspirer à la France une alliance qui

appelait déjà la Russie à prendre une trop grande part aux affaires de l'Europe; et dans laquelle, pour la première fois, on donnait au grand duc de Moskovie le titre de tzar ou de roi.

Les quatorze années d'anarchie qui précédèrent l'avènement d'Yvan IV l'accoutumèrent au spectacle de la débauche et des supplices; ce prince y contracta de bonne heure cette férocité dont tout son règne a porté l'empreinte. Le premier, il se fait couronner par le métropolitain de Moskou, et il prend la couronne dont Constantin Monomaque s'était servi cinq siècles avant. Il consacre, en 1547, publiquement et en face de l'Europe les titres de *tzar* ou *czar*, *povelitel* et *samoderjetz* (roi, autocrate et seul possesseur absolu de tout et de toutes les Russies) qu'Yvan III avait déjà adoptés. Il institue les *streltzy* ou *strelitz*, premier corps russe régulier armé de fusils, et formé sur le modèle des troupes européennes.

Son règne n'est pas moins intéressant que ceux de Pierre le Grand et de Catherine II; et, de plus, il a formé la première base de cette puissance formidable que nous cherchons à signaler.

Exposé dans le principe à la lâcheté et au soulèvement de ses Boyars, qui l'avaient obligé de lever le siége de Kasan, il punit la rébellion d'une manière terrible : les mutins furent livrés à d'affreux supplices; leurs cadavres, traînés dans les rues, furent jetés dans la Moskva ou la Moskova. Il retourne à Kasan en 1552, et pour la première fois il

se sert de l'artillerie pour foudroyer la ville. Abdoul, khan d'Astrakhan, s'empresse de se soumettre. Les Nogaïs, qui avaient abandonné leurs voisins, furent forcés d'en faire autant. Sélim II, endormi dans les délices de son harem, se réveilla trop tard, il voulut reprendre Astrakhan, il perdit une armée de 40,000 hommes, et la puissance moskovite se trouva, dès lors, établie sur la mer Kaspienne.

Débarrassé de ce côté, Yvan se dispose à profiter des divisions qui existaient alors entre la Suède, la Pologne et la Livonie. Il envahit cette dernière province et la livre aux dévastations les plus affreuses. Les Polonais, auxquels la Livonie avait été cédée par les grands maîtres de l'Ordre des chevaliers Porte-Glaives, s'emparèrent de nouveau de cette principauté, théâtre d'horribles luttes, et ils en chassèrent les Russes. Yvan se trouva avoir à combattre à la fois contre les Tatars de la Krimée qui s'étaient soulevés de nouveau, contre la Suède, contre la Pologne et contre une partie de ses sujets, jaloux des officiers étrangers que le tzar avait attirés dans son armée.

Son caractère ardent ne fit que s'allumer de tous ces obstacles à son ambition. Des flots de sang coulèrent de la Baltique à la mer Noire, en Finlande, en Livonie, à Nowogorod et à Moskou, par le fer du soldat et sous la hache des bourreaux. Il faut lire ce que dit Tilmann, en 1600, de cette guerre de Livonie, où la cruauté se surpassa autant chez

le tzar que chez les soldats qu'il commandait, et que l'expérience de tous les siècles prouve être dans le génie de ce peuple, qui a conservé toute la barbarie de son origine.

Enfin la Suède, dont un gentilhomme français, Pontus de la Gardie, commande les troupes, et la Pologne, sous Etienne Bathory, se liguent étroitement. Yvan est chassé de la Livonie, poursuivi jusque dans Polotsk. Les Tatars de la Krimée se soulèvent de nouveau et parviennent jusqu'à Moskou. Effrayé, pour la première fois, Yvan voit chanceler son trône; il désire la paix, il cherche un médiateur, et, chose qu'on ne saurait comprendre, il le trouve dans le pape Grégoire XIII. Antoine Possevin, le plus habile et le plus délié des Jésuites d'alors, est envoyé à Moskou, et, en 1582, il parvient à faire conclure la paix. Le roi de Pologne rend les conquêtes qu'il a faites sur les Russes. Yvan IV renonce à la Livonie, il obtient une trève de trois ans avec la Suède, et fait en même temps un accord avec le khan de Krimée. Ces traités déterminent les bornes du territoire russe à cette époque.

Un événement qui doit être particulièrement remarqué eut lieu dans ce même temps : c'est le passage des Anglais dans la mer Blanche, et leurs communications avec les provinces intérieures de la Russie, qui opéraient une espèce de révolution et préparaient l'influence de leur politique et l'ascendant de leur commerce dans cet empire. Une

tempête avait dispersé les vaisseaux qu'Édouard VI envoyait, en 1553, sous le célèbre navigateur Cabot, pour chercher, au nord-est, un passage pour aller à la Chine et aux Indes; un seul vaisseau, échappé à la tempête, entra, par hasard, dans la mer Blanche, et jeta l'ancre à l'embouchure de la Dvina, sur une côte alors presque déserte, près du monastère de Saint-Nicolas, à la place où fut depuis Arkhangel.

Richard Chancellor, qui commandait ce bâtiment, apprend qu'il est sur les terres de la Russie. Le tzar, informé de l'arrivée de ces étrangers, les fait venir à Moskou, les interroge sur le sujet de leur voyage, et, sachant qu'ils cherchent à établir des relations de commerce, il les encourage par un accueil favorable.

La reine Marie profite de cette heureuse découverte. Richard Chancellor fait un second voyage en 1555, et présente au tzar une lettre de Philippe et de Marie; et plus heureux encore que la première fois, il obtient, en faveur des Anglais, une autorisation générale de s'établir et de commercer dans toutes les parties de la domination russe, avec exemption de toute espèce de droits, taxes et impôts.

Une charte très-curieuse et peu connue (*note* 2), même en Angleterre, rapportée par W. Tooke, est donnée à Moskou, à la date du 20 août de l'année du monde 7063, et elle sert de base à celle que la reine Marie donna elle-même *à une compagnie* des-

tinée à faire le commerce avec la Russie (1). Cette compagnie imagina de transporter les marchandises anglaises jusqu'en Perse, en passant par la Russie.

Antoine Jenkinson fit un troisième voyage à la baie de Saint-Nicolas, et porta à Moskou une lettre d'Élisabeth qui venait de succéder à Marie, et par laquelle Yvan était sollicité d'accorder le privilége exclusif que la compagnie désirait. Ce privilége fut accordé en 1567; et, deux ans plus tard, Thomas Randolphe, envoyé en qualité d'ambassadeur, obtint une patente encore plus favorable, qui assurait les mêmes priviléges de commercer d'Astrakhan à Nowogorod.

La compagnie anglaise ayant été obligée de renoncer à la route périlleuse qu'elle voulait prendre, à cause du brigandage des Kosars ou Kosaks (Cosaques), envoya des troupes contre eux, ils furent battus. L'un de leurs chefs, Yermak, échappé des rives du Dniéper ou Borysthène, avec 5 à 6,000 aventuriers, poursuivi de désert en désert, fut poussé par le désespoir en Sibérie. Il soumit cent peuplades diverses, et parvint jusqu'à l'embouchure de l'Irtisch et s'établit à *Sibir*. De là il envoya solliciter sa grâce à

(1) Les Tzars de Moskovie comptaient leurs années à partir de la création du monde. Ce ne fut que dès le 1er janvier 1700 qu'ils ont commencé à compter à partir de la naissance de Jésus-Christ, en conservant toutefois le vieux style qui est de douze jours en arrière du nouveau style dont se sert le reste de l'Europe.

Moskou; et Yvan acquit, au prix d'une vaine faveur qu'il ne pouvait refuser, un nouvel empire plus vaste que l'Europe. « Ainsi, dit un auteur, la cupi-« dité qui pousse les Anglais des glaces du pôle aux « feux de l'équateur, a procuré peut-être à la Russie « cette conquête immense que les successeurs d'Y-« van devaient achever, moins utile toutefois à la « puissance qu'à l'orgueil des tzars. »

On peut expliquer ainsi pourquoi Marie et Élisabeth, qui les premières reçurent des envoyés russes, donnèrent à Yvan IV un titre que, 150 ans après, les autres puissances contestaient encore à Pierre Ier. Bien plus, elles l'encourageaient à braver la haine de ses voisins et de ses sujets, et lui promettaient, en cas de révolution, un asile en Angleterre.

Yvan IV mourut en 1584, laissant un empire plus vaste et mieux affermi qu'il ne l'avait trouvé. Il avait tué de sa propre main un fils aîné qu'il chérissait; il laissa le sceptre à un autre fils trop faible pour en supporter le poids.

Jusqu'en 1610, tant de troubles, d'atrocités, d'usurpations, de révoltes ont lieu, qu'il est difficile de suivre la trace des événements. Les Russes en furent réduits à ce point de désorganisation, que les boyars choisissent pour tzar Wladislas, fils de Sigismond III, roi de Pologne; et, que pour gage de leur sincérité, ils reçoivent une garnison polonaise à Moskou. Mais à peine Sigismond faisait ses dispositions pour cette intronisation que les Russes

se soulèvent. Les Suédois profitent de ces querelles, ils se font un parti à Nowogorod qui appelle le second fils d'Erik XIV. Cette élection augmente les troubles. Au milieu de cette confusion anarchique, où les boyars se jettent dans le parti qui les paye, où les factions s'arrachent les lambeaux sanglants de la patrie, où il n'y a plus que l'intérêt, d'autre loi que la force; un prince, Pojarski, et le paysan Minine parviennent à se faire un parti redoutable aux factieux et aux étrangers. La rivalité des Suédois et des Polonais lui donne des succès; il rétablit une espèce d'ordre et la Russie cherche, sous ses auspices, l'homme auquel elle veut confier ses destinées. On trouve dans l'obscurité d'un cloître le jeune Mikhaïlo ou Michel Fédérovitsch. Il est proclamé tzar le 21 février 1613; et la dynastie des Romanoff commence.

CHAPITRE III

De 1613 à 1689 — Mikhailo (Michel) Alexis-Fœdor. — Sophie.

Au commencement du XVIIe siècle, la monarchie russe, délivrée du joug des Tatars, avait acquis au *midi* des contrées qu'elle n'avait jamais possédées avant leur invasion. Sa domination se prolongeait, en suivant le cours du Volga, jusqu'à la mer Kaspienne et au pays de Nogaïs; elle s'appuyait, à l'*est*, sur l'immense Sibérie, encore vague et indéterminée; au *nord*, elle n'avait d'autres limites que le pôle et les glaces éternelles. C'est du côté de la Suède et de la Pologne, à l'ouest, que se porteront principalement les vues d'envahissement.

A l'avénement des Romanoff, on disputait encore

ces limites. Par le traité, conclu à Stolbovo avec la Suède, le 17 février 1617, le tzar avait renoncé à toutes prétentions sur la Livonie et l'Esthonie. Il avait abandonné l'Ingrie, la Karélie, et tout le pays entre l'Ingrie, de sorte que jusqu'au règne de Pierre le Grand, la Russie n'eut plus rien sur la Baltique. Du côté de la Pologne, une trève de quatorze ans fut conclue, en 1618, et confirmée en 1634. Le tzar avait renoncé à toutes ses prétentions sur la Livonie polonaise et sur les duchés de Smolensk avec tous ses districts, de Sévérie et de Czerniechow ou Tschernigow, aussi avec tous leurs districts. Au *sud-ouest*, les Kosaks de l'Ukraine Trans-Borystane formaient les limites de tzarat de Moskovie.

Nous n'entreprendrons pas de décrire ce qu'étaient alors la population, le gouvernement, la noblesse, l'état des serfs, la justice, les impôts, l'armée, la religion, les arts, les sciences. Les progrès de la civilisation et des institutions s'étaient malheureusement encore faits peu sentir; et le tableau, qu'en ont fait les contemporains, n'est peut-être qu'un aperçu de ce qui existe encore, en partie, dans la classe du peuple. Un auteur français, qui a puisé à des sources dignes de foi, a dit : « Une ignorance « stupide, une superstition aveugle, une servilité « abjecte, un orgueil barbare, un tempérammment « lascif et féroce, rassemblaient dans les Russes « les vices les plus opposés. Après le jeûne le plus « rigoureux, ils se plongeaient dans tous les excès

« de l'intempérance; en sortant de l'église et du « tribunal même de la pénitence, ils se livraient à « la débauche la plus effrénée. » Un Anglais a dit, de son côté : « Ici les hommes sont si fourbes, les « femmes si impudiques, les temples si chargés « d'idoles qui souillent les lieux sacrés, les cou- « tumes si sauvages, que ma plume ne trouve pas « d'expressions pour tout décrire. En somme, je « n'ai jamais vu un prince si féroce, un peuple si « vil et si vain. Si tu es sage, reste dans ta patrie, « ne viens point visiter ces côtes barbares où tu « n'as ni bien à espérer, ni mœurs pures à obser- « ver, dans un pays à qui le ciel a refusé ses fa- veurs. »

Le Russe, inaccessible aux sentiments qui font le charme de la vie, insensible à l'humiliation, disent ces mêmes auteurs et tant d'autres, n'est gouverné dans toutes les classes que par le knout. Un père pouvait vendre ses enfants jusqu'à quatre fois, un mari pouvait battre sa femme et la faire expirer sous les coups...

« Le naturel pervers des moskovites, dit un « allemand, et la bassesse dans laquelle ils sont « nourris, joints à la servitude pour laquelle ils « semblent nés, font que l'on est contraint de les « traiter en bêtes plutôt qu'en personnes raison- « nables, et ils y sont si bien accoutumés, qu'il « est comme impossible de les porter au travail si « l'on n'y emploie le fouet et le bâton. » (Olearius, t. 1er, p. 155.)

A la même époque, le soleil de la civilisation s'était levé sur l'Occident.....

Mais poursuivons le cours du développement de la puissance russo-moskovite.

La famille Romanoff n'était pas Russe d'origine, elle était venue de Prusse vers le XIVe siècle, et elle s'était alliée avec la maison de Rurik. Le père du nouveau tzar était Fœdor-Romanoff; il avait été jeté dans un cloître par Boris-Godounoff; depuis, il était devenu métropolitain de Rostov, sous Otrepieff, et il avait été envoyé en Pologne pour offrir la couronne moskovite au fils de Sigismond III. Il y était, comme captif et comme garant de la bonne foi de ses compatriotes, lorsqu'il apprit l'élévation de son fils qu'il avait, dit-on, provoquée en rendant les boyars parjures à leur serment.

Les boyars qui élevaient Mikhaïlo (Michel) sur le trône lui avaient imposé des conditions qu'il ne tint pas. Il régna despotiquement; et son père, sorti de sa captivité et nommé patriarche de Moskou, gouverna l'empire avec lui. C'est de là que les patriarches fondèrent la prétention de dominer au conseil et de partager le gouvernement; prétentions qui seront, en 1721, abolies par la réunion du patriarchat religieux au pouvoir politique des tzars.

Michel, monté au trône en 1613, eut à lutter, pendant plus de trois ans, avec les rois de Suède et de Pologne qui, s'ils eussent été plus d'accord, eussent pu, au milieu des dissensions de la Russie,

en détruire l'empire et se partager ses dépouilles. Michel fut assez heureux pour obtenir, en février 1617, les traités qui fixèrent les limites de ses Etats, et lui permirent de donner quelque repos à son peuple, toujours en guerre depuis qu'il existait. Il fit alliance avec le sultan Amurat IV, et s'abstint de prendre part aux démêlés de l'Europe pendant la guerre de Trente ans; et son fils ne fut point admis non plus au traité de Westphalie du 24 octobre 1648, qui a fait longtemps le droit politique des Etats de l'Europe. Ce fils Alexis lui succéda sans trouble et sans opposition en 1645.

Sous Alexis commença une série de troubles, de calamités, à l'occasion des envahissments et des démembrements de la Pologne, et de la défection des Kosaks de l'Ukraine, établis sur les deux rives du Dniéper.

Le vaste territoire compris entre la mer Kaspienne et la mer Noire, le Dniéper et le Volga, était resté au pouvoir des tribus tatares, entraînées par Genghis-Khan et le lieutenant de Tamerlan. Dans les démêlés sanglants qu'elles eurent à soutenir soit entre elles, soit avec les Turks, les Polonais et les Russes, elles se renforcèrent peu à peu de transfuges étrangers qui vinrent adopter leurs habitudes; mais, à mesure que la confusion, amenée par l'invasion de Baati-Khan, se dissipa, et que les monarchies russe et polonaise se fortifièrent, l'existence de ces hordes vagabondes devint moins redoutable à leurs voisins.

Alors, les Kosaks du Don qui se trouvaient entre Moskou et Astrakhan durent naturellement passer dans le système et sous la protection de la Russie, et ceux qui se trouvèrent plus près du Dniéper devinrent insensiblement les vassaux de la Lithuanie et de la Pologne. Cette branche de Kosaks défendait les frontières de la Pologne; aussi, l'un de ses rois, Sigismond, avait cédé à cette espèce de république militaire tout le pays situé au-dessus des cataractes de Dniéper. Etienne Batory avait achevé leur organisation, et ils étaient devenus, en quelque sorte, comme les vassaux de la Pologne, sous le nom de Kosaks de l'Ukraine. La garde avancée de ces kosaks était formée par une colonie errante qui s'était détachée du groupe principal, et qui, en raison de ce qu'elle occupait le pays situé au-delà des cataractes, s'appelait Zaporogues ou Zaporojski.

Tant que les Tatars et les Turks menacèrent la liberté de l'Europe, l'institution militaire des Kosaks fut utile et politique; ils étaient sur le Borysthène ce que les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem avaient été dans l'île de Rhodes. Mais lorsque la Porte-Ottomane eût pris rang parmi les puissances européennes, les hostilités des Kosaks n'avaient plus d'objet. Les rois de Pologne voulurent réprimer leurs courses, qui n'étaient plus que des brigandages.

Quand il fallut être en paix avec tous les voisins, cette race turbulente se trouva mal sous la domi-

nation de la Pologne; elle esaya de la protection des Turks, qu'elle trouva encore trop pacifique; elle se tourna enfin du côté de la Russie.

Par une résolution prise à Péréïaslaw, le 6 janvier 1654, elle nomma le tzar Alexis son protecteur. En acceptant cette violation du droit des gens, Alexis crut qu'il était nécessaire de déclarer la guerre à la Pologne (1). Son roi, Jean-Kasimir, en guerre alors avec la Suède, ayant éprouvé des échecs qui l'avaient forcé de rendre la Livonie à cette dernière puissance, se trouva contraint de céder à Alexis. Une trève, à la date de 1661, confirmée depuis par le traité illégal de 1686, reconnut la souveraineté du tzar sur les Kosaks de la rive gauche du Dniéper, qui, néanmoins, ne devait pas s'étendre sur eux de la rive droite. Cette trève, conclue pour vingt ans, laissait de plus, au tzar, Smolensk, Novogorod-Siewierski, Czerniechiow et la ville de Kiiow.

C'est alors que Jean-Kasimir, dégoûté par tant de contrariétés, abdiqua et vint ensevelir d'abord à Paris, puis à Nevers, dans un cloître, le chagrin d'avoir vu commencer la décadence de la Pologne.

---

(1) En 1656, lorsque la Pologne fut attaquée par les Suédois, le tzar Alexis envahit la Litvanie, s'empara de Wilno, y fit fabriquer un diplôme d'élection au trône de Pologne, comme s'il avait été élu par la volonté nationale, et déposa cette pièce apocryphe aux archives de Moskou.

Alexis, au contraire, fier de ses succès, déclara la guerre aux Suédois, porta ses armes dans l'Ingrie, la Karélie, la Livonie, prit Nienchantz, Deppt et Narva, qu'il ne garda pas, mais où il parut comme le précurseur de celui qui devait y fixer le siége de l'empire.

Alexis jetait les fondements de la grandeur de son fils au milieu de nombreux obstacles. Ses peuples s'étaient révoltés, son trésor était épuisé. Un des chefs des Kosaks du Don, Stanko-Rasin, s'était emparé d'Astrakhan et s'était avancé sur Moskou. Le patriarche Nikon avait prétendu s'asseoir sur le trône à côté du tzar. La fortune d'Alexis triompha de tous les périls : il vainquit les rebelles et fit déposer le patriarche et étendit les bornes de l'empire. Il corrigea un code qu'Ivan IV avait déjà préparé; mais sans y faire disparaître les vestiges de l'ancienne barbarie, les taxes, la servitude, le knout même pour les nobles.

Cependant, il mit une discipline plus régulière dans l'armée; il fit construire par des étrangers quelques petits bâtiments pour naviguer sur la mer Kaspienne, et il eut le courage, malgré les instances de Cromwell, de retirer aux Anglais le privilége exclusif du commerce, dont ils jouissaient depuis le règne de Marie.

Il voulait, ont écrit quelques historiens, civiliser les mœurs de son peuple, ouvrir des relations avec les puissances du midi de l'Europe, joindre la mer Kaspienne à la mer Noire. La mort ne lui laissa

pas le temps d'achever tous ses projets : il mourut en 1676, à l'âge de 49 ans. Il laissa trois fils, dont Pierre fut le dernier.

Fœdor, l'aîné, essaya de poursuivre les améliorations tentées par son père pour policer son peuple. Il attirait des étrangers ; il les plaçait dans le conseil et dans les armées ; mais la fierté opiniâtre des boyars fut, malgré les rigueurs qu'il déploya, un obstacle insurmontable. Il ne régna que six ans, étant mort en 1682, sans postérité. On a écrit que tout le bien qu'il chercha à faire fut l'ouvrage de sa sœur Sophie et de son premier ministre Vassili Galytzyne. Ce qui prouve, cependant, que sa faible complexion ne lui ôtait point ses facultés, c'est qu'il sut appeler à lui succéder son plus jeune frère, ayant reconnu l'incapacité de son frère Yvan.

Mais Pierre, n'ayant que dix ans, il était né du second mariage d'Alexis avec Nathalie Naryschkine, ne pouvait empêcher que sa sœur Sophie tentât, par son adresse, de se soustraire à l'exclusion dont elle avait été frappée à son grand regret. Elle se voyait trop près du trône, en cas qu'elle survécût à ses frères, pour ne point oser désapprouver le choix de Fœdor. Par ses intrigues et celles de Galytzyne, elle se fait un parti parmi les boyars ; elle corrompt les Strélitz, fait répandre le bruit que les partisans de la famille Naryschkine veulent faire périr son frère Yvan. La sédition éclate, les soldats s'arment, le peuple se soulève, Moskou est au pillage, le sang ruisselle jusque dans le palais

des tzars, et des cruautés qui, dit un écrivain, feraient frémir un auditoire de bourreaux, sont le triomphe de cette princesse.

Sophie obtient, par cette révolte, d'être régente. A cause de l'incapacité d'Yvan et de la jeunesse de Pierre, mais, pour la forme, elle les fait nommer tzars. Elle prend les rênes de l'Etat, fait battre monnaie à son effigie, rend les oukases en son propre nom, préside au conseil. Elle servait ainsi, non-seulement son ambition, mais celle de Vassili Galytzyne, son amant, qui devait être aussi heureux dans son pouvoir sur cette régente que Potemkine le fut sous Catherine II.

Toutefois, ce favori se distingua moins par les armes que par l'intrigue. Il avait plus d'adresse diplomatique que de courage personnel. Ce fut lui qui ménagea le traité de 1686, qui enlevait définitivement à la Pologne tous ses anciens États, sur la rive gauche du Dniéper ou Borysthène. Ce traité illégal qui n'avait point été ratifié par la Diète, servit, pour ainsi dire, de précurseur à tous les autres démembrements de l'infortunée Pologne.

Déjà l'Autriche, qui devait recevoir dans ce partage la récompense de ses complaisances, prêtait les mains à la conclusion du traité de 1686, afin que la Russie pût faire en sa faveur une diversion contre les Turks et les Tatars de la Krimée.

En 1687, l'ambitieux Galytzyne envoya une ambassade à la cour de France. On ignorait tellement alors dans ce royaume, qui se croyait arrivé au

plus haut degré du savoir et de la gloire, ce qu'était ce peuple russe déjà si puissant, que l'ambassade, dont Dolgorouky était le chef, surprit et la cour et le peuple français, comme si elle fût venue de la Chine ou de l'Inde. L'académie des inscriptions la célébra comme une merveille, et, bien que l'on ait fait à Louis XIV un rare mérite d'avoir refusé alors l'alliance d'un peuple inconnu que l'on venait lui offrir, nous croyons plutôt y voir une imprévoyance et une ignorance, plus impardonnables pour le grand siècle que la faiblesse et les torts des deux règnes suivants, qui devaient, sans s'y opposer, laisser dominer les destinées de l'Europe par un peuple dont l'existence s'annonçait par des actes qui prouvaient déjà une grande force.

Pendant que Louis XIV se croyait le plus grand potentat; et s'énorgueillissait, au milieu de ses flatteurs, de l'emblème dont ils environnaient l'auréole de sa gloire (*nec pluribus impar*), qui devait bientôt pâlir, un météore s'élevait à l'Orient, comme le signal de nombreuses tempêtes et de catastrophes déplorables, et peut-être d'un bouleversement général de l'univers.

Pierre, inspiré par ses sentiments naturels et précoces, cherchait à se rendre capable du rôle qu'il voulait remplir; il accueillait dans sa retraite des étrangers que la curiosité attirait en Russie. Il prenait une idée des arts inconnus aux contrées sauvages qu'il désirait policer; il écoutait avec avidité les leçons de ces étrangers. Les exercices

militaires, à la manière des Européens, étaient les plus attrayants de ses divertissements; et, pendant que les boyars ignorants et la cour enivrée de l'astucieuse Sophie riaient de cette solitude austère, l'aigle du Nord prenait des forces, il préparait son vol et les moyens de porter la foudre. Le noyau d'armées formidables se formait dans l'organisation de ces régiments Préobrajenskoï et Séménofskoï qui, plusieurs fois, devaient être les dispensateurs de la couronne et les maîtres de la vie des tzars.

Pierre avait grandi; sa force et son courage s'étaient développés; il se lassait des intrigues de Sophie et de Galytzyne; il leur avait fait comprendre qu'il ne pouvait endurer plus longtemps leur orgueilleuse puissance. Il comprit qu'il allait être en butte à leurs violences; il se mit à l'abri en se réfugiant au couvent de la Trinité, asile ordinaire des tzars dans les révoltes. De là, il sut intéresser le peuple en sa faveur, détacher une partie des Strélitz de la cause de sa sœur.

Sophie est arrêtée. Jugée coupable d'avoir voulu usurper le trône, elle eut la tête rasée et fut renfermée dans un couvent. Son amant Galytzyne, exilé à Kargapol, tomba du faîte des grandeurs dans les horreurs de la misère, les coupables subalternes furent punis avec cette sévérité « à laquelle, dit Voltaire, ce pays était alors aussi accoutumé qu'aux attentats. »

CHAPITRE IV

De 1689 à 1725. — Pierre Ier.

Bien qu'Yvan vécût encore jusqu'en 1696, on peut dire qu'après la révolution de 1689 commença le règne de Pierre Ier. Ce ne fut que par un reste d'égard pour le lien fraternel que le nom d'Yvan fut associé jusqu'à sa mort aux actes du règne de Pierre.

Il débutait avec les mêmes usages, les mêmes costumes, les mêmes plaisirs grossiers. « Les grands, dit un auteur dont nous nous plaisons à nous inspirer, étaient toujours orgueilleux, ignorants, le peuple toujours superstitieux et brutal. »

Pierre Ier a laissé lui-même un monument de tout ce que l'on pourrait citer à cet égard, dans un discours qu'il tint à Saint-Pétersbourg (*Note* 3). Mais parvint-il à réformer son peuple? C'est ce que

l'on verra par la suite de cet aperçu historique.

Le cadre que nous nous sommes tracé ne nous permet pas de suivre tous les efforts que Pierre Ier tenta pour asseoir sa puissance. Les actes des hommes comme des peuples prennent leur vitalité plutôt dans les forces morales que dans celles abjectes de la matière ; Pierre n'avait, en quelque sorte, que ces dernières à sa disposition. D'ailleurs, il était impossible et au-dessus du pouvoir humain de transformer subitement un peuple qui ne pouvait le comprendre. De grands maîtres, Voltaire, Ségur et tant d'autres, n'ont plus rien laissé à dire sur ce grand réformateur, qui ne put rien faire au delà de ce que la nature permet aux génies les mieux organisés.

Ce qu'il nous importe d'énoncer, c'est ce qui ressortit, pour le développement de son empire, de toutes ses tentatives, parfois puériles et parfois téméraires.

Ce n'est pas sans étonnement qu'on le voit d'abord abandonner ses États dans des circonstances assez critiques, alors que l'esprit de sédition n'était point apaisé, que la Russie était en guerre avec les Turks et les Tatars. Mais il avait su déjà mettre à son service des étrangers capables ; le général anglais Gordon venait de prendre Azoff sur la mer Noire ; il voulait en faire un arsenal maritime, il croyait pouvoir dominer bientôt sur cette mer, qui lui ouvrait un chemin vers Constantinople ; il rêvait la chute de l'empire ottoman ; il ne

songeait qu'à construire des vaisseaux; il enviait le force maritime de l'Angleterre et de la Hollande; il voulait lutter avec de grands peuples sur la mer, ne croyant point en avoir, sans doute, d'assez redoutables sur terre.

Déjà, bien qu'il possédât presque toute l'Asie septentrionale, il avait cherché à s'étendre sur la Chine : il espérait trouver une mine inépuisable dans le commerce avec l'empire céleste; mais les steppes de la Grande-Tatarie n'étaient pas une voie praticable pour de grandes entreprises. La mer seule pouvait le mettre au rang des nations commerçantes du globe. De plus, Pierre avait entendu raconter des merveilles de la civilisation de l'Europe; il voulait connaître, par dessus tout, les forces de ses voisins, et calculer les chances de ses projets d'agrandissement et de domination universelle.

L'Angleterre devait se montrer la plus imprudente dans les investigations qu'elle laissa faire à l'esprit scrutateur du tzar. On se rend difficilement compte que cette nation ait suivi, pendant plus de cent ans, une politique qui, dès lors, lui devenait dangereuse, et qui devait lui préparer en Asie, en Europe et même en Amérique une concurrence formidable, dont les conséquences frappent enfin aujourd'hui les yeux des hommes d'État de la nation anglaise; car ils la voient menacée dans son développement commercial par la seule puissance qu'elle a eu l'imprévoyance d'aider de

tous ses secours, alors qu'elle cherchait à écraser une nation rivale plus digne de son alliance, et moins dangereuse pour ses intérêts.

Pendant les quatre mois que Pierre vécut en Angleterre, on l'avait vu vivre au milieu des matelots anglais comme sur le chantier de Saardam. Il avait entretenu des liaisons particulières avec le roi Guillaume. Ce dernier lui donna un beau bâtiment de sa marine, lui permit d'engager des marins, des ingénieurs, des officiers, des savants, des artistes en tout genre, notamment le capitaine John Perry, qui devait finir un canal projeté pour joindre la mer Kaspienne et la mer Noire, et s'emparer du commerce de l'Inde.

Pierre ne vint point en France. Louis XIV était alors en trop grande rivalité avec Guillaume; et puis, nous ne saurions trop le dire, l'orgueil national n'avait que du mépris pour ce que l'on appelait le duc de Moskovie, qui possédait déjà un territoire cent fois plus grand que la France. La cour présomptueuse de Versailles comptait d'ailleurs que le candidat au trône de Pologne, le prince de Condé, pourrait bientôt réprimer cette puissance si mal jugée alors, et peut-être encore de nos jours, par le dédain qu'inspire une supériorité de plus d'un genre et par l'insoucieux oubli d'une grande partie de la nation. Dans ces temps d'égoïsme, on ne saurait trop rappeler que la Russie a été le plus rude des ennemis que nous ayons eu à combattre, et qu'elle a été l'arbitre de nos destinées dans la

guerre où l'indépendance française a dû succomber sous les efforts de tous les peuples contre un, quand ils ouvrirent les portes de l'Europe aux Russes, et leur donnèrent un avant-goût de ses richesses.

Pierre Ier quitta l'Angleterre instruit de ce qu'il voulait savoir. Mais il devait se hâter, car l'ignorance russe désapprouvait son départ et sa longue absence. On voulait le détrôner. L'Anglais Gordon avait pu étouffer la révolte ; le tzar n'arriva que pour se venger. Sa passion naturelle éclata ; il se montra Russe comme il était parti. Sa sœur Sophie, soupçonnée d'avoir excité la sédition, fut forcée de prendre le voile. Deux des chefs de la révolte furent pendus aux barreaux de la fenêtre de sa cellule. Ensuite la rage, que Pierre avait eu peine à contenir contre sa sœur, se répandit sur la foule des rebelles : des milliers de coupables furent livrés, sans distinction d'âge ou de condition, à des supplices dont la barbarie fait frisonner : Et, disent des auteurs qui n'eussent pas osé avancer de tels faits sans autorité irrécusable, les courtisans du tzar remplirent l'office de bourreaux, et Pierre lui-même se souilla du sang de ces malheureux, et l'on vit, pendant plusieurs mois, leurs cadavres mutilés exposés sur les remparts de Moskou.

Pierre cassa le corps des Strelitz et commença les réformes qu'il projetait ; mais, avant tout, pour les développer, il fallait s'asseoir sur la Baltique et

communiquer avec les puissances voisines pour exercer son influence en Europe.

Il venait de l'exercer déjà, en faisant nommer l'électeur de Saxe, Auguste, roi de Pologne, en remplacement de Jean Sobieski, contrairement aux efforts faits par la France en faveur du prince de Condé. Pour cela, il avait fait avancer des troupes. C'était une garde avancée sur les frontières de la Suède. Il fut secondé dans ses desseins par la division qui s'éleva dans ce royaume par suite d'une cession que Christian III avait faite entre ses deux frères des duchés de Holstein et de Slesvick. Charles XII, roi de Suède, et Frédéric IV, roi de Danemark, se brouillèrent à cause de cette cession par des motifs qu'il est hors de notre sujet de déduire. Le tzar avait, par un traité du 16 juin 1699, promis de secourir le Danemark; mais Charles XII attaqua Frédéric IV avec tant de rapidité que ce traité fut sans effet.

Une autre complication survint contre la Suède à l'occasion de la Livonie qui lui avait été cédée par la Pologne, en 1660, en vertu du traité d'Oliva. La noblesse livonienne, se croyant frustrée dans quelques-uns de ses priviléges, s'était placée sous la protection de la Pologne. Son roi, Auguste II, créature de Pierre, accueillit la demande qui lui était faite. La Pologne, qui espérait reprendre la Livonie, arme contre la Suède, et, par une de ces aberrations humaines si fréquentes dans l'his-

toire des peuples, se ligue avec la Russie sa plus cruelle ennemie.

Le 21 novembre 1699, un traité clandestin, ignoré de la Diète de Pologne, est conclu à Préobragenskoié, près Moskou, d'après lequel Auguste II devait attaquer la Suède du côté de la Livonie et de l'Esthonie, et Pierre Ier l'Ingrie et la Karélie. Mais, d'après ce traité, Pierre soumettait son attaque à la condition d'une paix avec la Turquie avec laquelle il disputait tous les avantages qu'il avait acquis par la prise d'Azoff.

Encore une fois l'Angleterre, par son ambassadeur lord Paget, obtint de la Porte-Ottomane qu'elle prolongerait la trève pour vingt-cinq ans; qu'elle permettrait la navigation russe dans les mers dépendant de la Turquie, et qu'elle céderait Azoff. C'était introduire son ennemi le plus dangereux au sein de l'empire turk; et l'Angleterre aveugle, en abaissant le croissant, allumait la torche qui devait embraser le Nord et lui préparer à elle-même un rival redoutable.

Libre de ce côté, le tzar Pierre déclare la guerre à la Suède, et, en 1700, commence cette lutte si connue, qui dura près de dix ans, avec des chances diverses dans lesquelles on voit le vainqueur des Russes à Narva venir finir à Poltava, le 8 juillet (27 juin) 1709, une carrière dont les brillants débuts devaient faire présager que Pierre Ier trouverait dans Charles XII un rude champion capable d'arrêter le cours de ses envahissements.

Quelques auteurs se sont demandé comment, après la victoire de Narva, Charles XII pût hésiter à marcher sur Moskou, où Pierre avait des ennemis secrets. Comment il préféra, vainqueur de la Russie, de la Pologne et du Danemark, exercer ses vengeances personnelles contre deux rivaux qu'il ne pouvait plus craindre, au lieu de frapper ce géant qu'il tenait à ses pieds, et qui bientôt se relevera plus fort et plus redoutable, ayant profité de ses défaites comme d'utiles leçons. Ils croient qu'il faillit à sa mission et qu'il prépara ses malheurs et ceux de son peuple par une brillante, mais aveugle opiniâtreté.

Pour raisonner de la sorte, il ne faut pas considérer que, s'il se fût avancé ainsi, il eût été infailliblement écrasé par le Danemark et la Pologne qui l'eussent pris à dos. En s'attaquant à la Pologne, il la força à suivre son parti, à abandonner l'alliance de la Russie, et, s'il l'entraîna à sa perte par la bataille de Lesnaya, il la détachait d'une ligue dangereuse, et en faisait une ennemie de la Russie. Sa conduite fut très-adroite; mais il ne pouvait plus lutter contre des forces inégales, et ce fut en vain que sa dernière lutte compromit la Pologne, les Kosacks de l'Ukraine sous Mazeppa, et la Turquie elle-même.

Tout, dans cette guerre, tourna à l'avantage du tzar, qui sut profiter sans relâche des fruits de ses victoires. Il retourne dans le Nord; il rétablit Auguste, roi de Pologne; il reprend la Livonie;

il fait revivre les prétentions de ses prédécesseurs sur l'Ingrie, la Karélie, la Finlande; il intéresse la Prusse et le Danemark à sa cause, et il entraîne même l'empereur d'Allemagne; et l'on voit, non sans indignation, tous les États se liguer, comme on le verra plus tard pour Napoléon, contre celui qui, alors, pouvait être le sauveur de l'Europe civilisée.

Par suite d'un système qu'on déplore sans doute de bonne foi, aujourd'hui, l'Angleterre se courbe sous l'aigle russe pour un prétendu affront fait à Londres par des créanciers à un ambassadeur russe. Une réparation humiliante est faite par la mission de lord Whitworth, qui donna, en cette occasion, à Pierre Ier, le titre de très-haut et très-puissant empereur.

Il est curieux de considérer que, au moment où tous les princes de l'occident, tous les catholiques latins abandonnaient Charles XII, ce fut la Porte-Ottomane, avec des musulmans, qui vint au secours d'un monarque chrétien malheureux. Le tzar espérait suivre son ennemi en Turquie; il avait, au mépris de la trève que nous avons mentionnée plus haut, cherché à soulever la Valaquie, la Moldavie, et les Grecs soumis au Sultan. Des prédications, qu'il avait soudoyées, le représentaient comme le sauveur de la chrétienté et comme le libérateur du joug de la puissance musulmane.

Pierre Ier ne se flattait de rien moins, après ses

premiers succès, que de planter l'aigle russe sur les minarets du sérail; il comptait sur le secours des provinces grecques et de la Pologne; il était à la tête d'une forte armée; il marchait environné du faste de sa cour, la belle Lithuanienne, Catherine Skowronska, qu'il venait d'enlever à un de ses soldats, l'accompagnait dans sa marche qu'il croyait triomphante. Il se présentait avec une confiance et une présomption qu'il n'avait jamais montrées, lorsqu'il se trouva tout à coup sur les rives du Pruth, sans vivres, sans munitions, enfermé par une armée turque et tatare de 80,000 hommes, et dans une situation plus périlleuse que n'avait été celle de Charles XII à Poltava.

Pierre sut mieux se prêter à cette fâcheuse circonstance: il ne craignit pas, dans l'espoir d'une prochaine occasion plus favorable, qui n'était cependant réservée qu'à Catherine II, et plus de cinquante ans après, de renoncer à tous les avantages de l'occupation d'Azoff. Il restitua, en vertu du traité de Hussy du 21 juillet 1711, la ville d'Azoff, le port de Taganrog, et il fit raser toutes les forteresses qu'il avait fait élever sur les frontières de la Turquie. Tous les vaisseaux qu'il avait fait construire sur les rivages de la mer Noire pourrirent sur les chantiers.

Mais Pierre, grâce aux querelles mesquines des puissances de l'Europe, prenait sa revanche sur la Baltique. Il y poursuivait ses succès, il augmentait sa

marine, et après la prise d'Aland, en Bothnie, il revient à Moskou, triomphant comme après la bataille de Poltava; et peut-être avait-il davantage le droit de s'énorgueillir de ce premier succès maritime que de l'un de ceux si nombreux qui, sur terre, agrandirent l'empire russe.

Pierre Ier avait cherché à s'insinuer dans toutes les affaires de l'Europe occidentale, à l'occasion de la guerre de la succession d'Espagne. Peu s'en fallut que, par les intrigues de Goertz, il ne se trouvât mêlé à la conspiration espagnole, dite de Cellamare. Néanmoins, il imagina de faire un voyage au midi de l'Europe, et, au moment même où se tramait la conspiration contre le régent, il se rendait en France où il reçut un accueil magnifique. Celui qui arrivait avec un cœur hostile d'autant plus dangereux qu'il se cachait sous les dehors de propositions amicales, fut l'objet, de la part de notre insoucieuse nation, d'un hommage presque affectueux. On raconte même qu'il fût question de traités d'alliance qui prouveraient l'ignorance où l'on était de l'astucieux caractère de ce monarque envahisseur.

La mort de Charles XII, tué devant Frédérickshal, et qui, depuis 1714 qu'il était rentré dans ses États n'avait pas cessé d'être en lutte ouverte ou secrète avec son ennemi, devait enfin amener une fin aux dissensions des puissances du Nord. La Russie, par son ambition et ses intrigues, avait fini par alarmer les puissances qui s'étaient précé-

demment alliées à elle. Pierre Ier avait sacrifié la Pologne à Stanislas ; l'Angleterre avait été blessée du refus que le tzar lui avait fait, dans les négociations ouvertes à Londres, en 1716, de faire revivre les anciens priviléges de commercer à Astrakhan et à Kasan ; l'empereur d'Allemagne se plaignait de ses empiétements ; la Prusse et le Danemark, qui avaient partagé les dépouilles de la Suède, craignaient que Pierre ne les leur enlevât.

Dans un congrès tenu à Brunswick, on voulut régler les prétentions du tzar, en ne lui laissant que Pétersbourg, Kronstadt et Narva. Il n'en tint pas compte. Les alliés cédèrent à la crainte ou à la corruption. Le traité de Nystad du 10 septembre (30 août v. s.) 1721 régla ce partage, sous la médiation de la France, représentée par Campredon.

Dans toute cette longue lutte, Pierre Ier avait acquis, des Suédois, l'art de la guerre ; des Anglais, quelques notions de navigation ; il recevait, pour récompense des coups portés à l'Europe, la Livonie, objet de prétentions anciennes et de débats sanglants ; l'Esthonie, l'Ingrie, une partie de la Karélie et de la Finlande, et plusieurs ports sur la Baltique.

Pierre Ier venait d'assurer la prospérité de son commerce sur la Baltique, sa prépondérance dans le Nord, son influence dans les affaires d'Occident ; il voulut encore étendre sa domination au Midi.

Depuis longtemps, il avait fait étudier les côtes de la mer Kaspienne ; il voulait s'emparer des con-

trées de la Perse qui l'avoisinent. Des émissaires qu'il avait dans cet empire, devaient lui en préparer les moyens. Quelques marchands russes, établis déjà à Chamakhy, avaient été molestés : il demande une réparation à Schah-Hussein qui n'avait pu empêcher les violences dont le tzar se plaignait, puisqu'elles avaient eu lieu par Mir-Mahmoud qui avait usurpé le Daghestan ; et sous le prétexte de défendre le schah, il entre dans la Perse, et, tout en s'annonçant pour défendre ce souverain, il le dépouille de ses provinces. Il soumet le Daghestan, il entre à Derbend. Il se fait céder cette ville et celle de Bakou, les provinces de Guilan, de Mazanderan et d'Astérabad, et il ne remplit aucune des promesses fallacieuses qu'il avait faites au souverain de la Perse qu'il dépouilla de tous ses ports à l'est et au midi de la mer Kaspienne.

La Porte ottomane allait prendre les armes pour empêcher de tels envahissements qui compromettaient la partie orientale de ses États. Un ambassadeur de cette puissance avait été sommer Pierre de suspendre ses conquêtes. Il est à remarquer que ce furent les ambassadeurs des puissances de l'Europe, et notamment de la France, représentée par M. de Bonnac, qui mirent fin à la contestation et consacrèrent l'usurpation de la Russie sur une province, où, au dire de Bruce, officier anglais qui fit partie de l'expédition, les Russes montrèrent toute la barbarie et toute l'ignorance de leurs aïeux. Pierre Ier ne donna pas moins à Moskou le spectacle

d'un nouveau triomphe pour cette honteuse conquête de 1723.

On dit qu'à son retour il voulut purger la religion, que les brigands d'Igor avait importée de la Grèce, de toutes les superstitions qui la dégradent, et qu'il chercha également à régler l'administration de la justice ; mais il s'était épuisé par ses travaux, par ses débauches, par l'excès des liqueurs fortes : à cinquante-quatre ans, le 7 février (27 janvier v. s.) 1725, il mourut.

Pierre Ier fut le plus ambitieux des souverains de la Russie, et le testament qu'il a laissé est un monument de l'insatiable soif des conquêtes qui le dévorait et qu'il a transmise à ses descendants. (*Note* 4.) Malgré sa fréquentation avec des hommes instruits et policés de l'Europe, il a conservé ses goûts barbares, sa sauvagerie cruelle. L'histoire le marquera de son stigmate pour les meurtres qu'il a commis et fait commettre, mais surtout pour celui des fils de son premier mariage, qu'il sacrifia à l'ambition de Menschikoff et de Catherine, pour le plus futile prétexte et par le plus odieux attentat ; puisque, d'après des témoignages authentiques recueillis par l'allemand Busching et l'anglais Coxe, Alexis Tzarévitsch fut mis à mort, dans sa prison, par les mains de son père (8 juillet 1718).

D'ailleurs, il était d'un tempérament irrascible qui le portait à la violence ; il battait ses courtisans, il assistait aux exécutions et faisait lui-même l'office de bourreau, et Voltaire est obligé de con-

venir que les cruautés qu'on lui reproche étaient en usage à la cour de Moskou comme à celle de Maroc.

Quoi qu'il en soit, et sans chercher à disculper Pierre Ier, en raison de sa position envers un peuple dur, indocile, paresseux, accoutumé à des châtiments cruels et souvent injustes, détaché de la vie par la servitude et par la misère, on ne peut disconvenir que ce tzar se montra supérieur à tous ceux qui l'ont précédé, et que c'est lui qui a donné à l'empire russe les immenses développements qui l'ont rendu depuis si redoutable à l'Asie et à l'Europe. Il a fait de nombreuses réformes, fondé des institutions qui eussent pu être utiles et sages en d'autres contrées; élevé des palais magnifiques; et jeté la semence de la civilisation, des progrès scientifiques, et de l'art de la guerre sur une terre ingrate.

Le service le plus grand qu'il a pu rendre à son empire a été d'affermir l'autorité de son trône, de l'affranchir des révoltes en détruisant le corps des Strélitz, en réprimant le pouvoir du patriarchat qu'il incorpora au sien propre; mais surtout en créant, pour ses successeurs, les bases d'une puissance maritime et commerciale par le transfèrement du siège de son gouvernement à Saint-Pétersbourg et par l'établissement de Kronstadt, qui est comme le boulevard et le port de la capitale du grand empire russe.

Le seul échec qui retarda les autres projets du tzar fut celui qu'il avait éprouvé sur le Pruth, dans

la guerre avec la Porte Ottomane ; mais il était sur le point de prendre la revanche qu'il recommandait à ses successeurs (*Note* 4), quand il fut saisi par la mort. Déjà il avait fait faire de grands magasins sur le Don ; il faisait construire des vaisseaux pour descendre le Dniéper et le Don, et tout était prêt pour entrer en campagne. Il avait un trésor considérable et une armée de 300,000 hommes. Déjà l'armée russe se composait de plus de 60,000 hommes d'infanterie, 30,000 de cavalerie, 10,000 d'artillerie, sans compter les nombreux Kosaks et Tatars qui augmentaient l'armée en temps de guerre.

Quoique la Russie ne possédât que depuis à peine vingt ans des ports sur les côtes de la Baltique ; à la mort de Pierre Ier, elle avait déjà une marine considérable : 36 vaisseaux de ligne, 21 frégates, 240 galères et d'autres bâtiments. Les revenus s'élevaient à 16 millions de roubles en argent (64 millions de francs).

Nous verrons comment cette nation a continué de grandir et de devenir dangereuse pour l'équilibre européen.

CHAPITRE V

De 1725 à 1761. — Catherine Ire. — Pierre II. — Anna. — Élisabeth. — Pierre III.

On est porté à croire que Pierre Ier n'avait point désigné Catherine, sa deuxième épouse, à lui succéder. Sur la fin de ses jours, il s'était refroidi pour elle : il avait eu des raisons d'être peu satisfait de sa conduite.

Menschikoff avait intérêt à empêcher qu'Eudoxie ou son fils Pierre ne parvinssent au pouvoir pour venger, l'une son fils, l'autre son frère tué en 1718. Il paraît que ce ministre supprima le testament qui devait fixer la succession au trône. Il se réservait ainsi à lui-même de régner sous le nom de Catherine, sa complice.

Mais la santé de Catherine ne lui permettait pas d'espérer de jouir longtemps du pouvoir ; elle devait bientôt, quoique jeune encore, à trente-huit ans,

céder la place au fils d'Alexis, qu'un remords sans doute la portait à désigner pour occuper après elle le trône de Russie. Son règne de deux ans, quoique empreint de la tendance que Pierre Ier avait donné au gouvernement et à la puissance russe, ne devait être marqué que par deux événements : la succession de la Kourlande et le traité de Vienne.

La Kourlande, passée sous la suzeraineté de la Pologne, après la sécularisation des chevaliers porte-glaives de l'Ordre teutonique, dès 1561, avait été occupée par les Russes dans les dernières guerres du Nord; et Pierre Ier avait espéré la réunir à son empire, en même temps que la Livonie. Il avait cependant consenti à la laisser, comme duché vassal de la Pologne, dans la famille de Kettler, dans l'espoir que la Kourlande reviendrait à la Russie au moyen du mariage qu'il fit contracter, le 31 octobre 1710, au jeune duc Frédéric Guillaume, avec sa nièce Anna Ivanovna; mais le 21 janvier 1711 ce duc mourut inopinément sans enfant, et son oncle Ferdinand, qui déjà avait été régent pendant sa minorité, prit le titre de duc, comme dernier prince de la maison de Kettler.

Les Russes, sous le prétexte d'assurer ce domaine de la duchesse Anna, s'emparèrent des meilleurs bailliages. D'un autre côté, la république de Pologne réclamait ses droits anciens, et les Kourlandais, mécontents du prince Ferdinand, appelaient pour les gouverner le comte Maurice de Saxe, maréchal de France, fils naturel de l'électeur de Saxe

Auguste II, devenu roi de Pologne. L'impératrice Catherine ne voulut point le reconnaître, en raison de la protection que Anna Ivanovna lui accordait. Les Polonais s'opposèrent aussi à cette nomination. Cette contestation prenait un caractère de gravité d'autant plus grand, que le favori Menschikoff, ou Menjikoff, avait eu le projet de se faire donner le duché de Kourlande. La mort de Catherine et la disgrâce du favori, sous le règne suivant, firent ajourner la soumission de la Kourlande qui, bientôt, sera dévolue à un autre favori.

Le traité de Vienne, du 9 août 1726, avait pour objet l'alliance des cours de Saint-Pétersbourg, Madrid, Vienne et Berlin, dirigée contre la France, la Suède et le Danemark, à l'occasion de la succession d'Espagne; et il y fut même question du rétablissement du prétendant au trône d'Angleterre. L'Autriche fut la cause de l'introduction de la puissance russe dans le règlement des affaires de l'Europe occidentale; elle voulait se ménager des secours contre la Porte-Ottomane, dans la crainte qu'elle ne s'avançât sur ses possessions orientales; et elle ne voyait pas que les empiétements de la Russie sur la Pologne lui donnaient un voisin bien plus redoutable. Catherine et son ministre furent, dans cette circonstance, les dignes interprètes des pensées de Pierre Ier, en préparant l'influence de la Russie pour des événements plus importants.

D'après les dispositions arrêtées par la veuve de Pierre, si Pierre II mourait sans enfants, le trône

devait passer à Anna, sa fille, mariée à Ch. Frédéric de Holstein-Gottorp et sa postérité. Après, Anna était nommée Elisabeth, et enfin Nathalie, fille de Tzarévitsch Alexis.

Menschikoff ne tarda pas à dissoudre le conseil de régence que Catherine avait établi, en raison du bas âge de Pierre, qui n'avait que 12 ans; et il comptait régner sous le nom de cet enfant, comme il avait fait sous celui de Catherine. Mais il s'était fait de nombreux ennemis, sous les efforts desquels il succomba. Il fut exilé en Sibérie, où il se montra aussi fort dans l'adversité qu'il avait été grand et puissant au milieu des pompes de la cour.

Pierre II tomba sous la domination des Dolgorouky, qui se croyaient déjà assurés d'une longue suite de prospérité par l'alliance d'une de leur sœur avec le tzar, auquel elle était fiancée, quand, le 29 janvier 1730, Pierre mourut à l'âge de 15 ans.

Anna Petrovna, duchesse de Holstein, désignée pour lui succéder, était morte depuis deux ans. Pierre III, son fils, était l'héritier, d'après le testament de Catherine. Mais il était dit que la mémoire de Pierre Ier devait être outragée bien peu de temps après tous les bienfaits que la Russie avait obtenus sous son règne. Les Dolgorouky et quelques ambitieux qui, dès lors, dit-on, rêvaient une république oligarchique, espérant qu'ils obtiendraient davantage de la complaisance d'une femme la réalisation de leurs projets, surtout en facilitant son usurpation, firent désigner Anna Ivanovna.

D'un autre côté, on pourrait croire que, voulant se soustraire à une famille étrangère qui ne représentait plus la branche mâle des Romanoff, ils crurent devoir recourir à celle d'Yvan, qui avait partagé l'autorité avec Pierre Ier jusqu'en 1688; cependant, il restait encore, du chef de ce dernier, Elisabeth, née en 1709, et c'était s'exposer à tous les tiraillements qu'on verra se succéder jusqu'à ce que Pierre III vienne, après l'extinction de la dynastie Romanoff, établir celle de Holstein-Gottorp, qui règne aujourd'hui.

L'espoir que Anna Ivanovna, duchesse de Kourlande, donnait aux Dolgorouky et à leurs adhérents fut, du reste, bientôt détruit. Son amant, Biren ou Biron, qui se prétendait issu des Biron de France, sut écarter tous ses rivaux, et la Russie tomba sous son despotisme. Des exécutions sanglantes, des exils, des confiscations, des proscriptions excitées par la vengeance et l'avidité, signalèrent son pouvoir. Il accabla la noblesse russe et en peupla les déserts de la Sibérie.

Mais quelle que fut l'oppression qu'il fit peser sur la Russie, il ne se maintint pas moins pendant dix ans au pouvoir, et le même système d'envahissement ou de domination au-dehors se soutint dans son administration.

On le vit surtout mis en pratique sur la Pologne. Stanislas Leszczynski, proscrit depuis Charles XII, et dont la fille était assise sur le trône de France, avait été élu roi de Pologne, d'un accord presque

unanime, et avant que l'influence russe eût armé la Pologne. Deux évêques et quelques nobles avaient cependant protesté contre cette élection libre; ils demandèrent des secours à la tzarine Anna. Ce fut une occasion pour pratiquer d'abord des intrigues, et ensuite pour répandre, en pleine paix, une armée nombreuse sur le territoire polonais.

L'impératrice Anna s'était prononcée en faveur de l'électeur de Saxe, Frédéric Auguste III, pour combattre l'influence de la France, si nécessaire à l'indépendance des Polonais; mais aussi parce que l'électeur renonçait en sa faveur au duché de Kourlande, sur lequel, comme on l'a vu, elle n'avait qu'un droit litigieux, comme veuve de Frédéric Kettler.

La Porte-Ottomane fit quelques démonstrations pour protéger l'indépendance de la Pologne; mais elle perdit, par sa faiblesse, les moyens d'être utile à la cause qu'elle voulait défendre; elle devait bientôt s'attendre à se mettre en garde pour elle-même. La cour de Versailles fit une faute semblable à celle qui eut lieu au temps de la candidature du prince de Condé. Au lieu d'envoyer des forces suffisantes pour attaquer Kronstadt et protéger Stanislas dans Danzig, où il s'était réfugié, on se contenta de le secourir avec trois régiments. Ceux-ci, après s'être battus avec un courage héroïque, furent forcés de capituler. On devait les remettre dans un port neutre de la Baltique; par une équivoque perfide, ils furent conduit captifs à Kronstadt.

Quant à Stanislas, échappé comme par miracle, à travers mille dangers, à la fureur des Russes, il dut fuir déguisé du royaume qui l'avait appelé. Ses partisans ne surent faire qu'une résistance inutile aux oppresseurs de la Pologne. Frédéric-Auguste III fut couronné sous les drapeaux du feld-maréchal russe Munnich. La cour de Vienne eut la faiblesse de consacrer cette usurpation par le traité du 18 novembre 1738. Au même moment, le nouveau roi de Pologne, tenant sa promesse, donnait au favori de l'impératrice, à Ernest Biren, l'investiture de la Kourlande, que Maurice de Saxe n'avait pas été mis en état de contester.

Ainsi la France, l'Autriche et la Pologne accédaient déjà, d'une façon peu honorable, aux exigences de la Russie, qui allait pouvoir tourner ses forces contre son antagoniste habituel, le sultan turk.

Les successeurs de Pierre Ier ne pouvaient oublier la honte du traité du Pruth; tous leurs efforts devaient tendre à l'effacer. Ils débutèrent dans cette circonstance, comme on le verra constamment et de même que de nos jours, par chercher à soulever les Grecs soumis à la domination ottomane, et par l'espoir donné d'un meilleur sort, sous une puissance qui relèverait l'empire grec d'Orient. Deux campagnes, dans lesquelles l'Autriche dut elle-même faire intervenir ses troupes, montrèrent les deux puissances rivales capables de lutter longtemps encore; mais, grâce à l'intervention de la France, un

traité eut lieu à Belgrade, en Serbie ou Servie; l'Autriche perdit alors Belgrade, qui fut donnée à la Turquie, comme compensation à d'autres pertes qu'elle dût subir de son côté, et dont la Russie profita.

Par ce traité du 17 octobre 1739, la Russie rendait toutes les conquêtes faites sur les Turks, excepté Azoff qui, toutefois, devait être démoli. Il n'y était pas question de Taganrog, qui devait être bientôt l'objet de contestations, et n'appartenir définitivement à la Russie qu'en 1769, et où l'on verra mourir, en 1825, le tzar Alexandre Ier. Ce traité n'établissait pas les limites du Dniéper, il laissait les droits de la Pologne indécis; mais la Russie n'obtenait point encore l'objet de ses désirs : le privilége du commerce dans la mer Noire et la permission d'y avoir une flotte.

La guerre allait être reprise, quand d'autres complications appelèrent les forces de la Russie au nord, par suite de la violation du traité de Nystad, dont la Suède réclamait les dispositions.

L'impératrice Anna mourut en 1740, au moment où elle se disposait à cette nouvelle lutte. Peu de temps avant sa mort, elle avait marié sa nièce Anne au prince Antoine-Ulric de Brunswick, et l'enfant qui venait de naître de ce mariage avait été désigné par elle pour lui succéder. Elle comptait préparer à Biren, son favori, qu'elle avait nommé régent, une plus longue durée du pouvoir qu'il avait déjà exercé sous son nom. Ses dispositions ne devaient point recevoir d'exécution.

Biren fut renversé par ses anciens amis. Arraché de son lit, au moment où il s'abandonnait aux rêves de son ambition ; il fut exilé en Sibérie. C'était le feld-maréchal Munnich qui avait renversé Biren; il eut bientôt le même sort. La mère d'Yvan VI s'était fait déclarer régente; son amant, le comte de Lynar, espérait remplacer tous ses rivaux, lorsqu'une autre révolution inattendue vint le renverser également.

Elisabeth, fille de Pierre Ier et de Catherine, dont nous avons déjà parlé, s'était fait des partisans dans le régiment de Préobragenskoï. On dit même qu'elle avait gagné son appui par des faveurs intimes accordées à des chefs de ce corps redoutable. Elle fit enfermer le grand-duc et la grande-duchesse de Brunswick ; le jeune Yvan, détrôné à quinze mois, fut confiné dans une forteresse, d'où il ne devait plus sortir.

Tous les personnages les plus distingués des règnes précédents furent condamnés à des supplices. La Russie trembla : cependant, il parait que l'impératrice, livrée dorénavant sans contrainte à son goût ardent pour les plaisirs, se contenta de commuer ces supplices en exil en Sibérie, où Munnich, Ostermann et beaucoup d'autres, allèrent rejoindre Biren, qu'ils y avaient envoyé.

Le caractère facile, l'esprit paresseux d'Elisabeth, la portaient à être gouvernée par ses ministres. Bestuscheff, que l'on dépeint comme

l'homme le plus immoral et le plus avide, fut celui qui s'empara de sa confiance.

Sous ce ministre, la France, qui, par son ambassadeur, de la Chétardie, avait contribué à la dernière révolution, perdit toute espèce d'influence sur les affaires politiques de l'Orient et du Nord. La Russie resserra son alliance avec l'Autriche et avec l'Angleterre, qui continuait à exercer le monopole du commerce, et qui fournissait aux Russes le moyen de se créer une marine.

Ces deux puissances laissèrent la Russie attaquer la Suède; et lorsque, dit Mably, « il était important pour toute l'Europe d'opposer à la Russie une masse de puissance capable d'occuper son ambition dans le Nord, » on vit la Suède écrasée sous sa cruelle rivale, forcée d'accepter le traité d'Abo, 17 août 1743, qui détachait divers districts de la Finlande, et semblait rendre la Suède une province de l'empire russe.

Louis XV n'avait pas la force de résister à l'audacieuse politique d'Elisabeth; il avait offert sa médiation et envoyé, de nouveau, l'ambassadeur La Chétardie, auquel l'impératrice avait de nombreuses obligations. Bestuscheff paralysa tous les efforts de l'ambassadeur français, qu'il fit même renvoyer sous escorte de Saint-Pétersbourg. Ce fut un attentat qu'on ne sut pas venger.

La guerre, que l'Angleterre suscita alors à la France, amena le traité funeste de 1756, qui livrait déjà les Polonais sans défense à l'ambition de la

Digitized by Google

Russie, et qui indisposait la Turquie, la plus fidèle et plus ancienne alliée de la France. La concession de Louis XV ne put le garantir du traité plus malheureux encore conclu à Paris avec l'Angleterre, le 10 février 1763, par lequel la France perdait le Canada et ses plus belles possessions dans l'Amérique, et laissait se consommer les conquêtes de Frédéric, qui seul, pendant la fameuse guerre de Sept-Ans, sut résister à une coalition formidable, et asseoir les bases d'un royaume qui s'augmentera des dépouilles de la Pologne et deviendra un contrepoids de la maison d'Autriche.

Elisabeth ne vit pas la fin de cette guerre, étant morte en 1761, à l'âge de soixante-deux ans, sans postérité.

Il ne restait plus des descendants des Romanoff qu'un petit-fils de Fœdor Alexéiévitsch, Yvan, oublié dans la prison de Schlüsselbourg. Un duc de Holstein-Gottorp était issu d'une des filles de Pierre Ier : ce fut lui qu'on appelait à succéder à sa tante Elisabeth; mais il est bientôt sacrifié à l'ambition d'une princesse d'Anhalt-Zerbst, que l'impératrice lui avait fait épouser, comme digne de s'asseoir sur le trône de Russie avec un époux qui semblait être favorisé des dons de la nature et de la fortune, et en qui on espérait voir revivre Charles XII et Pierre Ier, auxquels il tenait par les liens du sang.

Ce qu'on rapporte de ses dispositions pour marcher sur leurs traces fut pour ainsi dire la cause de sa perte. Pendant qu'il cherchait à rendre son peu-

ple moins barbare et à le façonner à la civilisation, son épouse, déjà infidèle, et s'efforçant de trouver des appuis dans la barbarie nationale qu'elle caressait, avait recours à la trahison, aux complots pour saisir le sceptre.

Ses favoris le lui donnèrent en assassinant Pierre III, et en la proclamant impératrice le 11 juillet 1762.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

De 1762 à 1796. — Catherine II.

Voici donc une princesse allemande, veuve d'un prince allemand sur le trône moskovite. Qui pourrait croire qu'elle dût dépasser en cruautés et en passions ambitieuses ceux auxquels elle succède? Mais le crime par lequel elle débute donne assez la mesure de tout ce qu'on doit attendre de son caractère altier ; et d'ailleurs les favoris, qui vont se succéder dans ses amours, auront besoin de satisfaire leurs désirs désordonnés ; l'Europe et la malheureuse Pologne vont bientôt en éprouver l'insatiable convoitise.

Catherine II, qui s'était débarrassée de son époux, ne pouvait pas laisser vivre Yvan, qu'Elisabeth avait fait enfermer en 1741. Une tentative qu'un officier, nommé Mirovitsch, voulut faire pour le

délivrer, fut la cause de sa mort. Ses gardes le massacrèrent (1764), et Mirovitsch porta sur l'échafaud la peine de sa généreuse résolution. A peine sur son trône ensanglanté, Catherine n'eut plus de rivaux à craindre.

Les circonstances de son élévation déterminaient sa règle de conduite; elle ne pouvait être qu'astucieuse et violente; il fallait occuper l'orgueil de ses sujets pour affermir sa puissance.

Le duché de Kourlande est le premier sujet de la querelle qu'elle fait à la Pologne. Après l'exil de Biren, les Etats de Kourlande avaient choisi Charles de Saxe, troisième fils du roi de Pologne; Catherine ne voulut pas sanctionner ce choix. Biren, rappelé d'exil, fut rétabli dans le duché qu'il avait si singulièrement obtenu; son fils lui succéda même; mais, bientôt, un général de Catherine le chasse de ses Etats, et s'empare, en 1763, de la Kourlande.

A peine Catherine venait-elle de détrôner un souverain fait par elle-même, qu'elle prépare à la Pologne le sort de la Kourlande. Auguste III venait de mourir; il ne fut pas permis à la Diète de Pologne, d'user de ses droits si anciens, consacrés par tant de luttes et de victoires.

La paix entre la France, l'Espagne et l'Angleterre conclue tout récemment, le 10 février 1763, à Paris, et celle d'Hubertsbourg du 15 du même mois, avaient désarmé toutes les puissances. Le cabinet de Versailles était sans influence; la Prusse, isolée

encore et rêvant, peut-être déjà, d'autres conquêtes, pouvait après ses victoires faire entendre sa voix; mais, avant tout, elle cherchait à ménager sa puissante voisine; et la volonté de Catherine, loin d'être contrariée, fut favorisée par une alliance qui présageait le partage qu'on verra bientôt s'opérer.

Le choix de Catherine s'était porté sur Stanislas-Auguste Poniatowski (1). Depuis Catherine avait préparé, au moyen des factions religieuses et des partis politiques qu'elle avait soulevés, des difficultés telles, que son protégé se trouverait sans cesse à sa discrétion et sans force personnelle, même pour faire le bien.

Il est vrai de dire que Poniatowski voulut tenter de justifier, par sa conduite, l'illégalité de son choix; mais tout aussitôt il déplut à Catherine : elle voulait, par les troubles qu'elle occasionnait sous des prétextes religieux qu'il n'entre pas dans cet aperçu de décrire, amener les dissidents à invoquer sa protection. Le prince Repnine pacifiait la Pologne en la tyrannisant au nom de sa souveraine. Le roi de Prusse, l'allié de Catherine faisait semblant de blâmer l'iniquité des procédés de la Russie.

---

(1) Un de ses amants, et qui lui promit obéissance en toute chose. Alors Catherine exposa la Pologne aux insultes de ses féroces soldats en les faisant entrer à Warsovie pour forcer la Diète à nommer, contrairement aux lois fondamentales de l'Etat, un roi qui n'était plus que son agent docile.

L'Europe s'indignait de ce despotisme artificieux et violent. Louis XV, par l'épuisement de ses finances et par l'éloignement, ne pouvait seconder les efforts que son ministre, le duc de Choiseuil, tentait en vain pour arrêter l'ambition de Catherine. Réduites à un rôle de plaintes et de remontrances, la France ni l'Autriche n'agissaient pas; leur encouragement, donné à quelques nobles rassemblés à Bar dans l'Ukraine, commencèrent la célèbre *Confédération de Bar*. Mais ils furent écrasés, et ce fut un prétexte pour Catherine d'abandonner la Pologne à la férocité des Russes.

Les Polonais provoqués durent accepter la guerre, mais ils la firent loyalement; néanmoins la tzarine Catherine les accusait des cruautés imaginaires. Quant à la manière dont elle ordonnait l'extermination des Polonais, il nous suffira de citer ici un seul acte authentique, parmi tant d'autres du même genre, pour prouver le système qui dirige toujours le cabinet de Saint-Pétersbourg, pour arriver à ses fins. Voici l'oukase de Catherine, répandu à profusion, dans le temps, publié à Paris en 1770, par le comte Wielhorski, reproduit en 1846 par Léonard Chodzko, dans le *Mémorial polonais*, à qui nous l'empruntons aujourd'hui.

« Comme nous voyons clairement avec quel mé-
« pris et quelle honte nous sommes traités, ainsi que
« notre religion, par les Polonais et par les Juifs;
« les défenseurs de notre religion grecque étant
« persécutés, opprimés et punis de mort; pour ces

« raisons, ne pouvant plus souffrir de pareils ou-
« trages, de semblables ignominies, et cette per-
« sécution, uniquement pour *notre sainte religion*
« *méprisée*, nous donnons cet ordre, et nous enjoi-
« gnons à Maximilien Zelezniak, de la terre de Ty-
« mossew, colonel et commandant dans nos terres
« du Bas-Zaporogue, d'entrer sur les terres de Po-
« logne, prenant encore quelques troupes de nos
« armées russes, de Kosaks du Don, pour extirper
« et abattre, *avec l'aide de Dieu*, tous les Polonais et
« les Juifs, *blasphémateurs de notre sainte religion*.
« Par ce moyen nous faisons cesser toutes les
« plaintes portées devant notre trône contre ces
« assassins impitoyables, ces parjures, ces viola-
« teurs de la loi, ces Polonais qui, protégeant la
« mauvaise croyance des Juifs impies, blasphèment
« et méprisent notre religion, opprimant un peuple
« fidèle et innocent. Nous ordonnons donc, qu'en
« traversant la Pologne, on extirpe leur nom et
« que leur mémoire soit anéantie pour la postérité.
« Mais pour que les traités et l'amitié avec nos voi-
« sins soient observés, nous défendons, sous les
« plus rigoureuses peines, de molester ou d'in-
« quiéter les marchands turks, grecs, arméniens
« et les nôtres, russes, qui traversent la Pologne
« pour sujet de commerce ; nous voulons même
« qu'ils aient toujours un libre passage, et tous les
« secours qu'on peut requérir de voisins amis.

« Pour plus grande foi, nous confirmons cet
« ordre et cette permission. Donné à Saint-Péters-

« bourg, scellé de nos armes et signé de notre pro-
« pre main, le 20 juin 1768.

« CATHERINE.

« Pour ampliation, l'attaman koszowy,

« Pierre KALNYSCHEFFSKOÏ,

« avec les témoins. »

Aussi, un auteur français pouvait-il s'écrier : « A peine furent-ils surpassés par ces affreux Za-
« porogues, qui, sortis de leurs antres à la voix de
« l'impératrice, armés par le fanatisme et le bri-
« gandage, soulevant les Grecs contre les Catholi-
« ques, et les paysans contre leurs maîtres, réuni-
« rent tous les excès des guerres civiles à toutes
« les horreurs d'une invasion de barbares. »

La situation de l'Europe était telle, qu'un autre auteur, anglais, a dit : « A cette époque, Catherine
« était déjà la *dictatrice de l'Europe*... L'ambition
« qu'on a tant reprochée à Louis XIV, ses acquisi-
« tions mêmes n'étaient rien en comparaison de la
« domination que la tzarine venait d'acquérir en
« Pologne : cependant les uns avaient mis l'Europe
« en feu, et l'on s'était endormi sur l'usurpation
« de Catherine. »

L'Angleterre, encore aveuglée sur les progrès que le colosse avait faits depuis Pierre Ier, après avoir donné à celui-ci les premiers principes nautiques, continuait de prêter à la Russie des vaisseaux et des officiers; et on va les voir, bientôt, coopérer imprudemment au développement d'une

puissance qu'ils ne pourront peut-être pas arrêter, après la destruction de l'empire turk, auquel l'Angleterre a porté les premiers coups, en servant sa rivale.

Mais cette complaisance de l'Angleterre, qu'elle déplorera, était payée par des priviléges exclusifs qui devaient augmenter ses richesses et la rendre elle-même, pendant un temps, *la dictatrice des mers*. Le traité de 1766 fut donc le prix d'une complicité qu'il sera bien difficile aux Anglais de justifier, aujourd'hui qu'ils s'aperçoivent qu'ils ont servi une ambition permanente et insatiable.

Au reste, les écrivains de l'Angleterre ont tout fait pour tromper l'opinion et fausser le jugement du peuple; sir William Eton a dit, dans son *Tableau historique et politique de l'empire ottoman* : « Que « la Russie et l'Angleterre ne sont rivales ni en « marine ni en commerce, que la prospérité de « l'une ne peut nuire à celle de l'autre. Que même « l'expulsion des Turks hors de l'Europe et le ré- « tablissement de l'empire grec seraient plus avan- « tageux encore à l'Angleterre qu'à la Russie; que « loin d'être une usurpation, ce serait un acte de « justice. »

On verra si cette politique, qui n'a cessé que depuis peu, est de nature à rassurer sur le sort de l'Europe.

Déjà alors il devait être compromis par la défiance des États entre eux. Le Divan dut s'en émouvoir, car il présageait le contre-coup dont il allait être

frappé : la violation de son territoire, l'incendie de Balta par une bande de Kosaks, lui dévoilaient l'étendue du danger.

La Porte-Ottomane crut qu'il était de son droit de demander l'exécution du traité du Pruth, confirmé par celui de Constantinople, qui portait « qu'aucunes troupes moskovites ne pourraient rester en Pologne ; et que le tzar ne pourrait se « mêler en aucune manière du gouvernement de la « nation polonaise, encore moins y faire entrer ses « troupes à l'avenir. »

L'ambassadeur russe Obreskoff fut sommé de déclarer si les Russes avaient évacué la Pologne. Sur la réponse évasive de la Russie, l'envoyé fut enfermé aux Sept-Tours, et la guerre fut déclarée en 1768.

En quelques mois, trois cents mille hommes, appelés des extrémités de l'empire ottoman, furent réunis, avec de nombreux approvisionnements et une artillerie considérable. Le drapeau du Prophète parut sur les rives du Borysthène. Les Turks avaient dans leurs rangs des ingénieurs et des artilleurs français expérimentés, mais ils ne pouvaient assujétir leur fougue impétueuse à l'immobilité de la discipline ; et la valeur la plus brillante ne put tenir contre le courage mieux dirigé des Russes. De plus, les intrigues et la corruption servaient la cause russe, autant que l'habileté des généraux de l'impératrice et la résignation stupide de ses soldats.

La Porte-Ottomane s'était levée pour l'affranchissement de la Pologne. Catherine dominait tellement

la Diète qu'elle força les Polonais à s'armer contre leurs libérateurs. Bientôt les armées russes s'étendirent du Danube au Kouban.

L'Autriche voyait avec crainte le voisinage des Russes; déjà leur projet paraissait de garder la Valaquie et la Moldavie. Joseph II, empereur d'Autriche, s'entendit avec Frédéric II pour opposer une barrière à ce torrent débordé qui menaçait d'inonder l'Europe Mais les négociations traînaient en longueur, et la Russie poursuivait ses succès. La Prusse ménageait son alliée, l'Autriche voulait consulter la France ; cette dernière observait l'Angleterre; la chute du ministre de Choiseuil avait ôté toute énergie au cabinet de Versailles.

La Prusse, voyant la Pologne prête à succomber, pensait à profiter de son désastre; l'Autriche pouvait trouver, dans la défaite de la Turquie, le moyen de recouvrer la portion de territoire qu'elle avait été obligée de céder par le traité de Belgrade. La Porte-Ottomane devait donc être sacrifiée : mais plus qu'elle, la Pologne, déjà soumise au pouvoir de Catherine, n'attendait plus son sort que des discussions sur un partage qui paraissait arrêté.

Les Turks, toujours battus, ne pouvaient plus faire de diversion utile. Une idée de guerre faisait trembler la vieillesse de Louis XV; et sa cour licencieuse s'était énervée, et marchait à la ruine de la monarchie par la dépravation et la mollesse. Le cabinet britannique n'était arrêté que par la crainte de voir Danzig et Thorn tomber au pouvoir du roi

de Prusse. Dès que la neutralité des ports fut assurée, elle laissa Catherine maîtresse de dicter ses conditions. Elle fit les parts.

Son ambassadeur Stackelberg fut chargé de notifier ses volontés. Catherine rejetait sur les troubles de la malheureuse Pologne l'extorsion qu'elle pratiquait, ajoutant ainsi l'insolence à ses outrages, à ses violences, puisque les discordes et les malheurs qui l'accablaient avaient été apportés par les intrigues dont elle s'était servie. Cette violation du droit des nations a ébranlé la base de tous les trônes qui, depuis lors, peuvent craindre que la mauvaise foi d'un voisin plus puissant ne vienne, sans motif, rompre l'équilibre européen.

Le premier partage, confirmé par le traité de cession, arraché le 18 septembre 1773, coûta cinq millions d'habitants à la Pologne. Le pays échu à la Russie était immense : il avait pour limites la Dzwina et une ligne tirée au travers des duchés de Lithuanie, de Polotsk, jusqu'à l'extrémité du territoire de Rohaczew sur le Dnieper. Les pays cédés à l'Autriche étaient les plus vastes et les plus riches. Frédéric eut une partie de la grande Pologne et la Prusse polonaise, moins Danzig et Thorn. Dans ce partage, la Russie avait un territoire étendu, mais peu peuplé ; la Prusse le moins étendu, mais le plus commerçant ; l'Autriche le plus populeux et le plus vaste, afin de l'entraîner plus facilement à ce partage. (Voyez la *Pologne illustrée*, par L. Chodzko, p. 146 et suivantes.)

Dès l'année 1764, avant même l'élection de Poniatowski, Catherine déclarait de la manière la plus solennelle qu'elle respecterait l'intégrité de la Pologne; et cependant, en 1772, elle fut la principale promotrice du partage. Aujourd'hui, Catherine, par l'art. 14 du traité, renonçait pour elle, et ses successeurs, à tous droits et prétentions qu'elle pouvait avoir sur le reste de la Pologne. Elle garantissait l'intégrité de son territoire; et cependant, vingt-deux ans après, la même politique a renouvelé le même attentat!

D'ailleurs, ce partage ne rendait point l'indépendance à ce lambeau de la Pologne. Les troupes russes furent cantonnées dans tous ses districts, comme l'armée nationale. Stanislas-Auguste Poniatowski conservait le nom de roi; mais l'ambassadeur moskovite dirigeait toutes les affaires; le royaume, si restreint, était gouverné comme une province conquise.

Pour laisser un simulacre de liberté, Catherine imagina de faire présenter à la Diète générale une constitution qui était l'anéantissement de l'autorité royale (*Note* 5). La Diète, malgré les menaces et les promesses, s'opposa à la sanction, et qu'on ne lui arracha qu'en 1775.

Catherine menaçait aussi la Suède; mais l'opiniâtreté avec laquelle les Turks repoussaient ses prétentions exagérées, la força d'ajourner ses projets. Les Turks, presque toujours vaincus, opposaient une résistance infatigable, et de nouvelles

armées apparaissaient comme par enchantement, là où d'anciennes avaient disparu.

Le Divan, attaqué par la perfidie, par la violence, sur le Danube et dans la Krimée, en Egypte et dans la Morée, montrait partout un front redoutable.

C'était surtout par ses intrigues pour soulever les Perses, sujets du Grand-Seigneur, que Catherine cherchait à paralyser les efforts des Turks, système de ses prédécesseurs, et que ses successeurs devaient suivre; mais ce qui allait rendre inégal l'état des parties belligérantes, c'était un secours que les Anglais devaient fournir aux Russes.

L'impératrice avait attiré dans ses États, à force de promesses et de présents, un assez grand nombre d'officiers et de matelots anglais; ils étaient parvenus à créer une flotte; et quelque lourds et mal construits que fussent ces bâtiments, et quelque ignorants que fussent les équipages russes, à force de soins, de peines et d'opiniâtreté, cette flotte était sortie la Baltique, destinée à faire la conquête de la Grèce, que l'on flattait de reconstituer en république. La flotte arriva, non sans dangers, dans l'Archipel. Le capitan-pacha, resserré dans une position mal choisie, vit incendier ses vaisseaux à Tschessmé. Trois officiers anglais se signalèrent par cet exploit qui devait être renouvelé dans une circonstance moins honorable encore.

Cependant la flotte russe, quoique victorieuse, n'osa pas franchir les Dardanelles, et quelques Grecs, soulevés par la Russie, devinrent les vic-

times d'une entreprise aventureuse et sans résultat.

Catherine fut plus heureuse en Krimée. Le khan des Tatars, qui avait tenu si longtemps la Russie sous sa dépendance et qui, comme nous l'avons expliqué, s'était affaibli par la division, croyant avoir dans la Russie une protection plus puissante que dans celle de la Porte-Ottomane, brisa les liens qui l'attachaient à cette dernière puissance. C'était la découvrir dans ses opérations en Valaquie et ouvrir la mer Noire à son redoutable ennemi.

Les Turks avaient essuyé de funestes revers, perdu des villles et des provinces : Roumiantzoff, Kamenskoï, Souvoroff avaient répandu la dévastation, la terreur ; et enfin le grand-visir s'était trouvé enfermé à Schoumla, sans pouvoir se faire jour l'épée à la main. Toutefois la Russie était fatiguée par la guerre qu'elle avait suscitée de tous côtés ; elle avait éprouvé des pertes nombreuses à Silistrie, en Roumélie. Yemilka Poughatscheff, se faisant passer pour Pierre III, avait profité d'une révolte de Kosaks du Yaïk, soulevé les esclaves, et porté la dévastation dans les provinces méridionales de l'empire. La peste, qui avait enlevé 800,000 âmes, et l'émigration des Tourgouths en Chine, lui rendaient le repos nécessaire, et on peut dire que, dans ces fâcheuses circonstances pour Catherine, le moment de découragement des Turks la sauva ; et qu'elle fut bien favorisée de la fortune dans le traité qui eut lieu à Koutschouk-Kaïnardgy le 10/21 juillet 1774, deux mois après la mort de Louis XV.

En effet, elle obtenait l'indépendance absolue des Tatars ou Kosaks de la Krimée, du Boudjiak et du Kouban entre la mer Noire et la mer Kaspienne : la liberté du commerce sur la mer Noire ; la cession du fort de Kinbourn, de Yénikalé, de Kertsch, dans la Krimée et de leurs districts, jusqu'à la mer d'Azoff ; la ville d'Azoff, si chère à Pierre Ier, et son district, et enfin les deux Kabardah ou Circassies.

Le traité du Pruth était déchiré, et la honte de Pierre Ier était effacée par une femme qui n'avait point cependant de sang moskovite dans les veines ; mais qui avait su puiser, dans son exemple et les mœurs de son peuple, cette opiniâtreté à suivre ses projets pour la conquête du monde. (*Note 4.*)

Jusqu'en 1779, ce ne fut de la part de Catherine que tracasseries vis-à-vis de la Porte-Ottomane : elle avait enlevé l'indépendance aux Kosaks en leur donnant, comme aux Polonais, un chef de son choix ; elle avait fait accorder à la Valaquie et à la Moldavie des priviléges qu'elle prit pour prétexte d'intervention dans le choix des hospodars, et de protection des habitants professant la religion grecque, et dont elle attira une partie dans ses États.

La Porte-Ottomane, lassée de ces sourdes aggressions, voulait reprendre les armes ; mais la guerre d'Europe, pour la succession de Bavière ; et celle d'Amérique, pour l'émancipation des États-Unis, occupaient toutes les puissances continentales. Il fallut acheter un peu de repos par la convention

du 10 mars qui, loin d'être le sceau d'une éternelle réconciliation, comme Catherine l'annonçait, ne fit, plus tard, qu'accroître les prétentions de la Russie. Cette puissance acquérait d'ailleurs chaque jour plus de prépondérance dans les affaires de l'Europe, par son intervention au traité de Teschen, du 13 mai 1779.

Peu de temps après, et par une déclaration du 6 mai 1780, Catherine obtint pour l'empire russe une de ces influences qui devaient l'entraîner dans le grand arbitrage des intérêts maritimes du monde entier; il s'agissait des principes de la neutralité, de la liberté du commerce neutre et de la franchise des pavillons. C'était un motif apparent de s'intéresser à la prospérité des nations et d'abaisser le monopole de l'Angleterre. L'impératrice semblait préluder à la grande question de la guerre soutenue par la France, au commencement de ce siècle; mais c'était évidemment un danger plus grand pour l'Europe, par le développement excessif de la puissance russe qui, dès lors, en devenait l'arbitre sur terre et sur mer.

L'imprudence de l'empereur d'Autriche, Joseph II, devait l'accroître encore. Ce prince, entraîné par l'astucieuse Catherine qui le flattait du partage de l'empire ottoman, allait laisser porter à ce dernier un coup qui rendrait vulnérable de toutes parts son propre empire.

Comme nous l'avons vu, le khan de Krimée était devenu un protégé de Catherine; cela ne suffisait

pas à son ambition ; elle voulait dominer sur la mer Noire, arriver jusqu'aux portes de Constantinople, découvrir à l'est la Valaquie, la Moldavie, la Bessarabie, et au nord la plus belle partie des possessions asiatiques. Il fallait renverser ce khan de son choix et s'emparer de toutes les cités de la mer Noire.

Schahinn-Ghéraï avait été comblé de faveurs, nommé lieutenant-colonel des gardes Préobagenskoï, entraîné dans de folles dépenses, dans des habitudes qui déplaisaient aux Kosaks. La Russie excite perfidement la révolte ; le khan est forcé de fuir à Taman ; il invoque le secours de Catherine. Celle-ci n'attendait que ce prétexte pour lancer sur la Krimée ses légions hyperboréennes. « Le sang, « dit un auteur français, coula, mais non pas dans « les combats ; nulle victoire n'honora cette con- « quête : elle fut achetée par des proscriptions et « proclamée sur des échafauds. Des milliers de « nobles Tatars furent lapidés ou massacrés sous « les yeux du khan, par ceux-là mêmes qui les « avaient poussés à la révolte. Le malheureux « Schahinn et ses sujets, plus indignement trompés, « virent trop tard l'effet de leurs discordes et le « piége où ils étaient tombés. Longtemps abusé « par des promesses, forcé de vendre la principauté « qu'il avait avilie, envoyé prisonnier dans Kalouga, « réduit à la misère la plus profonde, exposé aux « traitements les plus barbares, il fut enfin aban- « donné à la vengeance ottomane : on le jeta sur

« la frontière. Il fut saisi par les Turks et envoyé « à Rhodes où il eut la tête tranchée. » Ce fut en vain que le consul français fit de généreux efforts pour sauver cette victime de l'ambition russe.

Le docteur E.-D. Clarke, auteur anglais, attribue le plan et l'exécution de l'invasion de la Krimée à Potemkine, que, suivant cet auteur, Catherine voulait faire couronner roi de Tauride. Il ajoute : « Telle est la véritable nature de la protection « russe : telle est l'espèce d'alliance que les Russes « peuvent former avec toute nation assez faible « pour se soumettre à leur joug, ou devenir leur « dupe. » Il raconte en termes déchirants les résultats de cette invasion. (*Note* 6.)

Le traité de Kaïnardgy était violé par la Russie, ce fut elle qui accusa la Porte-Ottomane de l'avoir enfreint; et elle en prit prétexte pour s'emparer ainsi, en 1783, de la presqu'île de Krimée, de l'île de Taman et de tout le Kouban.

Le divan voulait prendre les armes; mais la cour de Versailles, embarrassée avec l'Angleterre et l'Autriche, modéra son indignation. La Russie profita de ce repos pour s'emparer de la Georgie, de Kachet et de l'Imirétie, que les souverains Héraclius et Salomon, effrayés par ce qui venait de se passer, préférèrent lui abandonner plutôt que de les voir dévastés.

Le nom ottoman était voué à Pétersbourg à la haine et au ridicule. On nommait hautement le second fils de Paul Ier, Constantin, comme destiné à

monter sur le trône de Constantinople et à faire revivre l'empire grec. Potemkine devait avoir une principauté considérable, formée de la Valaquie, de la Moldavie. Catherine vint à Kherson, où elle fut reçue par un empereur d'Allemagne; elle prenait possession de la Tauride, nom ancien de la Krimée, et elle se croyait, déjà, sur le chemin de Byzance.

Depuis quatre ans la Porte-Ottomane subissait trop d'humiliations : le 18 août 1787, elle déclara la guerre; et, avant que Catherine ne fût rentrée à Saint-Pétersbourg, les drapeaux et la flotte du Grand-Seigneur parurent sur les rivages indignés de l'orgueil moskovite.

Catherine ne put dissimuler sa joie : elle était prête à cette guerre. Elle avait des troupes dans la Krimée et le Kouban, une armée nombreuse campée depuis Kamiénieç-Podolski jusqu'à Balta, une flotte sur la mer Noire et une autre dans la mer Baltique, destinée pour la Méditerranée. L'empereur Joseph II avait fait alliance avec l'impératrice, et 80,000 Autrichiens marchaient vers la Moldavie.

Cette fois, l'Angleterre, soit qu'elle fût piquée de la suspension de son traité de commerce de la part de la Russie, d'un projet de neutralité armée, ou alarmée des progrès de la marine russe, promit des subsides à la Porte-Ottomane et défendit à ses officiers de prendre du service en Russie. L'Espagne était décidée à ne point laisser entrer une flotte russe dans la Méditerranée. Tous les États

du nord s'étaient émus, mais un seul agit hardiment.

Gustave III, roi de Suède, avait personnellement des injures à venger. Il pouvait arriver jusqu'à Saint-Pétersbourg en dix jours, au moment où les troupes russes étaient en petit nombre au nord; il fit la faute de s'arrêter devant Fredericks-Hall. Catherine profita de ce retard pour désorganiser l'armée suédoise, en semant la désaffection et des illusions perfides parmi les officiers, qu'elle gagna à sa cause; et qui ne craignirent point d'abandonner celle de leur souverain, au moment où il était près de triompher, et assuré du secours de la Prusse et de l'Angleterre.

Laissé seul dans une lutte inégale, Gustave III est forcé de signer le traité de Véréla du 14 août 1790. Il confirme ainsi ceux de Nystad et d'Abo, et il voit les frontières de la Russie s'étendre jusqu'à Kymenéï-Gorod.

La paix de Véréla mettait la Russie en état de continuer sans distraction la guerre contre les Turks, qui jusque-là n'avait pas répondu aux espérances de Catherine et de Potemkine. La peste, la famine, et toutes les calamités d'une guerre longue et cruelle avaient épuisé les frontières. Les vivres devaient être apportés de longues distances. La victoire d'Otschakove avait coûté 20,000 hommes. Le recrutement se faisait difficilement, il fallait même recourir aux exilés de la Sibérie. Le cabinet de Vienne, déjà inquiet de la révolution française, se détachait

peu à peu d'une alliance impolitique. Il semblait que Catherine allait échouer, quand la campagne de 1790 releva sa fortune. La Moldavie, la Valaquie et la Boulgarie furent envahies et livrées aux dévastations. Le sac d'Ismaïl avait signalé la fureur et la vieille barbarie des Russes.

Mais plus la Russie faisait de progrès, plus l'Europe s'inquiétait des suites de ses envahissements. L'Angleterre craignait déjà pour ses possessions de l'Inde; toutes les puissances applaudirent donc au premier pas fait par l'Autriche pour faire cesser les hostilités et rétablir le *statu quo ante bellum*. La mort de Potemkine, en enlevant à Catherine son appui, la débarrassait aussi de l'ambition insatiable de ce favori. Il y eut bien des subterfuges diplomatiques, enfin la paix de Yassy fut signée le 9 janvier 1792.

Par ce traité, Otschakove, à l'embouchure du Bogh et du Dnieper, était cédée à la Russie, au grand regret des Anglais (1). Le Dniester devenait la limite des deux empires: les priviléges de la Moldavie et de la Valaquie étaient conservés.

Cette guerre avec la Turquie avait suspendu les

---

(1) Le chancelier de l'échiquier rappela, dans cette circonstance, l'opinion de Montesquieu sur la nécessité de soutenir l'empire turk. comme essentiel à la liberté de l'Europe. « Surtout, dit-il, quand il est menacé par l'ascendant d'une puissance dont les progrès sont alarmants et l'ambition sans bornes, telle que la Russie. » (*New annual Register for* 1792, p. 23.)

projets de Catherine à l'égard de la Pologne. La Prusse et l'Angleterre avaient, en quelque sorte, rassuré sur son existence cette héroïque nation. L'espérance d'un meilleur avenir avait réveillé dans les Polonais le sentiment de leur antique énergie. Les nobles étaient décidés à faire des sacrifices, les bourgeois offraient leur fortune et leurs bras pour reconstituer en État indépendant les lambeaux de leur territoire. La Diète s'occupait de réformes sages et nécessaires, une nouvelle Constitution était votée le 3 mai 1791, pour remplacer celle imposée de 1775.

Mais ce rayon d'espoir devait être bientôt éteint dans une dernière tempête. Quelques nobles ayant reçu la promesse formelle de Catherine que s'ils parvenaient à abolir la nouvelle Constitution, la Pologne ne serait jamais partagée, formèrent le noyau d'une confédération dite de Targowiça.

Les Polonais s'étaient flattés que la Prusse qui, par le traité des 17 et 29 mars 1790, avait garanti l'intégrité de l'État et la liberté des Diètes, viendrait les défendre; leur résolution et l'habileté de leurs généraux leur faisaient espérer qu'ils pourraient assurer leur indépendance; mais les intrigues de Catherine commencèrent; l'énergie nationale fut paralysée; on laissa s'affaiblir l'intérêt des alliés; et Stanislas Poniatowski, obéissant en tout à Catherine, ordonne le licenciement de l'armée, et va accéder à la confédération factieuse de Targowiça. L'armée russe entra dans Varsovie...Tout fut perdu.

La Prusse avait alors déclaré la guerre à la France. Elle avait pénétré dans les plaines de la Champagne, et la bataille de Valmy, du 20 décembre 1792, avait été le début de cette longue guerre européenne dans laquelle la Russie devait jouer le rôle le plus important. Le roi de Prusse pensait avoir besoin du secours de cette puissance; il voulait la ménager; et, d'ailleurs, le premier partage de la Pologne lui avait assez profité pour qu'il dût tenir plutôt à la cause de l'oppresseur qu'à celle des opprimés. On lui offrit la possession de Thorn et de Dantzig pour fasciner ses yeux sur les dangers d'un nouveau partage. Il consentit à la déclaration du 9 avril 1793, à laquelle l'Autriche donna également son assentiment.

Les troupes russes et prussiennes rendaient toute résistance inutile; les Polonais étaient traités partout en rebelles. Stanislas Poniatowski était soumis toujours à Catherine. Les alliés formèrent une espèce de Diète à Grodno, qu'ils firent entourer de 20,000 Russes. Toutes les villes étaient occupées militairement; les campagnes désolées; les Polonais, connus pour être attachés à leur pays, étaient transportés en Sibérie, ou fugitifs dans les pays étrangers, dépouillés de leurs biens.

La Diète fut contrainte à accéder à la déclaration du 9 avril; à signer, le 22 juillet, le partage avec la Russie, et, le 24 septembre 1793, celui avec la Prusse; elle laissa en même temps un monument éternel de l'énergie des Polonais et des violences

Digitized by Google

inouïes qu'on exerçait contre eux (1). Les nonces léguèrent solennellement à leur postérité le soin de la vengeance nationale. Leur appel retentit dans toutes les provinces... L'indignation se répandit comme un torrent dans les vastes plaines de ce malheureux pays....

Des régiments refusèrent de rendre leurs drapeaux, leurs armes et leurs uniformes. Des paysans, armés des instruments de labourage, volaient sous les drapeaux de la patrie. Les Polonais proscrits, exilés ou fugitifs, se montrèrent de toutes parts, et un acte d'indépendance fut signé, le 24 mars 1794, dans Krakovie, évacuée par les Russes.

La Russie chercha à se disculper de ses cruautés aux yeux des puissances de l'Europe, et à enlever leur sympathie, en assimilant cette nation généreuse, secouant l'oppression de ses tyrans, à une

---

(1) L'acte d'adhésion de la Diète, signé à Grodno, le 24 septembre 1793, contient les plaintes les plus vives sur la captivité du roi, sur les dévastations commises en Pologne par les troupes étrangères.... il se termine ainsi : « Dans cette situation, nous déclarons solennellement que, dans l'impossibilité d'empêcher, même au péril de nos vies, l'effet d'une force oppressive, nous laissons à notre postérité, peut-être plus heureuse que nous, les moyens qui nous manquent de sauver notre patrie ; et, dans cette espérance, nous acceptons le projet qui nous a été présenté par l'ambassadeur russe, quoique contraire à nos vœux, à nos lois, à nos opinions, etc. »

hideuse démagogie. La Pologne réclamait ses droits anciens et sacrés; en se défendant, elle défendait l'Europe, dont, pendant dix siècles, elle avait été la barrière infranchissable aux barbares de l'Asie. *L'Europe s'est suicidée* en les abandonnant.

Mais ils ne succombèrent pas sans héroïsme. Il serait trop long de raconter leurs efforts suprêmes. La Prusse, que Catherine mettait en avant pour l'affaiblir, en sentit les rudes coups quand son général Igelstrom fut chassé de Warsovie; et les Russes ne furent pas épargnés en maintes circonstances, et notamment à l'affaire de Raçlawicé, où 12,000 Russes furent battus par 4,000 Polonais, sans artillerie, et armés pour la plupart de faux et de piques.

60,000 hommes opposaient encore une résistance indomptable : mais la fortune rendit leur courage inutile. Kosciuzko perdit une bataille au moment où la victoire semblait lui sourire. La liberté polonaise devait rendre, moins d'un mois après, le dernier soupir dans le faubourg de Praga (4 novembre 1794).

Stanislas Poniatowski, forcé de donner les clefs de sa capitale à Souvoroff, la quitte le 7 janvier 1795. Le 25 novembre de la même année, il abdiqua la couronne à Grodno, et, en 1798, il mourut empoisonné à Saint-Pétersbourg.

Le célèbre Burke disait qu'on regretterait un jour la consommation de cette grande iniquité. « Un temps viendra, dit un autre écrivain anglais,

« où notre nation regrettera d'avoir cédé la Pologne « à la rapacité de l'empire russe, *et où nous ver-* « *rons, avec une terreur trop bien fondée, les progrès* « *énormes et rapides de cette dangereuse puissance.* » (*Note 7.*)

Mais les autres puissances continentales ne raisonnaient point alors comme les publicistes. Les innovations introduites par la révolution française touchaient à des intérêts personnels qui les aveuglèrent : elles ne comprenaient pas que les garanties, demandées alors par les peuples, étaient un moyen d'agrandir leurs forces, de créer des intérêts nationaux, toujours plus vigilants et plus énergiques que ceux qu'elles tenaient du hasard, de conquêtes ou d'hérédités disputées, dans des guerres que des sujets supportent avec obéissance ; mais non par un entraînement qui crée des armées et les mène à la victoire.

La Russie, pour étendre et consolider son pouvoir, avait offert à Louis XIV le partage de l'Europe. Elle fit la même offre au grand Frédéric de Prusse, au moment de ses victoires ; elle la fit aussi à l'empereur d'Allemagne Joseph II. La même proposition trompera l'Angleterre, et les deux puissances uniront leurs efforts pour faire disparaître le seul obstacle capable de s'opposer à la Russie ; jusqu'à ce que celle-ci, vaincue, et se mettant toujours du côté du plus fort, se ligue, à Tilsit et à Erfurt, avec le vainqueur de l'Europe, pour ar-

river, par les mêmes moyens, à la domination qu'elle convoite.

Mais suivons la marche progressive de cette dangereuse nation.

Par un oukase du 8 février 1793, le commerce français est sacrifié à l'avidité du cabinet de Saint-James. Dès ce moment, le commerce anglais retrouve en Russie la faveur et les priviléges qu'une politique plus éclairée avait jugé nuisibles aux intérêts de l'empire. Alors l'impératrice, sacrifiant le droit des neutres à ses haines passagères, et renversant le seul monument honorable qu'elle eût élevé, jeta le premier brandon d'une guerre qui ne devait finir que par l'oppression de la France. Secondant la cause des intérêts britanniques, ainsi que cela avait été arrêté par une convention signée à Londres le 25 mars 1793, et avec l'orgueil qu'elle affectait pour sa propre cause, Catherine voulut commander au Danemark et à la Suède de cesser tout commerce avec la République française; et elle fit des démonstrations hostiles contre ces deux États.

A la faveur des graves intérêts que la révolution française mettait en mouvement, Catherine poursuivait avec ardeur son système d'agrandissement. Débarrassée de toute crainte du côté de la France; intimidant la Prusse; encourageant l'Autriche; en accord parfait avec l'Angleterre, elle marchait presque sans obstacle à son but.

Ce fut à la même époque que le général russe,

comte Pahlen, fut chargé par Catherine de disposer les états de Kourlande à se soumettre à sa protection. La crainte et la corruption, ses armes ordinaires, surent si bien triompher, que le duc Pierre, fils de Biren, apprit à Saint-Pétersbourg où il avait été attiré, qu'il perdait ses droits sur la Kourlande et le Sémigalle, sans avoir été consulté ni indemnisé. C'était une addition au démembrement de la Pologne, dont le monde politique s'occupa à peine, au milieu des événements qui s'agitaient pour la révolution française.

Le génie actif de Catherine ne se contentait pas de ces usurpations si faciles; elle songea à reprendre sur la Perse ce que l'impératrice Anne avait abandonné. On trouva un prétexte pour déposséder Mahmet de Derbent.

Tout avait réussi à Catherine II. Elle avait réuni à son immense empire, par la force des armes et par sa politique adroite, la Krimée, le Kouban, plusieurs provinces de la Perse, la Kourlande, et presque la moitié de la Pologne. Le major Oppermann, dans une évaluation publiée en 1796, porte les envahissements du règne de Catherine à 526,012 verstes (ou kilomètres carrés), et 6,982,271 habitants.

Catherine II avait un pied dans la tombe qu'elle se croyait prête à soumettre la France, avec le secours de l'Angleterre et de l'Autriche, et à punir la Prusse de la paix de Bâle, conclue contre son gré. Catherine avait signé le premier traité de coa-

Digitized by Google

lition au mois de février 1795; elle promettait une armée de 80,000 hommes, et l'Angleterre s'engageait à payer un subside de 100,000 livres sterling, outre l'entretien des troupes.

Son ambition était surtout de chasser les Turks au-delà du Bosphore. Elle portait, dit-on, ses vues sur le Japon et sur la Chine. Une mort subite trompa ses espérances; elle mourut d'une attaque d'apoplexie le 6/17 novembre 1796, et n'eut pas la satisfaction d'embrasser ses enfants et la faculté d'écrire ses dernières volontés.

Nous nous abstiendrons de rapporter ce que tant d'historiens ont raconté de sa vie privée. Sa conduite politique appartient seule à un travail de la nature de celui que nous poursuivons, et nous avons glissé sur les crimes qu'on lui impute, comme sur les mauvais traitements qu'on assure qu'elle fit souffrir à Paul Ier, en raison de la haine qu'elle porta à Pierre III, son époux. Bien qu'elle ne fit des nombreux amants, auxquels elle prodigua ses faveurs, que des instruments de sa passion; on ne peut disconvenir que le choix qu'elle en fit constamment parmi les moskovites, et surtout le caractère altier et ambitieux de Potemkine, qui sut se maintenir dans les bonnes grâces de la tzarine, pûrent être pour beaucoup dans ses apirations si étranges d'orgueil et de domination, et si contraires au flegme de la famille allemande, dont elle était issue.

A la mort de Catherine II, les revenus de la Russie

s'élevaient à 46 millions de roubles (185,000,000 f.). Son armée s'élevait à plus de 400 mille hommes, sans compter les Kosaks.

La marine se composait de 50 vaisseaux de ligne, 27 frégates, 25 vaisseaux bombardiers et autres, et environ 200 galères.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

De 1796 à 1801. — Paul Ier.

Paul Ier succéda à sa mère à l'âge de 42 ans. Il avait été mis à l'écart par l'ambition jalouse de Catherine ; et, dans le temps qu'elle dépensait la somme fabuleuse de près de 100 millions de roubles pour ses amants, elle laissait à peine à son fils et à ses petits-fils les moyens de pourvoir convenablement à leurs dépenses. Né avec un tempérament fougueux et des idées de justice naturelles, Paul Ier, qui avait été le témoin de la conduite de sa mère, et qui avait éprouvé les suites de sa désaffection, ne pouvait que se montrer contraire à sa mémoire et disposé à suivre un système de gouvernement tout opposé. Au luxe de la cour licencieuse de Catherine II, il substitua l'aspect d'une vie toute militaire. Les sévères uniformes remplacèrent les

brillants habits. Les parades de ses troupes, surtout de celles qu'il avait formées de Holsténois dévoués, tinrent lieu des bals et des fêtes somptueuses du règne précédent. Les courtisans se plièrent en frémissant aux rigueurs d'un régime tout nouveau.

Paul Ier s'annonça par des réformes utiles et des intentions généreuses; il ouvrit les prisons d'État; la Sibérie rendit presque tous ses exilés. Il débuta par faire une réparation solennelle à la mémoire de son père. Les corps des deux époux furent réunis pour recevoir en même temps les honneurs funèbres, faisant, par ce rapprochement après la mort, le jugement de celle qui n'avait pas craint de se séparer de Pierre III, par un odieux attentat.

Orloff, le vainqueur de Tchessmé, qui avait été l'un des assassins, fut forcé de suivre le char mortuaire, d'assister à cette scène de deuil et de vengeance. Après la cérémonie, l'empereur se contenta de lui donner l'ordre de quitter la Russie.

Quoique Paul eût montré des idées opposées au système de sa mère, il était dans la fougue de son tempérament et dans les principes de gouvernement auxquels ses alliés naturels le forçaient, et qui dominaient alors l'Europe, de se déclarer contre la France. Entraîné par une erreur générale, il consentit à renouveler le traité de commerce avec l'Angleterre le 11 février 1797, et, le 29 décembre 1798, il entra dans la deuxième coalition.

On vit alors, pour la première fois, des hordes sauvages échappées des steppes arides que ne peuvent fertiliser l'Ob, l'Irtisch et la froide Léna, inonder les champs féconds de la Lombardie, les montagnes industrieuses de l'Helvétie et les plaines fertiles de la Hollande.

Les Russes traversèrent tous les États autrichiens et pénétrèrent en Italie par le Tyrol. L'armée, commandée par Souvoroff, était forte de 80,000 hommes; elle venait joindre les Autrichiens, dont les forces dépassaient déjà celles des Français. Schérer avait déjà dû quitter les rives du Mincio pour couvrir Milan, et par ce mouvement il découvrait Macdonald, qui, forcé de quitter Naples et la Romagne, se repliait avec peine sur les Apennins.

Souvoroff, arrivé sur la ligne d'opération, prit le commandement de l'armée alliée. Il put disposer de près de 100,000 hommes, avec lesquels il espérait franchir bientôt les Alpes et pénétrer en France. Schérer ayant été remplacé par Moreau, cet habile général cherche à relever le moral des 30,000 hommes seulement dont il pouvait disposer pour s'opposer à cette masse effrayante, et à ces ennemis inconnus, dont l'imagination des soldats se trouvait alarmée.

Le nouveau commandant français résolut de garder ses positions devant Milan, de peur qu'une retraite précipitée ne compromît l'armée de Naples, et ne la livrât à la discrétion d'un vainqueur dont on savait les cruautés commises dans la dernière

guerre contre les Turks. Le général russe marcha en avant, battit Moreau le 27 mars 1799, à Cassano, entra à Milan et repoussa les Français au-delà du Tésin. La division Serrurier fut cernée et obligée de capituler.

Après le passage de l'Adda, Moreau n'avait plus que 20,000 hommes. Il dut se replier sur Alexandrie, et, de là, il s'efforça de communiquer avec Macdonald; mais il ne le put; et, pendant trois jours, les 17, 18 et 19 juin, la Trébia vit encore Souvoroff vainqueur, malgré les efforts héroïques des Français et des Polonais commandés par Dombrowski, se battant un contre trois (1).

Les troupes de Macdonald, rejetées sur les Apennins, purent difficilement se réunir à Moreau par la rivière de Gênes. Si le général russe eût voulu profiter des chances qui s'offraient, il aurait pu, dès lors, arriver sur le Var et compromettre la droite de l'armée d'Helvétie, commandée par Masséna. Mais cet heureux général avait déjà battu les Austro-Russes en Suisse.

Moreau sut, pendant ce temps, se contenir contre Souvoroff. Il avait reçu quelques renforts; son armée s'était relevée à 25,000 hommes; les Français s'étaient mesurés avec quelque avantage dans diverses rencontres partielles contre les Russes; il espérait prendre sa revanche; mais il était déjà rem-

(1) Voyez l'*Hist. des Légions polonaises*, par L. Chodzko. Paris, 1829, 2 vol.

placé par Joubert, qui n'arriva que pour donner et perdre la bataille de Novi, le 14 août. Sa mort, au commencement de l'action, jeta quelque désordre; mais le combat reprit avec plus d'acharnement sous le commandement de Moreau qui n'était point encore parti. 30,000 hommes périrent dans cette horrible lutte.

Moreau se retira sur Montenotte en Savoie, et ne fut heureusement pas poursuivi. Souvoroff, voulant se réunir à Korsakoff et rejoindre le prince Charles d'Autriche, afin de franchir le Rhin tous ensemble, se dirigeait sur le Saint-Gothard; mais Lecourbe avait été chargé de la défense des défilés des Alpes, pendant que Masséna allait s'emparer de Zurich, le 29 septembre 1799, battre Korsakoff, et achever la ruine des deux corps d'armées russe et autrichienne. La retraite de Korsakoff fut tellement précipitée qu'il abandonna tous ses blessés et la majeure partie de son artillerie et de ses bagages. Comme toujours, les Polonais contribuèrent beaucoup à ces succès (1).

Après ce succès, Masséna marcha à la rencontre de Souvoroff, lui disputa le passage, et, dans une longue suite de combats, livrés sur un terrain de vingt à trente lieues, il le défit complétement, lui

---

(1) Voyez l'*Histoire des Légions polonaises en Italie*, par Léonard Chodzko, où se trouvent les détails les plus complets relatifs à cette mémorable époque.

tua près de 10,000 hommes, lui en fit 15 à 20,000 prisonniers, avec 100 pièces de canon, 15 drapeaux, etc.

Souvoroff, furieux d'avoir échoué dans son expédition, accusa les Autrichiens de lâcheté et de trahison, afin de rejeter sur eux la honte de ses défaites. Il refusa de prendre part aux opérations ultérieures de la campagne, exposa ses plaintes à l'empereur de Russie, et, sur l'autorisation de son maître, il ramena dans sa patrie ses troupes, au nombre de 30,000 hommes, qui lui restaient des 80,000 que Paul Ier avait fournis pour son contingent dans la coalition.

Dans le même temps, les Russes, qui avaient appuyé les Anglais en Hollande, ne furent pas plus heureux. Brune battit le duc d'Yorck qui les commandait. Les alliés se trouvèrent dans une position si difficile, que le duc d'Yorck dût battre en retraite, quoi qu'il eût 40,000 hommes à opposer aux 30,000 mille soldats du général français. L'ennemi proposa et obtint de Brune une capitulation pour évacuer la Hollande. Le 30 novembre 1799, la république batave se trouva libre de la présence d'une armée qui lui avait causé de vives inquiétudes.

Le sol français ne fut donc point, cette fois, souillé de la présence des Russes; et, du haut des monts de l'Helvétie, sembla tomber tout à coup le prestige de leur renommée militaire.

Paul Ier, entré dans une coalition sans accord,

comprit bientôt qu'il ne se battait pas pour la cause qu'il croyait défendre. Il est vrai que, sous prétexte d'imposer des lois à la France, l'Angleterre avait successivement affaibli toute puissance maritime et commerciale qui lui faisait ombrage; que les conquêtes faites ou à faire sur la France ne lui profiteraient pas, et qu'il aiderait ainsi, en exposant ses soldats, à faire de l'Angleterre une puissance à part, qui ne cherchait qu'à soumettre le monde entier à son monopole.

Passionné pour l'art militaire, Paul Ier, malgré la défaite de son armée, ne pouvait refuser son admiration aux exploits des Français. On le vit donc, avec la franchise brusque de son caractère, changer tout à coup de système : il prit contre l'Angleterre la résolution énergique qu'il avait montrée contre la France.

Il était devenu grand-maître de l'Ordre de Malte ; il réclamait la reddition de l'île qui appartenait à cet Ordre, et il remettait en vigueur la neutralité maritime que Catherine avait elle-même défendue; mais que, plus généreux et plus désintéressé, il voulait défendre par un protectorat efficace et salutaire à toutes les nations du Nord. On vit alors, avec terreur, les progrès qu'avait faits le despotisme maritime de l'Angleterre. Nelson, à la tête de ses flottes, s'établit en maître dans la Baltique.

Partout le gouvernement anglais exerçait une oppression arbitraire, et exigeait à force ouverte une renonciation aux droits maritimes, aussi importants

pour les peuples que l'indépendance de leur territoire. Il répondait à la déclaration de Paul Ier, du 15 août 1800, qui invitait les cours du nord à s'associer contre l'ennemi commun, au séquestre mis sur les propriétés anglaises, et à l'embargo déclaré sur les vaisseaux de cette nation, par une publication du 18 novembre 1800.

Mais la tyrannie de la convention française, les fautes et les faiblesses du Directoire avaient inspiré à l'Europe autant de terreur que d'indignation. Si elle avait assisté avec calme en 1789, au développement des institutions sociales d'un peuple qui se réveillait à la voix de ses philosophes ; et qui s'éclairait au flambeau de la vérité humanitaire, elle n'avait pu que s'alarmer des suites funestes d'une révolution qui, alors, semblait menacer autant les peuples que les monarchies.

Sans doute que le retour naturel aux saines idées eût eu lieu sans la compression que les États de l'Europe crurent devoir faire dans ces temps malheureux ; et que cette compression même fut peut-être la cause d'excès et de représailles terribles ; mais la partie, entre deux principes contraires, était trop engagée pour que la Russie, malgré les dispositions de Paul Ier, ne dût pas suivre l'entraînement général ; et l'on est porté à croire que ce fut ce mouvement qui l'entraîna dans la coalition, dont elle profita pour étendre son influence en Turquie, par le protectorat des îles Ioniennes, qu'elle acquit en 1797, qu'elle abandonna ensuite à la Porte-Ottomane par

la convention du 21 mars 1800, en même temps que comme compensation, elle obtint de la Turquie la possession de la Géorgie.

Ce traité du 21 mars 1800 (*Note* 8), rarement invoqué dans les discussions diplomatiques, est un exposé curieux des relations de cette époque et une consécration de principes anciens, quant à la Moldavie et à la Valaquie, qui sont aujourd'hui l'objet d'un litige qui préoccupe l'Europe et que la France, contre laquelle le traité était fait, croit de son devoir de ne point laisser développer d'une façon dangereuse pour la paix générale.

Chose extraordinaire, mais qui ressort d'un envahissement diversement jugé par les écrivains contemporains, et qui sera peut-être sévèrement condamné par la postérité, on vit le plus constant ennemi de la Turquie en devenir le défenseur, quand la France, sa plus ancienne et plus fidèle alliée, l'attaquait à l'improviste et s'enlevait le moyen d'opérer à l'Orient une diversion aux rudes coups qui lui étaient portés. L'histoire dira si ce fût le Directoire qui, pour se débarrasser d'un général dont les victoires l'importunaient et le menaçaient, fit faire cette agression injuste et dangereuse ; ou si ce fût l'ambition de ce général qui chercha à lui créer de nouveaux embarras pour se rendre plus nécessaire, et abattre plutôt un pouvoir dont la France se lassait.

Il est en tous cas certain que cet envahissement acheva la ligue européenne et asiatique contre la France, et que les malheurs de 1798 et 1799 qui en

résultèrent, ne seront jamais compensés par la gloire de nos armes en Orient, et par le peu de civilisation et de progrès commercial et industriel dus à l'occupation des Français en Egypte.

On peut attribuer à la terreur inspirée aux États de l'Europe par la République française, le traité passé le 26 janvier 1797, entre la Russie, la Prusse et l'Autriche, pour l'anéantissement politique de la Pologne; car on craignait de voir germer dans cette province indignement tyrannisée, la résistance à l'oppression que la France venait de proclamer en principe.

Il n'était pas donné à Paul Ier de voir luire l'aurore d'un jour plus calme, et de pouvoir sympathiser avec une autre gloire qui, alors surtout, s'élevait brillante et environnée de la reconnaissance d'un peuple auquel il rendait sa liberté intérieure et son indépendance au dehors. L'ami et l'allié de Bonaparte ne devait pas tarder d'être la victime d'un projet d'union qui aurait rejeté la guerre en Orient, donné un autre aliment à l'ambition russe en lui permettant de s'étendre dans l'Inde, au préjudice de l'Angleterre, qui affichait alors une tyrannie maritime, dangereuse pour ceux-là même auxquels elle devait le plus de reconnaissance.

Les forces maritimes de Paul Ier, d'après les publications faites alors, étaient au commencement de 1801 de 50 vaisseaux de ligne, 27 frégates, 2 prames de 66 canons, 6 bombardes, 4 brulots, 503 chaloupes canonnières et 17 cutters. Il venait par son

alliance avec la Turquie de se rendre libre de ses mouvements, et il était en état, avec la flotte de cette puissance, de résister aux Anglais dans la Méditerranée; et de plus, ramené par ses penchants vers la France, nonobstant les termes du traité du 21 mars 1800, il consentait à l'exécution du traité d'après lequel les Français devaient sortir de l'Égypte, et même à employer une partie des forces de la France à une grande expédition dans l'Inde.

Le 20 janvier 1801, un officier russe était arrivé à Paris, porteur d'une lettre autographe de l'empereur Paul pour le premier consul Bonaparte : c'était une dernière communication sur le vaste projet de cette expédition qui effraya l'Angleterre et dont maints auteurs ont fait mention (1).

Paul Ier devait réunir à Asterabad sur la mer Kaspienne, une armée de 70,000 hommes, que les troupes françaises en Égypte eussent rejointe, pour aller attaquer les possessions anglaises de l'Hindoustan.

Le 15 mars 1801, les Anglais étaient dans une position de refroidissement si grande avec la Porte-Ottomane que leur ambassadeur faisait ses préparatifs de départ, n'ayant pu empêcher qu'une flotte russe de 16 vaisseaux obtînt de passer les Dardanelles, et par là mît obstacle aux envahissements des Anglais débarqués à Macri, en Natolie, et se dispo-

(1) *Clarke's Travels*, ch. XIII.

sant à marcher sur l'Égypte, contre la volonté du sultan.

Toutes les puissances se liguaient en quelque sorte alors contre l'Angleterre; et Paul Ier, qui s'était mis à la tête de cette alliance des puissances maritimes, était décidé à faire céder le cabinet de St-James dans des prétentions qu'on repoussait comme injustes, bien que plus tard elles devaient être favorisées par les mêmes puissances qui les avaient combattues. Nous nous abstiendrons de reproduire tout ce qui fut écrit dans le temps sur les moyens employés par la politique du cabinet anglais pour faire échouer l'alliance qui la menaçait, et qui s'étendait jusqu'à la Perse; et sur la coïncidence de la mort de Paul Ier avec les tentatives qui furent faites pour détourner un orage qui pouvait lui être plus funeste que celui qui s'amoncelait en France contre cette même puissance maritime.

Ce qui est plus généralement avoué par l'histoire, c'est que les partisans de Catherine se vengèrent à leur tour sur Paul Ier du tort grave, qu'il avait à leurs yeux, d'avoir révélé et puni le crime commis envers son père; et de s'être écarté de la politique de sa mère pour entrer dans une voie plus généreuse.

Cinquante-trois ans se sont écoulés depuis la nuit fatale du 23 au 24 mars 1801; nous ne chercherons pas à déchirer un voile que d'autres auteurs ont rendu assez transparent. Nous dirons

seulement, avec le marquis de Custine, cité dans notre avant-propos : « Aujourd'hui, les Russes passent devant le vieux palais Michel sans oser le regarder ; il est défendu de raconter, dans les écoles ni ailleurs, la mort de l'empereur Paul Ier, ni même de croire à cet événement, relégué parmi les fables. »

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

De 1801 à 1825. — Alexandre Ier.

Le 24 mars 1801, à cinq heures du matin, Alexandre Ier, né en 1777, âgé dès lors de vingt-quatre ans, était empereur.

Le *Moniteur*, en annonçant la nouvelle de ce qui s'était passé à Pétersbourg, disait : « Paul Ier est mort dans la nuit du 23 au 24 mars; l'escadre anglaise a passé le Sund le 30. L'histoire nous apprendra les rapports qui peuvent exister entre ces deux événements. »

Le traité de Lunéville du 9 février 1801 avait confirmé celui de Campo-Formio; toutes les puissances continentales avaient cédé devant les victoires de Bonaparte et sa modération. Il aurait suffi que le système de Paul Ier pût être suivi pour consolider la paix du monde et régulariser toutes les

positions reconnues par ce nouveau traité d'Utrecht ou de Westphalie; mais le repos n'était pas alors dans l'intérêt de l'Angleterre ; et un principe, toujours hostile au développement des institutions françaises, devait rendre constamment stériles tous les efforts tentés pour désarmer l'Europe; et mettre fin à des prétentions qui ne devaient profiter qu'à celui qui, le plus puissant alors, saurait en tirer le meilleur parti.

L'Angleterre avait, après le traité d'Amiens, éloigné Louis XVIII de son territoire. Le prétendant avait trouvé un asile à Mittau, capitale de la Kourlande, au moment où Paul Ier fut entraîné dans la coalition contre la France. Depuis, en tolérant ce prince, il était resté indifférent à sa cause.

Il n'en fut pas de même de la part d'Alexandre. A son avènement au trône, il augmenta les subsides accordés à Louis XVIII, et il s'établit entre lui et ce prince une intimité de relations qui eurent une certaine influence sur la conduite du tzar. Il fallut, plus tard, des revers et une autre prépondérance pour le débarrasser d'une hospitalité devenue d'autant plus suspecte à Napoléon, que, de Mittau, partaient tous les éléments de discorde et de haine contre la France, et qu'ils étaient entretenus par l'Angleterre, qui accueillit de nouveau le prétendant au trône de France, et l'imposa à la nation qui l'avait repoussé pendant plus de vingt ans.

Cependant Alexandre ne leva pas immédiatement l'embargo mis sur les vaisseaux anglais, et

la ligue du nord contre le cabinet de Saint-James éveillait assez ses craintes pour qu'il répondît par des actes de violence aux préparatifs dont il était l'objet. Le 2 avril 1801, Nelson attaqua la coalition et lui porta un coup terrible en incendiant Copenhague, ce qu'il n'eut pas fait, sans doute, s'il eût connu la mort de Paul Ier. Après cette agression, qui coûta à l'Angleterre plusieurs vaisseaux mis hors de service et désemparés, l'amiral anglais se porta sur sur Revel, Karlskrona et Kronstadt, et, jusqu'au mois d'août, il parcourut la Baltique en tous sens.

Néanmoins, toutes les dispositions étaient à la paix; si, le 30 mai (11 juin), la Russie avait confirmé le traité du 4 (15 décembre 1799), conclu avec la Suède, et obtenu que la ligne de démarcation de son commerce s'étendît jusqu'à Brakilo, Warhaus, Pumala, etc., presque au même moment, le 5 (17) juin, elle passait avec l'Angleterre une convention dont les clauses amenaient la fin de querelles qu'on verra renouveler plus tard, mais qui furent un temps d'arrêt pour l'Europe, fatiguée des dernières luttes; car les clauses n'en furent que peu ou point respectées (1). Cette convention fut commune à la Suède et au Danemark.

---

(1) La convention portait : art. III, 1° les vaisseaux d'une puissance neutre pourront naviguer librement aux ports et sur les côtes des nations en guerre; 2° les effets embarqués

Pendant ce temps, tout se préparait pour rendre la paix plus générale; et, bien que le traité de 1800 eût disposé de la république Ionnienne contrairement aux intérêts de la France, celle-ci, en considération de la délivrance des Français en Egypte, à laquelle les Anglais s'étaient opposés de tout leur pouvoir, avait consenti à entrer en arrangement avec la Porte-Ottomane, moyennant qu'elle restituerait la république des Sept-Iles, qui resterait indépendante, sous la garantie de la Russie et de la France. Le 15 septembre 1801, l'annonce des préliminaires de paix fut reçue avec la plus grande joie à Constantinople. Le colonel Sébastiani ne tarda pas à y arriver, et il fut accueilli par le sultan avec toute sorte de bienveillance, le 17 novembre, en présence des ambassadeurs de Russie et de Prusse.

Ces circonstances étaient très-heureuses pour la Porte-Ottomane, contre laquelle les habitants de la Serbie, de la Bosnie et de la Roumélie, en même temps que le pacha de Yanina, se mettaient en état

---

sur les vaisseaux neutres seront libres à l'exception de la contrebande..... 3° *les vaisseaux de la puissance neutre ne pourront être arrêtés que sur de justes causes et sur des faits évidents*. Art. IV, 1° *le droit de visiter ne sera exercé que par les vaisseaux de guerre de la partie belligérante appartenant à la flotte impériale ou royale*. Art. IX. Les rois de Danemark et de Suède seront immédiatement invités à accéder à la convention. (*Moniteur universel*, 28 août 1801, p. 1395.)

de rébellion ; et lorsque les Russes, rassemblés à Kamiénieç, paraissaient disposés à entrer en Turquie, pour venger une prétendue offense faite, le 25 avril, à l'ambassadeur de Russie, qui, avec fierté, n'avait pas voulu se conformer aux usages établis pour pénétrer dans les mosquées qu'il était allé visiter.

Le traité qui rendait à la Turquie son ancienne alliée, la nation française, était d'ailleurs la conséquence des relations encore amicales qui existaient entre la Russie et la France, et qui furent suivies d'un traité spécial entre les deux puissances, signé, le 8 octobre 1801, par Talleyrand et de Markoff, traité qui, est-il dit, doit être suivi d'un nouveau, relatif au commerce et commun à la république batave.

Pendant ce temps, le nouvel empereur se faisait couronner à Moskou, au milieu d'une joie universelle, et sous les auspices les plus heureux pour son peuple, auquel il adressait, le 27 septembre 1801, un ukase qui se terminait ainsi : « que chaque jour de notre règne soit pour la Russie le jour de la vertu et des lumières, qui sont la base la plus assurée de la félicité et de la prospérité des empires. »

Le même jour, il prononce une amnistie générale en faveur de tous les paysans serfs qui ont déserté à l'intérieur, pourvu qu'ils soient rendus avant deux ans à leurs domiciles respectifs ; il augmente d'un quart les appointements des offi-

ciers en activité de service jusqu'au grade de colonel.

Pendant le couronnement, on fit à Moskou un premier essai de la vaccine; l'impératrice douairière donna à l'enfant le nom de Vaccinoff, et plaça pour lui un certain capital, pour en jouir à sa majorité.

Le 25 décembre 1801, un traité de paix est signé entre l'Espagne et la Russie, et enfin cette année, qui semblait le début prospère du nouveau tzar, finissait par un oukase qui prescrivait l'abolition de la peine de la question. Sous le point de vue politique et humanitaire, l'avénement d'Alexandre présageait pour la nation russe son entrée dans une période glorieuse, si elle savait se contenter des immenses avantages qu'elle avait déjà acquis.

Ces avantages, le nouvel empereur ne paraissait pas vouloir les abandonner; car l'année 1802 débute par l'organisation en deux gouvernements de la Litvanie, dont les siéges sont fixés à Wilno et à Grodno. De treize cents lieues de la capitale, la tzarine de l'Irtinskaya, pays situé sur la ligne du Kaukase, vient demander du secours contre ses boyars révoltés, et l'empereur met 16,000 hommes à sa disposition, pour l'aider à reconquérir son royaume, qui relève de l'empereur de Russie, et où on compte 1,500,000 habitants. Dans le traité fait avec la Suède, le 30 mai (11 juin), Alexandre n'avait oublié aucun des droits et titres de ses prédé-

cesseurs (1), et il continuait, sur la mer Kaspienne, en Géorgie, les progrès de leur puissance; en mars 1803, il s'emparait de Balakan, dans cette province, faisait marcher ses troupes sur Dschar.

---

(1) Traité d'amitié, de commerce et de navigation, entre S. M. le roi de Suède et S. M. l'empereur de toutes les Russies, fait et conclu à Saint-Pétersbourg, le 1er (11 mars) 1801, et ratifié à Landscrona le 11 avril, et à Saint-Pétersbourg le 30 mai (11 juin).

Qualités du roi de Suède. — Gustave-Adolphe, roi de Suède, des Goths et des Vandales, etc., héritier de Danemark et de Norwége, duc de Slesvic-Holstein, de Stormarie et Dittmarsen, comte d'Oldenbourg et Delmenhorst, etc.

Qualités de l'empereur de Russie. — Alexandre Ier, empereur et autocrate de toutes les Russies, de Moskovie, Kiiovie, Wladimirie, Nowogorod, tzar de Kasan, tzar d'Astrakan, tzar de Sibérie, tzar de la Kersonèse Taurique, seigneur de Pleskow, grand-duc de Smolensko, Litvanie, Volhynie et Podolie, duc d'Esthonie, de Livonie, de Kourlande et Semgalle, de Samogitie, Carélie, Twer, Ingorie, Permie, Viatka, Bolgarie et d'autres; seigneur et grand-duc de Nowogorod inférieur, de Czernigovie, Resau, Polotsk, Rostow, Iaroslaw, Belo-Oscro, Udorie, Obdorie, Vitebsk, Mstislaw, et dominateur de tout le côté du nord; seigneur d'Iverie, et prince héréditaire et souverain des tzars de Kartalinie et de Géorgie, comme aussi de Kabardinie et des princes de Circassie, de Gorsky et d'autres; héritier de Norwége; duc de Slesvic-Holstein, de Stormarie et de Ditmarsen; comte d'Oldenbourg et Delmenhorst, etc., etc.; seigneur de Jewern, et protecteur de l'Ordre souverain de Saint-Jean-de-Jérusalem.

Il étendait son commerce dans la grande Boukharie, sur le grand plateau central de l'Asie, vaste contrée qui compte plus de 3,000,000 d'habitants, et dont le sol est des plus fertiles; de nombreuses caravanes venaient de ce pays jusqu'à Orenbourg, et il faisait réprimer les Kirghiz qui les avaient attaquées. Les Lesghis avaient été aussi tellement pressés par les Russes, que les khans d'Erivan, de Sus, de Ghentzlau, de Loë, de Teraïs, avaient envoyé des ambassadeurs à Constantinople, afin de réclamer des secours, en invoquant l'amitié et la religion qui les attachaient à la Porte-Ottomane.

Mais, si la Russie continuait de s'étendre, la Porte ne pouvait s'y opposer; elle recommandait la patience à ses coréligionnaires; elle avait trop à se défendre des difficultés intérieures que le système russe lui créait, en suscitant des désordres dans ses provinces européennes.

Passavan-Oglou avait passé le Danube, le 1er juin, à la tête de 40,000 Serbes ou Serbiens et Turks révoltés; il était entré, le 4, à Boukharest, qu'il avait laissé piller. Les habitants s'étaient mis en fuite vers les sept montagnes, et des peuplades entières s'étaient réfugiées dans la Transylvanie. L'Autriche avait dû prendre des précautions et diriger des troupes de ce côté; ou, plutôt, ce que les rapports de cette époque sembleraient indiquer, s'était rapprochée en même temps que la Russie, dans l'espoir de profiter de ces troubles pour faire subir aux États

européens de la Turquie le même sort qu'à la Pologne (1).

En face des nouveaux rapports établis entre la Turquie et la France par le traité du 6 messidor an X (26 juin 1802), ces projets, s'ils ont pu exister, durent échouer, sans que la révolte des sujets de la Porte-Ottomane cessât. Passavan-Oglou avait continué d'occuper la Valaquie; on dut l'en chasser, battre ses troupes, en septembre, et l'obliger à repasser le Danube; mais on n'avait pu empêcher qu'il s'enfermât à Widdin, et que ses troupes se répandissent en Boulgarie, en Bosnie, en Roumélie et dans le Monténégro; que les Albanais se révoltassent jusque dans Andrinople, que le pacha de Yanina n'exerçât ses cruautés contre les Grus, que les beys d'Egypte s'emparassent de Damiette, après avoir battu l'armée turque, et qu'enfin les Wahabites commençassent, en s'emparant de la Mecque, une guerre qui devait être le signal du démembrement des provinces méridionales de l'empire turk.

Cet état d'affaiblissement de la Turquie semblait un contraste frappant avec le développement de la Russie. Aussi, au milieu de cette désorganisation, que facilitaient des partisans multipliés de la Russie, en se servant de l'influence que la religion

(1) *Moniteur universel* (11 thermidor an X), 31 juillet 1802.

leur donnait dans la Morée et dans toute la Turquie d'Europe. De jeunes Russes ne dissimulaient pas, à Constantinople même, qu'ils considéraient la Turquie comme dévolue à leur nation, et que leurs triomphes à Derbent et à Erivan, étaient les avant-coureurs de la réalisation prochaine des projets de l'impératrice Catherine II. Les Russes semblaient même s'y préparer, en prenant pied à Preveza, sur la côte occidentale de la Grèce.

La France seule veillait encore à la conservation de l'empire ottoman. Le maréchal Brune y entretenait son influence; et le sultan Sélim, qui en sentait tout le prix, témoignait hautement, à l'avénement de Napoléon à l'empire, toute la sincérité des liens qui l'attachaient à son puissant allié. Le Divan faisait tête partout aux rebelles, mais il n'était pas toujours heureux; aux difficultés existant avec les Serbiens, les Monténégrins, qui avaient arboré le drapeau russe, aux soulèvements de la Roumélie, de l'Albanie, se joignaient ceux du pacha de Saint-Jean-d'Acre, des Mamelouks, des Arabes, et même du pacha de Karamanie, qui s'était emparé de Latakieh et menaçait les parties orientales de l'empire.

Les relations avec la Russie commencent à se refroidir de nouveau, car l'envoyé de cette puissance n'a pu donner que des réponses évasives sur la démonstration des Monténégrins, dont le caractère était assez significatif. Car, le 15 novembre 1804, le général Yvrelich, Monténégrin au

service de la Russie, avait fait prêter serment de fidélité au tzar par l'évêque et les principaux habitants du Monténégro. L'acte de cette prestation de serment avait été passé dans la chancellerie de l'agent russe, aux bouches du Cataro. Les habitants étaient armés et prêts à se mettre en marche, de même que les Grecs et les Albanais se prononçaient pour les Russes, qui pouvaient trouver parmi eux un renfort de 50 à 60,000 hommes.

Telle fut la position respective entre les deux puissances pendant 1805 et 1806, et jusqu'à l'arrivée du général Sébastiani.

Dans le même temps, la Russie continuait à prospérer; ses relations s'établissaient en Amérique de façon à étendre son commerce; un agent général des Etats-Unis, M. Harris, était arrivé à Saint-Pétersbourg, à la fin de 1803. Des expéditions de marchandises avaient eu lieu vers la Chine et la grande Boukharie; les Kirghiz avaient été réprimés; de nouveaux succès avaient été obtenus en Géorgie. Nouhivan et Koï, en Arménie, étaient tombés au pouvoir des Russes; ils dirigeaient leurs armes sur le Ghilan, ils équipaient une flotte sur la mer Kaspienne, pour faire une descente dans le Mazanderan. Les Perses étaient battus en 1804, leur camp avait été pris à Kanagira, et, le 13 juillet, Baba-Khan, étant venu attaquer le général Tzitzianoff, qui cernait Erivan, fut défait après un combat opiniâtre, dans lequel beaucoup de Persans, auxquels on offrit quartier, ne se rendirent

point et préférèrent la mort. Baba-Khan, battu sur tous les points, se retira sur le fleuve Garniskhaï, et il s'occupa à ravager le pays, avec sa nombreuse cavalerie, afin de couper les vivres aux Russes. Cette circonstance et les nouvelles que reçut le prince Tzitzianoff de l'insurrection des peuples qui habitent les rochers du Kaukase, soulevés tant par Baba-Khan que par les princes grusiniens, Jalem, Parnaos et Alexandre, déterminèrent le général en chef à remettre à un temps plus favorable la prise d'Erivan, et à retourner à Tiflis. Les Russes partirent le 4 septembre, et ils atteignirent, le 15, les frontières de la Grusinie. En décembre 1804, le corps d'armée russe conclut avec Fatali-Schah, régent de Perse, un armistice jusqu'au 1er mars. Les troupes entrèrent en quartier d'hiver. Les Russes se retirèrent sur Tiflis et les Persans sur Kasbin.

Dans la même année 1804, Krusenstern, commandant l'expédition russe autour du monde, arrive au Kamtschatka et rend compte de ses découvertes.

Mais l'année 1805 allait ramener, en Europe, des luttes auxquelles la Turquie et la Russie auraient une grande part. Dès le mois de juin, cette dernière, sans avertissement préalable, s'était emparée de la navigation du Phase, avait étendu sa domination sur cette rivière de la Mingrélie, et mis garnison dans le château de Cotatis et dans le village de Poti.

La Sublime-Porte avait longtemps paru fermer les yeux sur les dangers de sa position. Trompée par de fausses protestations, par des prétextes dont on couvrait des armements faits sur ses frontières, elle avait aidé au transport de troupes qui, un jour, pouvaient agir contre elle : elle leur avait même fourni des vivres. Menacée par la Russie et par l'Angleterre, elle avait, malgré elle, pris une action passive à des combinaisons de ces deux puissances dirigées contre la France. Les forces russes, à Corfou, s'élevaient déjà à 20,000 hommes; elles devaient être portées à 80,000 pour agir en Italie.

La Turquie, entraînée par les embarras dont elle était accablée, n'avait pu se défendre d'entrer dans la coalition de l'Angleterre, de l'Autriche, de la Suède; mais il lui répugnait d'abandonner son ancien allié, d'autant plus qu'elle-même se trouvait déjà maltraitée par son ennemi naturel le tzar de Russie; car, non-seulement ce dernier avait rassemblé des troupes sur l'Adriatique et jusque sur le territoire d'une province turque dont la fidélité n'était pas bien assurée; mais il avait continué d'envahir le territoire du Phase; il avait pris possession, de vive force, de la forteresse d'Anakra, et en s'emparant des provinces qui séparent la mer Noire de la mer Kaspienne, il menaçait également la Perse et la Porte-Ottomane.

Cette dernière dut enfin demander des explications. Des conférences eurent lieu à Constantinople, et, ne craignant plus d'enfreindre tous les traités

antérieurs et de manifester des prétentions les plus exagérées, l'agent du cabinet de Russie en fit l'objet de quatre propositions, dont la première contenait la base de toutes les autres. Cette proposition était ainsi conçue : « *Tous les sujets de l'empire turc qui professent la religion grecque passeront sous la protection de la Russie, et toutes les fois qu'ils seront molestés par les Turcs, la Porte sera tenue de faire droit aux représentations de l'ambassade russe.* »

(Voir *Note* 1re et l'*Avant-Propos.*)

Pendant qu'un conflit avec la Russie se trouvait éminent, les troubles intérieurs étaient loin de s'apaiser. Les Serbiens ne dissimulaient pas leur penchant à se rendre indépendants de la Porte; Tscherni Georges et Passavan-Oglou restaient à leur tête et avaient battu les Turks en diverses rencontres. D'autres corps d'insurgés, sur les frontières de la Bosnie et de la Boulgarie, avaient reçu des renforts. Des brigands, sous Kadri-Aga, faisaient des excursions jusque dans le voisinage de la capitale, et il avait fallu envoyer contre eux de l'artillerie et les meilleures troupes.

Si la coalition eût réussi contre la France, c'en était fait alors de la Turquie. Mais les victoires de Napoléon déjouèrent les projets de l'Autriche et de l'Angleterre; et l'empereur de Russie, arrivé en ligne, reçut les derniers coups du vainqueur à Diernstein et à Austerlitz, où il ne sauva son armée que par une générosité qui sera renouvelée deux ans après; sans qu'Alexandre ait assez de force

d'âme pour user des mêmes sentiments, dans des circonstances où elle sera rappelée en vain, au milieu des éléments déchaînés contre la plus vaillante et la plus nombreuse armée des temps modernes.

A la suite des victoires de 1805, les Russes se retirèrent de Naples en janvier 1806; en même temps qu'après l'armistice consenti à Austerlitz, ils rentraient sur leur territoire, et obtenaient l'échange de nombreux prisonniers qui leur avaient été faits. Mais à peine venaient-ils d'échapper à une destruction complète que, déjà, ils se liguaient avec la Prusse; que le traité du 20 juillet 1806, consenti par la France, n'était pas ratifié par l'empereur Alexandre; que, par suite de l'ascendant du parti anglais et le changement de ministère, les hostilités allaient recommencer; et qu'il faudrait que les vainqueurs d'Ulm et d'Austerlitz missent de nouveau à la raison un ennemi oublieux de ses défaites et de ses serments.

Déjà, en décembre 1806, le feld-maréchal Kamenskoy partait pour l'armée rassemblée sur la Narew. Elle était sur l'Wkra le 22 décembre, et à Nasielsk le 24; mais le 26, elle est déjà battue à Pultusk; elle l'est plus rudement encore dans les champs neigeux d'Eylau, les 8 et 9 février 1807; elle reçoit un nouvel échec à Ostrolenka, le 16 février. Le 14 juin, a lieu la bataille décisive de Friedland, glorieux anniversaire de Marengo.

Forcé de céder à son généreux vainqueur, Alexandre vient prêter un nouveau serment à Tilsit, sur le Niémen; et, le 7 juillet, la quatrième coalition a perdu pour quelque temps son plus puissant appui.

Profitant, avec raison, des embarras que la Russie s'est préparés en entrant dans la nouvelle coalition contre la France, la Perse et la Turquie, tourmentées par la politique fallacieuse de la Russie, qui agit, à leur égard, comme elle a toujours fait en Pologne, se préparent à s'en affranchir.

Mais Alexandre a déjà une armée prête à s'opposer à Passavan-Oglou qui, réconcilié avec la Porte, a passé le Danube avec Mustapha-Bairaktar et occupé Boukharest; et les Anglais sont devant Constantinople, qu'ils menacent avec une flotte. L'ambassadeur russe Italinski n'ayant pu expliquer, d'une manière satisfaisante, l'envahissement des Principautés, est cependant renvoyé honorablement et sans avoir été mis, comme d'habitude, au château des Sept-Tours, à l'intercession de l'ambassadeur français Sébastiani; il ne reçoit même son congé qu'après que le Divan a acquis la certitude que, malgré les protestations de l'ambassadeur de Russie, les troupes russes étaient entrées en Moldavie, le 23 novembre, et en Valaquie, le 2 décembre 1806, ayant déjà pris Choczim, Bender et Akerman.

Par un manifeste, en date du 5 janvier 1807, la Porte-Ottomane expose sa conduite et déclare *sainte* la guerre contre les Russes; elle prescrit une

levée de 200 mille hommes. Le 24 février, les Russes échouent contre Ismaïl ; ils attaquent également Giurgewo sans succès, mais, en Asie, près de Chila, on voit apparaître une flotte de 6 vaisseaux.

L'ambassadeur anglais Ch. Arbuthnot avait suivi l'ambassadeur russe; il s'était embarqué, sans prévenir le Divan, sur la frégate l'*Endymion*, le 29 janvier, en laissant une note pour justifier sa conduite. Voulant sans doute obtenir par la force ce que la persuasion n'avait pu faire, l'ambassadeur revient avec une flotte de 9 vaisseaux de ligne, 6 frégates, 6 corvettes et 2 chaloupes canonnières. Le 19 février, elle est poussée par le vent dans les Dardanelles; et, malgré le feu des forts et des avaries assez considérables, elle force le passage et vient, sans déclaration de guerre, brûler une escadre turque mouillée au-dessous des châteaux, composée d'un vaisseau de 74 et de cinq belles frégates; les équipages se trouvaient à terre à Gallipoly, et faisaient leur dévotion à la mosquée.

Le 20, les Anglais paraissent devant le Sérail. Leur présence jette l'alarme. Toute la population en émoi se prépare à la défense. L'ambassadeur français Sébastiani électrise, par son ardeur et son activité, les troupes ottomanes et les habitants de Constantinople. Dix officiers français de l'artillerie et du génie, arrivés de la Dalmatie, dirigent le travail de défense. En cinq jours, cinq cents canons et cent mortiers sont mis en batterie. La flotte turque, à Beschik-Tache (palais d'été du Sultan),

et qui se compose de 2 vaisseaux à trois ponts, de 7 de 74 canons, 6 frégates, 6 corvettes et 2 chaloupes canonnières, se dispose à aller attaquer les Anglais. Mais ceux-ci ne paraissent point faire de dispositions pour le combat.

Le 25, l'ambassadeur anglais demande qu'on lui assigne un lieu pour entrer en négociation. On lui répondit que, ne pouvant être certain de sa sûreté personnelle, en raison de l'indignation du peuple, il n'était pas possible de satisfaire à sa demande avant la retraite de la flotte. Le 26, l'amiral Duckwort écrit, du bord du *Royal-Georges*, que l'Angleterre ne demande pas mieux que de rester en paix avec la Porte-Ottomane; mais que, comme garantie, elle réclame le départ de l'ambassadeur de France, la remise à sa garde des châteaux des Dardanelles, et la réunion à la flotte anglaise de celle des Turks, forte de quinze vaisseaux et de quinze frégates.

De telles prétentions ne purent qu'exaspérer le Divan; aussi toutes les dispositions pour se défendre continuèrent avec plus d'ardeur; et, loin de se laisser abattre, le Sultan redoubla d'énergie et d'affection pour la France. Le 2 mars, le Sultan envoya chercher le général Sébastiani : on le trouva à cheval, au milieu des soldats turks, et on l'amena au palais, où Sélim lui dit : « Les Anglais veulent que je chasse l'ambassadeur de France et que je fasse la guerre à mon meilleur ami. Écris à l'empereur Napoléon que, hier encore, j'ai reçu une

lettre de lui et que je persévererai dans mes desseins. »

Dans de telles circonstances, l'escadre anglaise dut battre en retraite. Elle repassa les Dardanelles sans qu'on daignât l'inquiéter, bien qu'elle eût pu être écrasée. Le 3, les Anglais étaient à deux lieues au-delà du détroit, du côté du vieux château d'Asie; le 25 mars, ils étaient ralliés par quatorze vaisseaux russes, et allaient croiser dans la mer Adriatique et le golfe de Naples.

Plus tard, vers la fin d'avril, dix vaisseaux russes se présentèrent devant les Dardanelles, où ils n'osèrent pas s'aventurer; et la flotte turque entra dans la mer Noire pour attaquer les Russes sur mer.

Pendant ce temps, les Turks leur tenaient tête sur terre et avaient même remporté quelques avantages. Les Russes avaient été repoussés avec perte de Zimizza, le 28 janvier. Le 29, près d'Ismaïloff, ils avaient perdu 1,200 hommes, 3 pièces de canon et quelques drapeaux; le 9 février, à Piatra, au-delà de Boukharest, ils en avaient perdu autant, 800 chevaux et une pièce de canon. Le prince Suzzo, arrivé à Warna, réunissait autour de lui les boyars fidèles, et on espérait que tous abandonneraient Ypsylanti, resté à Boukharest avec le général russe Michelson. Enfin, dans le commencement de mars, les différents de la Turquie avec la Perse s'étaient aplanis.

Mais, si Passavan-Oglou s'était réconcilié avec la

Porte et marchait contre les Russes, les Monténégrins, soutenus par ces derniers, restaient toujours soulevés; les Français, occupant la Dalmatie, avaient mis à la disposition d'Ali-Pacha des officiers et des artilleurs pour le seconder de ce côté. En Asie, le pacha d'Erzeroum, Youssouf, s'était mis du côté des Russes. En général, néanmoins, de tous les côtés, d'Asie comme de l'Afrique, on se préparait à la défense et à envoyer des renforts en Turquie, et l'influence des Russes en Moldavie et Valaquie faisait peu de progrès. Ils avaient voulu faire des levées dans ces provinces; ils n'avaient pu y réussir; et, bien qu'Ypsylanti prétendît qu'il n'était venu avec les Russes que pour délivrer la Valaquie des barbares, tous les habitants semblaient préférer les Turks, dont la tolérance leur était connue, à de prétendus libérateurs dont ils ressentaient les exactions et dont ils craignaient la dure domination. Les choses en étaient même arrivées à ce point que tout commerce avec eux cessait; que les boutiques de Boukharest restaient fermées; et qu'aucune dame valaque n'avait voulu assister à un bal que le général en chef russe avait donné au commencement de mars, et que, se trouvant seul, il avait été obligé de faire fermer ses salons.

Bien que les Serbiens eussent suivi l'exemple des Monténégrins et eussent refusé de se joindre à la Turquie dans le défense commune, les Russes ne faisaient aucun progrès : ils avaient échoué, au commencement d'avril, devant Orsowa et Giur-

gewo. Le grand-visir Ibrahim, à la tête de près de 80,000 hommes, dont près de 30,000 de troupes régulières, se disposait à se porter en avant. Les victoires des Français contre leur ennemi habituel électrisaient les Turks et démoralisaient les partisans de la Russie ; déjà ils prenaient la fuite et suivaient le mouvement rétrograde des Russes, qui, dans leur retraite, subirent des pertes considérables dans diverses rencontres qu'ils eurent avec le commandant d'Ismaïl.

Les Serbiens se trouvèrent aussi découragés, et, ayant été attaqués par le pacha de Nissa, furent complétement battus et poursuivis jusqu'à Zinitza.

La situation paraissait donc favorable à l'empire ottoman, lorsqu'arriva un événement qui fut l'origine d'une série de révolutions et sans doute la cause d'une détermination qui mit l'empire turk à deux doigts de sa perte. Et bientôt, par surcroît de malheur, l'empereur Napoléon, laissant s'opérer une décadence qui se manifestait si visiblement dans l'existence de cet empire, vint se laisser entraîner par la politique russe, et affliger tous ceux qui s'intéressaient alors à la Turquie, sous le même point de vue que celui qui fait sympathiser avec une nation injustement provoquée.

Les 26, 27 et 28 mai, les ulémas s'étant concertés avec le corps des janissaires, se mirent en révolte contre Sélim III. D'après un ancien usage,

chaque vendredi, jour de fête chez les Turks, les janissaires se rassemblaient sur la place d'Atmeï-Dané, et le sultan leur faisait présenter le schiorba (la soupe) en signe de fraternité, comme étant lui-même de l'ordre des janissaires. Ce corps ne l'accepta pas, et fit connaître à Sélim que son règne ayant toujours été malheureux, leur vœu était qu'il remît le trône à son neveu Moustapha, héritier légitime. Sélim n'ayant point eu d'enfants, et les usages de l'empire turk étant qu'en pareil cas il doit résigner le trône au bout de cinq ans, se relégua dans l'intérieur du Sérail.

Moustapha a promis de rétablir les anciens usages et les anciennes limites de l'empire, de conserver fidèlement l'alliance avec les Français, disant que l'empereur Napoléon a les mêmes ennemis que lui; que ce sont ses victoires qui ont préservé la Turquie vendue par des traîtres.

La guerre, pour reprendre les anciennes provinces envahies, semblait donc ne point devoir se ralentir; le fanatisme était une arme nouvelle contre les Russes et un nouvel essor à l'enthousiasme des musulmans; mais des exécutions terribles qui ne peuvent qu'appeler des représailles, semer la discorde, préparent un malheureux avenir. Youssouf-Pacha, l'un des principaux conseillers de Sélim, a beau être sacrifié à un dévouement nouveau envers la France, comme ayant été la cause du départ du maréchal Brune de Constantinople, et pour n'avoir pas été assez énergique envers les Ser-

biens, l'alliée de la Turquie, la France s'est refroidie, et la fatale entrevue de Tilsit a presque décidé de son sort.

L'ennemie de la Turquie a cessé d'être momentanément l'ennemie de la France. L'empereur Alexandre a fait de prétendues concessions à l'empereur Napoléon ; les Anglais et les Turks sont, pour ainsi dire, sacrifiés dans leur entente cordiale; et les affaires politiques vont, pendant cinq années, se présenter sous un aspect fait pour embarrasser l'historien qui voudrait rester impartial dans l'énoncé de faits qui heurtent la raison publique qu'on voit enfin triompher aujourd'hui.

Nous rappelons, pour la suite des événements dans lesquels nous allons entrer, que l'entrevue des deux empereurs eût lieu à Tilsit du 24 juin au 9 juillet 1807.

L'une des prétendues concessions du tzar Alexandre était la réorganisation d'une partie de la Pologne, en grand duché de Varsovie.

Napoléon était entré dans cette capitale le 19 décembre 1806, au milieu des acclamations enthousiastes de tout un peuple qui l'accueillait comme un messie libérateur; de grandes promesses avaient été faites comme de nombreux serments de dévouement et de reconnaissance. L'empereur y était resté plus de deux mois, il sympathisait avec de grandes infortunes, de grands regrets, de grandes espérances. La Pologne dut être le sujet le plus important des conférences de Tilsit. Et

si l'empereur Alexandre céda à l'ascendant de son glorieux rival, il ne pouvait le faire sans être entraîné par l'idée dominante d'un prince russe, de faire servir une amitié nouvelle au succès d'anciennes espérances. La Russie ne se trouvait pas, depuis son alliance avec Frédéric, dans une position meilleure pour s'agrandir, tout en perdant une faible partie d'une ancienne conquête qu'elle serait toujours assurée de reprendre, quand le grand protecteur serait rentré dans ses lointains États, ou aurait éprouvé lui-même des revers de la fortune.

La Pologne va donc renaître, en partie, pour quelques années seulement !

Le 28 juillet 1807, on publie, à Warsovie, la proclamation par laquelle le roi de Saxe, Frédéric-Auguste, est nommé grand-duc de Varsovie, et tout se prépare pour la nouvelle organisation. Le 5 octobre, le comte de Schœnfeld, ministre plénipotentiaire du roi de Saxe, chargé de la surveiller, se rend à la commission du gouvernement, et lui donne communication de la proclamation de son souverain au peuple, à la noblesse, au clergé et à l'armée, datée de Dresde le 23 septembre. Enfin le roi et la reine arrivent en Pologne, et font leur entrée à Varsovie le 19 novembre, au milieu des acclamations de toute la population, ils y restent jusqu'à la fin de décembre, s'occupant à créer un nouvel ordre de choses qui, en modifiant les anciennes institutions, les rapproche de celles de la

France, et crée une nationalité assise sur des principes équitables de raison, de justice et de libertés.

En effet, et pour ne point y revenir dans l'historique des événements dans lesquels la Pologne se trouvera engagée, nous dirons qu'au mois de mai 1808, le Code civil français fût introduit dans le grand-duché de Varsovie; qu'on signalait déjà, au mois d'octobre, que près de trois mille procès avaient été arrangés par les juges de paix; qu'une école de droit était établie pour l'enseignement du code Napoléon, et installée dans le palais même du ministre de l'intérieur.

Mais ce qui donnait au nouvel État un plus grand espoir de durée, d'importance et de légalité, ce fut un décret organique de la constitution, fixant les qualités requises pour jouir des droits politiques, rendu le 7 septembre 1808, par le roi de Saxe.

Ce roi, de retour en Pologne à la fin d'octobre, reçut le serment, en qualité de duc de Varsovie, des électeurs appelés à nommer les nonces et députés. La Diète s'ouvrit, le 10 mars 1809, par un discours du roi, en langue polonaise (*Note* 9), où il exprimait toute la reconnaissance que les Polonais devaient avoir envers le grand Napoléon, et les devoirs qu'ils avaient à remplir pour se rendre dignes de sa haute protection, et de la destinée à laquelle elle les appelait.

L'empereur Alexandre témoignait à la même

époque son bon vouloir pour l'organisation nouvelle, dans une convention où des avantages réciproques étaient consentis. La nationalité polonaise devenait une réalité.

Mais, comme on le verra, d'autres nationalités étaient abandonnées à la merci de la Russie; et celle-ci pourrait retirer, en retour de l'alliance avec Napoléon, des avantages supérieurs aux concessions faites en faveur du grand-duché de Varsovie.

La lutte entre la Russie et la Porte-Ottomane avait cessé de fait, plutôt que de convention. Les pertes éprouvées par la Russie, à la fin de 1806 et 1807, dans la guerre contre la France, l'avaient forcé de retirer des troupes de la Moldavie et de la Valaquie, et les troubles survenus dans l'empire ottoman paralysaient les opérations de l'armée turque.

Les dernières affaires de la campagne de 1807 avaient eu lieu au commencement de juillet. Le 2 juillet les Serbiens, partisans déclarés des Russes, furent attaqués dans leur camp : un grand nombre périt, et Tscherni-Georges, leur chef, fut blessé; et, sur mer, le 1er du même mois, la flotte turque et la flotte russe se rencontrèrent entre Lemnos et Monte-Santo. Les Russes avaient 22 voiles, dont 10 vaisseaux de ligne; les Turks, 18, dont 12 vaisseaux; ces derniers perdirent plus de 1,200 hommes. Le vice-amiral Bekir-Pacha fut pris avec son vaisseau, après un combat opiniâtre contre 5 vaisseaux russes. 4 vaisseaux turks furent pris, 3 brûlés et 2 échouèrent.

La flotte russe était restée, pendant cette campagne, maîtresse de la mer Noire, et elle avait pu se montrer impunément devant Sinope et Trébisonde.

Le 14 juillet, un armistice est conclu entre les Russes, les Turks et les Serbiens à Kopanitza et confirmée à Slobosie, et une certaine harmonie s'établit entre les deux parties belligérantes. La navigation a lieu librement sur la mer Noire. Des vaisseaux russes portent du blé à Constantinople, et empêchent le mal que pouvait faire le blocus de la part des Anglais des côtes de Syrie, de l'Égypte et de la Natolie.

Les Turks mettent en liberté les prisonniers russes; tout semble prendre un aspect pacifique au midi, cependant les troupes russes continuent d'occuper les Principautés, et les Serbiens restent sous les armes.

Mais il n'y aura pas d'attaques sérieuses. La Russie, d'après les engagements pris à Tilsit par le tzar Alexandre, doit faire cause commune avec la France contre l'Angleterre; et tant que la Turquie n'oubliera pas les anciens traités qui ont cimenté son alliance avec la France, son existence ne sera pas ébranlée.

Le 21 octobre, une déclaration de l'empereur Alexandre (*Note* 10) porte que les relations de la Russie avec l'Angleterre sont rompues. Le tzar invoque, à l'appui de la mesure énergique qu'il adopte, la conduite des Anglais envers le Dane-

mark; sa tergiversation dans la guerre contre la France; le refus de la médiation qu'il avait offerte pour terminer ses différends avec l'empereur Napoléon; les entraves qu'il avait mis à la conclusion de la paix générale; ses projets sur Buenos-Ayres et sur l'Egypte, enfin sa violation de la convention de 1801, sur les principes de la neutralité armée.

Sept ans auparavant, la Russie imputait tous les torts à la France. C'était elle seule qui avait été cause de la conflagration générale : ou l'intérêt ou une plus vive lumière entraînaient maintenant l'empereur Alexandre dans une voie toute opposée. Il n'est pas rare de voir, dans l'étude des gouvernements, d'aussi brusques revirements qui confondent la raison humaine; car on hésite désormais à chercher le vrai et le juste, si ceux qui se disent chargés de conduire les peuples, donnent, si souvent, la preuve de variations faites pour fausser toutes les idées innées chez la plupart des hommes; et si l'on doit justifier, chez les uns, des changements que les habitudes sociales empêcheraient d'excuser chez les autres.

Dans l'état actuel de la question d'Orient, nous ne nous permettrons pas de discuter les différentes raisons données, par la Russie, à l'appui d'une politique nouvelle, que l'on verra bientôt transgresser en 1811 et 1812. Nous voulons conserver notre rôle d'impartialité en présence de si graves intérêts; mais nous ne pouvions faire autrement que

de mettre en opposition des actes diplomatiques qui se heurtent et qui dénotent, de la part de celui qui les a perpétrés, des intentions cachées que les événements n'ont que trop découvertes.

En effet, cette déclaration allait partager l'Europe en deux camps.

Nous verrons comment des deux champions, étonnés de se voir ennemis après s'être si longtemps entre aidés, celui qui est l'objet principal de cette étude, sut profiter d'une situation si nouvelle d'indépendance et de force.

Tout prend aussitôt un aspect sérieux de colère et d'attaque. L'embargo est mis, par le tzar Alexandre, sur les vaisseaux anglais; les scellés sont apposés sur les magasins des sujets de la Grande-Bretagne. D'Alopeus, ministre de Russie à Londres est rappelé, et lord Gower, ambassadeur d'Angleterre à Saint-Pétersbourg, qui ne peut croire à un tel revirement, hésite à abandonner son poste. Mais le parti est pris définitivement par le tzar. L'embargo est renouvelé le 30 novembre. De Caulaincourt, ambassadeur de France, arrive à Saint-Pétersbourg le 20 décembre; la rupture semble être décisive.

Le 24 février 1808, l'empereur Alexandre enjoint au Danemark et à la Suède de fermer la Baltique à l'Angleterre; et sur le refus de la Suède, forcée par sa situation vis à vis d'une puissance plus redoutable pour elle par mer que la Russie, cette dernière lui déclare la guerre; mais l'empe-

reur n'avait pas même attendu cette déclaration pour commencer les hostilités.

Le colonel russe Pasquich avait apporté, le 26 décembre 1807, à Saint-Pétersbourg, le traité de suspension d'armes de Slobosie, avec la Turquie, du 28 août, ratifiée depuis par le sultan. Le général Prozoroffskoï, qui commande les Principautés danubiennes, avait reçu l'ordre de l'exécuter, tout en restant sur la défensive.

La Russie, rassurée au midi, peut donc disposer de ses forces au nord. La Suède est encore vulnérable sur le continent; c'est de ce côté que la Russie va profiter de l'alliance de la France pour accabler une puissance qui a été pendant tant d'années son amie. Pour s'aggrandir et se fortifier, Napoléon, le nouveau Charlemagne, laisse un rival dangereux maître de deux Etats qu'il convoite, et qui autrefois, avec l'appui de la France, ont retardé les envahissements de ce rival.

Le général Buxhöwden avait organisé une armée en Litvanie en vue d'autres éventualités; une partie de cette armée est dirigée vers la Finlande. Dès le 9 février, 1808 le prince Gortschakoff avait passé la frontière à Aberfors, tandis que le général Toutschikoff la passait à Stroemfors, arrivait à Lovisa, où il s'emparait du port et des bâtiments qu'il contenait. Une rencontre a lieu entre les Suédois et les Russes à Forsby; la position est enlevée malgré la force des ouvrages et la difficulté des défilés. Une autre affaire très-chaude a lieu à Orimatilo le 14;

le 17, une autre plus sanglante à Okerals; enfin, après de nombreuses rencontres et des succès dus à la supériorité de leurs forces, les Russes entrent à Abo, capitale de la Finlande suédoise.

La Suède est aux abois; le roi appelle tous les hommes de 20 à 40 ans en état de porter les armes; et les Anglais ne sont point encore arrivés au secours des alliés qu'ils ont compromis.

La Russie est si certaine de la victoire, que déjà, le 16 mars, une déclaration de l'empereur Alexandre informe toutes les puissances de l'Europe qu'il regarde la Finlande suédoise comme une province conquise par ses armes, et qu'il la réunit pour toujours à son empire.

Un armistice avait été signé le 25 mars (6 avril) entre les Russes et les Suédois, à l'île de Lonnan, devant Sweaborg, mais il n'arrête les hostilités que fort peu de temps. Le 12 mai, les Russes s'emparaient de la grande île de Gotland, et les Suédois, qui avaient fait tous les efforts pour fortifier les côtes de Bothnie, et pour disputer les restes de la Finlande, se voyent enlever Sweaborg, sont rejetés derrière Uleaborg, et échouent dans une tentative pour reprendre Abo.

A la fin de juillet, les Suédois, chassés de la Finlande, tentent en vain d'y faire une descente; ils sont refoulés partout; ils commencent à se lasser d'une lutte inégale. Les 25, 27 et 28 septembre, malgré la forte position qu'ils occupent à Taivola,

ils sont encore battus; ils demandent une trêve qui leur est refusée, et la guerre continue. Le 25 novembre, une grande victoire est remportée par le général Toutschikoff sur la plus forte partie de l'armée suédoise; le général en chef Kamensky consent, avec le général Alden Krantz, une convention en vertu de laquelle les Russes doivent être mis en possession de toute la Finlande, ainsi que d'une partie de la Laponie suédoise, au-delà du fleuve Kémi.

Dès le 29 novembre, les députés des Etats de Finlande, ayant à leur tête le baron de Mannetheim, sont reçus par l'empereur Alexandre; ils se recommandent à sa magnanimité, et obtiennent l'espoir de conserver leurs priviléges et dignités; ils prennent congé de lui le 31 décembre.

Mais le roi de Suède n'avait point approuvé la convention, et la guerre ne fut pas discontinuée. Le 4 février 1809, les Russes prenaient les îles d'Aland, si importantes pour le passage du golfe de Bothnie, et le 10 (22 mars) Uméa, chef-lieu de la Bothnie occidentale; la paix, que l'on croyait prochaine, les Suédois l'ayant déjà conclue avec les Danois, tardait à se réaliser; d'autant plus que l'empereur lui-même, en allant visiter ses nouveaux sujets de la Finlande, n'avait laissé au roi de Suède aucune espérance de conserver cette province.

Au mois de mai, une révolution a lieu en Suède; le roi est remplacé par le duc de Sudermanie, qui s'empresse d'entrer en négociation; mais

la Russie persistant dans ses exigences : 1° la possession de la Finlande jusqu'à Kalix ; 2° l'exclusion des Anglais des ports suédois ; le duc ne put qu'en appeler de nouveau au patriotisme des Skandinaves, par une proclamation du 9 mai, qui justifie en même temps sa conduite.

Un corps suédois avait été détruit par le général Schouvaloff, le 2 mai ; le 15, une flottille russe était entrée dans Lofanfer avec 5 à 6 mille hommes de débarquement, et une autre escadre était à Lernosand, sur les côtes de l'Angermanie. Précédemment les Russes avaient remporté un grand avantage à Pitea ; le 18 avril, ils avaient traversé sur la glace du golfe de Bothnie l'espace de 40 werstes, et s'étaient emparés de 22 pièces de canon, de toute la flottille retenue par les glaces, et de 4 bataillons d'infanterie.

Cependant le duc de Sudermanie, en qui la nation a mis sa confiance, est proclamé roi de Suède le 6 juin, et l'ancien roi se retire volontairement à Gripsholm. Les Anglais paraissent enfin dans les parages de la Finlande, ayant mis à la voile de Karlskrona le 18 juin, et leur premier soin est d'envoyer un parlementaire au tzar. Le 8 juillet ils étaient à Kuxhawen et s'étaient avancés sur Catherinen-Lafen (Sainte-Catherine), sur les côtes de la mer Glaciale, près d'Arkangel, et y avaient pris les dépôts de marchandises de la compagnie russe sur la mer Blanche. C'était une première attaque sur le territoire russe.

Mais les auspices de l'Angleterre étaient alors peu favorables; et le cabinet de la Grande-Bretagne, pensant bien que la paix de la Suède avec la Russie, dont le baron de Stédingk se disposait à aller traiter à Saint-Pétersbourg, lui serait nuisible, en ce qu'elle pourrait exclure son commerce de la Baltique, entretenait une flotte assez importante à Kuxhawen.

En effet la Suède abandonnait son allié, qui n'avait pas su ou n'avait pas pu la secourir à temps, et elle cherchait à se rapprocher de la France, où le baron d'Essen était envoyé pour renouer les relations diplomatiques, et obtenir la médiation de Napoléon auprès d'Alexandre. Et, n'ayant plus à compter sur l'Angleterre, elle allait s'en détacher. On s'attendait à une bataille navale entre les escadres russes et anglaises qui se trouvaient près d'Hogland.

En quittant Arkangel, les Anglais s'étaient mis en croisière dans le golfe de Finlande, et ils avaient pris plusieurs bâtiments sortis de Riga et de Revel; ils paraissaient devoir attaquer Kronstadt avec leur flotte qui comptait alors 26 voiles réunies. A ces menaces, l'empereur Alexandre répondait encore par un ukase du 1er août, confirmant les principes déjà émis de la protection des neutres, propres à garantir des malheurs de la guerre l'intérêt des nations commerçantes; et, par l'envoi d'une flottille de 200 voiles, armée d'artillerie de gros calibre, il forçait tous les vaisseaux suédois, tant à voiles qu'à rames, d'évacuer le golfe de Bothnie.

Mais, pendant ce temps, les Anglais cherchaient à ruiner le commerce russe sur les côtes de la Kourlande, de la Livonie, de l'Esthonie, et à soulever les populations contre les Russes, leurs anciens conquérants.

Bien que les négociations donnassent l'espoir d'une conclusion prochaine de la paix entre la Suède et la Russie, cette dernière suivait le cours de ses succès, et, au commencement de septembre, une affaire très-chaude et très-opiniâtre avait lieu à Rattaw, dans laquelle les Russes avouèrent avoir perdu 1,500 hommes, en tués et blessés.

Enfin, la paix est signée le 5 (17 septembre) à Friederiksham. Cette paix, qui est l'objet de grandes réjouissances à Saint-Pétersbourg, a pour base l'abandon absolu de la Finlande et la rupture avec les Anglais. La ville de Tornéa et le fleuve de ce nom sont reconnus pour limites des deux monarchies. « Par cette paix, écrit le tzar Alexandre au général Balaschoff, les frontières de notre patrie sont reculées et garanties pour jamais de ce côté. »

Les côtes de la Kourlande, de la Livonie, de l'Esthonie, de l'Ingrie, de la Finlande sont mises dans un état de défense respectable ; la Russie établit un cordon pour empêcher l'introduction des marchandises anglaises. Le Danemark et la Suède prennent les mêmes dispositions.

Nous avons suivi, sans en interrompre le cours, la relation de ces évènements qui eurent lieu dans le Nord, pendant 1808 et 1809, et qui furent si pro-

fitables à la Russie. Nous ferons un aperçu rétrospectif sur ceux généraux de cet empire avant de revenir tout d'un trait à la lutte qui se continuait, bien qu'à l'abri de quelques trèves, entre la Russie et la Turquie, lutte qui, comme la première, avait été fatalement consentie par l'empereur des Français, pour contrebalancer l'Angleterre.

Pendant que l'Angleterre perdait son influence, et que le Danemark, malgré l'effroi qu'elle lui inspirait pour l'odieux attentat de Kopenhague, rentrait dans la ligue formée contre elle, les deux seules puissances prépondérantes de l'Europe s'entendaient pour faire leurs affaires.

Si d'un côté, la France s'augmentait de provinces qu'elle devait bientôt perdre, la Russie, pour des complaisances qu'elle ne tarderait pas de retirer, augmentait définitivement son territoire; et le traité de Tilsit, qui eut dû lui imposer des sacrifices, lui valut au contraire des avantages : le premier fut dans la cession de la province de Bialystok que Napoléon enlevait à la Prusse, au lieu de la rendre à la Pologne à laquelle elle avait été enlevée. Cette province, entre celle de Grodno à l'est, et celle de la Pologne au nord, à l'ouest et au sud, augmentait la Russie de 155 kilomètres sur 88, d'un pays fertile, et d'une population de plus de 200,000 habitants.

Mais pour combattre l'Angleterre en Portugal et en Espagne, il fallait que Napoléon s'assurât lui-même de la tranquillité au nord; il ne supposait

pas que la Prusse et l'Autriche pussent se relever des coups qui les avaient frappés en 1805, 1806 et 1807; l'amitié d'Alexandre lui devenait nécessaire, et il lui sacrifiait des intérêts dont il ne sut pas assez, peut-être, mesurer l'importance.

Le 27 septembre 1808, les deux rivaux, devenus alliés, se donnent carte blanche pour leurs agrandissements réciproques, pourvu que l'Angleterre soit ramenée aux principes de la liberté des mers. Nous avons vu par les évènements déjà racontés, et nous verrons par ceux qui suivront, leur concordance avec l'amitié jurée à Erfurt, en face des rois et des princes qui leur firent la cour pendant quinze jours, et cimentée déjà par le renvoi des prisonniers russes, qui arrivaient à Saint-Pétersbourg le 20 juillet, bien portants, bien couverts, et heureux de l'accueil qu'ils avaient eu en France.

Le prince Kourakine était venu en France comme ambassadeur; et déjà, en janvier 1809, le duc de Vicence, ambassadeur français en Russie, assistait à la réception des députés de la Finlande, et consacrait, par sa présence, l'envahissement d'Alexandre.

Au mois de mai, la mort du dernier descendant de Biren, laissait sans contestation au pouvoir de la Russie la Kourlande, sujet d'anciennes querelles avec la Suède, le Danemark et la Pologne. Mais alors aussi la Russie faisait cause commune avec la France contre l'Autriche, qui s'était armée, à l'instigation de l'Angleterre, afin de faire retirer d'Espagne et de Portugal les troupes qui gênaient sa

domination; et elle s'associait, au mois de juin, aux réjonissances et aux actions de grâces que le duc de Vicence célébrait à Saint-Pétersbourg pour les premiers succès des Français. Bien plus, par le même traité d'alliance offensive et défensive d'Erfurt, la Russie devait coopérer, conjointement avec la Pologne, aux opérations contre l'Autriche; et en effet, vers le 20 du mois de mai, les Russes passaient la frontière, se dirigeant vers la Galicie en même temps que le général en chef polonais Poniatowski reprenait sur les Autrichiens les provinces polonaises.

L'empereur Napoléon se plaignit des retards de son allié, qui aurait dû se montrer plus tôt pour empêcher une démonstration de l'Autriche contre la Pologne; car le grand-duché de Varsovie devait être le premier théâtre de l'agression de l'Autriche.

Dès les premiers jours d'avril, le prince Ferdinand d'Autriche se disposait à attaquer le grand-duché de Varsovie, qui, de son côté, par de fortes levées, et par l'organisation de la garde nationale, à laquelle furent appelés tous les hommes de 16 à 60 ans, s'était préparé, non-seulement à répondre à cette attaque, mais même à la devancer pour seconder les Français.

Le 17 avril, le ministre de la guerre Poniatowski reçut de l'archiduc Ferdinand une déclaration de guerre imprimée en langue française, datée du 14. Trois heures après, les régiments d'infanterie et de cavalerie qui se trouvaient à Varsovie, ainsi qu'un

fort train d'artillerie, se mirent en marche pour se porter au-devant de l'ennemi avec lequel quelques rencontres avaient déjà eu lieu. La garde nationale occupa tous les postes de la ville, car partout les troupes suivirent la même direction.

Le 19 avril, le gros des deux armées se rencontra à Raszyn; trois fois les Autrichiens furent repoussés par les Polonais qui restèrent maîtres du champ de bataille; néanmoins Poniatowski, ne jugeant pas ses forces suffisantes, se replia sur Varsovie, où il fut suivi de près par l'archiduc. Pour éviter des combats qui eussent été funestes à la capitale, on signa un armistice de 48 heures. Warsovie dut être évacuée par les troupes de Poniatowski auquel on laissait son armée, son artillerie, en même temps que ses positions sur la rive droite de la Vistule, Praga, Serock et Modlin.

Cette situation ne pouvait durer longtemps; le 25 avril, le prince Ferdinand ayant voulu manœuvrer par la gauche de l'armée polonaise, celle-ci le reçut vivement, lui tua beaucoup de monde et lui fit environ sept cents prisonniers. Le 3 mai, ce furent les Polonais qui, à leur tour, attaquèrent la tête de pont des Autrichiens à Gora, l'enlevèrent à la bayonnette, prirent 3 pièces de canon, 2 drapeaux, et firent 2,000 prisonniers.

Les troupes polonaises, se trouvant maîtresses de la rive droite de la Vistule, entrèrent en Galicie, et occupèrent les cercles de Stanislawow, Siedke et Biala. Ce fut à ce moment que les Polonais appri-

rent avec enthousiasme les succès des Français; ce qui doubla leur ardeur et découragea les Autrichiens. Le 12 mai, le prince Ferdinand partit pour aller secourir Vienne, et rejoindre l'archiduc Charles.

Le 24 mai, le prince Poniatowski s'emparait de Sandomir et de la forteresse de Zamosc, de Iaroslaw, interceptait les communications entre Krakovie et Leopol ou Lemberg, et assurait déjà à son armée la possession des trois quarts de la Galicie. L'armée russe entrait, en même temps dans cette province, avec des troupes tirées des Principautés, marchant en trois colonnes; l'une de Wlodzimierz sur Pulawy; l'autre de Brzesc sur Biala, et la troisième de Drobiczyn sur Wengorow.

Ce ne fut que dans la nuit du 1er au 2 juin que les Autrichiens évacuèrent Varsovie, où la division russe Zayonzech arriva le lendemain et fut accueillie favorablement par le peuple. Le 10 juin, tout le territoire polonais était évacué par les Autrichiens.

A leur tour, les Polonais occupèrent, le 20 juillet, Krakovie, dont le gouvernement fut remis au général Sokolniçki; et un armistice fut conclu entre les deux armées. Déjà les forces des Polonais en Galicie et dans la province de Krakovie s'élevaient à 40,000 hommes, et les levées continuaient. Le prince Radziwil formait en Litvanie, à ses frais, un régiment de cavalerie, et toute la population montrait la plus grande ardeur pour renforcer l'armée qui, à la fin de décembre, en prenant ses quartiers d'hi-

ver, était forte de 60,000 hommes, composée de 26 régiments, tant infanterie que cavalerie, 1 corps d'artillerie à pied et à cheval, 6 bataillons d'infanterie de régiments réformés et 1 corps de vétérans et d'invalides.

La Nouvelle-Galicie et le cercle de Zamosc furent partagés en quatre départements qui, d'après le traité de Vienne, rentrèrent dans le grand-duché de Warsovie. La constitution du 22 juillet 1807 et le code Napoléon, adopté, comme on l'a vu, pour la Pologne, furent appliqués à ces quatre départements.

Jusqu'à 1812, le grand-duché développa ses institutions sous la paternelle administration du roi de Saxe, qui vint souvent à Varsovie et qui s'y trouvait encore à la fin de 1811, au moment où déjà les bonnes relations de Napoléon avec Alexandre se desserraient, et où l'on présageait les événements qui seront l'objet du chapitre suivant, qu'il ne dépendit pas des Polonais de conjurer, et dans lesquels ils firent de suprêmes efforts pour défendre les Français protecteurs de leurs propres intérêts.

A l'ombre d'une paix de près de cinq ans, la Russie n'avait à son tour cessé de prospérer; le commerce avait pris un grand développement tant à l'intérieur qu'aux extrémités de l'empire; un traité favorable avait été conclu avec le Brésil; des conventions avantageuses étaient arrêtées avec les États-Unis; Kruscnstern rentrait de ses voyages d'exploration pour la Russie; les relations avec la

Chine s'étaient agrandies, et de nombreuses caravanes étaient parties de l'Irtich pour ce pays; un second traité avec la Suède, du 8 novembre 1810, avait fixé de nouvelles limites encore plus avantageuses aux Russes, et procuré à ceux-ci le passage libre par le chenal du port de Rustchann à la grande mer. Par le traité de Vienne du 14 octobre 1809, la Russie avait également obtenu sur l'Autriche la partie de la Galicie qui touchait à ses frontières, dont les limites furent tracées par un acte dressé à Leopol, le 7 mars 1810.

Au-dessus de tous ces avantages et de bien d'autres, qu'il serait trop long de détailler dans un aperçu historique de la nature du nôtre, il en est un qui domine, et dont l'importance ne se fait que trop ressentir aujourd'hui, ce sont des succès dans la lutte soutenue, en Europe et en Asie, contre la Turquie, qui, comme on l'a vu, et comme on le verra, avait été abandonnée par la France, son ancienne alliée, à son adversaire le plus constant et le plus redoutable.

L'ambassadeur de France, de Caulaincourt, en obtenant de la cour de St-Pétersbourg la confirmation de l'armistice de Slobosie, n'avait fait que masquer l'harmonie entre la Russie et la Turquie. Si la première en éprouvait les bienfaits par la libre navigation de la mer Noire, la Turquie n'y paraissait rien gagner. Les Serbiens ne respectaient point la suspension d'armes, et les Russes continuaient d'occuper les Principautés. Le sultan s'était vu forcé

de faire augmenter le corps d'armée du grand vizir à Schoumla et Andrinople ; et les Anglais, en représailles de l'entente de la Porte avec la France et la Russie, bloquaient toutes les côtes jusqu'aux Dardanelles, faisaient une tentative sur l'Égypte, ravageaient les îles de l'Archipel.

Enfin les choses en étaient à ce point, que le 2 avril 1808, les Russes semblant vouloir consolider leur établissement en Valaquie, le général Miloradowitsch avait notifié au Divan de cette province que l'hospodar Ypsilanti n'avait pas d'ordres à donner, et qu'un comité de quatre principaux boyars administrerait sous l'autorité russe; d'un autre côté, à la même époque, un conseiller d'état russe prévenait à Belgrade les Serbiens que l'armistice confirmé à Slobosie le 28 août 1807, pour sept mois, était expiré le 28 mars, et que la Porte n'ayant pas accédé aux demandes de la Russie, les Serbiens, compris dans l'armistice, devaient faire leurs préparatifs de guerre.

Aussi Tscherni ou Czerni-Georges était venu prendre leur commandement; et la Porte faisait de nouvelles dispositions pour la guerre ; mais l'armistice fut prolongé, et les Russes qui déjà avait quitté leurs cantonnements y étaient retournés. Quoiqu'il en fut, des troupes turques arrivaient toujours pour fortifier l'armée du grand vizir. Moustapha Bairaktar venait d'être nommé à cette dignité et faisait garder la rive droite du Danube, pendant que les Russes conservaient la rive gauche; entretenaient leurs rela-

tions avec les Serbiens; que le sénat appelait aux armes tous ceux que leur âge mettait en état de les porter; que par leurs intrigues les Russes soulevaient sur les frontières de la Thessalie et de la Macédoine, leurs coreligionnaires grecs, lesquels, sous les ordres de Nicolas Csarrpulo s'étaient révoltés et réunis à Zapargia sur le mont Olimpe, au nombre de 12,000; et que de plus, le pacha Widdin se révoltait sous les mêmes influences.

Une révolution intérieure, non moins dangereuse que tous les périls qui menaçaient la Turquie, allait encore augmenter les embarras de cette position. Le 28 juillet, Moustapha Bairaktar, commandant les forces ottomanes sur le Danube, arrive à Constantinople avec 8,000 hommes dévoués; il assemble le muphti, les ulémas, les ministres, prononce la destitution du sultan Moustapha et redemande Selim. Sur le refus de le lui livrer, Bairaktar monte à cheval à la tête des troupes et des ministres; il marche sur le sérail. Le sérail se ferme; bientôt il se rouvre, mais pour livrer le cadavre de Selim à ceux qui l'avaient demandé. Le sultan Moustapha n'est pas moins déposé, et son frère puîné, cousin de Selim, Mahmoud est proclamé grand-seigneur. Cependant la tranquillité se rétablit promptement; un assez grand nombre d'amis de Moustapha ont la tête tranchée, et les partisans de Bairaktar sont appelés aux principaux emplois. Le 8 août, la mère du nouveau sultan fait son entrée solennelle au sérail, et le sultan détrôné est renfermé où était Selim. Le 11, l'inaugu-

ration du nouveau sultan a lieu en grande pompe.

Si les hostilités étaient de fait suspendues entre le tzar et le sultan, l'armée russe n'avait pas moins un camp entre Moczeck et Rosone en Bessarabie. Le quartier général était à Yassy, en Moldavie ; le camp principal était à Taganrog. En Valaquie, les Russes formaient un cordon depuis Ialonitz jusqu'à Tugosyl. En Asie, l'armée de Grusinie et du Kaukase avait été augmentée de plus de 20,000 hommes. Les Russes qui étaient à Venise depuis la dernière guerre, avaient traversé l'Autriche et s'etaient rendus en Valaquie, où un renfort de plus de 25,000 hommes était déjà arrivé, on comptait, au mois d'août 1808, plus de 80,000 hommes à l'armée russe du Danube.

A cette même époque, les Serbiens, ne pouvant rien entreprendre sans les Russes, avaient consenti à Brackni une suspension d'armes, d'après laquelle ils avaient dû repasser la Morava.

Les Anglais font de nouvelles tentatives pour se rapprocher de la Porte-Ottomane; mais leur ministre Adair n'est point reçu à Constantinople, le blocus des Dardanelles continue, et les Turks se mettent en état de défense de ce côté.

Le sultan Mahmoud paraît vouloir suivre la politique de Sélim ; il veut abolir le corps des Janissaires et lui substituer des troupes exercées à l'Européenne. Les Janissaires qui ne voudront pas s'enrôler dans les nouveaux corps des Seïmens recevront la paie leur vie durant, mais leurs priviléges ne passeront pas à leurs enfants. Les officiers étran-

gers instructeurs employés par Sélim sont rappelés.

Mais de nombreuses conspirations ont lieu contre le sultan, le grand vizir Bairaktar sévit avec rigueur. Un règlement émané de lui, défend d'appliquer à l'avenir aux Chrétiens le nom de *Giaur* ou *Mécréant*, parce que, dit-il, tous les Chrétiens, de quelque parti qu'ils soient, honorent le même Dieu que les Mahométans révèrent.

Mais de tels changements ne font qu'exciter un peuple trop fanatique encore; dès le 18 novembre, des mouvements séditieux avaient lieu à Constantinople. Le 15, l'insurrection éclata contre les Seïmens. Il y eut entre eux et les Janissaires des combats acharnés. Le feu fut mis aux casernes des nouvelles troupes et se répandit bientôt dans la ville. Le grand visir fit les plus grands efforts pour arrêter les combats et l'incendie; mais Bairaktar abandonné même des siens, fut obligé de se réfugier au sérail. Les Janissaires en escaladent les murs. Mahmoud pour conserver sa vie promet d'abolir le corps des Seïmens : Bairaktar dût être sacrifié. Les Janissaires firent éclater leur joie par leurs cris en apprenant sa mort. Plus de trois mille habitants périrent par les flammes; on a néanmoins, au milieu de cette révolte, respecté les envoyés étrangers, tous les Francs et Européens.

Le 30 novembre, la tranquillité était rétablie. Un nouveau grand vizir était autorisé à pousser avec vigueur les préparatifs de la guerre contre la Rus-

sie et contre les Bosniaks qui s'étaient mis en insurrection.

Cependant, le 8 décembre, on annonçait l'ouverture d'un congrès pour la paix à Iassy, où des plénipotentiaires Turks sont envoyés le 23 dudit mois.

Le 14 janvier 1809, le nouveau grand vizir est déposé sur les instances des Janissaires, auxquels le Sultan a du céder en nommant Youssouf-Pacha à cette dignité.

Outre ces embarras, un fait qui allait amener la rupture des négociations entamées avec la Russie, ne tarda pas à changer la politique de la France, et à justifier son abandon des intérêts turks, quoique les circonstances pussent être une excuse suffisante à la détermination du Sultan.

L'internonce d'Autriche, suivant les instructions de son cabinet, qui dès lors préparait son agression contre la France, fait entendre au Divan que les Russes étant les ennemis naturels de la Turquie, celle-ci se trouvera plus en état de leur résister en faisant la paix avec l'Angleterre; que cette puissance pourra faire traverser le Bosphore par ses vaisseaux et attaquer la Krimée; que Napoléon avait trop d'ennemis sur les bras pour porter secours à la Porte; que du reste, il était présentement l'allié de la Russie, etc.

Une flotte anglaise apparut sur ces entrefaites, sa vue intimida le Divan, et la Porte déclara, le

13 janvier 1809, qu'elle était décidée à faire la paix avec la Grande-Bretagne. Cette disposition indigna tous les Francs et les Russes qui, disaient-ils alors, n'auront plus de raison de ménager la Turquie par considération pour Napoléon, l'allié de leur empereur.

L'ambassadeur anglais Adair entra à Constantinople le 27 janvier, et le 12 février ce traité fut conclu; il portait : « Art. 1er. Cessation des hostilités. — 2. Remise des places occupées par les Anglais. — 3. Renouvellement des traités. — 11. Défense aux vaisseaux de guerre d'entrer dans le détroit des Dardanelles et de la mer Noire. »

On avait appris l'arrivée des envoyés Turks à Iassy, mais on ne comptait plus sur le succès de leur présence.

Malgré cette position critique, les janissaires continuaient de créer à la Porte de graves difficultés : un de leurs corps était parti d'Andrinople, ayant un pacha à sa tête, s'était fortifié à Nissa, et on s'attendait à une fâcheuse collision avec les Seïmens, et rien ne faisait espérer des chances favorables à la Turquie, quand la Russie avait 100,000 hommes préparés et pouvait compter sur 40,000 Serbes (Serbiens).

En effet, le 25 mars (7 avril), les négociations furent rompues, la première condition posée par la Russie ayant été la possession des Principautés situées sur la rive gauche du Danube, qu'elle occupe depuis trois ans, et où elle a fait des établis-

sements considérables; et la deuxième, le renvoi immédiat des ministres anglais.

Le 30 mars, déjà les Russes se disposent à passer le Danube, ils font leur jonction avec les Serbes à Sophia, et bientôt Slobosie, près de Giurgewo, est enlevé, avec les canons qui garnissent les retranchements. Une bataille sanglante et vivement disputée a lieu entre Sophia et Andrinople; mais les Russes, occupés au Nord avec la Suède, et forcés de détacher une partie de leurs troupes pour se rendre en Pologne et en Galicie, comme on l'a vu plus haut, poussent faiblement l'attaque : il parait, en outre, que des débordements extraordinaires du Danube avaient dû faire suspendre en partie les opérations. Elles ne purent être reprises qu'au mois d'août. Les Russes établirent alors un pont près de Galatz, et passèrent le Danube le 6 août. Les Turks n'opposèrent qu'une faible résistance et se retirèrent à Isaktscha, qu'ils évacuèrent le 9, devant le général Saas. Le 13, le même général prit possession de la forteresse de Toultscha, ce qui permit à la flottille russe qui était à l'embouchure du Danube, au nombre de 44 bâtiments, d'entrer dans le fleuve et d'agir contre Ibrailov. Le 15 août les Russes se portèrent, avec le quartier-général, de Galatz à Matschin.

Le feld-maréchal prince Prozoroffskoï étant mort le 20 août, le prince Bagration le remplace dans le commandement en chef de l'armée de Moldavie.

De son côté, le comte de Langeron fait un mou-

vement en avant sur Giurgewo, et une affaire assez sérieuse, mais sans résultat, a lieu entre les Russes et les Turks.

Le 15 septembre, le général Miloradovitsch rencontre les Turks près de Rassowa; ils avaient un camp fortifié dans cette position. Le 16, le prince Bagration fait attaquer les retranchements; la résistance fut vive et l'affaire sanglante. Les Turks perdirent plus de 2,000 hommes, leur camp, leurs canons, plusieurs drapeaux; ils durent se retirer sous Silistrie.

Le 20 septembre, le général en chef s'avança jusqu'à 6 verstes de Silistrie et en fit approcher la flottille. Le même jour, la place de Mangalia, sur la mer Noire, fut prise avec ses approvisionnements. Le 22 septembre Ismaël-Pacha fut attaqué à Kowarna; il fut battu et obligé de s'enfuir vers la route de Warna et de Bazardjik. Les Russes trouvèrent de grands approvisionnements à Kowarna. Les Turks durent se jeter dans les Balkans. Le 5 octobre, ils s'étaient avancés de Rouschtschouk sur Silistrie. Le général Ratoff, envoyé contre eux, les battit complétement et les força à la retraite.

Du côté de la Serbie, les Turks avaient eu quelques succès, et, poussé jusqu'à Jakodina, au-delà de la Morava; leur avant-garde était à Passarowitz. Tscherni-Georges et le général russe Mirkovitsch font envoyer des secours aux Serbes, des bords de la Drina. Mais la prise d'Ismail fut le dernier coup

porté aux Turks dans la campagne de 1809.

Celle de 1810 ne tarda pas à s'ouvrir. Le 20 janvier, les Russes s'avancent de nouveau contre Silistrie et Giurgewo, et la Porte réunit toutes ses forces et de nombreux approvisionnements.

Silistrie était sérieusement menacée, ainsi que les autres places sur le Danube ; et pendant que les Serbes, à *l'ouest*, traversaient ce fleuve à Orsowa, réunis aux Russes, ceux-ci, sous le général en chef comte Kamensky, qui avait remplacé le prince Bagration, poursuivait ses opérations à *l'est*. D'Hirschowa il s'était avancé sur la mer Noire; son frère s'était déjà emparé de Kustindji, Mangalia et Kovarna, et le séraskier Piglivan avait été refoulé sur Bazardjick. Cette dernière place est vivement attaquée, et, bien que valeureusement défendue, elle est emportée; on assure que 8,000 Turks restèrent sur la place, et que 1,500 seulement, parmi lesquels se trouvait le séraskier, furent faits prisonniers. Schoumla se trouvait ainsi découvert, et on pouvait s'approcher de Warna.

En même temps, un autre corps russe effectuait son passage à Tourtoukai et venait augmenter les moyens d'attaque contre Silistrie, qui se rendit par capitulation le 30 mai 1810. C'était la première fois que cette ville se rendait aux Russes. Ils y trouvèrent 200 pièces de canon.

Le général en chef s'avança sur Schoumla, fit cerner Rouschtschouk et attaquer Rasgrad, dont il s'en empara en faisant 3,000 prisonniers. Au

6 juin, trois semaines après le passage du Danube, les bords de ce fleuve étaient occupés jusqu'au-delà de Rouschtschouk, et la côte de la mer Noire jusqu'à Warna.

Le 10, le grand-vizir est attaqué sur les hauteurs en avant de Schoumla et obligé, en abandonnant toutes ses positions, de se retirer dans la forteresse. Le 12, les Turks firent une sortie vigoureuse; on se battit à outrance toute la journée. Un autre combat terrible eut lieu deux jours après. Le 18, les Russes s'emparèrent de Djuma, et, le 22, du chemin qui conduit de Schoumla à Constantinople, par Gseli-Korack.

D'un autre côté, les Russes qui avaient passé le Danube par l'île d'Olmaré, le 5 juin, et s'étaient réunis aux Serbes, avaient commencé leurs opérations et s'étaient avancés vers le corps d'armée principal. Le 27, le général en chef s'empare d'Eskistamboul, sur la route de Schoumla à Kasani, et complète le blocus du camp turk.

Le 22 juillet, Rouschtschouk est attaqué avec vigueur par les Russes, mais ils échouent, bien que les Turks soient presque sans approvisionnement et qu'il leur reste à peine pour dix jours de vivres.

Le 23 juillet, 30,000 Turks sortent de Schoumla, livrent une bataille sanglante; malgré leurs efforts, ils ne peuvent se faire jour et sont rejetés dans leur camp après avoir éprouvé une grande perte.

Rouschtschouk résistait toujours; le 25 août, la

garnison fait une sortie pour faciliter l'arrivée d'un renfort qu'elle attend et qui n'arrive pas; le 28, elle renouvelle la même tentative. Ce renfort s'approchait en effet, et il était considérable, car on le porte à 40,000 hommes, et de plus, Akhmet-Pacha avait pu sortir de Schoumla avec d'autres troupes. Le général en chef russe vient attaquer cette armée avec la majeure partie de ses forces. Le 7 septembre, à cinq heures du matin, douze de ses meilleurs bataillons, soutenus par une artillerie formidable, se jettent dans les retranchements des Turks, qui sont surpris par un si brusque choc, à une heure si matinale. Leurs rangs ne peuvent se former : ils sont terrifiés, et, saisis d'une panique à laquelle tous cèdent, ils fuient; mais entourés de toutes parts, ils ne peuvent se faire jour, ils capitulent. En neuf heures de temps, une armée si nombreuse est dispersée et détruite. Akhmet-Pacha est fait prisonnier avec plus de 5,000 hommes. Tout le camp, armes, bagages, artillerie, 178 drapeaux, tombèrent au pouvoir des Russes. Plus de 5,000 cadavres jonchaient le terrain serré où les Turks avaient combattu.

A la suite de cette affaire, la forteresse de Schistow se rendit, et toute la flottille turque fut prise. Et enfin Rouschtschouk et Giurgewo durent succomber.

Pendant que tout ceci se passait sous Rouschtschouk, le corps russe et serbien emportait, le

3 septembre, la place de Bano, le 13 Kladowa, le 18, Orkava, le 19, Praova.

Le 9 (21) octobre, le général en chef russe se dirigeait de Rouschtschouk sur Nicopoli, où il arrivait le 14 (26), et s'en emparait le lendemain sans résistance. Le 29 octobre, Widdin succombait à son tour devant l'armée russo-serbe.

Un parlementaire russe se rendit, après tous ces succès, au camp du grand-vizir, pour entrer en pourparlers; mais les Turks ne se laissent point abattre par ces revers; et on continue à Constantinople les préparatifs de défense, pendant que les Russes cherchent à profiter de tous leurs avantages, en s'avançant vers les Balkans, en s'emparant de Plewna, Loeva et Selwi.

L'hiver suspend les hostilités, et cependant un nouvel échec vient frapper, à Lafiza, le 31 janvier (11 février) 1811, le général turk Vely-Pacha, commmandant 15,000 hommes, dont le général comte de Saint-Priest tue près de 4,000, enlève 3,600 prisonniers, avec 46 drapeaux et 16 canons.

La Porte-Ottomane fait tous ses efforts pour reconstituer l'armée de Roumélie, mais, de toutes parts, elle éprouve de graves difficultés. Des troubles sérieux ont lieu en Albanie, en Natolie, à Bagdad. Les Janissaires se battent entre eux à Constantinople, le 8 mars, et au mois de mai, ils commettent toute sorte d'excès contre les habitants de la capitale. Les Mamelouks sont massacrés en Égypte. Les Wahabis continuent d'occuper

la Mecque et Médine. Tout semble en désorganisation, et les choses en sont arrivées à ce point, que, disent les journaux du temps, les plus riches Turks se faisaient enterrer à Skoutari, de l'autre côté du Bosphore, persuadés par une tradition superstitieuse qu'il viendra, un jour prochain, à Constantinople, un vainqueur étranger et infidèle, qui profanera les tombeaux des Musulmans.

Cependant, le sultan Mahmoud ne se laisse point abattre. Il ne néglige, ni sa flotte, ni son armée; il a encore seize bâtiments de guerre dans la mer Noire. L'armée de Roumélie se recrute des Asiatiques venus des contrées les plus éloignées, et son effectif est déjà assez important pour que le grand-vizir Akhmed-Aga puisse partir, le 4 avril 1811, d'Andrinople pour Schoumla, et pour que Warna soit ravitaillée.

De son côté, le nouveau commandant des Russes, Koutousoff, au lieu d'entreprendre une campagne active, s'occupe à faire réparer les fortifications d'Ibraïlow, d'Ismaïlow, de Kolowalt, vis-à-vis de Silistrie, et de Turnow, vis-à-vis de Nikopoli. Il semble que déjà la lutte avec l'Europe, qui va commencer en 1812, préoccupe les pensées d'Alexandre, et que toutes ses dispositions se préparent contre des ennemis plus nombreux et plus redoutables, certain que les Turks, écrasés dans la campagne de 1810, ne pourront se relever de longtemps, et que sa domination sur les Principautés danubiennes est consacrée en fait, si ce n'est en droit.

Mais l'énergie persistante des Turks allait le détromper. Déjà, un corps de 60,000 hommes s'était rassemblé, animé par une ardeur fanatique et l'excitation à la vengeance. Cette armée s'approche de Rouschtschouk, que le grand-vizir veut reprendre. Le général en chef russe est forcé de passer le Danube, le 19 juin, pour couvrir cette place; il prend position à environ une lieue de ses remparts. Le 22 juin, à cinq heures du matin, le grand-vizir sort de son camp retranché et attaque l'armée impériale. Les Turks se battent avec acharnement depuis six jusqu'à huit heures, mais ne peuvent faire reculer les Russes. A neuf heures, toute la cavalerie turque, forte de près de 30,000 hommes, se précipite sur la gauche et la déborde. Les rangs des Russes sont rompus. Ils se retirent sur la place, poursuivis par les Turks, qui arrivent en même temps qu'eux sous les murs de la ville, dont la garnison a peine de défendre l'entrée. A onze heures, Koutousoff et Vorontzoff furent obligés de se mettre en retraite, harcelés avec acharnement. Le général en chef, ne pouvant résister à la masse des Turks et conserver Rouschtschouk, fit détruire la ville, raser les fortifications, et repassa le Danube avec l'armée et les habitants, qu'il entraîna à sa suite.

Du côté de la Servie, des succès relèvent aussi le courage des Turks; ils passent sur la rive gauche du Danube, près de Widdin, et ils remportent d'importants avantages les 3 et 15 août.

Les Turks avaient également passé le fleuve à Slolbosie. Ils sont attaqués par les Russes le 8 septembre; mais il les reçoivent si vigoureusement que ceux-ci sont obligés de battre en retraite devant les 15,000 hommes qui leur sont opposés.

L'hiver devint rude très-promptement, et les opérations cessèrent jusqu'au mois de février 1812, époque à laquelle les Russes passent le Danube à Sistow, et vont y piller et brûler les marchandises. La Porte, qui redouble d'efforts, voit considérablement augmenter son armée et sa flotte, portée alors à vingt-six bâtiments de guerre.

Mais un autre ordre d'événements va s'ouvrir. Les Russes ont besoin de toutes leurs forces : ce sont eux qui demandent la paix si durement refusée jusqu'ici. Le traité de Boukharest, du 16 (28 mai) 1812, remet les choses en l'état ancien, avec la ligne du Pruth pour limites. Cinq ans de guerre, la ruine des deux Principautés, la destruction d'armées nombreuses, l'affaiblissement de l'empire turk, tels sont les résultats négatifs d'une agression injuste. Tristes résultats de l'ambition moskovite.

En Asie, des combats et des rencontres eurent lieu entre les Russes, les Turks et les peuplades du Kaukase leurs alliées.

Les Tscherkess dépassèrent le Kouban, au commencement de 1809. Les Russes, pour les repousser, s'emparèrent d'Anapa, et, les ayant tournés, leur proposèrent de les laisser en paix s'ils

voulaient s'engager à abandonner la cause des Turks; mais ils repoussèrent ces offres, en disant qu'ils avaient juré d'être les éternels et implacables ennemis des Russes. Ils furent poursuivis et perdirent un grand nombre des leurs. Le général Boursack ayant passé le Kouban, incendia un grand nombre de bourgs et de villages. En novembre 1809, les Russes prirent Poti sur la côte orientale de la mer Noire, après une affaire sanglante dans laquelle le séraskier schérif pacha fut écrasé.

Vers le commencement de 1810, le tzar de l'Imirétie ayant fait cause commune avec la Turquie, est attaqué par le général Tormassoff, qui remporte sur lui une victoire décisive et lui fait mettre bas les armes. Le tzar Salomon se soumet à la générosité de l'empereur Alexandre et est amené à Tiflis. Le prince, le clergé et le peuple, au nombre de 40 000 familles, prêtent serment de fidélité. Onze forteresses garnies d'artillerie et importantes par leurs positions sont occupées par les Russes. Cette soumission de l'Imirétie garantit les frontières de l'empire russe de toute entreprise hostile de la Turquie.

A la fin de la même année, les Russes obtiennent des succès en Grusie contre les Turks et les Persans. Le général Tormassoff, dans la nuit du 4 au 5 septembre, emporte près d'Akalkhalaky un camp rempli de richesses et de tentes magnifiques. Une partie est brûlée dans l'impossibilité de pouvoir les emporter; et, vers la même époque, la forte-

resse de Sokum est prise par les Russes, et les Géorgiens dispersés sont forcés de faire leur soumission.

L'empereur Alexandre, se considérant comme maître, sans contestations autres que les soulevements partiels des peuplades insoumises du Kaukase, faisait étudier par les ingénieurs Engelhard et Parron tout l'espace qui sépare la mer Noire de la mer Kaspienne, dans le but de s'assurer du niveau de ces deux mers, afin de déterminer le tracé d'un canal de jonction.

CHAPITRE IX

1812 à 1825. — Alexandre Ier.

On a vu dans le chapitre précédent les résultats, favorables pour la puissance russe, de l'alliance de l'empereur Alexandre avec Napoléon. Seuls, on peut le dire, ils dominaient alors le continent. Mais de tels antagonistes ne pouvaient rester longtemps sans trouver, dans une rivalité ombrageuse, des causes de désaccord, et, bientôt, d'une guerre qui devait amener la chute de l'un des deux.

Napoléon avait trouvé, sans doute, qu'Alexandre dépassait, par ses envahissements, les conditions de leur traité ; et, le dernier, que l'empereur des Français, à l'apogée de sa gloire et de son bonheur, cherchait trop à imposer, aux puissances sous ses ordres et à son rival, ses volontés et ses représailles contre la résistance opiniâtre et systématique du

cabinet britannique à reconnaître les faits accomplis en France et à les consacrer; et contre ses prétentions de vouloir seule dominer sur les mérs.

L'empereur Alexandre était convenu lui-même, dans sa déclaration du 21 octobre 1807, que les reproches de Napoléon contre l'Angleterre étaient fondés, et que le cabinet de Saint-James avait seul mis obstacle à la paix générale, objet des vœux des deux souverains réunis à Tilsit et à Erfurth. D'après les notes échangées entre le ministre des affaires étrangères, l'ambassadeur russe Kourakin et l'ambassadeur d'Angleterre, les 17, 18, 25, 27, 29 avril, etc., toutes restant comme des actes irrécusables au *Moniteur* du 8 juillet 1812, il est avéré que les dispositions de Napoléon n'étaient point changées. (*Note* 11.)

Mais il n'en était pas de même d'Alexandre. La lutte avec la Suède et avec la Turquie, dans laquelle l'Angleterre avait soutenu les adversaires de l'empereur de Russie, avait fait éprouver des dommages sensibles à son commerce de la Baltique et de la mer Noire. S'il avait triomphé sur terre, avec le consentement de Napoléon, il se voyait réduit, sur mer, à des pertes qui lui étaient très-préjudiciables, et qui empêchaient ses relations commerciales avec les États-Unis, le Brésil, le Portugal. Il avait assez gagné avec son antagoniste, il espérait d'autres avantages en se liguant contre lui.

On entendait l'orage gronder depuis près d'une année; et, de part et d'autre, on prenait ses dis-

positions en prévision d'une guerre prochaine.

Du côté de la Russie, l'Angleterre offrait ses subsides et ses bons offices pour procurer une paix honorable et profitable à sa nouvelle alliée dans ses différents avec la Porte-Ottomane et la Perse, et de manière à rendre libres toutes ses forces contre son puissant ennemi.

Du côté de la France, Napoléon, trop confiant dans les semblants d'amitié des puissances qu'il avait vaincues, cherchait à resserrer son alliance avec elles. Un traité, du 24 février 1812, avec la Prusse, et du 14 mars, avec l'Autriche, lui assurait toute l'Allemagne; et il voyait une avant-garde dévouée dans les Polonais du grand-duché de Varsovie, confié à son plus fidèle ami le roi de Saxe. 678,000 hommes, dont 322,000 Allemands, étaient, à l'époque du 1er juin 1812, prêts à se mettre en campagne pour aller se mesurer avec l'opiniâtre Alexandre qui, sans vouloir entrer en explications, était parti de Saint-Pétersbourg le 22 avril, et avait porté son quartier-général à Wilna.

L'empereur Napoléon n'était parti de Saint-Cloud que le 9 mai; mais, marchant comme la foudre, il passe le Rhin le 13, l'Elbe le 19, et la Vistule le 6 juin. Le 12 juin, il est sur le Prégel, le 17 à Insterburg, le 19 à Gumbinem. Il veut tenter un rapprochement avec Alexandre; mais Lauriston, envoyé près de lui, n'est pas même reçu. « Alors, s'écrie Napoléon, les vaincus prennent le

ton des vainqueurs. La fatalité les entraîne... Que les destins s'accomplissent !... » Son ordre du jour du 22 reproduit ces mots qui justifient l'attaque et peut-être les suites, si cruellement reprochées par des Français mauvais patriotes, des désastres dont le récit succinct qui va suivre dira l'origine odieuse et cruelle.

L'armée s'ébranle alors; elle s'élance..... Le 26 juin, le quartier-général est à Kowno, le 6 juillet, à Wilna, le 22, à Gloubokoé, le 25, à Bechen-Kowisti, le 31, à Witepsk, le 22 août, à Smolensk, le 31, à Viasma, le 3 septembre, à Ghjat, le 10, à Mojaïsk, enfin le 24, à midi, l'empereur entre à Moskou. Les Russes n'ont tenu nulle part; ils ont brûlé leurs magasins, les villages, les villes dans leur retraite précipitée. Ils ont été battus là où ils ont voulu résister. Mohilow, Ostrowno, Smolensk, Polostk Valontina, Mojaïsk, Borodino ont été les témoins de leurs défaites; et Alexandre est réduit à faire le 18 (6) juillet un appel au patriotisme et au fanatisme du peuple russe.

Sa sauvage barbarie devait beaucoup mieux le servir. L'armée française pouvait prendre ses quartiers d'hiver à Moskou. De la capitale des États d'Alexandre, Napoléon pouvait dicter au tzar, non pas de dures conditions, mais un retour aux anciens intérêts, à l'ancienne alliance qui étaient la base constante de toute ses propositions. La rivalité jalouse ne pardonne pas des succès de la na-

ture de ceux que les Français venaient de remporter; l'arme qu'elle va employer est celle des Attilà et des farouches ancêtres des Russes : l'incendie, la dévastation, sa propre ruine, la destruction du siége de l'empire, de ses monuments antiques et vénérés.

Moskou doit servir de bûcher funéraire à l'armée de Napoléon. Le 17, l'incendie, préparé de longue main, éclate de toutes parts. En trois jours, les trois quarts de la ville ne sont plus qu'un monceau de cendres. 6,000 sauvages ont servi d'instruments à Ratopschin, qui, lui-même, n'épargne pas son château de Woronowo...

La position n'était plus tenable.... Les Russes attendaient leur proie de tous côtés; ils s'étaient portés surtout vers Kalouga pour empêcher les Français d'atteindre un pays plus fertile, mieux pourvu de ressources et moins exposé à la rigueur des frimas. L'armée de Moldavie avait déjà rejoint celle de Koutousoff qui barrait le passage vers l'Ukraine. Il fallut retourner par un pays ruiné, et qui, témoin des exploits des phalanges françaises, allait en recevoir les débris décimés par la faim, la misère et le froid.

Cependant cette retraite sera disputée.... L'armée quitte Moskou le 19 octobre; elle a encore 120,000 hommes. Le 23, elle arrive à Borrowsk, le 24, à Malojaroslavetz qu'on dispute en vain à Koutousoff. Il fallut quitter la route de Kalouga et revenir à Véréia, à dix lieues de Moskou; le 27, à

Mojaïsk; le 31, à Viasma, où un froid glacial commence à énerver les plus forts et à abattre les faibles. On entre à Smolensk le 9, où l'on reste jusqu'au 14; on passe le défilé de Krasnoé le 15; et la longue suite d'une multitude démoralisée, épuisée, pourchassée par les barbares ennemis, qui ne lui font nul merci, vient enfin, pendant la nuit du 27 au 28 novembre, s'engloutir en partie dans les flots de la Bérésina....

L'empereur Napoléon compte encore sur sa fortune et sur le dévouement de la France, à laquelle le 29e bulletin vient apprendre ces horribles désastres. Cédant toutefois aux instances de ses plus fidèles serviteurs, il quitte l'armée le 5 décembre.

Le 31 décembre, les Français occupent encore les rives du Niémen et de la Vistule. Mais, déjà, le général prussien d'York a découvert la gauche de l'armée en traitant avec les Russes, et les Autrichiens soutiennent faiblement sa droite.

L'empereur Napoléon a dû comprendre que les derniers jours d'épreuve sont arrivés pour lui, et qu'il ne doit plus compter que sur la France. Le 20 décembre, dès le jour de son arrivée à Paris, il rend le compte le plus exact de la situation et du seul espoir qu'il a dans le dévouement des enfants de la France; et il prend toutes les dispositions propres à soutenir une lutte dans laquelle son rival ne veut ni trêves ni délais.

Avant de partir, au mois de mars 1812, il avait formé la garde nationale, en premier et deuxième

bans, et créé cent cohortes prises dans ses rangs. Le 9 janvier 1813, il fait incorporer ces cohortes dans l'armée active, et appelle 100,000 autres hommes sur les classes de 1809 à 1812. Le 3 avril, il est fait un appel de 180,000 hommes, dont 10,000 de gardes d'honneur, sur le premier ban de la garde nationale et sur la classe de 1814. Le 28 août de la même année, 30,000 hommes sont levés sur les classes de 1812 à 1814, pour les armées d'Espagne. Le 9 octobre 1813, 280,000 hommes sont appelés sur les classes de 1814 et 1815. Enfin, le 16 novembre 1813, une dernière et importante levée de 300,000 hommes est prescrite sur toutes les classes de 1807 à 1814... Mais il était déjà trop tard...

Ces masses, sans compter les engagés volontaires, les hommes fournis par les villes en dons patriotiques, les corps francs, ne purent rejoindre à temps et détourner la foudre qui menaçait la France.

Déjà, le 18 février 1813, les Russes étaient sur le bas Oder, et n'osaient pousser en avant jusqu'à ce qu'ils eussent été rejoints par les Prussiens qui se trouvèrent en ligne à la fin de mars. Des renforts accouraient de France; Napoléon arrive lui-même à Mayence le 18 avril; il y reste jusqu'au 24 à inspecter et à animer les jeunes défenseurs de la patrie. Il est à Erfut le 25, et fait opérer, le 27, la jonction des armées de l'Elbe et du Mein, près de Mersebourg. Le 1er mai, il rejoignait le prince Eugène, vice-roi d'Italie, qui avait réorganisé et com-

mandé l'armée pendant son absence; et, le lendemain, la bataille de Lutzen montrait que nos conscrits savaient venger dignement les braves de la grande armée, en suivant leur exemple; et qu'aucune force humaine ne peut triompher des Français, lorsqu'ils n'ont point à lutter contre la fureur des éléments ou contre la trahison. Le 8, la rive de l'Elbe est libre, et Napoléon entre à Dresde, d'où Alexandre est sorti la veille.

L'empereur d'Autriche envoie le comte de Bubna porteur d'une lettre qu'il remet, le 16, à Napoléon. En réponse, celui-ci offre la réunion d'un congrès à Prague, où toutes les puissances seraient représentées; néanmoins il continue ses succès. Il bat 150 à 160,000 ennemis, les 20 et 21, à Bautzen, et se porte sur Lignitz, où, le 29 mai, le comte Schowvaloff, aide-de-camp de l'empereur de Russie, et le général prussien Kleist arrivent en parlementaires.

En peu de jours, les conditions d'une trève sont réglées et exécutées. Napoléon revient à Dresde, attendant avec confiance l'issue des conférences. L'armistice devait s'étendre du 4 juin au 8 juillet, plus six jours pour la dénonciation.

L'armée polonaise, forte de 18,000 hommes, dont 6,000 de cavalerie, avait traversé la Bohême et était arrivée à Zittau, en Lusace. Le Danemark restait fidèle à la France; mais l'Angleterre, en promettant la Norwége à la Suède, décidait son vieux roi à entrer dans la ligue contre la France. Bernadotte, qu'il avait adopté comme prince royal, pour se dé-

fendre contre la Russie dans le commencement de la guerre de 1812, venait, en vertu d'un traité du 3 mai 1813, joindre ses forces à celles des ennemis de sa patrie. Mais, outre la Norwége promise, en raison des avantages commerciaux que le cabinet de St-James stipulait à ce traité, la cession de la Guadeloupe était aussi assurée à la Suède.

L'armistice proposé à Napoléon n'était qu'un moyen pour gagner l'alliance de l'Autriche. Les négociations du congrès de Prague furent rompues sous de vains prétextes; et l'Autriche, sur laquelle Napoléon comptait encore, malgré la mollesse qu'elle avait mise à défendre sa cause, devint sa plus dangereuse ennemie.

Dès ce moment, la chute de Napoléon fut décidée; et la Russie, appuyée sur les deux plus importantes puissances allemandes, n'avait plus rien qui pût arrêter son ambition de devenir la seule puissance prépondérante. L'Europe allait être sa vassale comme elle avait été celle de Napoléon, mais sans ressentir les lumières, le progrès et la civilisation qu'il lui apportait, avec les principes sur lesquels s'étaient fondés l'honneur et l'indépendance du peuple français.

Désormais, c'est en vain que la lutte continue. Près d'un million d'ennemis, dont une partie s'est instruite à l'école des Français, vont faire une guerre sans merci à des corps à peine formés, et malgré des succès chèrement achetés et quelques représailles contre des trahisons perfides, l'armée de

Napoléon doit repasser le Rhin, défendre courageusement le sol de la patrie par des efforts désespérés qu'il est douloureux de rappeler, mais qui peuvent cependant être racontés avec orgueil dans un ouvrage moins circonscrit que celui-ci, dont le but a une spécialité dont on doit s'écarter le moins possible.

C'est en vain que le congrès de Chatillon a donné, au mois de février 1814, quelque espoir à la France de conserver une partie de ses conquêtes et de son indépendance ; sa perte est jurée ; et les Russes y préludent par les ravages qu'ils font sur leur passage. Les départements de l'Est en conserveront le souvenir (1).

---

(1) Voici quelques extraits des rapports de ce temps d'abominable mémoire :

« Toutes les maisons de campagne des environs de Troyes, les fermes isolées, les hameaux ont été pillés, ravagés avec la même fureur, la même atrocité. Tous les bestiaux ont été tués ou brûlés. Partout les barbares ont brisé, brûlé les instruments aratoires ; il n'existe presque plus de chevaux dans ce département pour la culture et les transports. Les actes particuliers de férocité sont innombrables. Chaque individu, pour ainsi dire, en a été témoin ou victime ; et tout ce qu'on peut raconter est encore au-dessous de la réalité. Tous ces forfaits se commettaient pendant le séjour des souverains à Troyes, et on ne prenait aucune mesure pour les arrêter et pour en punir les auteurs. Le viol, le pillage, l'assassinat, l'incendie étaient passés en force de loi. Les chefs eux-mêmes paraissaient les approuver par le déni de justice le

Le 31 mars, les alliés, dont Alexandre se fit l'organe, car il en était le chef, vinrent dicter leurs lois à la France attérée, et lui prêter *un vœu* que l'histoire inexorable a déjà démenti ; et dont la fausseté retombe sur un homme perfide et félon envers Dieu et les hommes. Ce fut lui qui, alors, dans son fiel amer, donna à l'empereur de Russie de faux conseils, et rejeta d'un cœur, auquel, malgré son ambition on ne peut refuser quelque générosité, des sentiments d'affection qu'il ne pouvait oublier ; et la magnanimité que lui inspiraient les nobles efforts d'un peuple valeureux dans la défense de son indépendance, et du héros qui la lui avaient acquise, en le menant à la victoire.

---

plus absolu, et souvent en prenant part à toutes ces horreurs. » (24 février 1814.)

« Des habitants de la Ferté-sous-Jouarre et de Lisy-sur-Ourq, réfugiés au nombre de plus de cinq cents dans une caverne, menacés d'être étouffés par le feu des bourrées que les Kosaks avaient allumées à l'entrée, s'étant confiés aux promesses faites pour en sortir, sont en partie tués ou blessés. Les femmes, les enfants des deux sexes se sont vus livrés à la brutalité la plus révoltante..... Il serait trop long de raconter en détail tous les crimes commis par ces hordes féroces. Les villages incendiés, les instruments aratoires détruits partout. Les grains brûlés, dispersés ou anéantis, et, pour comble d'outrage, la vieillesse elle-même assassinée et livrée à toutes les fureurs : tel est le spectacle affreux qu'offrent aujourd'hui des contrées naguère les plus belles et les plus riches de France. » (2 mars 1814.)

« Les Autrichiens entrent à Fontainebleau et respectent le

Sa grande âme fut trompée, en mettant sa signature à la déclaration ainsi conçue : « Les armées des « puissances alliées ont occupé la capitale de la « France. *Les souverains accueillent le vœu de la nation « française.* Ils déclarent que si les conditions de la « paix devaient renfermer de plus fortes garanties « lorsqu'il s'agissait d'enchaîner l'ambition de Bo- « naparte, elles doivent être plus favorables *lorsque, « par un retour vers un gouvernement sage,* la France « elle-même offrira l'assurance de ce repos : qu'ils « ne traiteront plus avec Napoléon Bonaparte ni « avec aucun de sa famille.... *Qu'ils respectent l'inté- « grité de l'ancienne France, telle qu'elle a existé sous les « rois légitimes :* ils peuvent même faire plus, parce

---

château. Les habitants ne se plaignent point des Autrichiens, mais de ces Tartares, monstres qui déshonorent le souverain qui les emploie et les armées qui les protégent. Ces brigands sont couverts d'or, de bijoux : on a trouvé jusqu'à huit et dix montres sur ceux que les soldats et les paysans ont tués. » (24 février.)

« Le congrès de Châtillon continue toujours, mais l'ennemi y porte toute espèce d'entraves. Les Kosaks arrêtent à chaque pas les courriers ; c'est la première fois qu'on viole ainsi le droit des gens. Chez les nations les moins civilisées, les courriers des ambassadeurs sont respectés et aucun empêchement n'est mis aux communications avec leur gouvernement. »

L'incendie et les massacres de Mery-sur-Seine et tant d'autres atrocités ne pourraient trouver place dans cet énoncé succinct.

« qu'ils professent toujours le principe que, pour le « bonheur de l'Europe, il faut que la France soit « grande et forte ; qu'ils reconnaîtront *et garanti-* « *ront la constitution que la nation française se donnera.* »

Telles étaient les conditions des alliés. Le sénat adopta, le 6 avril, une constitution, d'après laquelle Louis-Stanislas-Xavier était appelé à gouverner la France, sous le nom de Louis XVIII. Cette constitution contenait vingt-neuf articles.

Le 23 avril 1814, le comte d'Artois, lieutenant-général du royaume, consent à tout ce que les alliés demandaient ; et la France reçoit les limites du 1er janvier 1792. Vingt-deux ans de gloire et de conquêtes sont rayés des fastes de la France par un trait de plume....

Le 2 mai 1814, le roi promet une autre constitution que celle du 6 avril ; enfin, le 5 juin, *il octroye* la Charte dite constitutionnelle, et le traité du 30 mai a définitivement réglé le sort de la France.

Les alliés n'avaient plus qu'à se retirer ; et, en effet, le 2 juin, les deux empereurs de Russie et d'Autriche quittent Paris. Alexandre, après avoir été à Londres, rentre à St-Pétersbourg le 25 juillet.

Pendant ce temps le Danemark, subissant le sort de la France auquel il était resté attaché, est dépouillé de la Norwége, qui de vive force est remise à la Suède, en dédommagement de la Finlande maintenue au profit de la Russie ; et le duché de Varsovie est non-seulement enlevé au roi de Saxe pour être remis à la discrétion de l'empereur Alexandre ;

mais il est puni de sa fidélité envers Napoléon par la perte de la plus belle partie de ses États donnés à la Prusse; de même que l'Italie, succombant ainsi que la France qu'elle a défendue avec son intrépide vice-roi jusqu'au dernier moment, va récompenser la défection de l'Autriche à Prague, au moment décisif du sort de la nation française et du gendre de François II.

Chacun se fait sa part; et l'*ambition* des uns et des autres satisfaite a dit assez quel était *le but de la Sainte-Alliance.*

Mais Bonaparte, sacrifié dans toutes ces combinaisons, a cru entendre les cris d'indignation de la France. Il s'élance le 1er mars 1825, du premier rocher qui lui a été donné pour exil; *il répond aux vœux réels du pays qu'il a régénéré;* mais il n'a pas le temps de se mettre sur la défensive.

Le congrès des alliés est à Vienne, où les souverains et leurs ministres plénipotentiaires sont réunis pour régler toutes les affaires de l'Europe. Quoique confiants dans le gouvernement qu'ils ont installé en France, l'attitude de leurs troupes, depuis les confins de la Suisse jusqu'à l'embouchure du Rhin, est imposante.

Un décret de Napoléon, reçu en France comme un libérateur, remet en vigueur, le 10 avril 1815, le décret du mois de mars 1812 sur la mobilisation de la garde nationale; il met 204 bataillons à la disposition du ministre de la guerre pour renforcer l'armée, sous les drapeaux de laquelle les vieux

soldats se rangent à l'envi. Mais on a beau apprécier (rapport de Carnot du 10 juin 1815) la garde nationale à 2,254,320 hommes, dont 751,440 peuvent être mobilisés ; ce qui est plus certain, c'est ce que le *Moniteur* de Gand du 20 avril 1815 (p. 18), annonce des forces des alliés : 986,000 hommes, dont 500,000 Russes, sont sous les armes, pour donner raison à la cause des Bourbons, et appuyer le manifeste daté de Vienne, le 13 mars, *qui met Napoléon hors des relations sociales et civiles.*

Aussi, après cent jours d'espoir pour les patriotes de la France, les alliés ont leur grand-garde sous Paris le 3 juillet. Un régicide, un autre traître à Dieu, aux hommes, leur en ouvre les portes; et, le 8, le roi Louis XVIII reconquit son royaume sous la menace et à la pointe d'un million de baïonnettes étrangères.

Les trois monarques alliés accourent en France, et ils entrent à Paris le 29 juillet à la tête de leur armée. Le reste des troupes est dans les provinces occupées. Au mois de septembre, les souverains passent en revue l'armée russe à Vertus en Champagne, et l'armée autrichienne à Dijon.

Le traité de Vienne, du 9 juin 1815, a opéré les partages, satisfait, autant que possible, à toutes les ambitions, à toutes les exigences. Le duché de Varsovie est érigé en royaume donné à la Russie. Le duché de Posen est limité à son avantage ; elle reçoit les salines de Vieliska, étend ses frontières en Galicie ; les cercles de Tarnopol sont remis à

l'Autriche, ainsi que la Lombardie, Venise, etc.; Krakovie est toutefois déclarée ville libre; une partie de la Saxe est cédée à la Prusse; elle reçoit, ainsi que la Bavière, un territoire fertile et peuplé en deçà et au delà du Rhin; le Hanovre et la Prusse se font des cessions réciproques; on organise le royaume des Pays-Bas pour la maison de Nassau. La France perd tout; mais on lui restitue la Guyane jusqu'à l'Oyapock, etc.

Le traité du 20 novembre vient régler, en outre, la rançon de la France : elle sera occupée par 150,000 étrangers pendant cinq ans, qui pourront être réduits à trois ans, *si le roi de France reconnaît que l'occupation n'est plus nécessaire à son autorité :* elle payera 700 millions de contribution extraordinaire, et autant pour diverses réclamations et les frais d'occupation.

L'empereur Alexandre, en retournant dans ses États, est allé visiter, le 2 octobre, le champ de bataille de Waterloo, où reposent tant de héros, victimes de leur dévouement à la patrie. Arrivé à la ferme de la Belle-Alliance, on lui offre un verre de vin. « Ah! s'écria-t-il, c'est vraiment la belle alliance « pour les peuples autant que pour les États. A « Dieu plaise qu'elle dure longtemps! »

L'empereur Alexandre était encore sous l'influence du traité mystique passé le 26 septembre 1815 avec l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, et auquel tous les autres rois de l'Europe adhérèrent plus tard. Sa charité chré-

tienne s'étendait même à la Porte-Ottomane, comme on le voit par une déclaration du 24 avril 1816 qu'il adressa à toutes les cours européennes, et dont on verra l'application à Laybach et à Vérone. Le sentiment théocratique, qui ne l'empêche pas d'expulser les Jésuites le 1er janvier 1816, professé par le tzar jusqu'à sa mort, ne pouvait être qu'un moyen d'assurer et d'augmenter la puissance de son autocratie qui s'étendait pour ainsi dire alors sur toute l'Europe. Alexandre s'appuyait d'ailleurs, déjà en 1816, sur le grand-duc Nicolas qui prenait une grande part à l'administration intérieure; et sur le grand-duc Constantin qui s'occupait de l'armée et à maîtriser la Pologne, dont il était chargé de comprimer les élans de regrets et de liberté.

Au mois de juillet 1816, l'Esthonie reçoit un commencement d'affranchissement de l'esclavage qui doit avoir lieu en quatorze ans. Au commencement de 1817, l'empereur Alexandre tente de rapprocher les Duckoborzes, secte de la Tauride, de l'Église orthodoxe grecque de la Russie, dont il est le chef. Un autre oukase du 4 avril a pour objet de solliciter les Juifs à entrer dans cette même Église; il leur promet de grands avantages pour les y attirer.

Dans la même année, au mois de juillet, le grand-duc Nicolas épouse la princesse Charlotte de Prusse; le port d'Odessa est déclaré port franc pour trente ans. Un grand livre de la dette publique et une banque de commerce sont établis à Pétersbourg.

La Kourlande reçoit la promesse d'obtenir bientôt la même faveur que l'Esthonie. Un oukase du 6 septembre permet l'introduction en Russie de colons étrangers; et enfin, pour favoriser les nobles propriétaires, il les dispense de levées de recrues, comme cela avait déjà eu lieu en 1816, et la grande foire de Nisknei-Nowogorod est instituée.

Pendant cette même année, l'expédition autour du monde, commandée par Kostebue, qui avait acquis à la Russie des îles considérables dans la mer Pacifique, apportait le fruit de ses découvertes.

Au commencement de 1818, l'empereur visita les parties méridionales de son vaste empire, et poussa jusqu'au pays des Kosaks du Don, et, à peine revenu d'un voyage de 1,200 lieues, il partit pour le congrès d'Aix-la-Chapelle.

En 1819, Alexandre visite les provinces septentrionales, et il pousse jusqu'à Arkangel et en Finlande. Il s'occupe de coloniser son armée, forte encore de plus de 500,000 hommes, de manière à laisser peu de troupes dans l'intérieur, et à former une zône militaire entre la mer Noire et la mer Baltique, de la Finlande jusqu'en Krimée; et de là, sur les frontières de la Perse et de la Chine, déjà couvertes de stations militaires composées de Kosaks.

Les vaisseaux d'Alexandre se montrent dans toutes les mers. La Russie forme un établissement colonial dans la Californie, à Boyada, vers le 19e degré de latitude, sur un sol fertile et dans une des positions les plus belles que le commerce puisse

désirer, à 30 lieues des possessions de l'Espagne.

En 1820, un oukase du 6 janvier fixe l'affranchissement graduel des serfs paysans de la Livonie. Le 25 mars, l'expulsion des Jésuites est renouvelée sous le prétexte d'avoir converti quelques Grecs unis au rit romain. Le 1er avril, le grand-duc Constantin fait rompre par le synode, son mariage avec une princesse de Saxe-Cobourg, et se marie, le 22 juin, avec la fille du comte Grudzinschin. L'empereur visite de nouveau ses colonies militaires et les Kosaks du Don.

A son retour, Alexandre se rendit au congrès de Laybach ; et il s'y trouvait encore en 1821, quand l'insurrection grecque éclata en même temps en Moldavie et en Morée. L'armée russe de Volhynie, forte de 95 à 100,000 hommes, déjà rassemblée pour se porter en Italie, afin d'aider à comprimer la révolution italienne, se trouva toute prête dès qu'on fut rassuré sur cette révolution, pour former un corps d'observation.

Rentré à Saint-Pétersbourg, le 7 juin, Alexandre vit toutes les classes animées du plus grand enthousiasme pour la cause des Grecs; de nombreuses souscriptions étaient ouvertes en leur faveur. Bien que le tzar eût publiquement désavoué la conduite d'Ipsylanti, il fit distribuer 100,000 roubles aux fugitifs arrivés à Odessa ; et dans cette même ville, le 28 juin, des honneurs funèbres magnifiques furent rendus à la dépouille mortelle du patriarche Grégoire exécuté à Constantinople.

Le congrès de Laybach, où la Russie se trouvait représentée par le comte de Nesselrode, avait surtout pour objet de consolider les gouvernements contre les ferments de l'insurrection ; il ne crut pas devoir intervenir même dans celle de la Grèce; mais des représentations énergiques furent faites par les ministres d'Autriche, d'Angleterre et de Russie, contre les scènes barbares qui se passaient en Turquie. L'empereur Alexandre lui-même se contenta de remettre une note au congrès, « pour « qu'il avisât aux moyens d'atteindre la pacifica- « tion de la Turquie, et de le dispenser de la né- « cessité d'obtenir, par la force des armes, l'accom- « plissement des conditions que l'honneur de la « couronne, le maintien des traités, la protection « de la religion chrétienne et l'humanité lui font « un devoir d'exiger de la Porte-Ottomane... »

Le cabinet de Saint-Pétersbourg se préparait néanmoins à tout événement; et, au commencement de 1822, une armée de près de 200,000 hommes, une artillerie et un matériel immenses étaient prêts sur les frontières des deux Principautés.

Mais l'empereur Alexandre, instruit de quelques menées démagogiques dans son armée, paraissait en quelque sorte moins effrayé de la ruine de la cause des Grecs, qu'il servait, au reste, par des secours pécuniaires considérables, que de la propagation des principes révolutionnaires; et moins offensé de l'obstination du Divan à ne point écou-

ter les représentations qui lui étaient faites, que de la révolution espagnole et des conspirations libérales qui agitaient la France.

Un autre congrès devait d'ailleurs se tenir à Vérone, et Alexandre devait s'y rendre. Avant son départ, il adressa le 25 (13) avril 1822, un rescrit des plus sévères pour la suppression des sociétés secrètes et la fermeture des loges de francs-maçons. Ce rescrit avait surtout pour but la Pologne, où les sociétés secrètes avaient fait le plus de progrès.

L'empereur Alexandre arriva le 17 septembre à Vérone, où l'empereur d'Autriche s'était rendu le 15. La question d'Espagne fut la première débattue, et la France fut chargée d'exécuter les dispositions du congrès.

Quant à la question d'Orient, l'empereur Alexandre ne paraissait pas obtenir autant de succès que la France pour celle d'Espagne. Il s'était déjà plaint que le congrès n'eût pas assez défendu sa dignité, en laissant subsister des allégations vagues sur ce qu'il aurait excité secrètement la première insurrection des Grecs; et il vit, avec quelque dépit, l'esprit du congrès repousser une adresse du gouvernement provisoire des Grecs, dans laquelle il demandait l'appui des puissances de l'Europe. Ce ne fut pas sans doute sans quelque amertume qu'il vit lord Strangford chargé de poursuivre près du sultan la pleine et entière exécution du traité de Boukharest, sans s'expliquer sur les Grecs.

Le 28 novembre, le congrès signa une note rela-

tive à la traite des Noirs, sur la proposition de l'Angleterre, qui prit la première la défense de cette question d'humanité, sans s'occuper cependant de celle qu'on pouvait trouver à agiter sur l'esclavage des blancs en Russie, en Turquie, et dans tant de contrées de l'univers et du nouveau Continent.

Il est curieux de rappeler les craintes du congrès dans la note qu'il signa le 14 décembre 1822, et dans laquelle (*Note* 12) l'insurrection des Grecs semble assimilée aux révoltes contre lesquelles ce congrès avait lieu. Comme l'empereur Alexandre y apposa sa signature, par celle de son représentant, il se liait pour ainsi dire les mains à l'égard de la Turquie, qui, quoiqu'elle n'intervînt pas au congrès, paraissait en appliquer les principes d'une façon très-rigoureuse.

Nous ne pouvons reproduire le spectacle effrayant d'une lutte que l'histoire ne saurait décrire que dans des détails qui sont hors de notre sujet.

La Turquie, au milieu d'une guerre intestine et de fanatisme, avait aussi à se défendre contre les sectateurs d'Ali, qui lui redemandaient l'héritage des Arsacides et des Sassanides, et elle devait craindre que l'aigle impériale russe vînt prendre son vol vers Bizance (Constantinople).

Le génie turk attend l'orage, le brave et oppose à tout sa volonté d'airain, comme la fatalité. Les tremblements effroyables d'Alep et d'Antioche ne l'ébranlèrent pas plus que les ravages du choléra

et de la peste, que les menaces même de l'Europe, qui, après le congrès de Vérone, parut décidée à se retirer d'un Etat contre lequel le ciel et la terre semblaient conjurés.

Au retour de l'empereur Alexandre de Vérone, d'où il revint par Varsovie à Saint-Pétersbourg, à la fin de janvier 1823, on vit le tzar s'appliquer à empêcher toute idée révolutionnaire de pénétrer en Russie et en Pologne. Les négociations avec la Porte-Ottomane continuaient par l'ambassadeur britannique. Ce dernier avait obtenu la nomination des hospodars de Moldavie et de Valaquie, et la promesse de l'évacuation de ces provinces, que la Porte-Ottomane avait fait occuper pour y éteindre l'insurrection; mais le Divan persistait à ne point retirer ses troupes jusqu'à ce que la Russie eût remis les forteresses d'Asie, désignées par le traité de Boukharest.

Dans une note du 19 mai 1823, la Russie répondait à celle du Divan en date du 26 février. Une autre du 11 août, émanée de la Porte-Ottomane, était loin de satisfaire aux demandes de la cour de Saint-Pétersbourg; et l'empereur Alexandre eût, sans nul doute, été porté à une rupture, si les affaires de l'Occident (la guerre d'Espagne) ne l'eussent préoccupé au point de craindre un embrasement général, s'il sortait des principes de modération qu'il avait mis en avant dans les divers congrès où il avait exercé la plus grande influence.

Il faut convenir que les principes qui condui-

saient Alexandre dans les affaires diplomatiques, l'inspiraient aussi dans les tentatives de civilisation et d'affranchissement de son peuple; mais celui-ci, trop ignorant, trop superstitieux, trop paresseux, ne s'y prêtait que de mauvaise grâce, et semblait repousser un bienfait qui lui imposait des obligations qu'il ne se sentait pas la force de remplir; à ce point que la ténacité de l'habitude fit repousser par beaucoup de serfs la liberté dont ils ne sentaient pas le prix et qui les embarrassait.

Néanmoins, loin d'abandonner ses vues sur la Turquie, et la pensée dominante de ses prédécesseurs sur cet empire et sur le reste de l'Europe, Alexandre donnait ses soins les plus assidus à son armée, et surtout à ces colonies militaires déjà remarquées et appréciées dans leurs conséquences par les écrivains les plus distingués de la France (*Note* 13). Le 16 juillet, il partit de Tzarskoë-Selo pour en faire l'inspection.

Il se rendit également à l'armée commandée par le général comte de Wistgenstein, qui était cantonnée en grande partie dans les gouvernements de la Podolie et de la Bessarabie, prête à franchir le Boug et le Dniester.

Dans le même temps, l'empereur d'Autriche faisait un voyage dans la Galicie et dans la Buckowine, et il en profita pour s'avancer jusqu'à Czernowicz, où l'empereur Alexandre était arrivé le 5 octobre, après avoir terminé sa tournée d'inspection. Ce dernier alla au-devant de son illustre ami

jusqu'à la frontière; et ils entrèrent ensemble à Czernowicz le 6. L'entrevue des deux empereurs dura cinq jours; elle prépara les bases d'une note que leurs ministres rédigèrent à Lemberg, et qui fut envoyée à Constantinople.

L'empereur Alexandre retourna à Saint-Pétersbourg par Varsovie, où il passa en revue une armée de 90 à 100,000 hommes, en grande partie composée de Polonais.

Tout semblait donc présager une solution guerrière de la question d'Orient, depuis si longtemps déjà dans une phase diplomatique dont la Turquie, par ses résistances, n'avait pas voulu profiter. Luttant avec peine contre une portion de ses sujets, la Porte-Ottomane résistait avec une incroyable obstination aux instances réitérées des premiers potentats de l'Europe. Elle éludait les questions les plus graves, et en lisant la note du 11 août, on est surpris de la patience avec laquelle ils enduraient des griefs dont la nature devenait chaque jour plus grave.

Cependant, depuis la remise de celle consentie entre les deux empereurs à Czernowicz, la Porte-Ottomane parut plus disposée à satisfaire aux demandes de la Russie, *sans déroger à la dignité de son gouvernement*. Quelque peu étendues que fussent les concessions proposées, l'empereur Alexandre consentit à envoyer un agent russe à Constantinople.

A la suite de ses voyages, Alexandre fit une assez grave maladie qui le retint à Saint-Pétersbourg

jusqu'au 6 juillet 1824, époque à laquelle, continuant ses projets d'agrandissement des colonies militaires, il alla inspecter celle de Nowogorod. Par un oukase du 27 août, il augmenta l'effectif de son armée, tout en assurant les puissances de son désir de maintenir la paix.

La nécessité d'un aussi grand développement militaire paraissait diminuer, par suite de l'ordre positif que le Divan, sur les instances de l'Autriche et de l'Angleterre, venait de donner pour l'évacuation des Principautés et la liberté de la navigation et du commerce sur la mer Noire. A cette occasion, M. de Ribeaupierre fut envoyé comme ministre plénipotentiaire de Russie à Constantinople.

Mais l'empereur Alexandre ne perdait pas de vue ses projets quant à l'organisation de ses forces militaires; il alla les inspecter à Smolensk, à Moskou, à Kalouga, à Toula; il arriva le 2 septembre à Riazan, et le 11 septembre à Penza. De là il poussa jusqu'à Orenbourg et jusqu'aux manufactures d'armes de Zlataoust, dans l'Oural, où se trouvent également des mines d'or. Dans ce voyage, l'empereur Alexandre reçut des députations des peuples de l'extrémité de l'Asie, qui existent tels qu'ils étaient du temps de Tchinguis-Khan. Ces députations venaient saluer le souverain d'un empire que leurs ancêtres avaient fait trembler si longtemps. D'Orenbourg, l'empereur se rendit le 22 octobre à Perm; il visita les mines et les

établissements; il était de retour à Tzarskoë-Selo le 4 novembre, en parfaite santé. Peu de jours après son arrivée, le 19, Saint-Pétersbourg fut menacé de la destruction par un ouragan terrible.

Malgré les promesses du Divan, la question d'Orient n'arrivait point à la conclusion désirée; et l'Angleterre commençait à montrer quelque refroidissement, en raison de quelques avantages accordés par la Russie aux États-Unis, sur les rivages de l'océan Pacifique. L'année se terminait avec les Turks comme elle avait commencé, bien que les négociations parussent prendre un caractère plus sérieux.

Ce répit favorisait la Turquie, qui n'était point heureuse dans sa lutte avec les Grecs. Ceux-ci avaient su s'organiser et étaient parvenus à remporter de grands avantages sur Derwisch-Pacha et Omer-Vrione; et, de plus, par leur marine, ils avaient pu tenir tête à celle du Capitan-Pacha, bien qu'il eût déjà eu recours aux forces navales de l'Égypte, commandées par Ibrahim.

Les difficultés survenues entre le cabinet de Saint-Pétersbourg et celui de Saint-James s'aplanirent par une convention du 28 février 1825 qui accordait aux Anglais les avantages concédés aux habitants des États-Unis, sur les côtes de la Californie russe.

La Pologne paraissait s'agiter. La publicité donnée aux débats de la Diète répandait du trouble

dans les esprits. L'empereur Alexandre l'avait restreinte par un décret du 13 février. Il voulait s'assurer par lui-même de l'état des choses ; il partit le 16 avril pour Varsovie, où il arriva le 27 ; et, le 13 mai, en ouvrant la Diète, il fit comprendre ses intentions quant au décret précité, en rappelant aux représentants du royaume « que l'avenir de leur patrie était entre leurs mains. »

Alexandre rentra à Pétersbourg le 25 juin ; et il ne tarda pas à faire un autre voyage pour l'inspection des colonies militaires qui ne paraissaient point offrir les résultats qu'il en espérait, les régiments coloniaux négligeant la culture et coûtant plus que la réserve ordinaire d'après les rapports qui lui avaient été faits. Il se mit en route le 13 septembre. L'impératrice le suivit à petites journées en raison de l'état de sa santé, et le rejoignit à Taganrog le 5 octobre, à l'entrée de la mer d'Azoff, près de l'embouchure du Don et du Volga.

La beauté de la saison paraissant se prolonger, l'empereur voulut en profiter pour visiter les établissements de la Krimée, cette fameuse Tauride que Catherine II se plaisait à regarder comme une station militaire devant Bizance. L'empereur arriva le 5 novembre à Simferopol, siége du gouvernement ; il alla à Aloupka et à Sébastopol où l'amiral Greigh, commandant la flotte de la mer Noire l'attendait, et à Bakschi-Séraï, ancienne capitale du khan de Krimée.

Dans les derniers jours de son voyage, quoique

la température fût changée, Alexandre voulut faire à cheval un long trajet sur les côtes de cette mer putride si souvent fatale aux Russes, il fut pris d'un refroidissement, et revint le 18 novembre à Taganrog avec un accès de fièvre. Il ne voulut se déterminer à prendre les remèdes prescrits que le 27. Le 28, la léthargie commença ; on eut une lueur d'espoir le 29 et le 30 ; mais le 1er décembre, à dix heures du matin, il rendit le dernier soupir et mourut entre les bras de l'impératrice. Sa douleur fut si vive que, six mois après, elle suivit son auguste époux dans la tombe.

La mort d'Alexandre était connue à Varsovie le 8 décembre, à Vienne le 14, à Paris le 17, à Londres le 18.

A la mort d'Alexandre, d'après un rapport semi-officiel, l'étendue territoriale des possessions de l'empire était ainsi que suit :

	MILLES CARRÉS.	HABITANTS.
Russie d'Europe.	72,861	44,118,600
Pologne.	2,293	3,702,300
Russie d'Asie.	276,000	11,663,100
Colonies de l'Amérique du Nord.	24,000	50,000
	375,174	59,534,000

Les forces de cet empire se composaient de quatre armées s'élevant à 480,000 hommes, des corps détachés de la Finlande, de Sibérie, d'Orenbourg, de 45,000 hommes, du corps du Kaukase, de

85,000 hommes, des colonies militaires et des troupes de garnisons s'élevant à 150,000 hommes, formant un total de 760,000 hommes, sans y comprendre les Baskirs et les Tatars.

Digitized by Google

CHAPITRE X

De 1825 à 1839. — Nicolas Ier

Il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage de s'arrêter aux complications de famille qui s'élevèrent à la mort d'Alexandre. A défaut d'héritier présomptif, le grand-duc Constantin devait être nommé empereur ; il préféra renoncer au trône, et, confirmant le rescrit rendu par Alexandre, il céda à son frère Nicolas tous ses droits de succession à l'empire.

Nous négligerons aussi de nous étendre sur les troubles que ces arrangements occasionnèrent, et que la fermeté du nouvel empereur sut réprimer, donnant la mesure de ce que l'on devait attendre de l'énergie de son caractère et de son inflexibilité.

Les événements qu'il nous reste à décrire sont désormais, surtout en raison de l'omnipotence du

souverain moskowite, d'une nature on ne peut plus délicate; nous essayerons de suivre, sans passion et avec la franchise qui dicte notre ouvrage, l'historique de la puissance russe, au point de vue des intérêts généraux qui s'y trouvent liés; si, contre notre gré, nous sommes forcé de signaler des tendances dangereuses pour le repos du monde, il ne sera pas dit que nous ayons cherché à envenimer des questions trop graves en elles-mêmes.

Notre désir bien arrêté serait, au contraire, de voir la puissance russe profiter de l'éveil donné et des alarmes qu'il peut inspirer, pour restreindre des forces jusqu'ici menaçantes; et pour cimenter, par des traités honorables, une alliance profitable à tous les États de l'Europe, dont l'existence est nécessaire à l'équilibre politique et au développement des institutions humaines.

A la mort d'Alexandre, l'état de la question d'Orient n'était pas modifié. Le voyage de l'empereur en Krimée avait inspiré des craintes sérieuses à la Porte-Ottomane; celle-ci avait fait de nouvelles promesses pour l'évacuation des Principautés, mais son opiniâtreté n'était point à bout de résistance; elle en donnait aussi des preuves dans la lutte qu'elle soutenait contre les Grecs, et dans la répression des révoltes à Constantinople et en Serbie.

Mais la politique suivie jusqu'ici allait prendre un autre caractère. Bien que l'empereur Nicolas ne tînt pas absolument à diriger seul les affaires de la Grèce, il ne voulait pas que la question d'Orient

fût dorénavant considérée comme européenne. C'était, à ses yeux, une affaire entre lui et la Porte-Ottomane, et touchant à la foi des traités et à l'honneur de sa couronne.

Le duc de Wellington, venu à Saint-Pétersbourg pour traiter ces deux questions, avait trouvé l'empereur inébranlable à leur égard. Cependant, il adhéra à une convention du 4 avril 1826, d'après laquelle il devait être notifié à la Porte-Ottomane que l'intention des puissances était de mettre fin à la guerre en Grèce, qui menaçait la population chrétienne d'une extermination totale.

Wellington partit avec ce seul résultat de son voyage à Saint-Pétersbourg ; mais non sans avoir été flatté des hommages des Russes, surtout le jour anniversaire de l'entrée des alliés à Paris.

Le 28 juillet, le nouvel empereur fit un manifeste pour régler l'ordre de la succession au trône, et la régence, en cas de minorité de son successeur. Le 3 septembre (22 août du calendrier russe), l'empereur fut couronné au Kremlin, dans la ville de Moskou.

Au milieu des pompes, des fêtes et des plaisirs à l'occasion de ce couronnement, on reçut à Moskou la nouvelle de l'invasion de la Géorgie par une armée persane. On soupçonnait depuis plusieurs mois la cour de Téhéran d'exciter et de nourrir la rébellion des Tscheschenèques, peuplades musulmanes du Kaukase, qui avaient été juqu'ici battues, mais non soumises, par le général Yermollof.

Depuis le traité de Goulistan, du 24 décembre 1813, conclu sur la médiation de l'Angleterre, les deux parties belligérantes étaient restées en possession du territoire qu'elles occupaient au moment où les hostilités avaient cessé; en conséquence, la Russie avait gardé plusieurs khanats entre le Kaukase et la mer Kaspienne, sur toute la ligne du Kour, et même au-delà, dans le Gandscha, vaste province connue dans nos cartes sous le nom de Géorgie (1).

Embarrassée par la guerre occidentale, la cour de Saint-Pétersbourg n'avait pu s'occuper de la délimitation, bien qu'elle eût pris possession des territoires indiqués, mais elle y exerçait une domination incertaine, et les troupes russes entrete-

---

(1) L'art. 3 de ce traité portait : « Pour donner à S. M. l'empereur de Russie une preuve de la sincérité de ses intentions, S. M. le schah de Perse s'engage, pour lui et ses successeurs au trône de Perse, à reconnaître comme propriété de la Russie les Kanats ci-dessous désignés, savoir : les Kanats de Karabagh et Gandscha (Ghendjé) qui sont maintenant réunis en une province sous le nom d'Elisabethpol, ainsi que les Kanats de Scheki, Schirvan, Derbent, Kouba, Bakon et Talyschin, avec les pays qui en dépendent, qui se trouvent maintenant entre les mains des Russes ; en outre, tout le Daghestan, la Géorgie avec la province de Schurageli, l'Imeretie, le Gouriel, la Mingrelie, l'Abasie, ainsi que tous les pays qui se trouvent entre la ligne du Kaukase et les frontières ci-dessus désignées, et les territoires et peuplades entre le Kaukase et la mer Kaspienne. »

nues dans ces conquêtes avaient à redouter les attaques journalières des peuplades, qui ne comprenaient pas qu'on eût pu disposer ainsi de leur sort. La mort de l'un des khans, et la fuite de ceux du Schirvan et de Karabagh, fut une occasion pour la Russie d'étendre ses frontières au delà des limites tracées par le traité de Goulistan; et, poursuivant des peuplades dont les émissaires musulmans entretenaient la haine, elle avait commencé par occuper le littoral du lac Goktcha, dans le khanat d'Erivan, tout en offrant quelques compensations. Il fallait enfin arriver à une conclusion des différends. On espérait les terminer, lorsqu'on apprit la mort de l'empereur Alexandre, les conspirations et les mouvements séditieux de Saint-Pétersbourg. La Perse crut que c'était une occasion de reprendre des provinces que le malheur de ses armes lui avait fait abandonner. Elle espérait un meilleur sort, en raison du développement qu'elle avait donné à son armée régulière et à son artillerie, dirigées par des officiers anglais,

Le prince Menschikoff fut envoyé au schah de Perse, mais il reçut un accueil bien différent de celui fait, en 1817, au général Yermoloff. La Perse insistait sur la restitution immédiate du littoral du lac Goktcha. Le prince Menschikoff, qui avait affecté de braver les exigences du cérémonial persan, en se refusant à revêtir la pelisse, à quitter ses bottes, en entrant dans la salle d'audience, avait d'abord blessé les musulmans, et il ne pa-

raissait pas probable qu'on pût s'entendre; on alla jusqu'à lui faire comprendre (lettre du 17, 29 juillet) qu'on ne pourrait continuer les relations qu'après son retour à Tiflis. Le prince royal partit même pour réunir ses troupes sur les frontières du Karabagh, et le schah pour Ardebyl, malgré les instances de l'envoyé anglais, M. Willoch, pour empêcher une rupture.

Peut-être la cour de Téhéran aurait fini par céder aux fermes résolutions de l'envoyé anglais et à ses menaces d'empêcher les officiers et sous-officiers anglais de dépasser le Tauris, si le khan de Talychine ou Talichah n'eût donné le signal de la révolte, en égorgeant la petite garnison russe d'Arkivan. Menschikoff ne put que se retirer, après avoir subi bien des vexations; et ce ne fut pas sans danger qu'il arriva à Tiflis, le 24 septembre. Mais déjà toute la partie méridionale des anciennes conquêtes des Russes était envahie, et les districts de Karabagh, de Talychine, de Schirwan, étaient au pouvoir des Persans, avant que le gouverneur Yermoloff eût pu réunir assez de troupes pour arrêter le torrent qui menaçait alors toute l'étendue ds son gouvernement.

Ce fut au milieu des fêtes de Moskou que les nouvelles de ce soulèvement arrivèrent. L'empereur se contenta d'envoyer au général Yermoloff quelques corps de l'armée du Don et des gouvernements voisins du Kaukase, et de faire armer les

bâtiments de guerre d'Astrakan, pour attaquer les provinces persanes du côté de la mer Kaspienne.

Avant son départ de Moskou, le 12 octobre, l'empereur Nicolas était déjà rassuré sur l'issue d'une guerre où la supériorité de ses forces lui promettait un succès qu'Abbas-Mirza ne pouvait lui disputer que peu de temps; malgré une armée de 50 à 60,000 hommes formés à la tactique européenne, et l'espérance de soulever les populations musulmanes et de reprendre les belles provinces successivement enlevées à son empire.

En effet, le 2 (14) septembre, une première division russe, celle du comte Madatoff se trouva en présence de l'avant-garde des Persans. Celle-ci avait pris position sur la rive droite de la rivière de Chambora ou Schamkhor, au nombre de 9 à 10,000 hommes, dont 7 à 8,000 cavaliers, avec quelques artilleurs servant 4 canons et 20 falconnets montés sur des chameaux. Elle était commandée par Mehmet-Mirza, fils du prince royal Abbas-Mirza, et par son oncle. Quelques canons mis en batterie par les Russes ne tardèrent pas à faire taire ceux des Persans; la cavalerie se débande à cette attaque, et l'infanterie persane, alors sans appui, vivement chargée par la cavalerie russe, fut obligé de battre en retraite.

Dans la nuit du 21, une autre division russe se joignit à celle du général Matadoff, près d'Elisabethpol; de son côté, Abbas-Mirza avait opéré sa jonction avec son beau-frère Alaïar Khan, gendre

et premier ministre du roi de Perse; il passa le Terek, et s'avança dans le dessein de livrer bataille aux Russes, et de réparer l'échec du 14. Le nombre de ses troupes, 24 bataillons d'infanterie régulière d'environ 800 hommes chaque, 12,000 hommes de cavalerie, près de 8,000 hommes de troupes irrégulières et une artillerie de 24 pièces de campagne, lui promettait un succès certain sur à peine 12,000 hommes de troupes russes qui lui étaient opposés.

Aussi, Abbas-Mirza s'empressa d'attaquer dès qu'il aperçut les Russes; mais, malgré son impétuosité, il ne put résister au feu de l'ennemi, qui ébranla l'infanterie et la cavalerie de telle sorte, que la déroute fut bientôt complète. Plus de 1,200 hommes furent faits prisonniers par la cavalerie russe, qui poursuivit les fuyards et leur enleva trois drapeaux et plusieurs canons.

Hors d'état de tenir désormais la campagne, Abbas-Mirza se hâta de rappeler ses troupes, de lever le siége de Chouka et de repasser, le 11 octobre (30 septembre) l'Araxe avec sa cavalerie, tandis que l'infanterie cherchait à gagner les frontières de la Perse par les montagnes.

Un autre fils du schah, Ali-Nachy-Mirza, avait pénétré dans les provinces qui bordent la mer Kaspienne; le général-major Krabbe reçut l'ordre de l'en chasser : aux approches des Russes, l'ancien khan du schirwan, Moustapha, auquel le fils du schah avait remis le commandement, s'empressa de

traverser le Khour au passage de Djarat, et se retira dans les steppes de Moghan.

Cependant l'aide-de-camp général Paskewitch, qui commandait en personne la division qui s'était ralliée au général Matadoff, lors de l'affaire du 21 septembre, avait poursuivi sans relâche les Persans; le 6 et 7 novembre, il avait profité d'un gué peu profond pour faire traverser l'Araxe à une partie du corps d'armée sous ses ordres, et s'était porté en avant jusqu'à la rivière de Pasihala, mais il ne trouva pas Abbas-Mirza, qui déjà avait opéré sa retraite vers Ardebyl.

Le général Paskewitch avait atteint son but; il avait repoussé les Persans sur leur territoire, il en avait dévasté une partie, il s'était emparé d'approvisionnements considérables; il ne lui convenait pas de rester loin de ses cantonnements dans une saison qui commençait à être défavorable; il repassa l'Araxe du 11 au 12 novembre, près d'Aslandouze, et reprit ses anciennes positions sur la rivière de Tcherakène.

Le schah s'était retiré à Douvarkand, au-delà du Tauris; malgré ses pertes, il était disposé à continuer la guerre, s'il ne pouvait obtenir des conditions modérées. L'Angleterre était intéressée à empêcher la puissance russe de s'étendre davantage aux dépens de la Perse; un traité signé à Téhéran, le 25 novembre, avait garanti un secours en troupes à la Perse, en cas d'invasion par la Russie, et un subside de 200,000 liv. sterl. par an pendant

toute la durée de la guerre; son influence amena la cessation des hostilités, mais en même temps le rappel du général Yermoloff, dont l'administration hautaine avait indisposé les provinces du Kaukase.

La mort d'Alexandre et l'incertitude de la succession impériale n'excitèrent guère moins d'inquiétude et de faux bruits en Pologne qu'en Russie. Dissipés par les déclarations franches du grand-duc Constantin, ils se renouvelèrent aux approches du couronnement; et quoique son voyage à Moskou les fit cesser, il en resta toujours une agitation sourde à laquelle on a attribué les délais apportés à la convocation de la Diète et au couronnement de Nicolas comme roi de Pologne; et cette agitation était augmentée par la société secrète patriotique et celle des Templiers, dont l'objet principal était le rétablissement intégral de la Pologne ancienne.

Quant à la Turquie, elle était, au commencement de 1826, dans un état d'inquiétudes, de secousses et de misère dont la source était dans la guerre de la Grèce. Pour satisfaire à des dépenses extraordinaires, des impôts considérables avaient dû être levés dans les provinces. La Serbie, la Valaquie, la Moldavie n'étaient point épargnées; les traités, surtout celui de Boukharest de 1812, n'étaient point respectés, et ces provinces jetaient des regards découragés vers la Russie. Les députés de la Serbie envoyés à Constantinople, avaient été jetés en prison, et les troupes turques n'avaient point évacué les Principautés. Le Divan se fondait sur l'inexécu-

tion du même traité par les Russes, qui n'avaient point restitué diverses forteresses situées au pied du Kaukase, le long des côtes de la Mingrelie et de l'Abasie, conquises par les Russes dans la dernière guerre ; et il encourageait les Tcheschenèques dans leurs attaques contre les Russes.

La Russie, rendue libre de toutes ses actions et de toutes ses forces par suite de la continuité de la paix à l'occident de l'Europe, voulait en finir de querelles qui pouvaient s'envenimer, d'autant plus que les Grecs étaient soutenus par elle.

Le 24 mars (5 avril) une note fut remise par M. de Minziacky, chargé d'affaires de l'empereur Nicolas. Cette note n'accordait à la Porte qu'un délai de six semaines pour satisfaire aux demandes qu'elle contenait.

Les difficultés de la position de la Porte étaient d'autant plus grandes, qu'elle se voyait paralysée dans l'organisation qu'elle voulait faire de ses forces militaires. Le sultan Mahmoud en comprenait le besoin pour sa guerre contre les Grecs et pour seconder les Egyptiens, qui avaient dejà tiré de grands avantages de l'instruction européenne; mais il était paralysé par les prétentions et la désobéissance orgueilleuse des janissaires, dont la cruauté avait donné à la guerre de la Grèce un caractère fait pour indigner contre un fanatisme et des atrocités d'un autre âge. Le sultan, loin d'encourager de tels excès compromettant son empire, était enfin décidé à s'affranchir de la turbulence de cette

troupe qui avait résisté aux changements que depuis quinze ans on voulait opérer, et qui avait été la cause de révolutions dangereuses; aussi ne chercha-t-il point à éluder sa réponse à la note de la Russie; le 14 mai, il accepta les moyens de terminer ses différends avec l'Empereur, dans une conférence qui aurait lieu à Akerman ou Bialogrod, ville de Bessarabie sur le Dniester, à 140 lieues N.-E. de Constantinople.

Dès que Mahmoud pût suivre, en repos du côté de la Russie, la suite des négociations, il entreprit, au risque d'échouer comme Selim III, d'anéantir le corps des Janissaires.

Le 15 juin, toutes les dispositions étant prises, il rendit un hatti-schériff qui prescrivait que chaque *orta* de janissaires serait incorporée dans les nouvelles troupes exercées à l'européenne, lesquelles prendraient le nom de *Muallem Eskindif* (infanterie disciplinée). Comme on s'y attendait, les janissaires se révoltèrent et refusèrent d'obéir. Mais ils furent déclarés rebelles. L'étendart sacré, le *sandschak-sherif*, fut tiré du trésor et remis au grand visir. Tous les musulmans coururent aux armes et ce fut un massacre général. Les janissaires qui échappèrent à la mort et aux supplices furent exilés en Asie.

Nous nous abstenons de décrire les détails de cette exécution terrible, de laquelle datent les changements dans l'état politique, militaire, administratif et religieux de la Turquie; et nous revenons

à l'objet principal de notre ouvrage, en ce qui concerne les relations de la Porte avec la Russie.

Les plénipotentiaires qui devaient prendre part aux conférences étaient pour la Russie, le comte Vorontzoff et le marquis de Ribeaupierre, et pour la Sublime-Porte, Hadi-Effendi et Ibrahim-Effendi.

L'orgueil ottoman, choqué d'aller recevoir si loin les conventions qu'il serait obligé de subir, dès qu'on les exigerait les armes à la main, avait demandé qu'on désignât un endroit plus rapproché de la capitale; mais les commissaires russes étant déjà arrivés à leur poste, ceux de la Porte furent obligés de s'y rendre. Mais ils arrivèrent avec une telle lenteur que les conférences ne purent commencer que le 1er août.

Les conditions posées avaient été assez dures; la discussion dura plus de deux mois, et les choses en vinrent à ce point que les commissaires russes firent connaître que si elles n'étaient point acceptées avant le 7 octobre, l'armée russe passerait le Pruth.

La situation de la puissance ottomane était critique; son armée n'était point encore organisée; elle avait peine à se maintenir contre les Grecs; et malgré les espérances que l'envoyé de la Perse lui donnait de la diversion que le schah ferait en Asie (on a vu ce qui en advint), le sultan donna ordre aux commissaires turks de signer ce traité, qui a reçu, à la date du 25 septembre (7 octobre) 1826, le nom du lieu où il fut conclu, et qui stipule, quant aux

Principautés et à la Serbie, les conditions du traité du 16-28 mai 1812 passé à Boukharest. Il sera fait mention de l'un et de l'autre au chapitre spécial aux provinces Moldo-Valaques.

A partir de cette conclusion, le grand seigneur et ses ministres ne s'occupèrent plus que d'administration, de réformes et d'exercices. Nous verrons que ce repos, si utilement employé, fut bientôt rompu par de nouvelles difficultés et de nouvelles guerres.

L'année 1827 débuta par un acte de sévérité du tzar Nicolas contre les sociétés secrètes de la Pologne; un grand nombre de Polonais furent arrêtés; leur procès dura plus d'une année : nous aurons occasion de revenir sur le jugement qui fut rendu à leur égard.

Malgré le traité d'Akerman, tout annonçait une prochaine rupture avec la Porte-Ottomane; le tzar, suivant l'exemple de son prédécesseur, avait fait, en 1826, la revue de plusieurs corps de son armée et des colonies militaires. Il avait assisté, les 9 et 12 juin, au départ de la flotte de Kronstadt destinée à appuyer les Grecs; d'autres préparatifs se faisaient à Sébastopol; l'armée se concentrait en Bessarabie, et une levée considérable, de deux recrues sur cinq cents habitants, avait été ordonnée par un oukase du 26 août 7 septembre; elle devait être effectuée en deux mois, et le service de ces recrues était porté à 20 ans dans la garde, et à 22 ans dans les autres corps de l'armée et des garnisons;

et, pour la première fois, les juifs n'en devaient pas être exempts.

Ce qui était on ne peut plus significatif des intentions du tzar, c'étaient la permission qu'il accordait au comte Capo-d'Istria, depuis longtemps au service de Russie, d'accepter le gouvernement de la Grèce, la part active qu'il prenait aux négociations entamées pour la reconnaissance de ce gouvernement par la Porte-Ottomane, et la réunion déjà opérée sur le Pruth de près de 80,000 combattants prêts à entrer en campagne.

De son côté, le grand seigneur poursuivait avec une ardeur infatigable le plan hardi qu'il avait conçu de réformer le système militaire; et il espérait pouvoir bientôt être à même d'opposer à la Russie une armée plus capable de se mesurer avec elle. Mais les affaires de la Grèce prenaient une tournure plus fâcheuse pour la Turquie.

Le protocole du 4 avril 1826, consenti par les puissances occidentales, à la suite de conférences tenues à Pétersbourg par le duc de Wellington, avait décidé l'indépendance de la Grèce. Le 5 février 1827, les premières ouvertures avaient été faites à ce sujet au Divan, qui n'y avait répondu que d'une manière évasive. Tout annonçait de la part du Sultan une résistance énergique; et il pressait la réunion et l'organisation de nouvelles troupes. Des courriers furent envoyés pour accélérer le départ de la flotte, les armements du vice-roi d'Égypte, et pour enjoindre à Reschid-Pacha et à Ibrahim

d'employer tous leurs efforts à étouffer l'insurrection grecque, avant les autres complications redoutées.

Mais la France, l'Angleterre et l'Autriche persistaient dans l'exécution du protocole du 4 avril, et ne donnaient qu'un mois à la Porte-Ottomane pour en remplir les conditions. Le 16 août, une nouvelle note fut présentée par les puissances alliées, auxquelles la Prusse et l'Autriche s'étaient réunies ; et leurs représentants déclaraient que leurs gouvernements allaient prendre les mesures exigées pour obtenir les conditions de l'armistice réclamé, tout en protestant que les relations amicales n'en continueraient pas moins d'exister sur tous les autres points diplomatiques.

La résolution du grand seigneur fut inébranlable ; et il manifesta son mécontentement au Reïs-Effendi de ce qu'il avait reçu les notes des ambassadeurs : il ne pouvait concevoir que l'Angleterre, la France et l'Autriche, redoutant l'agrandissement de la Russie, se prêtassent à une intervention aussi fâcheuse pour la Turquie qu'elle exposait, sinon à la destruction, du moins à un affaiblissement qui la mettrait à l'avenir à la discrétion de son puissant voisin ; il y croyait d'autant moins que, par une conduite plus large et plus libérale, il avait ouvert la mer Noire aux bâtiments des puissances occidentales.

Pendant que la Porte-Ottomane faisait ses dispositions pour annuler ou éluder les effets de l'intervention, les alliés envoyaient leurs flottes dans l'Ar-

chipel, et l'expédition turko-égyptienne échappait à leurs croisières et entrait forte de 92 voiles dans le port de Navarin le 9 septembre. Des pourparlers eurent lieu entre les commandants des deux flottes, mais il ne fut pas possible d'arrêter l'effet des ordres du Sultan, et le 20 octobre, une horrible collision anéantit la flotte ottomane, et lui enleva 7 à 8,000 hommes de ses meilleurs marins... On craignait qu'Ibrahim-Pacha, qui n'arriva à Navarin que quatre jours après l'incendie de la flotte, ne s'abandonnât à de cruelles représailles sur les Grecs et sur les Francs; l'intérêt politique fit taire ses ressentiments.

Les ambassadeurs des puissances à Constantinople apprirent le désastre le 28 octobre. Le Sultan l'ignorait encore. Malgré son indignation, son courage n'en fut point abattu; et la première note qu'il fit remettre, les 8 et 9 novembre, aux drogmans étrangers portait que les trois puissances feraient une réparation « publique et solennelle pour l'insulte faite au pavillon turk devant Navarin. » Les choses s'envenimaient à ce point que, le 2 décembre, les ambassadeurs déclarèrent qu'ils quittaient leur poste, mettant leurs nationaux sous la protection de l'ambassadeur des Pays-Bas. Cette menace ne fit aucun effet, et ils partirent sans que cet événement, qui eût dû effrayer la Porte-Ottomane, causât le moindre trouble et le moindre désordre.

L'empire ottoman offrait en même temps un autre exemple d'un caractère énergique. Le pacha d'É-

gypte, Mehémet-Ali, apprit le 2 novembre la funeste affaire de Navarin et la destruction de la flotte: malgré son profond chagrin, il ne se laissa emporter ni à des vengeances ni à des récriminations; il ne renonça pas au système de réforme qu'il avait adopté.

L'année finissait sans que les Grecs eussent d'eux-mêmes avancé l'ouvrage de leur indépendance. Peu de leurs soldats étaient en état de faire autre chose qu'une guerre de partisans; et leur marine n'était devenue dangereuse aux Turks que depuis la destruction de la flotte de Navarin. Ils ne possédaient plus sur le continent que Nauplie et Corinthe. Mais l'intervention des puissances leur avait donné l'existence politique, et l'arrivée du comte Capo-d'Istria, qui s'embarqua le 18 décembre à Ancône, et arriva à Nauplie de Romanie le 18 janvier 1828, leur promettaient enfin un gouvernement et la haute protection de l'empereur Nicolas... La cause des Grecs était gagnée, s'ils ne se perdaient eux-mêmes.

Pendant que tous ces événements, dominés par l'influence russe, se passaient en Europe, une autre série de combats recommençait en Asie, entre la Perse et la Russie. Nous ne pouvons entrer dans les détails de cette nouvelle lutte; nous nous contenterons d'indiquer que la dernière campagne était restée sans résultat, et que, profitant des ressources qui lui restaient encore, le schah commença de nouvelles opérations le 6-18 avril 1827. Mais le général Paskewitsch avait à sa disposition 70 à 75,000 hom-

mes, force plus que suffisante pour tenir tête aux 100,000 qu'on a écrit que les Persans avaient alors. Le 8 juillet, ils furent battus et perdirent 4 à 5,000 hommes à Djwan-Boulak. Ils succombaient encore entre Aschtarak et Outazane, sur les rives de l'Abarane, les 17-29 août, et perdaient un égal nombre d'hommes. Le 27 septembre, ils ne pouvaient résister à l'attaque de la forteresse de Sardar-Abad, le plus fort boulevard de la Perse, et à celle d'Erivan qui, le 13 octobre, tomba au pouvoir des Russes. Enfin, le 31 octobre, le général en chef Paskewitsch fit son entrée à Tauris, qui s'était rendue le 26.

Les Persans, refoulés de toutes parts, dispersés, abattus, ne pouvaient plus songer qu'à obtenir la paix. Le 2 novembre 1827, les premières ouvertures eurent lieu, et quelque dures que fussent les conditions, le prince Abbas-Mirza dut les accepter dans le court délai qui lui avait été accordé. Ces conditions étaient : 1° que le schah de Perse céderait à la Russie en toute propriété la totalité du Khanat d'Erivan, tant en deçà qu'au delà de l'Araxe, ainsi que le Khanat de Naklitchivan ; 2° que la partie russe du Talyche, qui avait été occupée par les Persans, serait restituée à la Russie immédiatement après la conclusion de la paix ; 3° qu'il serait payé une indemnité pécuniaire, et que jusqu'à l'entier paiement toute la province de l'Adzerbaidjan serait occupée par les Russes à titre de garantie.

L'Angleterre semblait devoir exécuter le traité dont on a parlé ; mais il paraît que la Perse ayant

été l'agresseur, malgré les négociations entamées en 1826, on ne crut pas que ce fut le *casus fœderis*. Mais le cabinet britannique ne dut pas moins déplorer le dénouement de cette guerre ; car la cession d'Erivan et de toute la rive gauche de l'Araxe, en affaiblissant les ressources de la Perse et son indépendance politique, rapprochait encore les Russes des établissements anglais dans l'Inde.

Il était dit que l'alliée des Anglais manquerait encore à sa promesse : les négociations furent rompues, et les Russes durent pousser jusqu'à Ardebyl, où ils défirent les deux fils du shah. Ce dernier n'ayant plus d'espoir, dut accepter le traité signé à Tourkmantchaï, le 10-22 février 1828, qui imposa des conditions plus dures que celles déjà énoncées, et qui fixa l'indemnité pécuniaire de 80 millions de francs.

Le comte Paskewitsch reçut sur cette somme un million en récompense de ses victoires et d'un traité conclu si à propos, pour pouvoir se disposer à la guerre contre la Turquie que le manifeste de l'empereur, du 12-23 avril 1828, avait annoncée à l'Europe.

Nous avons consacré des chapitres particuliers aux suites de cette guerre, tant en Europe qu'en Asie ; nous y renverrons les lecteurs.

L'empereur s'était embarqué, le 14 octobre 1828, après la prise de Warna, à bord du vaisseau *l'Impératrice-mère*, accompagné du grand-duc Michel et de quelques généraux ; les légations étrangères envoyées à son quartier-général, ainsi que le comte

de Nesselrode, passèrent à bord du *Pantéléimon*. A peine sortis de la rade de Warna, les deux vaisseaux, assaillis d'une de ces tempêtes si redoutables sur la mer Noire, ne tardèrent pas à être séparés au milieu d'une brume épaisse. « On se ferait « difficilement une idée de la violence du vent, de « la hauteur des vagues, de l'obscurité profonde et « de l'horrible confusion où tout était à bord, » dit un témoin de cette tempête.

Le tzar et le capitaine A'Court qui commandait le vaisseau impérial, conservaient seuls un sangfroid imperturbable. Plusieurs fois on craignit, dans la nuit du second jour, de faire côte sur les terres de Turquie : on résolut de tout hasarder plutôt que d'exposer le tzar à se voir prisonnier de guerre du sultan Mahmoud ; enfin, on eut le bonheur de se tenir au large; et, après quatre jours de grands périls, le tzar aborda, dans la nuit du 19 au 20, à Odessa. Le second bâtiment put entrer à Sébastopol, alors que tout l'équipage et les passagers étaient presque anéantis de faim, de soif et de fatigues.

Revenu de la première impression des désastres de la campagne de 1828, le Grand-Seigneur fit de nouveaux efforts pour celle qu'il allait continuer en 1829 ; les Turks recommencèrent même l'offensive le 2 décembre 1828; mais la rigueur de la saison, et le danger de s'aventurer dans des routes impraticables et sur des champs couverts de neige, forcèrent les deux parties à rentrer dans leurs cantonnements d'hiver.

L'empereur Nicolas arriva à Saint-Pétersbourg au moment où sa mère, Marie Féderovna, succombait à une paralysie, le 24 octobre (5 novembre) 1828, à deux heures du matin. Ce fut à sa rentrée que se termina le procès contre les Polonais accusés de la prétendue haute trahison, comme ayant fait partie de sociétés secrètes patriotiques. Le crime de haute trahison avait été écarté par la commission; mais l'empereur, par un rescrit, cassa l'arrêt, et renvoya les accusés devant une autre commission; il les condamna ainsi à gémir pendant trois ans dans les prisons, jusqu'à ce que leur sort eût été définitivement décidé.

Pendant cette campagne de 1828, l'état de la Grèce avait pris un autre aspect; et la Porte voyait tous ses embarras s'augmenter, malgré l'énergie du Sultan. Des troupes françaises étaient débarquées en Morée et venaient imposer la force de leurs baïonnettes dans les négociations entamées pour la pacification de la Grèce et l'indépendance de cette province, à laquelle le sultan ne voulait pas consentir. Dans le premier moment, cette intervention armée ne fit que l'irriter; et il voulait déclarer la guerre à la France.

Il est certain que c'était alors paralyser les efforts de la Turquie contre la Russie; et l'issue de la malheureuse campagne de 1829 ne fut pas étrangère à cette coercition qui la comprimait dans ses mouvements, et lui ôtait tout espoir d'être secourue

dans la lutte contre son redoutable antagoniste; et lorsque cet ennemi, indépendamment du mal qu'il leur avait fait sur les champs de bataille, affamait les Turks par le blocus du Bosphore, à ce point qu'un grand nombre de Grecs et d'Arméniens durent être renvoyés de Constantinople, et que la disette exposait chaque jour la capitale à des troubles surexcités par la misère du peuple.

Il fallut aux Turks une persistance plus qu'humaine pour soutenir la guerre en 1829. Les Russes, pour tirer avantage de leurs succès, ont porté les forces qui furent réunies contre eux à 250,000 hommes, dont 68,000 de troupes régulières. Ce serait faire un trop grand éloge des efforts fanatiques et patriotiques tentés par un peuple qu'on dépeint comme dégénéré. Mais l'exagération est trop manifeste pour qu'on s'y arrête. D'ailleurs le récit de la campagne prouvera que, par un de ces coups hardis qui décident du sort de toute grande entreprise militaire, les opérations des Turks furent coupées et empêchées par la prise de Sizeboly, effectuée le 27 février 1829.

La possession de ce port, obtenue par surprise, permit aux Russes de débarquer sur les derrières de l'armée turque des troupes et des approvisionnements qui devaient leur servir quand l'armée ottomane, attaquée de front par des forces supérieures, se trouverait menacée, en arrière et en flanc, par des renforts dont l'infériorité de la flotte ottomane ne pouvait garantir. Ces côtes étaient en effet en-

vahies près de Bourgas et d'Aïdos, pendant que Warna recevait les forces destinées à augmenter l'armée qui attaquait Schoumla et Silistrie.

Tout tournait donc au désavantage du Sultan; et, néanmoins, lorsqu'il apprit, le 4 août, que les Russes avaient franchi les Balkans, il cherchait à tenir tête à l'orage qui le menaçait d'une ruine complète, et il ne voulait pas céder aux représentations des ambassadeurs des grandes puissances qui, en compensation des coups funestes qu'elles lui avaient portés au midi, paraissaient décidées à maintenir son indépendance au nord.

Il devenait urgent de profiter de ces dispositions, car la Russie poursuivait avec plus de rigueur que jamais ses opérations militaires et ses préparatifs pour les rendre décisives. L'amiral Greigh, maître sur la mer Noire, et secondant l'armée de terre, prenait possession, le 29 août, d'Ineada, puis de Médiah, et se montrait jusqu'à Kara-Bournou, à l'entrée du Bosphore.

L'armée de terre était à Visa le 6 septembre; et un détachement poussait même jusqu'à Enos, sur la Méditerranée, et allait se mettre en communication avec le vice-amiral Leyden, commandant la flotte russe chargée du blocus des Dardanelles.

Toutefois, les Turks se soutenaient encore à Schoumla et sur le Haut-Danube. Le pays était ruiné. La difficulté des communications rendait les opérations difficiles aux Russes eux-mêmes.

Les pourparlers, pour entrer en négociation,

furent donc acceptés de part et d'autre; et intervint enfin le traité d'Andrinople des 2-14 septembre 1829.

D'après les termes de ce traité et des conventions annexées, la Porte-Ottomane ne semblait point perdre de territoire en Europe. Le Pruth servait encore de limite aux deux empires; mais la suzeraineté du Sultan, sur la Moldo-Valaquie, démantelée de ses forteresses sur le Danube, et sur la Serbie, augmentée de six districts, était réduite à de vaines formalités d'investiture de leurs princes et à des tributs affaiblis, que la première guerre pourrait lui enlever.

Le protectorat de la Russie, fortifié pendant cette guerre par des relations plus intimes et par une influence morale, religieuse et civile toujours croissante, équivalait à la souveraineté. Enfin, par l'article relatif à la Grèce, où la Russie semblait affecter séparément le droit d'intervention, que les trois puissances signataires du traité du 6 juillet 1827, et du protocole du 22 mars 1829, devaient exercer en commun, le tzar achevait de tracer la ligne de son blocus protectoral autour du squelette de l'empire ottoman.

L'ouverture des Dardanelles et du Bosphore, stipulée pour toutes les nations, était sans doute une concession large et libérale à l'esprit de la civilisation moderne; mais particulièrement favorable à la Russie pour le développement de sa marine, l'exportation de ses produits et le succès

de la première guerre qu'elle aurait à soutenir.

Les acquisitions faites en Asie, peu importantes quant au territoire, assuraient à la Russie deux belles positions sur la mer Noire (Poti et Anapa), fortifiaient ses frontières entre la Perse et la Turquie, et lui donnaient un moyen de pénétrer, à la première occasion, et presque sans coup férir, au cœur de l'Arménie et dans les plaines de l'Euphrate.

Tant d'avantages, réels pour le présent, et d'un effet incalculable pour l'avenir, étaient encore accrus par des indemnités, savoir : 10 millions de ducats de Hollande (110,000,000 fr.) pour les frais de la guerre, et 1,500,000 ducats en faveur des sujets et commerçants russes.

On donnait un délai de dix ans à la Turquie pour en effectuer le payement; mais la Russie devait rester en pleine possession des Principautés et de la place de Silistrie jusqu'à l'acquittement complet, ce qui lui laissait encore quelque espérance ou quelque moyen de les garder.

Rentré dans l'état de paix, le sultan Mahmoud, se renfermant dans son harem, parut quelque temps comme étourdi, attéré, de la rigueur des conditions qu'il avait subies, des calamités qu'il avait à réparer; mais il n'abandonna pas les réformes qu'il avait commencées dans son armée, dans sa marine, et jusque dans son administration.

A Saint-Pétersbourg, on était au milieu des fêtes de la victoire et de la paix, et un hommage, rendu

à la puissance de l'empire russe, venait flatter au dernier degré l'orgueil du souverain. Le prince persan Khosrew-Mirza, fils du prince héréditaire Abbas-Mirza, apportait au tzar Nicolas les regrets, les excuses et les réparations de son aïeul pour un attentat commis au mois de février 1829, sur la légation russe, attentat qui avait failli rallumer la guerre.

Au commencement de 1830, l'empereur et roi Nicolas vint ouvrir la Diète en Pologne; et il assista à quelques séances, où il put entendre des plaintes faites pour blesser son autorité ombrageuse.

Bientôt arriva la nouvelle de la révolution de juillet, que le tzar apprit avec un déplaisir marqué. Il avait vu, avec une confiance sans réserve, l'expédition d'Alger; il avait même témoigné le désir d'y coopérer avec une flotte considérable, si la France le jugeait convenable. C'était un affaiblissement de la puissance ottomane dont il ne pouvait qu'être satisfait. Il était donc en excellents termes avec la cour de Charles X, mais la révolution de juillet faisait disparaître toute sympathie avec la France, et allait l'inquiéter, à cause des mécontentements qu'il avait entendus en Pologne.

Aussi, à la première nouvelle des événements, le tzar Nicolas ordonna une forte levée de recrues. Le soulèvement de la Belgique aggrava encore ses dispositions contraires à la France.

Le général Athalin, envoyé pour notifier l'avènement du roi Louis-Philippe, fut reçu froidement.

La réponse qu'il obtint était une reconnaissance de nécessité qui n'emportait aucune adhésion au principe auquel le gouvernement de la France devait son origine.

La Russie poussait l'Autriche et la Prusse à la conclusion d'une nouvelle *sainte-alliance;* elle paraissait décidée à prendre l'initiative de la guerre, lorsqu'elle fut elle-même arrêtée par deux fléaux qui suspendirent ou dérangèrent l'exécution de ses desseins.

Le premier était le *choléra-morbus*, qu'on croyait endémique à l'Inde, et qui a fait, en quelques années, irruption dans les contrées de l'Europe les plus renommées pour la salubrité du climat et la douceur de la température. De la Perse, il passa le Kaukase, il suivit la mer Kaspienne, les bords du Volga, ravagea Saratow, Simbirk, Nijni-Novogorod, et parut, dès la fin de septembre, à Moskou. Les victimes furent plus nombreuses qu'elles n'ont été jamais dans les autres contrées de l'Europe.

Mais le second, si on peut l'appeler ainsi pour la Russie, c'était la révolution nationale de la Pologne. Cet événement est très-mémorable dans les annales polonaises, et le plus remarquable dans le règne du tzar Nicolas. Notre cadre nous oblige à être très-précis; mais nous tâcherons d'être aussi complet que possible dans la narration de cette révolution.

La résistance opiniâtre du cabinet russe à l'incorporation des anciennes provinces polonaises, les

violations multipliées de la Charte octroyée à l'ancien duché de Varsovie, la suppression de la publicité des séances de la Diète, leur longue interruption, l'enchaînement absolu de la presse, l'intolérance de l'église grecque schismatique à l'égard du culte catholique professé par les sept huitièmes de la nation, le despotisme brutal du grand-duc Constantin exercé non-seulement envers l'armée, mais à l'égard des simples bourgeois, qu'il traitait en serfs du moyen âge, etc., avaient excité un mécontentement général et aigri tous les Polonais. La nouvelle de la révolution de juillet, jetée au milieu de ces ferments de révolte, y fut reçue comme l'aurore de la liberté pour la Pologne.

D'un autre côté, on n'ignorait pas les volontés de l'empereur Nicolas qui, se regardant toujours comme le chef de la sainte-alliance, avait conçu le projet de rétablir en France les Bourbons de la branche aînée, et le roi de Hollande en Belgique. Tous les approvisionnements se réunissaient en Pologne pour une guerre contre la France; et pour se débarrasser des Polonais, on devait dissoudre leur armée et en disséminer les forces parmi les troupes de la Russie et de l'Allemagne. Cet ordre devait être exécuté le 15 décembre 1830.

La jeunesse de l'école militaire, dite des enseignes, presque toute composée de nobles polonais, et prompte, comme celle de Paris, à la sédition, arrêta ces dispositions, en commençant le soulèvement. Le 29 novembre 1830, elle se porta précipi-

tamment sur le palais du Belvéder, résidence du grand-duc Constantin, où elle fit main-basse sur tout ce qui lui opposait de la résistance. Le grand-duc n'eut que le temps de s'échapper par une issue secrète et d'aller se mettre au milieu de ses gardes.

L'insurrection marcha avec la rapidité de l'éclair; mais ceux-là même qui l'avaient faite, voulant la régulariser, et rendre, en quelque sorte, plus sainte la cause à laquelle ils s'étaient dévoués, abandonnèrent la direction de la révolution aux hommes qu'ils croyaient les plus fidèles et les plus expérimentés. Une administration provisoire fut instituée, avec laquelle le grand-duc dut entrer en accommodement; et le 3 décembre (1) il consentit

---

(1) La proclamation publiée à cette occasion est ainsi conçue :

« Je permets aux troupes polonaises, qui sont restées « fidèles jusqu'au dernier moment auprès de moi, de rejoin- « dre les leurs. Je me mets en marche avec les troupes im- « périales pour m'éloigner de la capitale, et j'espère de la « loyauté polonaise, qu'elles ne seront point inquiétées dans « leur mouvement pour rejoindre l'empire. Je recommande « de même tous les établissements, les propriétés et les in- « dividus à la protection de la nation polonaise, et les mets « sous la sauvegarde de la foi la plus sacrée.

« Varsovie, 3 décembre 1830.

« *Signé*, CONSTANTIN. »

à s'éloigner de Varsovie. C'était peut-être une faute de laquelle tout dépendit. Dans leur loyauté, les Polonais se privaient d'un gage pour des conditions à venir; ils laissaient libres dix mille ennemis et se privaient de canons, d'armes et de bagages qui eussent pu leur être utiles. Cette générosité déplut d'abord à quelques hommes ardents qui se sont crus fondés à imputer à un autre sentiment les concessions qui eurent lieu.

Il ne devait en être tenu aucun compte; et il fallut se préparer à résister aux efforts de l'empereur pour reconquérir son autorité. En organisant tout pour assurer l'ordre public et la liberté nationale, le général Chlopicki ne désespérait pas cependant d'amener l'empereur Nicolas à consentir à des arrangements de nature à satisfaire les Polonais et à prévenir une guerre fatale à la Pologne. Le prince Lubecki et le comte Jewerski acceptèrent la mission d'aller à Pétersbourg. Arrêtés d'abord à la frontière, ils obtinrent de continuer leur route. Mais ils ne parurent à Pétersbourg que pour recevoir des refus péremptoires aux conditions ou réparations qu'ils allaient demander; que pour entendre les reproches injurieux faits aux Polonais, et que pour voir les immenses préparatifs destinés à les soumettre ou à les exterminer.

Le 31 décembre 1830, le feld-maréchal comte Diebitsch partait avec une armée considérable, tandis que de leur côté la Prusse et l'Autriche se mettaient en état de défendre la part qu'ils avaient eue dans

le démembrement de 1795, et dans ceux qui avaient précédé.

Les envoyés du général Chlopicki étant revenus à Varsovie sans avoir obtenu le moindre succès d'une démarche condamnée d'avance, les patriotes abolirent la dictature qu'ils avaient créée en faveur de Chlopicki. Le 25 janvier 1831, la déchéance de Nicolas, comme roi de Pologne, fut déclarée par la Diète; et on forma un gouvernement national composé de cinq personnes. La lutte était définitivement commencée, et elle allait être suivie sans merci. Les 5, 6 et 7 février 1831, les Russes entrèrent en Pologne par plusieurs points. A mesure que les divers corps s'avançaient en convergeant vers Varsovie, les Polonais évitèrent un engage ment général et se retirèrent sur la capitale. L'armée polonaise qu'on évaluait à 70,000 hommes, ayant 120 bouches à feu, étant trop faible pour résister aux masses russes, avait pris position autour de Praga, en s'adossant à la Vistule.

C'est là que, le 19 février, vers dix heures du matin, s'engagea une bataille sanglante qui dura six jours avec des efforts et des actes de courage inouis. Le 25, les Polonais durent se retirer derrière la Vistule, bien qu'ils eussent le plus souvent battu les Russes, et qu'ils les eussent fait reculer de plus de dix lieues; mais de nouvelles troupes ayant soutenu les 100,000 Russes qui ne pouvaient tenir tête aux 40,000 Polonais seulement qui leur étaient

opposés, il eût été imprudent de tenir la campagne.

Pendant près d'un mois on s'observa dans cette position. La Pologne demandait du secours aux puissances de l'Europe; elle comptait sur une diversion de la part de la Turquie et de la Perse; mais tout était sourd à sa voix : elle ne put encore, cette fois, qu'entendre les échos sympathiques lointains des cris de la France, ayant tout à craindre pour elle-même, si son gouvernement n'avait pas été reconnu par le tzar, ce qui n'arriva que le 3 mars 1831, au moment où Nicolas disait : *l'ordre règne à Varsovie.*

Mentionnons que, quand on apprit à Constantinople la chute de Charles X, le peuple crut y voir une punition du ciel pour son entreprise contre l'Algérie, et la représaille des outrages faits à l'islamisme.

Le Sultan attendit, pour reconnaître l'avènement de Louis-Philippe et recevoir le nouveau pavillon de la France, que l'Autriche lui en eût donné le conseil ; et il ne céda qu'aux représentations fort vives de l'ambassadeur français, le comte Guilleminot.

Les victimes dévouées ne pouvaient plus trouver d'appui que dans leur courage.

Ne prenant conseil que de leur désespoir, les Polonais sortent, dans la nuit du 30 au 31 mars, de Varsovie, traversent Praga, se dirigent vers Waver, où le général Geismar s'était retranché. Celui-ci, bien qu'il eût 60,000 hommes à opposer

à 40,000 Polonais, est culbuté dans une attaque soudaine. Il perd 6,000 hommes, tués ou blessés, 6,000 prisonniers, 2 drapeaux, 12 canons, et un grand nombre de munitions. Le 10 avril, les Polonais remportèrent une autre victoire à Yganie; elle fut encore plus brillante : ils combattaient un contre trois, n'avaient que 12 pièces de canon à opposer aux 40 des Russes. On ne comprend pas qu'après ce succès ils battirent en retraite. Le 17 avril, ils ne furent point aussi heureux sous le général Sierawski; et, le 20, le général Dwernicki, forcé d'en venir à une action avec le général Rudiger, dont il avait laissé grossir les forces par une temporisation qui fut vivement blâmée, et craignant de compromettre le sort de son armée, préféra se jeter sur le territoire autrichien, où ses troupes furent désarmées et éloignées de la frontière.

D'autres affaires eurent lieu avec des chances diverses dans le courant de mai. La principale opération faite dans ce mois fut celle du général Skrzinecki, qui, longeant la rive droite de la Narew, marcha sur Pultusk sans rencontrer d'obstacle; il entra, le 18 mai, à Ostrolenka; mais il semblait que le généralissime russe, en se retirant du côté de Bialystock, n'avait d'autre but que de laisser le général polonais s'aventurer. Le 21, il fit retour sur lui; battit son arrière-garde, le 23; l'obligea, le 26, à se retirer d'Ostrolenka, où une bataille sanglante s'engagea; déjà il n'était plus

possible à l'armée polonaise de se soutenir envers des corps qui se grossissaient chaque jour de troupes fraîches; elle dut rentrer à Praga, après avoir perdu plus de 5,000 hommes. Cette bataille terrible, qui marqua le terme des succès de la Pologne, fut aussi la dernière que livra Diebitsch; il mourut subitement, le 10 juin; et le grand-duc Constantin, dont le despotisme sauvage avait été la première cause de l'insurrection, succomba, le 27, à Witepsk.

Le comte Paskewitsch, d'Erivan, vint prendre le commandement en chef de l'armée russe; il avait repris les opérations à la fin de juin. A la tête de 80,000 hommes et aidé de la Prusse, il avait traversé la Vistule. Les forces polonaises étaient encore de 70,000 hommes, car la population continuait de prendre les armes. On dit que le général en chef ne profita pas de cet enthousiasme, et qu'il laissa avancer les Russes sans les arrêter, comme il l'aurait pu. Ceux-ci arrivèrent devant Praga.

Ne pouvant attaquer du côté de la Vistule, Paskewitsch résolut de passer le fleuve à Stock. Le 19 juillet, le passage de toute l'armée put s'effectuer. Il attaque Varsovie, où 34,000 hommes seulement se trouvent réunis, le reste ayant été maintenu au dehors par des motifs qui restent encore inexpliqués. Pendant deux jours, cette vaillante armée et les habitants de Varsovie soutinrent le feu terrible de 400 canons, appuyés par 80,000 hommes; et, dans leur résistance héroïque, ils tuèrent

près de 20,000 Russes. Mais les Polonais, se croyant trahis, la ville de Varsovie s'abandonne à la discorde; et la violence vint, par d'horribles représailles, pendant deux jours, les 15 et 16 août, déshonorer la cause la plus légitime et la plus sacrée. Obligée de rentrer en partie dans la ville pour les faire cesser, l'armée polonaise ne put empêcher les Russes de s'approcher avec toutes leurs forces. Paskewitsch somma la ville de se rendre. Le terme prescrit pour la reddition étant écoulé, le *six septembre*, au matin, commença l'assaut des villages fortifiés qui couvraient Varsovie. Pendant deux jours, il y eut un affreux carnage et des actes d'un désespoir furieux. Les Polonais succombaient, comme leurs aïeux, sous les innombrables légions de la Russie, et peut être sous les embûches de traîtres.

Un mois après la chute de Varsovie, toute la Pologne était de nouveau réduite sous le pouvoir absolu de son ancien maître....

Le cours des réactions s'ouvrit pour la malheureuse Pologne. Les séquestres, les confiscations de biens, les arrestations, la dégradation des nobles, les déportations en Sibérie, la condamnèrent à de nouvelles larmes; et bientôt l'œuvre de la dépopulation, commencée par la guerre, s'acheva par l'exil volontaire ou forcé des plus dignes citoyens et par les ravages du choléra apporté par ses vainqueurs, et dont eux-mêmes souffrirent autant que ceux auxquels s'appliquait avec cruauté

le *væ victis*, prononcé par le tzar au commencement de cette épouvantable lutte.

La Pologne, réduite au droit du plus fort, ne pouvait plus exister comme nation; le tzar pouvait, sans obstacle, lui enlever sa constitution et sa nationalité. Aussi, le statut organique rendu à Saint-Pétersbourg le 14 (26 février) 1832, reconnaît la Pologne comme partie intégrante de l'empire russe. Il lui laisse seulement une administration séparée, son Code civil et son Code criminel. Le feld-maréchal Paskewitsch est nommé gouverneur général de la Pologne; l'armée polonaise perd ses couleurs, elle n'est plus qu'une armée russe.

Ce fut en vain que les puissances signataires du traité de Vienne réclamèrent. La Pologne dut même venir s'humilier devant le tzar, le remercier du statut organique et de la *modération* qu'il avait montrée, et que fuyaient des milliers de Polonais, abandonnant leurs foyers domestiques, leur fortune et les tombeaux de leurs pères, préférant la misère de l'exil volontaire aux tortures, aux infamies, subies par ceux qui ne pouvaient échapper à la main vengeresse d'un ennemi implacable.

Au reste, ce n'était pas seulement en Pologne, où tant de vieux souvenirs de gloire et de nationalité luttaient contre la domination étrangère, que la Russie avait à combattre des insurrections. A l'autre extrémité de son empire, les montagnards du Kaukase et du Daghestan avaient de nouveau pris les armes.

Un de leurs chefs les plus redoutés, Kazi-Moullah, fit, à la tête de bandes nombreuses, des irruptions dans le Daghestan, s'empara de quelques villages qu'il pilla, eut plusieurs rencontres, au mois de mai 1832, avec les troupes russes qui ne parvinrent pas, sans peine, à délivrer la contrée de cet audacieux partisan.

Lamzad-Beck, autre rebelle non moins fameux dans le Daghestan, souleva environ 2,000 montagnards, envahit la province de Djary, propagea la sédition chez tous les Lesghis, qui le rejoignirent après avoir envoyé leurs familles et leurs biens dans l'intérieur des montagnes. Lamzad-Beck avait intercepté toute communication avec la forteresse de Zakatali, levé des cavaliers parmi les habitants intimidés, et menaçait les provinces de Yeloussi et de Scekie.

Le lieutenant général Rosen se mit en marche le 26 juillet; et, le 28, il dispersa une première bande de 1,000 insurgés. Le 30, il se porta, avec 3,500 hommes et 12 pièces d'artillerie, sur un village où Lamzad avait pris position. Celui-ci chassé de ce point, et battu encore le surlendemain, s'enfuit à travers les montagnes. Près de 5,000 familles furent réduites au pouvoir des Russes.

Cette défaite des peuplades qui, depuis cinq ans, s'étaient insurgées, fut complétée par une victoire décisive remportée sur Kazi-Moullah, dans le défilé de Gimry. Tous les villages soulevés se soumirent.

La Russie, toujours heureuse dans ses opérations, commençait à inspirer une méfiance universelle, surtout en France et en Angleterre; car la Turquie, qui seule était encore capable de lutter, de former un barrière, au moment où la Pologne disparaissait de la carte de l'Europe comme nation, se trouvait atteinte dans ses ressources et ses moyens de résistance. L'Égypte s'était soustraite à l'autorité du Sultan, et l'armée de Méhémet-Ali venait de battre les Turks en Syrie.

On pouvait craindre, dès lors, de voir arriver le moment où la Russie se disposerait à montrer enfin à ses soldats avides de climats plus doux, cette Constantinople vers laquelle elle a toujours ses regards tournés depuis le Xe siècle.

CHAPITRE XI

De 1833 à 1851. — Nicolas Ier.

La Pologne n'avait pas fini d'expier son insurrection. Les biens des Polonais réfugiés au dehors étaient confisqués par le tzar plus rigoureusement que jamais, et mis en vente. Les prisons regorgeaient toujours de détenus, dont le nombre s'était accru depuis quelques soulèvements partiels en mars et avril 1833. Les chefs de ces mouvements, après avoir été soumis à des tortures qui arrachèrent à quelques-uns des aveux qui leur donnèrent de nouveaux compagnons d'infortune, furent condamnés, les uns à être pendus, les autres à être fusillés.

On vit, dit-on, à l'une de ces exécutions, au mois de décembre, des spectateurs en grand nombre faire retentir l'air de cris perçants, et, malgré

la résistance des soldats russes, se jeter sur les victimes pour déchirer leurs vêtements, et en garder les morceaux comme des reliques. D'autres n'échappèrent à leur destinée qu'en mettant de leur propre main un terme à leur existence. Des femmes furent livrées à des conseils de guerre et dévouées au supplice des verges, pour avoir fourni des vivres à quelques insurgés cachés dans les bois.

Non content de toutes ces cruautés, le tzar voulut encore qu'aucun ne pût se soustraire à sa colère : il obtint de ses voisins, et complices dans les violences exercées contre ce peuple, qu'ils ne donneraient point asile aux réfugiés, et qu'ils en feraient l'extradition dès qu'ils pourraient être atteints. Cette mesure fut discutée au congrès de München-Graetz en septembre 1833, entre la Russie, la Prusse et l'Autriche, et consacrée par une convention du 4 janvier 1834, signée à Vienne.

Dans un voyage que le tzar fit en Pologne, pendant cette même année 1833, ses sentiments éclatèrent sans modération : il refusa de recevoir une députation qui le priait d'entrer à Varsovie repentante. Il arriva sur la rive droite de la Vistule, à la tête du mémorable pont de Praga ; il inspecta les fortifications élevées nouvellement autour de la ville et les troupes formant la garnison ; puis il repartit en disant au gouverneur : « Je suis venu voir « la citadelle sans entrer dans Varsovie ; je veux « que les habitants le sachent. »

Pendant la même année 1833, l'empereur Nicolas porta à sept le nombre des corps d'armée, au lieu de quatre qui existaient sous Alexandre, et établit ce nouveau système, qui dure encore, de composer les régiments en quatre bataillons ou escadrons actifs, et deux de réserve. Il voulait se préparer à tous les événements.

Après le démembrement de son empire, la Porte-Ottomane s'était vue attaquée par celui-là même qui l'avait aidée contre les Grecs, et réduite, pour ainsi dire, à la discrétion du pacha d'Égypte. Quelle humiliation, après la prise de Saint-Jean-d'Acre et la conquête de toute la Syrie, ce dut être de recourir à son plus mortel ennemi!

Ibrahim s'était avancé jusqu'à Adana dans la Karamanie, et les débris de l'armée ottomane devaient se rallier à Koniah. La France et l'Angleterre employaient leurs bons offices pour amener le vice-roi d'Égypte, Méhémet-Ali, à des dispositions pacifiques. Malgré la marche toujours agressive d'Ibrahim, qui était parvenu jusqu'à Kutaya, on espérait l'arrêter; mais l'impatience ou la crainte inspira à Mahmoud d'accepter les offres de secours que lui fit faire la Russie; et une escadre russe était partie de Sébastopol et entrait dans le Bosphore. La France, représentée par l'amiral Roussin, se plaignit d'une telle intervention qui paraissait inopportune aux intérêts de la Porte elle-même, qu'elle livrait à la discrétion de son adversaire le plus redoutable.

Les complications les plus sérieuses pouvaient surgir de l'attitude, de plus en plus menaçante pour Constantinople même, qu'Ibrahim prenait, et des dispositions qui se continuaient en Égypte pour augmenter ses forces. Il fallut que les amiraux français et anglais dans l'Archipel se montrassent avec énergie devant Smyrne pour y faire respecter l'autorité du Sultan. Mais ces démonstrations ne suffisaient pas à celui-ci. Il ne put être rassuré que lorsque des troupes russes eurent pris position sur la côte d'Asie, vis-à-vis de Bouyouk-déré et Thérapia.

Le comte Orloff arrive à Constantinople le 5 mai 1833, comme ambassadeur extraordinaire et comme commandant des troupes de terre et de mer. Il s'y présente avec 30,000 Moskovites, à titre *d'alliés et d'amis* de la Turquie. L'ambassadeur d'Angleterre et celui de France s'y trouvaient également; et la question d'Orient prenait en Europe une importance déjà assez grave pour que les flottes anglaises et françaises fussent augmentées. Le vice-roi d'Égypte comprit qu'il pouvait en supporter de fâcheuses conséquences; il donna ordre à Ibrahim d'évacuer la Natolie (Asie-Mineure).

Le secours des Russes devenait dès lors inutile; le 10 juillet, ils se retirèrent, mais non sans avoir obtenu un traité, à la date du 26 juin (8 juillet) 1833, signé à Unkiar-Skelessi, par lequel la Porte-Ottomane s'engageait à ne permettre l'entrée des Dardanelles à aucun vaisseau de guerre étranger. Ce

traité fut très-mal vu en France et en Angleterre; et, pour répondre à une discussion assez vive des journaux de ces deux pays, la *Gazette de Moskou* répondait qu'en cas de collision avec la Russie, c'était à *Calcutta* que *le premier traité entre l'Angleterre et la Russie serait signé*. Mais tout en resta là.

Quant à la Morée, son sort était fixé. Après le gouvernement du comte Capo-d'Istria, elle venait d'obtenir un roi; et Othon était venu prendre les rênes d'un État protégé par les cinq grandes puissances de l'Europe.

Si l'autorité du tzar devenait de plus en plus ombrageuse et cruelle en Pologne, sa sévérité s'étendait aussi sur ses propres sujets, auxquels, par un règlement du 3 mai (21 avril), il défendit de voyager et de vivre contre son gré hors de l'empire, et cela sous les peines les plus sévères, telles que d'être privé de ses biens, etc.

Le traité du 8 juillet 1833, d'Unkiar-Skelessi, fut, pendant 1834, l'objet de vives réclamations de la part de la France et de l'Angleterre, mais il ne fut pas moins maintenu; et la Russie en exprima sa gratitude à la Porte-Ottomane, en lui remettant, à la suite d'un nouveau traité du 29 janvier 1834, une partie des contributions de guerre qu'elle n'avait point encore payées, aux termes du traité d'Andrinople; en tranchant en sa faveur la question des frontières de l'Asie, et en promettant l'évacuation prochaine de la Moldo-Valaquie, dont la Porte était autorisée à nommer les hospodars,

sauf toutefois la possession de Silistrie, que la Russie se réservait pour huit années.

Les hospodars furent nommés en septembre ; et, peu de temps après, les troupes russes se retirèrent en Bessarabie.

Le sultan Mahmoud profita de quelque repos, que lui donnaient l'arrangement avec les Russes et un rapprochement avec le vice-roi d'Egypte, pour continuer ses systèmes d'amélioration et de progrès. Au nombre de ces institutions, on placera, en première ligne, l'organisation d'une milice régulière et permanente, à peu près semblable à une garde nationale mobile, à laquelle furent appelés, dans chaque sandjack (arrondissement militaire), tous les jeunes gens de 23 à 32 ans. Cette milice s'appelle *Rédifi-Mansouré*. Le firman, du 6 août 1834, contient des dispositions fort curieuses sur une mesure par laquelle l'empire ottoman devançait, pour la défense nationale, bien des Etats, et la France surtout; cette réunion de forces patriotiques a contribué à la régénération et à la civilisation d'un peuple cherchant à prendre sa place au milieu des nations européennes.

L'événement le plus saillant de l'année 1835 fut la grande revue de Kalisz, en Pologne, où, en vue d'un champ de manœuvres couvert de troupes prussiennes et russes, le tzar Nicolas, le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, et les archiducs d'Autriche, semblèrent se liguer de nouveau, et se promirent de se retrouver à Tœplitz, le 26 sep-

tembre, pour confirmer leur entente contre les Etats constitutionnels et révolutionnaires de l'Occident.

Le tzar revint par Varsovie, où, le 22 octobre, il donna à la municipalité la continuité de ses sentiments malveillants, en refusant d'entendre son allocution. La population fut même fort effrayée, lorsque le tzar inspecta la citadelle, armée de telle sorte qu'elle pourrait écraser la ville en un instant.

La même année, au mois de juillet, avait été publiée la liste officielle de tous les Polonais dont les biens étaient saisis. Elle contenait 2,240 personnes, ainsi dépouillées de toute leur fortune, elles et leurs héritiers naturels. Ces confiscations montaient, en Pologne, en Litvanie et dans les terres russiennes, à 600 millions de francs.

En 1836, parut un décret de l'empereur Nicolas, tendant à faire prévaloir la langue russe sur la langue polonaise; c'était l'acte le plus significatif pour transformer, autant que possible, le royaume des Jagellons en province de l'empire moskowite.

D'après l'article 4 du traité d'Andrinople, de 1832, la Russie avait acquis des droits à la possession du pays des Tscherkesses (Circassiens); mais ceux-ci n'avaient point reconnu cette nouvelle domination, ils avaient pris les armes pour défendre leur indépendance. De là, une guerre, mêlée pour les deux partis de revers et de succès,

qui n'avait encore rien eu de décisif; guerre d'escarmouches, de surprises, d'enlèvements de convois, de la part des Circassiens, comme celles que se font habituellement les habitants à demi sauvages des montagnes. Cependant on remarqua, dans divers engagements qui eurent lieu le long du Kouban et du Terek, que, outre leur bravoure accoutumée, les Circassiens avaient aussi une espèce de tactique militaire, et qu'ils manœuvraient jusqu'à un certain point avec la régularité des troupes européennes. On pensa que cette instruction leur venait de déserteurs polonais de l'armée russe, et surtout d'un officier de la révolution polonaise. Les affaires devenaient donc plus sérieuses avec ces peuplades insoumises; elles se défendaient avec un courage désespéré à Soudjouk-Kalé, entre Anapa et Ghelendjeck. Les Russes, au nombre de 15,000 hommes, ne s'emparèrent pas de cette forteresse sans éprouver d'assez grandes pertes; néanmoins, devenus maîtres de ce point de la côte, ils pouvaient désormais empêcher les secours qui arrivaient par la mer Noire aux Circassiens.

L'empereur crut l'insurrection assez dangereuse pour venir lui-même imprimer aux opérations militaires une activité et une énergie nouvelles; mais il ne put accomplir ce projet par un accident qui lui arriva le (26 août) 7 septembre près de Tscembar. Sa calèche avait versé pendant la nuit, et il s'était cassé la clavicule.

A ce même moment il dirigeait des forces maritimes assez considérables pour opérer le blocus des côtes, et il se montra très-sévère à l'occasion de la prise d'un vaisseau anglais, *le Vixen*, soupçonné d'avoir porté aux Circassiens des munitions de guerre, et surtout deux canons.

Le tzar continuait à opprimer les Polonais ; ce fut en 1837 le tour des opinions religieuses. Les affaires du culte grec uni à l'église romaine furent mises, par un oukase du 13 janvier, sous la direction du synode russe ; et un autre, du 15 janvier, prescrivit que tous ceux qui ne professeraient pas le culte gréco-russe seraient tenus de servir pendant cinq ans en Russie avant de pouvoir être admis dans les ministères et dans les administrations. Quant aux mariages mixtes, il était décrété que les enfants qui en naîtraient devraient être élevés dans le culte russe. L'empereur reprit son voyage interrompu, comme on l'a vu ; il passa une grande revue militaire dans la plaine de Vosnesensk, sur le Bog, à 34 lieues d'Odessa. Il avait le projet de se porter au centre des opérations de la guerre contre les Circassiens ; mais après avoir visité Gheelendjeck et la forteresse d'Anapa, il retourna à Moskou.

On ne continuait pas moins la guerre dans ces contrées ; et les Abases, qui habitent le long des côtes de la mer Noire et qui sont des marins déterminés, faisaient depuis longtemps cause commune avec les montagnards du Kaukase. La Russie, qui voudrait s'étendre dans l'Asie centrale, comprend

qu'elle ne pourra s'avancer derrière cette ligne d'âpres sommets formée d'une mer à l'autre, et présentant une position unique dans le monde, que quand elle aura réduit ce boulevard naturel et défendu par des peuplades braves et audacieuses.

Une attaque exécutée simultanément contre elles de trois côtés, par le Kouban, par Anapa, par Soukoun-Kalé, n'eut cette année d'autre résultat que l'établissement d'un fort sur la côte, à Psekadt, dont les Russes achetèrent chèrement la possession; ces peuplades s'étaient défendues vaillamment à Askilta, où six fois elles se précipitèrent sur les colonnes russes. D'autres tribus, les Tschetsmiens et les Avariens passèrent même le Terek, mirent en fuite les Kosaks réguliers, entrèrent à Buinaki, et menacèrent Derbend sur les bords de la mer Kaspienne.

Les Russes furent même défaits au mois de février 1838 : un autre général vint les commander; on établit dans le grand et petit Kabardah des colonies semblables à celles qui existent dans la Khersonèse, et on prit de nouvelles mesures contre les Abases et les Tatars-Avariens, qu'un nommé Giraps, jadis souverain de Krimée, commandait.

Les Circassiens avaient obtenu de nouveaux avantages à Shushen; au nombre de plus de sept mille hommes, commandés par Bersuk-Islam et Zelka, ils avaient remporté une victoire signalée sur les Russes débarqués, et le rivage resta couvert de cadavres moskovites. La garnison du fort de

Stocka, qui était sortie pour protéger le débarquement, perdit les neuf dixièmes de son détachement, de onze cents hommes.

Des prétentions de la part du schah de Perse sur Hérat, ville ancienne de la province de Khorassin, frontière de l'Afghanistan, qui forme comme un lien entre la Tatarie et l'Hindhoustan, faillirent faire éclater la guerre entre la Russie et l'Angleterre; cette dernière ne voyant dans la personne de Mohammed-Mirza, choisi comme roi de Perse par elle-même et par la Russie, qu'un bras russe déjà étendu vers ses possessions.

La province de Grusie, une des conquêtes du feld-maréchal Paskévitsch, en 1830, s'était également révoltée; l'ancienne et puissante tribu des Ubiques osa attaquer 5,000 Russes qui débarquaient, protégés par le feu meurtrier de dix vaisseaux de ligne; et, si elle fut obligée de se retirer, ce ne fut pas sans avoir fait beaucoup de mal aux ennemis. Les Arabes persistaient dans leur résistance : à des offres faites aux habitants de Notkuhatch, ceux-ci répondirent qu'ils étaient résolus à mourir plutôt que de céder. « Depuis douze ans, écrivaient-ils au « général Raïeffskoï, vous vous vantez d'être les « maîtres et les conquérants de ce pays, et vous « mentez..... Tous nous y passerons dans cette « guerre à mort, jusqu'au dernier. »

Schamyl ou Schemil, qui, déjà, s'était distingué dans plusieurs rencontres et était à la tête de nombreux partisans, n'avait pas trouvé d'abord les

dispositions des Lesghis favorables; mais, après la mort du colonel russe Wrangel, ceux-ci s'étaient décidés à tomber sur ses soldats, dont ils firent un affreux carnage; et, presque à la même époque, les Circassiens s'étant jetés sur les postes de la cavalerie moskovite, établis le long de la ligne de Sundscha, et dans les plaines d'Alaron, ils l'avaient battue complétement et lui avaient tué 3,600 hommes, parmi lesquels on comptait plusieurs officiers supérieurs distingués. Plusieurs officiers anglais et polonais dirigeaient cette expédition, commandée par le Circassien Szamboli.

D'un autre côté, la peste ravageait la Géorgie et les deux Kabardahs, et détruisait l'armée de Golovine.

Tel était l'état des choses, en 1839, dans ces provinces que la Russie ne possédait et ne possède que de nom.

La Pologne restait dans le même état d'oppression; la Turquie était au milieu des complications de sa guerre avec l'Égypte, et se disposait à mettre fin à une nouvelle insurrection en Serbie.

L'énergique destructeur des janissaires, l'homme qui essaya avec ardeur, sinon toujours avec génie, de refaire, sur les bases de la civilisation, un empire qui s'écroulait dans la barbarie, le sultan Mahmoud, était mort le 30 juin 1839, avant même qu'il pût connaître le désastre qui venait de le frapper à Nezib, le 24. Ce prince, né le 20 juillet 1785, n'atteignait que sa cinquante-cinquième année.

Abdul-Medjid, son fils, né le 19 avril 1823, lui succéda, et ceignit, le 11 juillet, suivant le rite accoutumé, l'épée d'Othman.

Les cinq grandes puissances, par une note du 27 juillet, annonçaient au nouveau sultan que l'Europe, *faisant sienne la question d'Orient*, elle allait pourvoir à une solution qui intéressait tous les États.

Un instant, la note du 27 juillet 1839, qui faisait de la question d'Orient une question européenne, et substituait le protectorat collectif des grandes puissances au protectorat exclusif de la Russie, parut contrarier les vues du tzar sur l'empire ottoman, et entraver les conséquences du traité d'Unkiar-Skélessi, sur lesquelles il avait compté pour de futurs agrandissements. On s'attendait à ce que la Grande-Bretagne, la plus intéressée à empêcher le développement de prétentions qui la menaçaient dans ses intérêts commerciaux et dans les avantages de ses possessions asiatiques, allait profiter du nouvel accord des puissances pour faire modifier un traité si contraire aux relations internationales.

La fermeté du cabinet des Tuileries chercha à empêcher les orages qui pouvaient sortir de cette question. D'un autre côté, celui de Saint-Pétersbourg, envisageant les dangers qui pourraient naître de la chute du Sultan et de son remplacement par le pacha d'Égypte, capable, par son caractère entreprenant, de donner la vie à un empire déjà, en quelque sorte, à sa discrétion, préféra ne point

s'opposer aux projets des puissances occidentales, tout en se préparant pour les éventualités d'une guerre à laquelle les événements pourraient entraîner.

D'ailleurs, en 1840, la tournure des opérations militaires dans l'Asie n'était point favorable à la Russie; et elle devait y déployer un autre genre d'activité. Là, vingt races nomades ont encore leurs tentes : Usbeks, Mongols, Turkomans, Kirghis, Tatars, etc., tribus autrefois puissantes, peuples de transition mêlés à toutes les grandes révolutions de l'ancien continent, et d'où sont sortis les conquérants sur lesquels nous avons jeté un regard rapide et rétrospectif dans le chapitre Ier, sont prêtes à secouer le joug moskovite.

Celles de ces races qui n'ont pas plié sous lui et sous les armes de la Chine, sont encore au même point de nature que dans les premiers âges du monde; parmi elles, se trouvent surtout les Turkomans et les Khiviens, habitués à faire des esclaves qu'ils vendent aux Persans et aux Boukares, et à piller, rançonner ou rendre captives les caravanes qui partent chaque année de Semipolatinsk et autres places pour Bokhara (Thibet) et la frontière de l'Inde britannique.

Une expédition considérable avait été dirigée contre eux à la fin de 1839. Commandée par le général Peroffsky, après de nombreuses difficultés et des rencontres assez chaudes, cette expédition força le khan de Khiva à envoyer un ambassadeur

à Saint-Pétersbourg; mais elle effraya le cabinet anglais, qui crut y voir une tentative pour trouver une nouvelle route vers l'Inde sans passer par le Kaukase, où les Russes avaient moins de succès.

En effet, bien qu'on eût établi de nombreux postes militaires, plusieurs combats livrés en 1840 confirmèrent le patriotisme indomptable de ces montagnards intrépides. Ils surprirent une forteresse défendue par 2,500 Russes, et les massacrèrent presque tous; ils prirent et rasèrent les forts d'Aboen, de Nicolaï, de Mazgah, etc. Les tribus conçurent de nouvelles espérances d'affranchissement; mais, de son côté, la Russie préparait une armée considérable.

Pendant ce temps, la question d'Orient prenait un caractère décidé. Le pacha d'Égypte, soutenu par une influence étrangère, comme on l'a supposé, résistait aux demandes des puissances; il fallut une résolution énergique pour le faire céder. Le blocus maritime des échelles de Syrie porta sur les points principaux de la côte : Sidon, Beyrouth, Saint-Jean-d'Acre. L'armée égyptienne eut bientôt en présence les forces navales combinées de l'Autriche et de l'Angleterre, secondées par les Turks, qui combattirent valeureusement.

Beyrouth, après une défense énergique par Soliman-Pacha (le colonel français Selves), succomba, le 11 septembre, après un bombardement dirigé par le commodore anglais sir Charles Napier. Si-

don ne tint pas et fut évacuée dans la soirée du 21 septembre. Saint-Jean-d'Acre, après une explosion qui tua beaucoup de monde aux Égyptiens, fut forcée de se rendre le 3 novembre. Enfin, le 27 novembre, le vice-roi d'Égypte fit une convention provisoire avec le commodore Napier; ils en remettaient le règlement définitif aux conseils des puissances alliées.

La France, restée étrangère à l'exécution de dispositions auxquelles elle avait consenti, se trouvait isolée dans une question dont la Russie et l'Angleterre avaient su tirer quelque avantage, en plaçant la Porte-Ottomane dans la position d'une obligée. La cour de Russie avait vu la Turquie ébranlée par de nouveaux dangers qui avaient témoigné de sa faiblesse; et l'Angleterre pouvait se présenter avec prépondérance dans la discussion du traité qu'elle cherchait à faire modifier.

Mais les deux puissances protectrices étaient rivales sur un autre théâtre où elles pourraient bientôt cesser leur entente. La Russie, tout en cherchant à favoriser un arrangement entre l'Angleterre et la Perse, préparait les moyens de le faire rompre, et de faire perdre aux Anglais une influence dangereuse pour des projets depuis longtemps arrêtés. Elle leur créait même des difficultés en Chine, en se prononçant pour la prohibition de l'opium.

Quant à la question d'Orient, elle fut résolue par le traité du 13 juillet 1841; le Sultan s'engageait à fermer à toutes les nations *indistinctement* le Bos-

phore et les Dardanelles ; les puissances, de leur côté, prenaient, sous leur garantie, le principe de la clôture des détroits, et les arrangements d'après lesquels le vice-roi d'Égypte était rentré en grâce avec le Sultan, aux termes du hatti-schériff du 13 février.

Pendant l'année 1842, on vit l'empereur Nicolas faire quelques tentatives pour l'affranchissement des paysans, ce qui ne pouvait que porter quelque atteinte à son autorité politique sur les nobles. Mais, en même temps, il augmentait son autorité religieuse, en secondant les efforts du synode pour ramener tous les dissidents, et même les catholiques romains et les musulmans, à l'unité de l'Église russe. Des tentatives se succédaient en Pologne dans ce but et s'étendaient même aux contrées du Kaukase où l'islamisme est toujours en vigueur. Un nouvel oukase du 11 mars venait également confirmer toutes les promesses faites aux Juifs qui se convertiraient.

Cherchant dans ses États à créer les moyens propres à former cette unité nationale qui lui manque, on vit le tzar, par un de ces revirements dont l'histoire moskovite n'est qu'une continuité non interrompue, désapprouver la faiblesse de la Porte-Ottomane dans la révolution qu'elle avait laissé consommer en Serbie, et qu'elle avait même sanctionnée en reconnaissant pour prince de cette province Alexandre Petrowitch, petit-fils de Tscherni-Georges. Cette sanction avait été évidemment forcée,

car son aïeul, sous l'influence et avec les secours de la Russie, avait tenu longtemps les Serbiens en révolte contre la Porte-Ottomane, et celle-ci en avait tiré vengeance en faisant assassiner Tscherni-Georges par Wintza, un de ses anciens complices.

On se demande si cette désapprobation fut bien sincère, car le tzar devait trouver un homme dévoué dans ce jeune prince, alors âgé de 18 ans seulement, qui avait été élevé à Odessa dans une école militaire russe, et faisait partie des aides de camp du grand-duc Michel de Russie; et on est fondé à croire le contraire en voyant, cette même année, le tzar exiger la destitution de l'hospodar de Valaquie, Alexandre Ghika, et une nouvelle élection.

Pour apprécier le fond de la pensée du tzar, il faut se reporter aux prétentions qu'il s'arrogeait d'approuver le choix des princes de Serbie comme celui des hospodars de Moldavie et de Valaquie, et à ses constants efforts de diminuer l'influence et le pouvoir de la Porte-Ottomane sur des contrées où elle ne conservait qu'une suzeraineté de nom.

Dans cette même année, le Sultan éprouvait de nouvelles difficultés par les troubles du Liban et de l'anti-Liban, et tout en ayant l'air de céder à la tutelle de l'Europe, il obtint, par l'influence des États de l'Occident, de mettre fin à des dissensions qui eussent pu devenir plus graves.

On vit, en 1843, la suite des prétentions du cabinet russe sur la Serbie, et le succès de ses menaces, auxquelles l'Europe eut la faiblesse de se

réunir. L'élection nouvelle exigée par le tzar dut avoir lieu ; M. de Lieven, arrivé à Belgrade pour y assister, témoin des vœux des Serbiens, et ne voulant d'ailleurs atteindre que le but proposé par le tzar, son maître, parut se conformer aux désirs de la Serbie, en approuvant le choix qui fut fait de nouveau, à l'unanimité, du prince Alexandre Petrowitch. Mais peut-être le tzar Nicolas, en imposant sa volonté, n'obtint pas l'effet moral qu'il attendait de ses prétentions. Les Serbiens ne se trompèrent pas sur ses desseins ; et, de la même origine que les Polonais, ils ne purent que se rapprocher de leurs sentiments à l'égard d'une domination préparée chez eux par des moyens semblables.

Le prince Bibesko fut nommé à l'hospodarat de Valaquie en janvier 1843 ; son administration se montra d'abord ferme et nationale ; mais il ne tarda pas à être gagné à la Russie par les honneurs dont le tzar le combla, ainsi que Stir-Bey, son frère. Néanmoins il ne put parvenir à faire agréer par l'assemblée des boyars une compagnie russe pour l'exploitation des mines de sel qui devait amener dans le pays 25 à 30,000 ouvriers russes.

Le prince Stourzo, en Moldavie, semblait administrer au gré de la Russie, et il l'imitait dans ses tendances contre les juifs.

La cour de Rome qui déjà avait protesté, en 1840, sur le prosélytisme forcé de l'empereur de Russie, fit quelques nouvelles tentatives en 1843, mais sans grand succès. Le tzar était inébranlable, et son in-

tolérance éclata contre les Juifs qui se montraient peu disposés à se convertir. Ceux qui habitaient à moins de quinze lieues de la frontière durent se retirer au centre de l'empire après avoir vendu leurs biens dans un délai très-limité, tout autant qu'ils possédaient une certaine aisance; quant aux pauvres, ils devaient être transportés dans les steppes éloignés. De plus, les uns et les autres, par un oukase du 26 septembre, furent soumis au service militaire.

Le plus grand événement de l'année 1844 fut le voyage de l'empereur Nicolas à Londres. L'opinion publique s'en émut. Depuis qu'une entente plus cordiale existait entre la France et l'Angleterre, et que leur influence se faisait sentir dans quelque résistance que le tzar avait éprouvée de la part de la Porte-Ottomane pour les questions dont il a été fait mention, le cabinet de St-Pétersbourg devait chercher à se rapprocher davantage de celui de Saint-James, surtout lorsque ses intérêts avaient lieu de s'alarmer des progrès de la Russie dans le Kaboul, et qu'ils étaient menacés sur les frontières de l'Inde. L'avenir seul pouvait faire découvrir le mystère d'une telle démarche; nous aurons occasion de nous en occuper plus tard.

La cour de Rome fit de nouvelles tentatives pendant cette même année pour les catholiques de la Pologne; et M de Boutenieff fut même dépêché à Rome afin d'affaiblir l'irritation du pape.

Au point de vue politique, cette année marquait

une susceptibilité sensible de l'Europe à l'égard des prétentions de la Russie. Sous celui de sa puissance intérieure, l'empereur Nicolas éprouvait un mécontentement continuel de l'insuccès de ses efforts contre les Tscherkess, qui ne cessaient de résister et de harceler l'armée du Kaukase.

Schamyl, par la confiance qu'il avait inspirée aux tribus qui s'étaient réunies à lui, n'avait fait qu'accroître les obstacles pour la domination russe; et les choses étaient arrivées à ce point qu'une armée de 200,000 hommes dût être formée, et que des préparatifs durent être faits pour une guerre jugée désormais inquiétante.

En 1845, le tzar Nicolas, sous le prétexte apparent de la santé de l'impératrice, se rendit en Italie, et il eut une entrevue avec le pape Grégoire XVI. Comme pour ses graves affaires politiques, ainsi qu'on l'a vu par son voyage en Angleterre, il cherchait à discuter lui-même les grandes questions religieuses, et à faire triompher ses projets.

Mais le pape, dût-il abandonner ses intérêts les plus sacrés, le clergé et le peuple de Pologne n'en persisteront pas moins dans leur résistance contre les Grecs schismatiques orthodoxes de Russie; et, si la nationalité polonaise doit être annihilée par un nouveau code pénal et civil, conforme à l'esprit des lois russes, et enlevant les garanties données, depuis près de quarante ans, par le bienfait du code français contre l'arbitraire du pouvoir et

contre la corruption de la magistrature russe, la foi vivace ne se démentira pas.

Pendant cette même année 1845, une campagne du général Vorontzoff contre Schamyl, les Tscherkess, les Kabardiens et les Lesghiz fut loin d'être heureuse; l'armée russe se vit forcée d'abandonner la route militaire par laquelle elle espérait faciliter ses opérations contre les insurgés.

Ce fut le 13 mai 1846 que le nouveau code fut imposé à la Pologne; et cette province allait être soumise au régime russe, bien que la Finlande, l'Esthonie, la Livonie et la Kourlande conservassent encore les lois provinciales mises en ordre et promulguées en 1844.

La guerre du Kaukase fut plus heureuse cette année pour les Russes. Malgré une résistance opiniâtre et la plus grande bravoure, Schamyl fut forcé de battre en retraite, d'abandonner le Terek sur lequel il s'était avancé, et de se rejeter derrière la Sounja, avec les débris d'une armée de 15 à 20,000 hommes qu'il avait réunis, ainsi que quelques pièces de canon.

Un échec commercial et diplomatique devait cette année, témoigner de l'entente amicale des cabinets anglais et français et de la fermeté de la Porte-Ottomane, et faire comprendre à la Russie que son influence, enfin sérieusement surveillée, ne pouvait plus imposer des volontés arbitraires. Le traité de commerce du 10 juin 1783, confirmé par l'article 7 du traité d'Andrinople, fut modifié le

30 avril 1846; et, le 11 mai suivant, les avantages obtenus par la Russie furent accordés aux autres puissances.

La même année, les deux cabinets obtenaient une solution définitive pour les affaires du Liban, en faveur des chrétiens latins de la Syrie.

Le retour au pouvoir de Reschid-Pacha signalait les excellentes intentions du sultan de poursuivre les réformes nécessaires pour mettre la Turquie dans la voie progressive qui devait la rapprocher et la rendre digne des sympathies de l'Europe civilisée.

La suppression de la république de Krakovie fut un des événements les plus graves de l'histoire de 1846. Sa signification politique lui assignait une place plus importante que sa valeur réelle ne semblait comporter, car Krakovie résumait en elle tout ce qui restait de l'indépendance polonaise.

La ville de Krakovie avait été soumise à l'Autriche dans le partage de 1795; elle avait été réunie au duché de Varsovie en 1809, et, après la chute de l'empereur Napoléon, par un article du traité du 3 mai 1815, elle fut déclarée *ville libre, indépendante et neutre*, sous la protection de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie.

Le 18 février, commença une insurrection dans la petite ville de Pinezow; elle s'étendit promptement et excita même un soulèvement général des serfs de la Galicie. Un mouvement semblable eut lieu, en même temps, dans la Posnanie prussienne. Un gouverne-

ment provisoire fut constitué à Krakovie le 22 février. Les Autrichiens portèrent en toute hâte des troupes en Galicie et y étouffèrent l'insurrection. Le 3 mars, Krakovie demanda à entrer en négociations. Les Autrichiens se mirent en mesure d'occuper la ville, conjointement avec les Russes, qui, déjà, la parcouraient sans résistance. Les Prussiens n'arrivèrent que trois jours après.

La ville fut mise en état de siége. Il était probable qu'il ne s'agissait que d'une occupation passagère ; mais l'opinion publique ne s'en émut pas moins en France et en Angleterre. Les cabinets de ces deux nations déclarèrent en même temps que l'existence de la république de Krakovie ayant son fondement dans les stipulations des traités de Vienne, c'était une question européenne ; que la France et la Grande-Bretagne, comme puissances signataires aux traités, prenaient sous leur garantie les droits et l'indépendance de la seule ville qui restât libre de la Pologne, et que la violation de ces droits, si faible et si petit que fût cet état, remettrait les traités tout entiers en question. Le langage de lord Palmerston fut seulement très-énergique.

Des conférences eurent lieu à Vienne, dès le mois d'avril ; mais les trois puissances, profitant du désaccord survenu entre la France et l'Angleterre à l'occasion des mariages espagnols, passèrent outre, malgré des observations dont l'effet n'était plus à craindre ; et, le 11 novembre 1846, l'incor-

poration définitive de la république de Krakovie à l'empire d'Autriche fut consommée.

L'Angleterre protesta le 26 novembre, et la France à la même époque; mais on n'en tint pas compte. Krakovie était devenue un foyer d'indépendance que le tzar ne pouvait supporter plus longtemps sur les frontières de la Pologne; et l'Autriche était trop épouvantée du soulèvement de la Galicie. Il s'était propagé de telle sorte que les châteaux des nobles avaient été pillés et brûlés, que leurs propriétaires, sous le coup des vengeances des paysans, avaient été, en grand nombre, victimes de leur fureur. Pour l'apaiser, l'empereur d'Autriche dut faire des concessions à ces derniers, qu'on affranchit de lourdes corvées qui avaient rendu leur condition un état réel de servage.

L'année 1847 fut favorable à la Russie; presque seule elle profita de la disette et de la crise commerciale qui pesaient sur l'Europe tout entière. L'empereur fit acheter, au mois de mars, pour 50 millions d'inscriptions de rentes françaises à 115 fr. 75, qu'il revendit à 122 fr. C'était utiliser d'une façon bien avantageuse ses mines d'or. Mais il fut plus heureux encore par l'écoulement d'immenses quantités de blé qui sortirent des ports d'Odessa, et qui jetèrent en Russie plus de 300 millions de numéraire, ce qui n'empêcha pas l'empereur d'augmenter de moitié l'impôt de capitation.

A l'extérieur, malgré les efforts de la diplomatie britannique, le tzar obtint du schah de Perse le

droit de pêche dans le golfe d'Astérabad, et l'établissement d'un fort pour protéger les navires russes.

Quant à la guerre du Kaukase, elle continuait avec des chances variées de succès et de défaites; mais elle exerçait l'armée moskovite.

Aucune difficulté nouvelle ne s'éleva avec la Turquie. Celle-ci continuait de marcher dans cette voie de réforme et de progrès où le jeune sultan accompagne toujours et précède quelquefois ses ministres. Toutefois, abusant de son influence sur les Serbiens, la Russie entretenait les esprits dans des idées d'indépendance, et les portait à demander le renvoi de Belgrade du pacha turk, et la retraite de tous les sujets ottomans du territoire auxquels on prétendait que le droit d'habiter et même de posséder n'appartenait plus, aux termes des hattishérifs de 1830 et 1833.

Les agitations démocratiques de l'Europe occidentale, en 1848, durent mettre l'empereur de Russie sur le *qui vive*. Aussi, dès le 8 mars, il fait porter au pied de guerre une partie de son armée; et le 26 mars il fait un appel à ses peuples.

« La révolte et l'anarchie, après avoir éclaté d'a-
« bord en France, dit-il, ont gagné promptement
« l'Allemagne voisine; ce torrent dévastateur a fini
« par atteindre les États autrichiens et prussiens,
« nos alliés. Aujourd'hui, l'audace ne connaissant
« plus de bornes, menace aussi dans son délire notre
« Russie que Dieu nous a confiée. Mais il n'en sera

« pas ainsi. D'après le saint exemple de nos prédé-
« cesseurs orthodoxes, nous sommes prêts, en invo-
« quant l'appui de Dieu tout puissant, à combattre
« nos ennemis partout où ils se présenteront...
« Nous sommes convaincu que chaque Russe obéira
« avec joie à l'appel de son empereur; que son an-
« cienne devise : *Pour la Religion, le Tzar* et *la Pa-*
« *trie!* nous montrera aujourd'hui encore le che-
« min de la victoire... Nous jetterons ensemble ce
« cri : *Dieu est avec nous!* Reconnaissez-le, *vous*
« *païens,* et *inclinez-vous, car Dieu est avec nous.* »

Mais la France était loin de se montrer agressive. Le manifeste soi-disant républicain de M. de Lamartine avait frappé d'inertie toute espèce de propagande; et la France de février abdiquait en Orient, trop occupée de ses périls intérieurs et privée, par les excès et les menaces de la démagogie, de sa liberté d'action dans le monde; mais la révolution n'éclata pas moins à Boukharest : le prince Bibesko abdiqua, et fut remplacé par un gouvernement provisoire.

Protectrice et presque suzeraine des Principautés danubiennes, la Russie ne pouvait laisser de pareils événements grandir et marcher contre elle. Une armée de 97,000 hommes est bientôt formée et envoyée en Moldavie. La révolution de Février avait eu pour résultat le plus clair d'introduire une armée russe dans ces Principautés, objet de la convoitise moskovite.

La Pologne ressentit à peine le contre-coup des

agitations de la France et de l'Allemagne, sous la main de fer qui l'étreint.

La Turquie, de son côté, se trouvait menacée par le plan des révoltés moldaves et valaques : il ne paraissait autre que la formation d'un nouveau royaume *Daco-Romain* ou de Roumanie, élevé sur les ruines des provinces séparées de Transylvanie, de Bessarabie, de Bosnie, de Serbie, auxquelles pourraient se joindre la Boulgarie et la Roumélie. Aussi, à cette époque, la Turquie parut s'éloigner de l'influence française et anglaise. Ces craintes entraînèrent la conclusion des différends avec la Perse, à laquelle lord Cowley eut toutefois la plus grande part. Par le traité d'Erzeroum du 21 mars, la Porte-Ottomane consentit à la cession de Mohammara. Elle se soumettait à cette perte, afin d'être en mesure d'en éviter de plus considérables.

Pendant que les forces russes s'ébranlaient et passaient le Pruth, les troupes ottomanes s'avancèrent vers les frontières de la Moldavie, comme pour barrer le passage aux Russes, dans le cas où ils voudraient occuper la Valaquie. Néanmoins, vers le 10 octobre, le général russe Luders s'était approché de Boukharest, et il campait à Kolentina, près de cette capitale. Les Turks et les Russes, réunis afin d'éviter des dangers communs, ne s'en voyaient pas de meilleur œil, et on pouvait craindre une prochaine rupture.

L'Autriche, occupée de ses propres dangers, ne put prendre l'attitude hostile que le prince de Met-

ternich avait montrée en 1829, lorsque les Russes franchirent les Balkans. Loin de là, elle allait être forcée de recourir à l'intervention moskovite, pour conjurer ses propres dangers en Hongrie et en Italie.

La France, diplomatiquement annihilée, laissait son ambassadeur à Constantinople, le général Aupick, dans la mesure étroite d'instructions peu décisives. Les allures de l'ambassadeur d'Angleterre, sir Stratford-Canning, étaient elles-mêmes hésitantes. La Porte Ottomane, habituée jusqu'alors à trouver un point d'appui dans la diplomatie européenne, pour ses résistances envers la Russie, se trouvait isolée en face de ce redoutable adversaire.

Un seul ennemi continuait une guerre acharnée contre les Russes : c'était Schamyl, qui luttait avec intrépidité dans des attaques de partisan souvent plus dangereuses aux ennemis que des combats réguliers.

La révolution de la Hongrie offrirait, à elle seule, l'objet d'un ouvrage. Importante par son but et son développement, elle pourrait nous éloigner de notre objet, bien que la puissance russe fut la main qui la comprima.

Le tzar ne voyait-il, dans l'immense service rendu à l'Autriche, à deux doigts de sa perte, qu'une nécessité de garantir ses provinces, menacées par l'esprit révolutionnaire? Ce qu'il aurait pu faire sans intervenir dans une lutte qui pouvait affaiblir une puissance limitrophe, et l'unique barrière

capable de s'opposer à son ambition. Ou voulut-il se ménager une alliée plus puissante pour de futurs projets? C'est ce que l'avenir aura bientôt, sans doute, à décider.....

Tout le monde connaît le fait de l'intervention de la Russie, en 1849, pour vaincre les Hongrois et les faire rentrer sous l'obéissance de l'empereur d'Autriche.

Ce qui est moins connu, c'est la situation respective de la Russie et de la Turquie, relativement aux Principautés danubiennes.

Le 28 avril (10 mai) 1849, eut lieu à Balta-Liman un arrangement dans lequel furent introduites quelques dérogations aux anciens traités, mais seulement à titre provisoire : les hospodars de la Moldavie et de la Valaquie seraient nommés, non plus à vie par une assemblée générale, mais par les deux puissances protectrices, et pour sept ans. Les assemblées ordinaires et extraordinaires seraient remplacées par un Divan composé de boyars et de membres du haut clergé. Les Principautés seraient occupées par une armée russo-turque de 25 à 30,000 hommes, jusqu'à ce que la tranquillité fût rétablie aux frontières, et qu'il n'y eût plus rien à craindre au dehors; et que, jusqu'à ce que la tranquillité fût établie à l'intérieur, il resterait, dans les Principautés, 10,000 hommes de chaque puissance.

Après la victoire de l'Autriche et de la Russie sur l'insurrection maggyare, la question des réfu-

giés menaça d'interrompre les relations pacifiques entre la Porte, l'Autriche et la Russie. On sait comment le Sultan, tout en mettant la modération la plus grande dans son langage, sut conserver, avec fermeté, son indépendance politique.

Les difficultés de la cour de Rome avec la Russie parurent s'aplanir en 1849. D'après un arrangement du 3 août 1847, confirmé à Saint-Pétersbourg le 15 novembre, le tzar se relâchant un instant de son intolérance, consentit à l'érection d'un diocèse catholique à Kherson, d'un archevêque à Mohileff, d'un évêque à Vilno, ainsi qu'à Luck et Zytomiez ou Sitomir, en Volhynie.

Les peuplades Trans-Koubaniennes laissaient toujours les Russes sans repos dans le Kaukase.

Le tzar Nicolas recueillait, en 1850, les fruits des services qu'il avait rendus à la Prusse, à l'Autriche et au Danemark; il prenait une importance diplomatique plus grande que celle que ses conquêtes lui avaient donnée. L'Angleterre, surtout, s'en émut; et c'est à un sentiment d'irritation qu'elle éprouvait qu'il faut, sans doute, attribuer sa démonstration contre la Grèce. Il parut constant aux yeux les moins clairvoyants que l'Angleterre cherchait à atteindre la Russie dans l'objet de ses sympathies et de ses espérances.

Seulement, le but des menaces faites à la Grèce faillirent ébranler les relations amicales de la France et de l'Angleterre; mais, malgré tout ce qui

fut fait pour les envenimer, le besoin de consolider la seule alliance qui fut encore affranchie de la prépotence moskovite, l'emporta sur les intrigues qui eurent lieu pour diviser les deux puissances occidentales, *aujourd'hui réunies pour veiller au repos du monde.*

Cette attitude ne permit pas à l'empereur de Russie de se maintenir dans les Principautés. A la fin de 1850, il en retira ses troupes. Le traité de Balta-Liman fut exécuté. Les provinces Moldo-Valaques s'organisèrent, et bientôt une assemblée allait s'occuper d'un Code criminel et d'un Code de commerce, calqués sur le Code français, dont il avait été traduit, sauf quelques modifications adaptées aux usages anciens du pays.

Tout semblait donc promettre un meilleur avenir à toute l'Europe, revenue de ses dangers et rassurée par l'issue de la révolution française, de laquelle surgissait un principe d'autorité fort et conservateur.

Le 2 décembre 1851 était un gage de consolidation des États; mais il a peut-être produit, en Russie, un autre effet. S'il ne pouvait rappeler à la mémoire de l'empereur Nicolas les souvenirs d'un antagonisme qui avait failli être funeste à la Russie, il a trop révélé, peut-être, une puissance nationale que la politique moskovite ne peut admettre, quand tout a plié devant elle, depuis quarante ans bientôt.

CHAPITRE XII

Des forces militaires de la Russie.

De toutes les nations, la Russie est celle qui s'est le plus occupée de l'art militaire, qui a pu augmenter ses forces et mettre à l'épreuve le courage de ses soldats, depuis que les grandes querelles de l'Europe se sont apaisées. Si le sentiment national et l'ardeur qu'il donne à la valeur individuelle, quand on combat pour sa patrie, non par une habitude automatique et servile, mais par l'entraînement qui élève l'âme, étaient le principe constitutif des armées russes, on ne saurait trop s'alarmer des développements donnés à leur institution militaire.

Mais, indépendamment que la politique du cabinet de Saint-Pétersbourg a été constamment de laisser ignorer l'état exact de ses forces, et de

faire publier des effectifs normaux plutôt que réels, il ne faut donner, à ces forces, que l'importance relative qu'elles peuvent avoir vis-à-vis de troupes qui, quoique moins aguerries, ont cet élan spontané et raisonné qui en décuple la valeur.

Bonnes, sans doute, pour se présenter en ligne les rangs serrés, pour offrir un front compacte et immobile, les troupes russes sont facilement démoralisées par un choc énergique, par des charges brusques et animées, par ces traits individuels de témérité qu'enfantent le fanatisme religieux ou patriotique des peuples du midi. Et, sans parler de cette *furie* française que toutes les nations redoutent, et à laquelle elles n'ont pu résister, tous les écrivains militaires conviennent que l'ardeur des Turks, qui souvent même leur nuit par sa pétulance et son irrégularité, suffit pour jeter le trouble dans des masses dont l'aspect est formidable, mais qui manque de ce fond, de cet entrain nécessaires pour résister à des attaques à outrance, et revenir au combat après un premier ébranlement. On ne verra jamais les armées serviles de la Russie ressembler à celles de la république française et de l'empire; ces dernières triomphèrent moins par leurs savantes manœuvres et par la sévérité de leur discipline que par l'élan spontané et individuel qui les animait. La force tire son énergie des facultés morales, et celles-ci reçoivent la leur d'idées préconçues et d'une inspiration toute patriotique.

Quoi qu'en puissent dire les partisans des Russes, quand, après le jeu formidable de l'artillerie, leurs adversaires en viendront aux mains, à la charge à la baïonnette, au sabre, ils sont assurés d'abattre des masses inertes, et pour lesquelles il n'existe pas, pour ainsi dire, d'âme et de vie, inhérentes au sentiment d'individualisme; car les tzars l'enlèvent à leurs soldats, soit par des châtiments corporels qui abrutissent, soit par un état de servitude qui annihile l'homme et le rend indifférent à sa propre conservation.

Cependant, depuis 1815, l'armée russe a fait de nombreuses expéditions en Asie et en Europe, tandis que les armées de l'Occident n'ont eu à soutenir, dans les derniers temps, que des combats insignifiants contre des citoyens révoltés, sans organisation et sans ressources militaires. A l'exception de la France, pour laquelle les guerres d'Afrique ont été une école active, semée de dangers et maintenant le génie martial; et de l'Angleterre, dont quelques troupes ont été éprouvées dans ses expéditions de l'Inde, toutes les nations de l'Europe ont, depuis quarante ans, perdu les habitudes guerrières, quoique des institutions nombreuses et presque générales aient eu pour but de les entretenir.

Le souverain actuel de la Russie n'a épargné, depuis vingt-huit ans qu'il règne, ni peines ni dépenses pour fortifier et perfectionner son armée, pour laquelle il a trouvé des éléments considérables

dans les institutions de son prédécesseur; il pourrait donc espérer d'arriver à ses projets les plus anciens et les plus constants de dominer le monde.

D'un autre côté, l'empereur Nicolas, en augmentant ses armées outre mesure, n'a point négligé ses flottes, pendant que les puissances maritimes laissaient les leurs dans un état de dépérissement fâcheux, et ruinaient celles de la Turquie et de l'Égypte, aujourd'hui si inférieures, même pour lutter contre les vaisseaux russes de la mer Noire. Les choses en sont arrivées à ce point, quant aux forces navales, que, si celles de la Baltique n'étaient pas enchaînées pendant presque la moitié de l'année dans les ports, par les glaces, les frimas, les brouillards et les longues nuits des régions septentrionales, et n'étaient pas formées de matelots inhabiles, elles dépasseraient en nombre celles de l'Angleterre et de la France.

Mais c'est surtout sur ses armées de terre que le tzar croit pouvoir s'appuyer pour augmenter sa puissance. Voyons donc en quoi elles consistent; et, en faisant la part de l'exagération des renseignements qui ont été publiés, que l'Europe reste pour avertie que ce n'est pas sans but que de tels armements ont lieu et sont mis en mouvement au moment surtout où tous les peuples, sortis de crises dangereuses, espéraient n'avoir plus à s'alarmer, de quelque temps, de troubles civils et politiques, et pouvoir, enfin, jouir des bienfaits de l'industrie et de la civilisation.

L'armée de terre russe se compose de deux catégories de troupes, différentes dans leur nature et dans leur service. Ce sont les *troupes régulières* et les *milices féodales*. Nous nous occuperons, dans le chapitre qui suivra, de ces dernières, qui se composent des Kosaks et d'autres peuplades tributaires, en jetant un coup d'œil rétroactif sur leur origine.

Nous nous contenterons, dans celui-ci, de donner un aperçu de l'armée régulière.

Cette armée a une organisation et un but distincts. La première comprend la *grande armée d'opération*; la deuxième, celle qui n'a qu'une *destination locale*. On pourrait appeler l'une l'armée d'envahissement, de conquêtes, de défense des frontières; l'autre, l'armée de protection territoriale, de police, de domination sur les peuplades tributaires et d'asservissement des sujets astreints à l'esclavage ou à la servitude attachée à la glèbe.

Ces distinctions tiennent à la nature des relations de la Russie avec les peuples européens et asiatiques, sur lesquels elle s'est agrandie; à l'immense étendue de son territoire et à la difficulté de ses moyens de communication qui, dans le cas d'une dispersion proportionnelle de ses forces, la mettraient dans l'impossibilité de les concentrer à temps, là où les besoins pourraient s'en faire sentir.

La séparation permanente de ces deux fractions de l'armée est d'un grand avantage pour la position militaire de la Russie. Elle permet des administrations et des divisions différentes, un contrôle et

des moyens d'action mieux coordonnés, et la possibilité de mouvements plus rapides.

Même, en temps de paix, la grande armée d'opération est cantonnée dans la partie occidentale de l'empire russe. Les corps principaux occupent les avant-postes dans la Pologne; les autres forment comme une arrière-garde.

Les troupes de cette armée sont soumises à une double division : division tactique, par corps d'armée, et division organique, par laquelle, dans chaque régiment, les troupes sont distinguées, en actives et en réserve. Ainsi, chaque régiment a un certain nombre de bataillons ou d'escadrons actifs, destinés à faire partie d'une division tactique, et un autre nombre de bataillons ou escadrons de réserve ou de dépôt, où des cadres de vieux soldats et officiers licenciés exercent les recrues. L'artillerie se compose aussi de batteries actives et de batteries de réserve.

Aux grands corps d'armée destinés aux grandes opérations, sont en outre attachées des troupes appartenant aux garnisons locales et aux milices.

Les troupes destinées à la guerre du Kaukase appartiennent, par leur organisation et leur numérotage, aux divisions de la grande armée. Si les circonstances permettaient de les réduire, elles rentreraient naturellement dans les corps de la grande armée.

Les corps de cette armée sont complétement organisés, pourvus de leurs états-majors, de troupes

du génie, d'équipages de train, de parcs d'artillerie, et ont jusqu'aux attelages. Tout est prêt pour entrer en campagne, de sorte, qu'en temps de paix dans le reste de l'Europe, la grande machine militaire russe a tout l'appareil de la guerre.

Les corps de l'armée russe sont désignés en outre par des dénominations distinctes, ayant une organisation séparée, savoir :

1° Un corps de la garde, qui en comprend tous les corps;

2° Un corps de grenadiers;

3° Six corps d'infanterie;

4° Deux corps de cavalerie de réserve.

Le corps d'infanterie est à peu près ce qu'est un corps d'armée en France, composé de toutes les armes, mais dont l'infanterie est la principale partie.

Les corps de cavalerie de réserve se composent de cavalerie et d'artillerie à cheval. Le deuxième de ces corps, uniquement composé de dragons, est appelé à faire en même temps le service du fantassin et du cavalier. Au moyen de ce corps, on est en état de lancer, avec une grande promptitude, 8 bataillons de 600 hommes et 48 pièces de canon sur les points les plus éloignés.

Au corps de la garde sont attachées des troupes modèles et d'instruction, les vétérans et les invalides, ainsi qu'un bataillon de garnison et un bataillon d'équipages de la marine.

Toute cette armée paraîtrait, d'après les rensei-

seignements que nous consultons, avoir été portée au complet depuis 1848. Son emplacement était, savoir :

4 corps d'infanterie dans la Russie polonaise.

Le 5e corps, au sud, près de la mer Noire, et de manière à appuyer l'armée du Kaukase, composée de troupes de divers corps.

Le 6e corps, dans les environs de Moskou, et disposé à renforcer, au besoin, l'armée polonaise ou celle de la mer Noire.

Le corps de la garde et celui des grenadiers tenaient garnison à Saint-Pétersbourg et Nowogorod.

Les corps de cavalerie de réserve se trouvaient en grande partie dans les colonies militaires de Kherson et Kharkoff.

L'emplacement actuel est tenu secret; mais on comprend que les principales forces ont quitté Moskou, la Pologne, et que déjà des corps de la garde se sont acheminés vers le midi, de même que les meilleurs marins ont quitté la flotte du nord pour renforcer les équipages de la flotte de la mer Noire.

La composition des divers corps n'a pu varier; elle est indiquée comme suit :

CORPS DE LA GARDE.

Infanterie.

3 divisions formées de 6 brigades de 2 régiments chacune, présentant, avec 1 bataillon finois des ti-

railleurs et 1 un bataillon de sapeurs des gardes du corps, 38 bataillons.

Cavalerie.

3 divisions formées de 6 brigades de 2 à 2 régiments 1/2, plus 1 division de pionniers à cheval; présentant 24 escadrons de cuirassiers, 12 de grenadiers et dragons, 24 de lanciers et hussards, et 17 1/2 de Kosaks avec des troupes du génie à cheval, en tout 77 escadrons 1/2 et 1 division de génie.

Artillerie.

1 division comprenant 3 brigades à pied et 4 batteries à cheval; 6 batteries de grosse artillerie et 3 d'artillerie légère à pied; 1 batterie de grosse artillerie et 4 1/2 d'artillerie légère à cheval; 1/2 batterie légère à cheval de Kosaks de la garde du Don, plus 1 batterie de fusées à la congrève; le tout donnant 116 pièces, dont 72 à pied, 44 à cheval, et divisées en 56 pièces de grosse artillerie et 60 légère.

CORPS DES GRENADIERS.

Infanterie.

3 divisions à 2 brigades, présentant 37 bataillons et 1 du génie.

Cavalerie.

1 division, composée d'une brigade de lanciers

et d'une brigade de hussards, présentant 32 escadrons.

Artillerie.

1 division de 3 brigades à pied et 1 à cheval, ayant 6 batteries de grosse artillerie et 6 légères à pied, et 2 légères à cheval, de 8 pièces chacune, ce qui donne 88 pièces, dont 72 à pied, 16 à cheval, divisées en 48 de grosse artillerie et 40 légère.

LES SIX CORPS D'INFANTERIE.

Infanterie.

Chacun se compose de 3 divisions, de 2 brigades à 2 régiments, soit 6 régiments d'infanterie, 6 de chasseurs à 4 bataillons, plus 1 bataillon de tirailleurs et 1 de sapeurs, ce qui donne par division 49 bataillons d'infanterie et 1 bataillon de sapeurs, et, pour les 6 corps, 294 bataillons d'infanterie et 6 bataillons du génie.

Cavalerie.

1 division de 32 escadrons, comme dans le corps de grenadiers, ce qui, pour les 6 corps, donne un total de 192 escadrons de régiments de lanciers et de hussards.

Artillerie.

Chaque corps a 1 division de 3 brigades à pied et 1 à cheval, de 4 batteries de grosse artillerie, et

de 8 d'artillerie légère à pied, avec 2 batteries légères à cheval ; ce qui donne par divison 32 pièces de grosse artillerie, et 80 d'artillerie légère, soit 112 pièces, dont 96 à pied et 16 à cheval ; et, pour les 6 corps, 672 pièces, dont 92 de grosse et 480 d'artillerie légère, servies, 576 à pied, et 96 à cheval.

CORPS DE CAVALERIE.

Le 1er corps de cavalerie de réserve a 2 divisions, 1 de cuirassiers, 1 de lanciers, composées de 4 régiments ayant, les cuirassiers 6 escadrons, et les lanciers 8; en tout 48 escadrons de cuirassiers et 32 de lanciers, ou un total de 80 escadrons.

Le 2e corps se compose de 2 divisions de dragons, ayant 8 régiments à 10 escadrons, ce qui donne 80 escadrons, plus 1 division du génie (pionniers), composée de 2 escadrons.

La cavalerie légère des corps de réserve se compose de 1 division de 2 régiments de lanciers et 2 de hussards à 6 escadrons, soit 24.

En sorte que le total de la cavalerie de réserve est de 184 escadrons et 2 escadrons de troupes du génie.

ARTILLERIE.

Au 1er corps est attachée 1 division d'artillerie à cheval composée de 6 batteries, dont 2 grosses et 4 légères, soit 16 pièces de grosse artillerie et 32 d'artillerie légère, en tout 48 pièces.

Au 2e corps (dragons), l'artillerie est la même.

Et enfin, à la division de cavalerie légère, il y a 3 batteries légères de 24 pièces; de sorte que le total est de 120 pièces, dont 32 grosses et 88 légères.

Indépendamment des corps sus-mentionnés, chaque corps a une brigade de train des équipages, comme non-combattants; et les troupes du génie sont indépendantes des brigades organiques du génie.

RÉSUMÉ.

L'armée russe, d'après des données de 1852, aurait l'organisation ci-après :

10 corps d'armée composés comme suit :

INFANTERIE.	CAVALERIE.
24 divisions.	16 divisions.
48 brigades.	32 brigades.
96 régiments.	64 régiments.
368 bataillons.	468 escadrons réguliers.
	17 1/2 — irréguliers.

GÉNIE.

8 bataillons de sapeurs.	4 escadrons de sapeurs.

ARTILLERIE.

11 divisions.	720 pièces à pied.
33 brigades.	328 — de grosse artillerie.
128 1/2 batteries.	668 — artillerie légère.
276 pièces à cheval.	

Ainsi, dans une guerre européenne, la Russie

pourrait présenter 368 bataillons, 468 escadrons de troupes régulières et 996 pièces d'artillerie, sans avoir besoin de recourir aux troupes locales destinées au service des places fortes et à celui de l'intérieur.

Les troupes qui composent cette armée sont dans un état constant de mobilisation, et l'on assure que ni les trop vieux soldats ni les recrues n'en font partie; mais, comme nous l'avons dit, on est peu habitué, en Russie, à faire connaître la vérité; et il est probable qu'il existe une énorme différence entre l'état officiel et l'effectif réel, et les auteurs, même les plus favorables à cette puissance, ne peuvent disconvenir que les vices inhérents à son administration ont empêché la réalisation des principes constitutifs que le tzar a cherché à puiser chez les nations les plus civilisées de l'Europe.

Quoi qu'il en soit, la puissance russe est sur un pied formidable; ses succès dans la guerre contre la France, ceux qu'elle a eus récemment dans la Hongrie, qu'elle a fait rentrer sous la domination autrichienne; l'oppression qu'elle impose à la nation guerrière de la Pologne, celle dont elle menace la Turquie depuis longtemps et dans la situation actuelle, sont de nature à inspirer des craintes légitimes, et, quelque peu de certitude que l'on ait sur l'état réel des forces de l'empire russe, on peut apprécier le nombre de ses combattants.

Nous ne nous occupons, quant à présent, que de

l'*armée active*. On a vu qu'elle s'élèverait à 368 bataillons et 485 1/2 escadrons.

Déduction faite d'un grand nombre de non-combattants, soldats du train, hommes de service, musiciens, officiers supérieurs, chaque bataillon d'infanterie russe doit compter, en sous-officiers et soldats, 1,000 combattants. Les bataillons de tirailleurs n'ont que 658 hommes. Ce serait, à l'effectif normal :

360	bataillons d'infanterie	360,000
8	— de tirailleurs	5,264
	Total de l'infanterie	365,264

Les escadrons sont portés, en moyenne, à 190 hommes; les musiciens et autres non-valeurs déduits, en réduisant l'escadron à 150 hommes, on aura, pour les 485 1/2 escadrons sus-relatés, un total de 72,825 hommes, auquel il convient d'ajouter au moins 25,000 hommes pour l'artillerie et 5,000 hommes pour le génie. On trouvera ainsi un total de l'armée active mobilisée à 468,089 hommes. Qu'on réduise ce chiffre d'un tiers, on le trouvera comparativement bien supérieur à celui qu'aucun des autres États de l'Europe peut mettre en ligne, et cependant ce n'est qu'une partie des forces de la Russie, comme on le verra ci-après par les renseignements recueillis sur les troupes de garnison, sur les cantonistes et sur les Kosaks.

Mais ce que, dès à présent, il convient d'ajouter à l'armée active proprement dite, c'est la réserve de cette même armée. Voici les renseignements puisés sur cette *réserve*.

L'empereur Nicolas, pour adoucir le service des hommes qui ont passé du servage des seigneurs à celui du gouvernement dans l'armée, a, depuis peu, adopté quelques dispositions qui se rapprochent de celles existant dans quelques États de l'Allemagne. Il accorde, en temps de paix, aux soldats originaires des contrées orientales, après quinze ans de service, un congé indéfini. S'ils en font usage, ils retournent sans solde à leur profession civile, jusqu'à ce qu'ils soient rappelés pour entrer en campagne ou être complétement libérés après vingt-cinq ans de service. Les soldats originaires des provinces occidentales de l'empire en obtiennent après dix ans de service. Ils sortent des cadres actifs des bataillons, escadrons ou batteries, et sont adjoints aux bataillons, etc., de réserve séparés de leurs régiments, et dont les numéros suivent ceux actifs. Ces bataillons n'ont, en temps de paix, que des cadres formés d'officiers en congé indéfini, et qui, pour la plupart, appartiennent à la noblesse campagnarde.

Les hommes appartenant à ces troupes de réserve sont tenus de se rassembler à des intervalles déterminés pour se maintenir dans leur instruction militaire; les cadres de ces troupes forment aussi

des bataillons de dépôt, où les recrues sont exercées.

La réserve, composée en deux grandes catégories, présente, d'après les documents les plus récents, savoir :

1re levée ou catégorie : — 9 bataillons de grenadiers, 3 bataillons de carabiniers, 86 bataillons d'infanterie de ligne, 36 bataillons de chasseurs, 134 bataillons d'infanterie, 52 escadrons de cavalerie et 24 batteries à pied, présentant un total de 98,000 hommes et 192 canons.

2e levée ou catégorie : — 12 bataillons de la garde, 12 bataillons de grenadiers et de carabiniers, 72 bataillons d'infanterie de ligne ou de chasseurs, en tout 96 bataillons d'infanterie.

62 escadrons de cavalerie, 24 batteries à pied, 11 batteries à cheval et 2 bataillons 1/2 de sapeurs, présentant un total de 115,000 hommes, avec 280 canons.

De cette manière, l'*armée active* peut être renforcée de 213,000 hommes et 472 pièces d'artillerie, et être ainsi portée à plus de 600,000 combattants et près de 1,500 pièces de canon. Ces chiffres parlent d'eux-mêmes.

Troupes régulières ayant une destination locale.

Dans les autres pays de l'Europe, en France surtout, les troupes appelées à former les corps d'o-

pération en cas de guerre sont disséminées dans l'intérieur, forment les garnisons des villes, des places fortes et font le service de place; leur mobilisation présente des lenteurs, des difficultés pour la formation de bataillons de guerre; et, après le départ ou la concentration des troupes de l'armée permanente, les gardes nationales ou milices bourgeoises prennent un service auquel elles ne sont pas façonnées, et font la police et maintiennent la paix publique. Tout à fait organisée pour l'état de guerre, comme nous ne cesserons de le répéter, la Russie a pourvu à des inconvénients graves qui peuvent advenir, de leur trop grande confiance, aux nations européennes. Une armée, en dehors de l'armée active, veille à la sûreté de l'empire russe, et cette armée ne s'élève pas à moins de 200,000 hommes, qui, dans un temps donné, pourrait appuyer les forces combattantes.

Parmi les troupes locales dont nous parlons sont, en première ligne, les bataillons de garnison. On en compte 50 répartis dans dix districts; ils occupent des forteresses, des villes ouvertes; ils contiennent dans leurs rangs un grand nombre de vétérans.

Indépendamment de ces bataillons, il en existe 84 dits bataillons de ligne, dont 47 forment le gros des troupes régulières et locales de l'armée du Kaukase; 12 font le service de la Finlande; 10 occupent le district d'Orenbourg; 15 font le service en Sibérie, et, de plus, 552 compagnies de vétérans affectés au service des villes de districts, d'é-

tapes, des châteaux impériaux, etc.; 138 compagnies d'invalides ayant la même destination; 115 compagnies de vétérans et d'ouvriers artilleurs affectés au service de l'artillerie des forteresses, des ateliers d'artillerie, des fabriques de fusils, des moulins à poudre, etc.; enfin 105 compagnies de vétérans, d'ouvriers et de soldats disciplinaires du corps du génie.

Il existe, en outre, 3,000 hommes de cavalerie sur le pied de notre gendarmerie, qui, conjointement avec les Kosaks, font la police dans l'empire.

Toutes ces troupes sont évaluées à plus de 300,000 hommes. C'est donc *un million de soldats* levés contre la civilisation, car nous ne pouvons admettre que ces bras serviles soient autre chose que des instruments d'oppression dès qu'ils vivent en dehors des lois civiles et sociales.

Comme on le voit, l'organisation militaire, dans *sa force active* comme dans *sa force territoriale*, est sur un plan qui n'a pas et qui n'a jamais eu son pareil dans les temps anciens et modernes; et sa haute portée ne saurait que nous maintenir dans toutes les appréhensions exprimées jusqu'ici, et qui reviendront malgré nous dans le cours de cet ouvrage, fruit d'une étude faite en conscience et sur les matériaux les plus récents et les plus impartiaux que nous ayons pu nous procurer. Mais voyons la base même de cette organisation qui ne sera pas moins curieuse; et qui, elle-même, présente des ressources continuelles à un recrutement qui, s'il

n'était pas souvent paralysé par l'incurie, ferait de toute la Russie un camp fortifié et prêt à jeter sur le monde ses bataillons redoutables, comme la lave dévorante d'un volcan dont on n'a pas su sonder les abîmes et craindre les irruptions.

CHAPITRE XIII

Recrutement et éléments de l'armée russe.

C'est dans les dispositions adoptées depuis Pierre Ier qu'on voit cette tendance de la puissance russe à former la nation pour les envahissements et les conquêtes, et à créer un état de choses qui reporte la pensée vers les grands empires de l'antiquité, qui ne durent leur développement et leurs chutes successives qu'à des guerres continuelles : seule occupation de peuples barbares, qui ne savent pas encore chercher, dans les travaux de l'intelligence, l'emploi des forces brutales, dont leurs maîtres et leurs tyrans abusent pour troubler la paix du monde.

On ne voit dans les premiers âges des siècles passés que deux ordres dominateurs, les guerriers et les prêtres. Les peuples pasteurs et laboureurs ont été

toujours du dernier ordre là où la nature les appelle à être du premier, avec les artisans des industries qui créent les richesses et les jouissances.

Il en est de même en Russie.

Le corps des officiers et celui des fonctionnaires supérieurs, non-seulement de l'armée, mais de tout l'ordre administratif et social, car en Russie on ne reconnaît le classement des individus que par le grade qui leur est conféré, est formé de jeunes nobles que l'on prépare à leurs fonctions futures, soit dans des établissements militaires où ils entrent comme cadets, soit dans les régiments où ils occupent l'emploi d'enseignes. A eux seuls l'avenir, les honneurs, les richesses, les grades. On va voir qu'il ne peut en être autrement, qu'à des exceptions très-rares, par rapport aux éléments qui forment les armées moskovites, et qui tiennent aux mœurs et au classement des individus en hommes libres et en serfs.

L'enrôlement volontaire est le moindre moyen de recrutement employé en Russie; il ne s'étend qu'à quelques corps de la garde dans laquelle, d'après des priviléges concédés aux époques de la conquête ou de la cession, quelques provinces envoient leur contingent d'hommes libres, qui ne sont soumis qu'à un temps fixe de service : telles sont les provinces de la Finlande, de la Géorgie et quelques hordes de Kosaks.

Mais plus de la moitié des soldats russes provient, par suite de la conscription ou levées im-

posées aux divers districts de l'empire russe, de la classe des serfs. Une autre partie est formée par les cantonnistes.

Il s'opère, quant aux premiers, une espèce de fiction; il semble, dès le moment qu'ils passent de la propriété du seigneur auquel ils appartiennent au service militaire, qu'ils obtiennent une espèce d'affranchissement; mais cet affranchissement n'a lieu qu'à l'égard de leurs anciens maîtres, dont ils cessent d'être les serfs. Leur libération comme hommes n'a pas lieu. On ne pouvait maintenir les obligations du seigneur envers son esclave, et réciproquement, celles d'un serf envers lui, du moment que l'État profitait du service de ce dernier. Si l'un cessait d'être l'homme d'un homme, pour devenir *l'homme, la chose* de l'empereur; il fallait que l'empereur fût à son tour tenu, envers son nouveau serf, aux devoirs que la servitude réclame en faveur de l'individu qui n'a pas sa liberté d'action, qui ne se possède pas lui-même; et qui, par un usage immémorial, qui étonne aujourd'hui en Europe, quoique la féodalité n'ait cessé de peser sur nos ancêtres, dans sa barbare application, que depuis deux siècles à peine, est habitué à reconnaître un maître qui lui doit, comme à tout mineur dans nos lois sociales, l'asile et l'entretien, et qui est responsable de tous ses actes.

Mais, comme nous le disons, cette transition du serf de la sujétion d'un seigneur à celle de l'empereur, ne change pas sa condition. Affranchi d'un

côté, il tombe dans une autre dépendance, et même ses enfants ne lui appartiennent pas. L'État s'engage à nourrir, entretenir le militaire serf et à élever ses enfants. Il se réserve le droit de leur donner la destination qu'il juge la plus avantageuse pour lui et pour eux. Cet usage supprime toute liberté individuelle; il choque tous les sentiments humains, il justifie tout ce qui a été dit dans le chapitre précédent sur ce défaut de nationalité, de patriotisme et de courage moral et raisonné chez les soldats russes. Mais ce qui choque en France n'offusque pas le moins du monde en Russie.

Ces barbares regardent ce changement de condition comme une suite naturelle des cessions d'âmes qui s'opèrent journellement en Russie. Toutefois, si ces cessions forcées prenaient un développement trop considérable, il pourrait advenir que les seigneurs se ligassent contre un ordre de choses qui tendrait à les dépouiller de leurs richesses; car ces serfs, soit qu'ils cultivent les champs, soit qu'ils travaillent à quelque industrie, sont l'unique source de la fortune de la noblesse. Là est peut-être le principal danger pour les autocrates, et plus d'une conspiration n'a pas eu d'autre motif.

D'un autre côté, une coutume si contraire aux intérêts des nobles, surtout quand par le choix des serfs on leur enlève les hommes les plus vigoureux, tend à créer une puissance formidable, une oppression qui va chaque jour en augmentant, car elle se recruterait, comme l'a dit depuis longtemps un

écrivain positif et très-distingué de notre temps (*Note* 13), d'une façon si progressive, que la force militaire serait bientôt la force unique de l'empire russe, et l'effroi, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, de toutes les institutions sociales.

En effet, les serfs militaires et leurs enfants, pour lesquels les empereurs de Russie ont dû créer des moyens d'action et de conservation, forment un ordre important et à part dans l'État; et les derniers, sous le nom de cantonnistes, deviendraient une pépinière inépuisable d'un accroissement bien dangereux, si ces institutions, dont on a parlé déjà dans de précédents chapitres, n'avaient pas été paralysées dans leur développement par une mauvaise administration, et par la rapacité, passion qui, d'après un grand nombre d'écrivains, serait un vice inhérent au peuple russe.

Il paraîtrait que le but de telles institutions ne serait pas considéré sous le point de vue que nous présentons, surtout par les propriétaires de serfs qui se croiraient d'autant plus exemptés de nouvelles levées, que les cantonnistes pourraient satisfaire davantage par leur nombre aux besoins de l'armée; aussi voient-ils, avec un sentiment bien contraire à celui qu'on éprouverait dans les autres parties de l'Europe, s'accroître l'armée servile de l'empereur, et les moyens de l'entretenir par ses propres produits.

Pour y arriver, on encourage et on facilite le mariage des soldats, et le gouvernement russe est

dirigé dans sa sollicitude plus par l'intention de multiplier et d'améliorer la production des recrues, que par un sentiment bienveillant pour leur bien-être.

C'est en vain que certains partisans de l'absolutisme russe voudraient établir une comparaison entre les besoins de certaines classes infimes de nos sociétés européennes, et le bien-être matériel dont peuvent jouir les soldats en Russie dans le système des cantonnistes. La misère a des joies, même dans sa liberté d'agir, dans les hasards que la fortune vient parfois réaliser, enfin dans l'espérance d'un meilleur avenir qui soutient l'homme qui s'appartient, jusqu'aux derniers jours de son existence. Il a de l'âme ; le serf russe, et surtout le soldat serf n'a qu'un corps et des sensations matérielles. Quels que soient les moyens employés par l'administration russe pour alléger leurs fers, l'anneau qui les retient a flétri à jamais les victimes d'un système que l'Occident, non sans raison, a comparé à un parc de bestiaux.

On dit que c'est un moyen de civiliser une partie de la population moskovite, cela n'est pas exact. Sans doute que des écoles régimentaires, une vie de communauté peuvent, dans les essais tentés par quelques gouvernements de l'Europe, devenir un moyen de compression pour de mauvaises passions, de développement pour l'intelligence de quelques individus. On peut préparer ainsi des succès à ceux qui rentrent dans la vie sociale, tandis qu'en Russie

les résultats les plus avantageux obtenus tendront à rendre plus malheureux ceux qui, plus éclairés, sentiront plus vivement la douleur de leur nullité individuelle.

Mais voyons ce qui existe, tout en déplorant, au nom de l'humanité et de la morale, l'assimilation aux brutes des êtres de raison.

L'État facilite l'établissement des familles de soldats ; il leur fournit, dans presque tous les corps qui ont des cantonnements fixes, le logement et le mobilier. Il existe même, dans les casernes, une suite de chambrées destinées à ces familles. Dans les colonies, les soldats mariés ont des habitations particulières.

L'État prend soin de l'entretien, de l'habillement et de l'instruction des enfants, soit en s'en chargeant tout à fait, soit en accordant, jusqu'à un certain âge, des subventions aux parents.

En 1842, on comptait environ 36,000 enfants élevés par l'État, formant une petite armée de l'âge de douze à dix-sept ans, incorporés dans 25 bataillons, 20 escadrons et 5 batteries d'artillerie avec des canons de bois. Les enfants orphelins, d'un âge moins avancé, étaient soignés dans des établissements particuliers.

A partir de l'âge de dix-sept ans, les jeunes cantonnistes entrent dans les troupes d'enseignement, où 8 bataillons de carabiniers, 1 escadron d'écuyers, 3 batteries d'artillerie, 1 bataillon de sapeurs, sont destinés à les recevoir. Quelques-

uns passent dans des écoles spéciales, ou immédiatement dans les rangs de l'armée.

Les hommes qui sortent des troupes d'instruction deviennent de bons sous-officiers, des comptables, des musiciens; et ceux qui ont été capables d'être admis aux écoles spéciales peuvent prétendre à devenir contre-maîtres, aide-chirurgiens, vétérinaires, typographes, etc. C'est la classe la plus élevée des cantonnistes.

Mais cette éducation, comme on le voit, est loin de conserver, dans les enfants, les liens de la famille à laquelle ils sont arrachés dès le bas âge; ils n'appartiennent, par le fait, qu'au tzar, qui en dispose, avant le temps de leur développement, à l'état auquel il les destine. Cependant, il est une catégorie de ces enfants qui rentrent dans leur famille jusqu'à leur vingtième année : ce sont ceux que leur faiblesse n'a pas permis de prendre dans les établissements du gouvernement. Leur famille reçoit, pour eux, des rations de pain, des vêtements; on leur donne un premier degré d'éducation dans quelques écoles élémentaires, et ils sont ensuite placés en apprentissage chez des artisans, d'où ils reviennent, au bout d'un certain temps, dans les colonies militaires, aux travaux desquelles ils restent employés.

En l'année 1842, le nombre des cantonnistes s'élevait à 292,990, dont 71,900 servaient déjà dans l'armée, 35,450 étaient élevés dans les établissements publics, et 185,640 étaient encore chez

leurs parents. A ce nombre il faut ajouter les enfants faibles employés dans des bureaux d'administration, ou comme artisans aux colonies militaires.

Nous ne saurions donner l'état actuel de cette pépinière de l'armée russe ; mais comme les permissionnaires, les sous-officiers, les vétérans, les invalides, en sont les sources constantes et progressives, il y a lieu de supposer que leur accroissement s'est considérablement fait sentir. Telle que l'institution existe, on ne peut disconvenir qu'elle est parvenue à former une caste de soldats qui, avec celle de la noblesse, composée d'officiers, présente tous les dangers que nous avons dû signaler ; car cette combinaison de forces, familiarisées dès la plus tendre enfance avec les armes et les exercices de la guerre, donne à l'empire russe une constitution tout hostile, et en opposition avec la tendance contraire des mœurs pacifiques des populations de l'Europe occidentale.

Mais, jusqu'ici, le tzar n'a pu encore parvenir à former, de ces deux éléments principaux de force, un tout homogène ; et il est forcé de recourir à la conscription, qui fournit des hommes d'une nature si diverse, d'un langage si différent, d'habitudes si contraires, que cette mesure se trouve paralysée par ce mélange de produits très-souvent antipathiques et tout à fait disparates. Aussi, il arrive que certains corps, l'artillerie et l'infanterie, ne peuvent être recrutés que par des hommes d'une même

contrée qui, elle-même, n'en peut fournir à la cavalerie; et qu'entre les soldats des différentes armes, il n'existe point cette liaison d'intérêts, de nationalité, qui font des armées de l'Europe, de celles de France, surtout, une troupe de frères dévoués et animés d'un même esprit.

Sur 85 tribus, dont l'empire se compose, 40 seulement fournissent des contingents : d'après les renseignements que nous puisons dans un auteur prussien qui se croit bien instruit, ce serait 40 à 45 millions sur 65 à 70 millions d'âmes qui obéissent au sceptre russe. Dans ce nombre, les Russes du nord, dits *Grands Russes*, s'y trouveraient compris pour 34 millions, à peine la moitié. Les autres appartiennent à des peuplades du midi et à des provinces du nord-ouest, soumises depuis peu de temps. Sur le restant, de près de 30 millions, la Russie ne peut compter que des contingents particuliers qui ne s'assimilent pas à l'armée ; ou qui, comme les Kosaks, qui seront l'objet du chapitre suivant, ont une organisation tout spéciale, si ce n'est tout indépendante. La population sur laquelle, en définitive, porterait le recrutement, ne serait pas supérieure à celle de la France.

Voyons quel en est le système : c'est de Pierre Ier que provient le système de la conscription militaire. La noblesse y était tout entière obligée anciennement; d'après un usage féodal semblable à celui qui régissait toute l'Europe, elle avait de droit tous les grades d'officiers. Aujourd'hui, si la loi affran-

chit la noblesse de cette obligation absolue, elle lui impose des conditions qui peuvent être considérées comme l'équivalent de cette obligation. Tout noble qui ne parvient pas au dernier grade d'officier, ou à la quatorzième classe des emplois civils, reste *mineur*, et tout fils de noble, dont le grand-père et le père n'ont pas atteint ce grade, perd ses titres et rentre dans la classe des *odnodvorzi*, qui ne peuvent posséder des âmes; et alors il est forcé de vendre celles qu'il a reçues en héritage ou de les céder à l'État dans un délai déterminé. Mais tous ces nobles déchus peuvent, en entrant volontairement au service et en justifiant de leur origine, recouvrer leurs biens et leurs anciens priviléges. On comprend que peu de nobles renoncent à de tels avantages; et la liberté qui leur est donnée n'est qu'une contrainte déguisée, qui a autant d'empire que la loi ancienne attachée à la féodalité.

Au reste, ce vieux système revit tout entier, et plus favorable au pouvoir, d'après ce que nous avons dit au sujet des cantonnistes.

La conscription prend pour base le chiffre des âmes recensées à la dernière inspection, sur le total des contribuables qui font partie d'une seigneurie. C'est un prélèvement de tant d'âmes sur les âmes recensées. Le contingent est proportionné aux besoins de tant par mille sur les âmes de chaque seigneurie, et, de plus, la seigneurie est tenue de payer une taxe pécuniaire pour chaque homme à fournir. Cette taxe, fixée à 33 roubles, sert aux

frais de l'armement. Les hommes désignés peuvent ne point appartenir à la seigneurie, il suffit qu'ils possèdent des qualités physiques convenables pour être acceptés à sa décharge.

Les seigneurs propriétaires désignaient autrefois ceux de leurs paysans qui devaient partir pour l'armée; aujourd'hui, ils consentent à ce que la désignation soit faite par le tirage au sort, et que sur le contingent à fournir par les contribuables, soient déduits les hommes qui, en punition de certains délits, ont déjà été envoyés à l'armée, considérée comme régime pénitencier dans des cas assez nombreux. Mais le sort n'en est pas moins inexorable pour ceux qu'il désigne; et il ne reste aux paysans riches que le sort a désignés, que la faculté de se faire remplacer. Ceux qui le peuvent en usent; et ils peuvent choisir les remplaçants dans toute autre province que celle à laquelle appartient la seigneurie dont ils sont les serfs. On assure que les Polonais et les Finlandais sont les plus portés à faire le métier de remplaçants. Il est curieux d'emprunter à l'auteur prussien qui nous fournit une partie de ces renseignements, les moyens employés dans ces sortes de transactions (1). On y verra que les ma-

(1) Du moment où un pareil marché est conclu, jusqu'au jour de l'entrée au service, le remplaçant se fait souvent le tyran des paysans qui l'ont acheté. Il les menace de s'enfuir,

nœuvres pratiquées se rapprochent de celles dont on est le témoin journalier en France.

Comme en France, aussi il y a des exemptions du service militaire. Quand une famille n'a qu'un enfant mâle, elle est exempte de la conscription,

---

et les paysans emploient tous les moyens de séduction pour le retenir près d'eux. Ils lui amènent des filles, le conduisent aux promenades et le comblent de toutes sortes de cajoleries. Jusqu'au jour du départ, le remplaçant vit *in dulce jubilo,* dépense presque toujours son argent et cherche à s'esquiver. Ces mercenaires sans conscience désertent souvent de leur régiment et se réfugient au delà de la frontière, ou près des Staroverzi. La comtesse de Novozilzoff, née Orloff, s'était chargée du soin de régler ces sortes d'affaires pour le compte de ses paysans. Le prix étant fixé à 2,500 roubles, le remplaçant n'en touchait qu'une partie; une autre était versée dans la caisse de la compagnie, pour lui faire une petite rente. Le reste était placé aux Lombards, pour lui être remis, avec les intérêts, à l'expiration de son temps de service. La comtesse reçut un ordre, en récompense de cette institution que le gouvernement imita. Il avançait 2,500 roubles pour tout volontaire qui se présentait, et se faisait rembourser par le premier paysan qui avait besoin d'un remplaçant. Cependant il paraît que ce procédé a été peu goûté. Le Russe n'aime ni à se faire soldat, ni à voir son argent entre les mains des employés. Cette institution, c'était le principal, supprima ce qui attirait autrefois les mauvais sujets dans les rangs de l'armée, c'est-à-dire le plaisir de toucher une forte somme d'argent; car cette institution suppose des remplaçants honnêtes et ménagers. (Baron DE HAXTHAUSEN. Berlin, 1853.)

et, chose extraordinaire, les orphelins et les enfants trouvés n'y sont pas soumis. Tout père qui a trois enfants (nous avons dit que le tirage se faisait sur les hommes de 17 à 30 ans), est également exempt du service, ce qui contribue aux mariages précoces, cause de misère trop fréquente, car les pères qui ont moins de trois enfants sont impitoyablement arrachés à leur famille. Les enfants nés antérieurement appartiennent au seigneur du village; ceux qui naissent après la désignation pour le service militaire, sont élevés comme cantonnistes aux frais de l'Etat. La femme du soldat peut se remarier après une absence de son mari de trois à cinq ans, quand elle n'a pas de ses nouvelles. Tous les enfants mâles qu'elle a pendant ce temps, fût-ce deux ans après le départ du mari, appartiennent à l'Empereur comme cantonnistes.

Les éléments de la conscription sont, en définitive, ce que l'auteur prussien déjà cité reconnaît, des malfaiteurs, des vagabonds, des mauvais sujets, puis des individus stupides, paresseux et faibles, et très-peu de bons ouvriers ; et ces éléments se ressemblent sur un point, c'est que les Russes n'ont pas le moindre goût pour la carrière des héros.

C'était pis encore autrefois, puisqu'il fallait enchaîner les recrues pour les conduire à l'armée. Aujourd'hui, la condition du soldat s'est améliorée, le temps du service actif a été abrégé, les colonies

militaires ont présenté un meilleur avenir ; mais la trempe des hommes n'a pas changé; et indépendamment des manœuvres, des feintes employées pour se soustraire au service, on ne peut compter sur leur fidélité et sur leur courage que quand ils sont sous les drapeaux. Ce que nous avons dit au commencement de ce chapitre se trouve justifié par l'expérience et par des convictions assez énergiquement exprimées par des partisans de la Russie, pour que nous les acceptions comme des faits incontestables, et comme une appréciation sur les difficultés que le tzar peut avoir à vaincre dans ses projets d'ambition, en raison de moyens insuffisants à leur accomplissement. Chez ces hommes, en effet, il ne faut pas chercher les qualités morales : il suffit de cette obéissance qu'on n'obtient que par une discipline sévère et des corrections corporelles les plus énergiques, sans se préoccuper d'inspirer le sentiment de l'honneur. Ce mobile, chez la plupart des peuples de l'Occident, ne peut trouver d'accès dans des âmes grossières. Une religion ridicule par ses simagrées et dangereuse par le fanatisme brutal qu'elle inspire, et qui serait de nature à bouleverser le monde par de nouvelles tourmentes si elle s'étendait davantage, est la seule arme dont on se sert pour les exciter. L'islamisme lui-même, que l'activité russe poursuit à outrance, est assis sur plus de raisonnements que l'inepte idolâtrie prêchée en Russie par un clergé servile, et dont la position, comme la conduite, est loin de mériter

le respect que lui portent des paysans ignorants et barbares. (*Note* 14.)

La conscription, avant 1836, n'enlevait que 5 sur 1,000 âmes ; depuis, le contingent s'est élevé d'abord à 7, et il est aujourd'hui de plus de 8; aussi la noblesse subit de grandes pertes, les Schérimiteff, les Demidoff, les Orloff ont souvent à fournir plusieurs centaines de recrues, et les familles se voient enlever leurs meilleurs ouvriers.

D'après le caractère des Russes et leur mauvaise nourriture, la mortalité parmi les nouvelles recrues est très-considérable. Il résulterait de renseignements dignes de foi qu'elle s'élevait autrefois à la moitié, et qu'actuellement elle est encore de près d'un tiers. Au reste, il ne pourrait en être autrement d'individus dont on dispose comme de machines, sans consulter leur goût, leurs inclinations; habitués qu'ils sont à recevoir d'en haut toutes leurs inspirations, ils attendent qu'on leur dise ce qu'ils ont à faire. C'est ainsi qu'après une inspection superficielle, on fait celui-ci tambour, celui-là hautbois, un autre grenadier, dragon, chasseur ou soldat du train, sans leur demander s'ils ont des connaissances spéciales, s'ils savent tirer ou conduire une voiture.

Les recrues ne passent aux sections des corps pour lesquels ils sont désignés que lorsqu'ils ont passé aux sections de dépôt pour y apprendre l'exercice.

Le temps de service est de vingt-deux ans pour

la garde, de vingt-cinq ans pour les autres corps. Les conscrits qui sortent des colonies militaires, sur lesquelles le contingent est de 8 pour 1,000 âmes, ne sont tenus qu'à vingt ans de service.

A leur libération, voici à peu près quel est le sort des soldats survivants. Le seigneur auquel les conscrits ont appartenu est exempt de toute obligation envers le soldat libéré. Ces derniers, comme on l'a dit, ont cessé d'appartenir à la seigneurie. L'État les reçoit dans les communes des *Odnodvortzy* ou dans celles des paysans de la couronne. Un certain nombre est envoyé dans de nouvelles colonies et dans celles des Kosaks de la ligne du Kaukase ou des lignes du Danube. Quant à ceux qui appartenaient à des communes libres, ils trouvent la facilité de s'établir dans ces communes au moyen d'un fonds produit par une taxe de 6 roubles, levée en faveur de chaque conscrit au moment de son départ, et qui a été administré de façon à augmenter progressivement, et à former un capital suffisant aux besoins des survivants qui retournent dans leurs foyers.

Enfin de nombreux établissements de bienfaisance et les couvents sont obligés d'accueillir les soldats libérés qui ne pourraient être placés dans les établissements des Invalides, dont le nombre s'est considérablement augmenté dans les derniers temps ; et, comme on l'a vu, le service des palais, des hôtels, des cadets, etc., est presque toujours confié aux invalides de la garde ; les

autres invalides de l'armée sont répartis dans tout l'empire par petites sections, servant à la garde de l'intérieur et des étapes. Ils servent aussi à l'escorte des recrues, des prisonniers, comme plantons, ordonnances, etc., et même dans les salines et mines de l'État.

La condition du service se trouve modifiée depuis une vingtaine d'années par les congés indéfinis dont les soldats peuvent profiter dans certaines conditions, en entrant dans la réserve dont il a été précédemment fait mention. Ceux-là seuls y ont droit qui ne sont pas entrés au service par condamnation, et qui, pendant la durée du service, n'ont commis aucun crime grave. A l'encontre des armées européennes, où la condamnation pour crime emporte l'indignité et l'incapacité du service militaire et l'expulsion des rangs, les hommes condamnés pour crime sont forcés de rester encore vingt-cinq ans au service actif, qui devient pour eux les travaux forcés à perpétuité.

Mais ces congés ne concernent que les troupes actives et les bataillons de ligne : les corps de la garde intérieure, comme les vieux bataillons de garnison n'en jouissent pas, n'étant composés que de soldats qui ne paraissent pas propres au service en campagne.

Ces congés, qui produisent une réserve de plus de 200,000 hommes, forcent à appeler de nouvelles recrues pour compléter les cadres de l'armée active ; mais ils sont un acheminement vers l'amélioration

des masses, au point de vue du bien-être et des progrès de la civilisation, car les permissionnaires ne perdent plus autant l'habitude du travail; et comme ce sont les meilleurs sujets qui obtiennent la faveur des congés, ils apportent les bonnes dispositions à l'obéissance qu'ils ont contractée sous les drapeaux. Mais les officiers se plaignent que ce système leur enlève les soldats les plus éprouvés et que l'esprit de corps souffre des mutations fréquentes occasionnées par l'arrivée de nouveaux soldats. La noblesse s'en plaint davantage encore, parce que l'effectif de l'armée se trouvant ainsi élevé, le nombre de leurs serfs se trouve diminué.

Il est hors de notre sujet de suivre l'organisation détaillée des corps, de s'étendre sur leurs mesures de discipline, leur habillement, leur nourriture, leur solde, les priviléges et grades des officiers, les divers établissements; mais ce que nous ne saurions éviter de constater, c'est que la mortalité annuelle est d'environ six pour cent, tandis que dans les autres États de l'Europe elle ne dépasse pas un et deux pour cent, pour l'âge pendant lequel les hommes affectés au service militaire restent sous les drapeaux.

Le sort des officiers qui ont peu ou point de fortune est à peu près le même que celui des troupes européennes, à l'expiration du temps de leur service accompli. Ils sont admis dans le corps des invalides ou recoivent une pension proportionnée à

leur grade, au nombre des années de service, à la cause ou au degré de leurs infirmités.

Mais un grand nombre, après avoir satisfait à l'obligation imposée à la noblesse, se retirent de bonne heure, contents du grade auquel ils sont parvenus, ou dans la vue d'obtenir une place élevée dans l'administration civile.

Une grande partie de la première catégorie est tenue d'entrer dans les troupes de la réserve, car la retraite n'est pas aussi facilement accordée que le congé indéfini. Pour prétendre à ce congé, on doit justifier de cinq années de service, plus une campagne, et faire valoir de graves intérêts de famille. Ceux qui l'obtiennent sont classés dans les bataillons de réserve; mais ils choisissent leur résidence qu'ils doivent faire connaître aux autorités.

Pendant leur congé, ils ne reçoivent point de traitement, et le temps qu'ils ont passé dans cette position n'est point compté pour leur pension.

Il existe, en Russie, une loi pénale qui sera difficilement comprise par les armées de l'Europe, c'est celle qui inflige la dégradation aux officiers. Cette loi était durement appliquée autrefois sous Catherine et Paul Ier; elle s'est modifiée, non dans son but, mais dans sa forme. Mais il n'est pas moins vrai qu'elle détruit tout principe d'honneur et d'hiérarchie, qu'elle sape toute la noblesse d'âme en ce qu'elle a de plus délicat, et qu'elle dégrade non-seulement l'individu qui en est atteint, mais l'institution militaire tout entière.

Que l'officier dégradé cesse d'appartenir à l'armée, comme indigne, voilà ce à quoi l'honneur du corps à droit de prétendre; mais que l'officier soit forcé d'appartenir, dans le grade le plus infime, au corps dont il faisait partie, voilà une torture qui ne peut entrer que dans des esprits privés de tout sentiment de dignité humaine. Autrefois un caprice réduisait l'officier russe à une telle abjection : on assure, à la vérité, qu'il n'en est point ainsi aujourd'hui ; et cependant combien de nobles russes, de gentilshommes polonais ont subi cette infamie plus cruelle que la mort pour des cœurs généreux, à la suite de la conjuration du 14 décembre 1825, et dans celle à peine comprise de l'année 1852.

On assure néanmoins que la dégradation, qui entraîne presque toujours la perte des titres et la destitution, n'est plus infligée aujourd'hui qu'en vertu de l'arrêt d'une cour militaire, arrêt qui, pour être exécuté, doit être pourvu de la sanction de l'empereur. Ces arrêts ne seraient, dit-on, prononcés que pour des crimes très-graves, et cependant la dégradation est appliquée parfois pour cause d'homicide en duel. Si la dégradation a été encourue pour des crimes non infamants, elle n'entraîne pas la perte des titres de noblesse, et dans ce cas la réhabilitation rencontre peu d'obstacles, et si l'officier dégradé se signale par des services éclatants dans la guerre, il peut remonter promptement au grade qu'il avait occupé dans la hiérarchie militaire.

On commence à comprendre en Russie tout ce que la position faite à l'officier a de flétrissant, et on lui préfère celle même de l'exil perpétuel...

En voilà assez pour démontrer, comme nous l'avons dit en commençant ce chapitre, qu'une nation énervée par les mauvais traitements, démoralisée par des actes qui compromettent la dignité humaine, ne saurait, quoique les souverains aient tenté jusqu'ici, former une armée nationale, patriotique, chevaleresque, capable de lutter avec les forces civilisées de l'Europe. Et au milieu des dangers dont la Russie peut menacer les peuples de l'Occident, nous entrevoyons heureusement dans ses institutions encore barbares des causes paralysantes de l'ambition qui la dévore, comme nous allons en découvrir dans les priviléges et le peu d'attachement des peuplades indépendantes, et dont la conquête ou la soumission date depuis trop peu de temps pour être assurée. Mais avant de passer à cet ordre particulier des forces irrégulières de l'empire russe, il convient de donner quelques notions sur les colonies militaires.

Les projets d'Alexandre et de Nicolas embrassaient ce système dans des proportions considérables ; il ne s'agissait de rien moins que d'établir, tout le long des côtes occidentales et méridionales de l'empire, un cordon de colonies militaires, où toute la grande armée d'opérations aurait trouvé, dans la culture des terres, souvent infertiles faute de bras, le moyen de pourvoir en partie à leur sub-

sistance, et de rendre moins onéreux l'entretien de troupes nombreuses agglomérées dans des circonscriptions fixes. On voulait faire des Russes ce qu'étaient les anciens Romains et ce que sont quelques vétérans de l'armée autrichienne, des soldats travailleurs, aussi aptes au fusil qu'à la pioche, aux manœuvres qu'aux labourages. La nature rebelle des Russes s'est opposée à la réalisation d'aussi vastes projets que les vices de l'administration avaient désorganisés dès le principe, en rendant ces établissements plus coûteux que la vie de la troupe dans les garnisons.

On a bientôt compris, dès lors, l'impossibilité de faire un soldat en même temps qu'un paysan ; et, à l'exception de quelques stations de Kosaks qui ont présenté ces résultats, par suite de l'analogie de cette existence avec celle à laquelle ils sont habitués, ces colonies ne sont plus devenues que des espèces de cantonnements dans lesquels le paysan est distinct du soldat, et est en quelque sorte le pourvoyeur du cheval et de l'homme.

Nous disons du cheval, car c'est principalement pour la cavalerie que les colonies ont été maintenues : les autres soldats et paysans serfs de l'empereur sont plus particulièrement affectés aux établissements des cantonnistes.

Comme les parties du sud de l'empire présentaient plus de ressources pour la cavalerie, c'est là qu'on les trouve le mieux organisés. On distingue les colonies de l'Ukraine, de Kherson, de Kiiow et de

Podolie. Ces dernières sont, pour la plupart, établies sur des terres séquestrées à des seigneurs polonais.

1° A Kharkoff, se trouvent le 1er corps de cavalerie de réserve, 2 divisions de cuirassiers et de lanciers, composées de 48 escadrons actifs et 16 en réserve; la 6e division de cavalerie légère, de 32 escadrons actifs et 12 de réserve; l'artillerie du 1er corps de cavalerie de réserve et l'artillerie à cheval du 6e corps d'infanterie, composée de 80 escadrons et 48 pièces attelées;

2° A Kherson, le 2e corps de cavalerie de réserve, ayant aussi 80 escadrons et 48 pièces d'artillerie à cheval;

3° A Kiiow et en Podolie, un corps de cavalerie et d'artillerie à cheval, des 4e et 5e corps d'infanterie, consistant en 64 escadrons actifs et 4 batteries avec leurs réserves.

Soit un total de 224 escadrons et 128 pièces d'artillerie à cheval des troupes actives avec leurs réserves.

Pour l'entretien de ces colonies et pour leur instruction, on y a établi 4 à 5,000 cantonnistes.

Les colonies militaires du nord sont dans les environs de l'ancienne Nowogorod; elles sont spécialement destinées à l'infanterie et au corps de grenadiers.

Excepté les petites colonies du Kaukase, qui sont aussi guerrières qu'adonnées à l'agriculture, les autres, comme on le voit, ont pour principal objet

l'avantage de former et d'entretenir une bonne et nombreuse cavalerie, en étendant la culture sur des territoires jusqu'ici abandonnés. Du reste, ces colonies sont dans des pays fertiles en céréales et en pâturages, la cavalerie s'y est parfaitement acclimatée.

La Russie a lieu d'espérer d'effectuer, par le rapprochement de sa cavalerie régulière, la transition de celle irrégulière des Kosaks en une des meilleures cavaleries de l'Europe, car le terrain des colonies présente les conditions les plus favorables : de vastes plaines, du blé, des herbages, du foin en abondance et un climat propice à l'élevage des chevaux.

Aussi, dit un auteur déjà cité, et auquel nous empruntons des notions précieuses sur l'organisation militaire de la Russie, 350 escadrons qui ont exécuté, en 1837, de grandes manœuvres à Wossnesensk, ont prouvé que la cavalerie russe pourra un jour surpasser celle des autres pays.

Ces colonies, outre leurs avantages militaires, offrent des approvisionnements qui appartiennent à l'Etat, disponibles pour les guerres du sud-est et du sud-ouest, les seules qui lui soient dorénavant profitables, et elles sont des haras inépuisables pour une belle et nombreuse cavalerie.

On pouvait craindre que ces colonies, en acquérant trop d'importance, ne devinssent dangereuses et n'imitassent les troupes des *Castra stativa* de l'empire romain. Jusqu'ici le caractère russe a dissipé

de tels dangers. Tant que les serfs de l'Empereur conserveront leur aveugle soumission, ces instruments passifs exécuteront tout ce qu'on exigera d'eux. Mais il serait possible, si l'on a compté sur leur rapprochement pour modifier la turbulence des Kosaks, que ces derniers, au contraire, ne parvinssent à leur faire comprendre le prix de la liberté et de l'indépendance.

Il y a donc, dans la position de ces deux éléments contraires, tout un avenir favorable ou défavorable pour la cause de l'humanité.

CHAPITRE XIV

Peuplades indépendantes. — Kosaks, Tatars.

TROUPES IRRÉGULIÈRES.

On a fait sur le compte des Kosaks des récits absurdes, des histoires qui démontrent combien peu les Européens se sont occupés d'étudier les révolutions qui se sont opérées dans cette immense portion du globe qui les avoisine, et qui tient peut-être encore une fois son sort entre les mains, comme cela a eu lieu dans les premiers siècles de l'ère chrétienne.

Toutes les hordes Kosaks descendent de ces Tartars ou Tatars qui, sous la conduite des lieutenants de Tschinghis-Khan, en 1200, et de Tamerlan, en 1400, s'avancèrent sur la partie de l'Europe occupée par les enfants des Sarmates, des Goths et

des Huns, dont l'irruption avait eu lieu précédemment des mêmes contrées asiatiques.

Une chronique de 1250, de Guillaume de Rubruquis, envoyé du pape Innocent IV en Tatarie, dénomme sous le nom de Khosars, Petschenègues, Polovitsi, cette race turque ou tatare qui se disputa la vaste étendue de pays comprise entre le Kaukase, le Volga et le Dnieper. Les Khosars se confondirent avec les Russes, les Petschenègues disparurent; les Polowtzes, vainqueurs des uns et des autres, s'étendirent depuis le Kaukase jusqu'au-delà de Borysthène. Ils avaient, en se confondant avec les conquérants primitifs, établi quelques nations assez puissantes, tels que les duchés de Russie, de Pologne, et déjà Youry ou George II, l'un des princes de la maison de Rurik, avait fondé une grande Principauté à Wlodzimierz, lorsqu'un lieutenant de Tschinghiss-Khan vint attaquer tous les Etats de l'Asie; et, après la bataille de la Kalka, qu'il gagna en 1223, les soumit à un tribut considérable. Baati-Khan, le 4e fils de Tschinghiss, eut en partage le Kaptschak, où il forma la *Grande Horde*, que les Russes ont appelée *Horde dorée*. Les Russes furent soumis à l'hommage et au tribut jusqu'à la bataille du Don, en 1380, qui fit donner le nom de Donski à Dmitri IV.

La division se mit parmi les Tatars, et Tacktamisch, l'un des khans, écrasé tout à coup par Kaiouk, lieutenant de Tamerlan, en 1393, cessa

d'être un ennemi redoutable aux Russes, qui faillirent en trouver un autre plus dangereux. Mais Wassili II, qui régnait alors, ne fit que changer de suzerain.

Trente ou quarante ans après l'établissement de la Grande Horde, elle s'affranchit de la suzeraineté du Grand-Mogol. C'est le signal de la division. Nogaï, vers la fin du XIIIe siècle, s'était rendu indépendant, et trois khans particuliers s'établirent, l'un en Krimée, l'autre à Kasan, et le troisième à Astrakhan, mais en reconnaissant la supériorité du khan de la Grande Horde.

Ce dernier khan fut Akhmet. Ayant demandé le tribut et l'hommage à Ywan III, celui-ci déchira le *basma*, ordre scellé du grand sceau tatare, et il se disposa à s'affranchir. Il était sur le point de succomber dans la lutte, lorsque les Nogaïs, qui s'étaient soulevés, vinrent eux-mêmes attaquer la Grande Horde, au moment où ses soldats se trouvaient déjà devant Nowogorod, la plus puissante ville des Russes. Akhmet se retourna contre les Nogaïs; il perdit la bataille et la vie, et la Grande Horde, fondée en 1237, fut détruite en 1475, et la Russie ne se trouva complètement délivrée que par le secours de ces mêmes barbares qui l'avaient asservie.

Mais les Tatars n'étaient point soumis. Wassili IV vit, en 1505, venir presque jusqu'à Moskou ceux de Kasan; en 1547, Ywan IV eut encore à lutter avec eux. Les khan des Nogaïs, d'Astrakan, de Krimée, rejetons de la Grande Horde, ne ces-

saient de harceler les frontières russes. Celui de Krimée s'était déjà fortifié de la protection naturelle de la Turquie. En 1554, Abdoul, khan d'Astrakan, fut réduit pour un temps à être tributaire de la Russie, et c'est en vain que Selim II voulut reprendre Astrakhan. En 1582, le khan de Krimée, qui n'avait cessé d'être en hostilité avec Ywan IV, consentit un traité qui lui conservait son indépendance.

Dans le même temps que les Kosaks du Don, qui se trouvaient entre Astrakan et Moskou, furent à peu près soumis aux Russes, d'autres Khosars tatars qui se trouvaient près du Dnieper, étaient en lutte avec les Polonais; ce sont ceux qu'on appelle Kosaks de l'Ukraine. C'est de cette tribu guerrière que se forma la branche des Zaporogues, qui, vivant d'abord comme l'avant-garde de l'Ukraine, en colonie errante, fut plus tard transportée dans le Kouban. Toutes ces diverses fractions de hordes tatares furent successivement sous la protection de la Turquie et de la Russie, dont elles étaient l'avant-garde. La Pologne elle-même les protégea ; et des traités de 1654, 1661 et 1686 fixèrent leur sort pour quelque temps. C'est vers cette époque qu'un chef des Kosaks du Don, Stenko-Razin, s'empara d'Astrakan. Un autre chef, nommé Yermak, avait, vers 1570, sous Ywan IV, attaqué la caravane anglaise d'une compagnie qui déjà cherchait à étendre son commerce dans l'Inde par la mer Kaspienne. On a vu précédemment que Yermak, poursuivi à

outrance, se jeta dans le nord, parvint avec sa petite armée triomphante de cent peuplades inconnues jusque-là, à l'embouchure de l'Irtich et qu'il s'établit à Sibir, d'où il envoya solliciter sa grâce à Moskou. C'est l'origine des Kosaks de la Sibérie, qui jouissent encore de grands priviléges et qui formèrent la noblesse de ce pays.

Charles XII lui-même, sachant que les Kosaks n'avaient d'affection pour aucune des puissances qui les protégeaient par crainte, tenta de les séduire; et l'on vit Mazeppa, leur chef, prendre parti pour lui dans l'Ukraine, et, sacrifié après la bataille de Poltova, le 27 juin (8 juillet) 1709, n'avoir que le temps de se réfugier avec le roi de Suède à Bender, où il mourut.

Les Zaporogues prirent une horrible part aux ravages de la Pologne, en 1768, sous Catherine II.

En 1773, un Kosak du Jaïk, se faisant passer pour Pierre III, profita d'une révolte des Kosaks pour soulever les esclaves et porter la dévastation dans toutes les provinces méridionales de l'empire russe. Yemelka Pougatscheff faillit consommer la révolution de cet empire, s'il eût été moins cruel et plus sage. Il fut livré par les siens pour 100,000 roubles, mis dans une cage de fer, conduit à Moskou et exécuté en 1775.

Mais, vers la même époque, le khan de Krimée abandonna la Turquie et passa sous la protection de la Russie. Le traité de Kaïnardgy consacra cette défection, et ouvrit la mer Noire au commerce

russe. Mais Shahim fut bientôt puni par l'invasion de ses États; fait prisonnier, en 1783, dans Kalouga, il fut abandonné à la vengeance ottomane, et il eut la tête tranchée à Rhodes, malgré les efforts généreux du consul français. Ce fut par cette trahison que la Russie obtint la presqu'île de Krimée, l'île de Taman et tout le Kouban.

Bientôt la Géorgie subit le sort de la Krimée, et les souverains de l'Imériticie, de Kachet, font hommage de leurs États à Catherine II.

C'est donc depuis soixante-dix ans à peine que la Russie a réduit sous sa domination les anciens Tatars, ses vainqueurs. Les Kosaks ne sont, pour les Russes, que des ennemis tolérés, et auxquels, par suite de la terreur qu'ils inspirent, le tzar n'a pu s'empêcher d'accorder des priviléges dont ils sont fiers, et qu'on n'oserait pas leur enlever.

Ces peuplades sont formées en associations distinctes, qui ne sont tenues qu'à fournir un contingent, quand les armées russes entrent en campagne. C'est ainsi que la France a vu ces hordes sauvages, échappées de l'Oby, de l'Irtich, de la froide Lena, des montagnes du Kaukase, d'où elles s'élancent quand il y a du butin à prendre et à partager.

Mais ces hordes n'ont pas de lien national avec la Russie; et sans les forces des États du Nord, dits les *Grands Russes*, il est probable que les *Petits Russes* secoueraient bientôt la domination qui pèse à leurs habitudes indépendantes.

Un auteur (le baron Haxtausen, Berlin, 1853)

dit que « ces habitudes sont aussi anciennes que « le contact de peuplades civilisées avec des tribus « barbares, que la rudesse de leur pays, la gros- « sièreté de leurs mœurs et la simplicité de leurs « besoins défendent contre la tactique supérieure « des nations civilisées. — Comme les fils d'Ismaël, « comme ses descendants, ceux de son neveu et « gendre Esaü ont vécu dans les déserts de l'Ara- « bie et de la Numidie, selon l'exemple de leurs « ancêtres; comme les Parthes résistaient aux Ro- « mains, et comme les Bédouins de nos jours savent « se soustraire à la domination française, de même « il paraît que les peuples scythes, dans les steppes « et les montagnes situées à l'est du Bosphore, « avaient déjà, au temps de Cyrus, un genre de « vie semblable à celui des premiers Kosaks russes, « et une manière de combattre que l'on trouverait « encore aujourd'hui absolument conforme à celle « des Kosaks actuels. »

Abd-el-Kader n'a pas réussi à donner à nos Kosaks d'Afrique le moyen de résister à nos armes, et de faire un corps de nation de ces anciens Numides. La Russie est-elle destinée, dans la lutte qu'elle soutient depuis longtemps avec Schamyl, à voir se reproduire ces prodiges qui, plus qu'aucun des obstacles opposés par les nations civilisées de l'Occident, ont retardé le développement de sa puissance; et peuvent la gêner encore aujourd'hui, si la Porte-Ottomane peut flatter l'indépendance des Kosaks et leur promettre un avenir riche d'ex-

ploits qu'ils convoitent et dignes de leur passé?

La guerre kaukasique dure depuis cinquante-trois ans; c'est démontrer, d'après ce qui précède, que le pouvoir des Tatars n'a pas cessé. Schamyl peut être le plus utile auxiliaire dans la lutte actuelle; il peut être le bras providentiel qui arrête les projets de l'empereur Nicolas sur l'Europe, qu'il menace de ses forces si nombreuses, et qu'une organisation toute militaire de son vaste empire ne peut qu'accroître.

Schamyl a aujourd'hui cinquante-six ans; il est d'une taille moyenne, mais d'une physionomie énergique. Sa vie privée ressemble à celle d'Abd-el-Kader : sobre, austère, partagée entre la prière et l'activité extérieure. Son rôle guerrier ne date que de 1834; il avait eu pour prédécesseurs, dans la guerre du Kaukase, d'abord Scheick-Mangour, puis Khazi-Moullah, puis Lamsad-Beck. La mort de ce dernier lui donna, à l'âge de trente-sept ans, l'autorité sur les tribus musulmanes du Kaukase; et alors commença cette lutte de vingt années, qui a coûté à la Russie plus de sacrifices que la soumission de la Pologne.

La guerre entre la Russie et la Turquie est la circonstance la plus favorable aux projets des populations insoumises de cette partie de l'Asie; car c'est peut être pour elles une occasion de reprendre leur indépendance; et la Providence pourrait avoir ménagé, dans ses décrets, le salut de l'Europe par ces mêmes Tatars, qui, jusqu'à la fin du dernier

siècle, ont tenu sur la défensive la puissance moskovite. Ne serait-il pas à craindre plutôt que ces descendants des races asiatiques ne vinssent faire payer chèrement à l'Europe le service qu'ils lui ont rendu en 1799, en 1813, 1814 et 1815, lorsqu'elle les a appelés à son secours contre un danger moins grand que celui dont elle est menacée par la puissance russe; et n'aurait-elle pas à regretter d'avoir donné à ces hardis pillards l'avant-goût des richesses et du bonheur des nations civilisées?

Dieu nous préserve d'une catastrophe qui aurait été préparée par l'imprévoyance de l'Europe, et contre laquelle, jusqu'ici, on ne voit sincèrement se préparer que la puissance qui a le plus secondé la Russie à peser sur les destinées du monde, et celle contre laquelle une ligue fratricide a duré trop longtemps; et qui, cependant, est toute prête à se dévouer pour le salut commun, oublieuse du mal qui lui a été fait, quand son sentiment chevaleresque l'entraîne à pardonner et à rester à la tête de la civilisation!

Mais, avant de préjuger l'avenir, voyons quelles sont les dispositions présentes prises par l'autocrate de Russie pour se servir des ressources militaires des peuplades indépendantes qu'il tient sous sa suzeraineté.

On doit appliquer à ces peuplades le nom générique de Kosaks, car il ne désigne pas seulement une horde, une tribu, mais le caractère militaire des diverses hordes tatares, et même des Russes

qui ont la même manière de combattre ; car ce nom de Kosak signifie tout soldat légèrement armé, qui cherche à nuire aux ennemis plutôt par des escarmouches que par une attaque régulière ; et les Kosaqui dont nous parlons au commencement de ce chapitre n'ont pas d'autre étymologie, appliquée depuis aux véritables Tatars, qui ont conservé les mêmes allures guerrières, et qui sont animés du même amour du butin et des mêmes instincts pour l'acquérir.

Ce sont ces derniers dont nous avons particulièrement à nous occuper dans ce chapitre, et dans lesquels même se sont confondus les Kosaks formés sur le Volga, dans l'Ukraine, sur le Don, en Krimée. Aujourd'hui, entre eux, les Kosaks se donnent le nom de Tscherkesses, du nom de leurs anciennes résidences ou de leurs anciens chefs. Ils se sont même recrutés alors qu'ils jouissaient d'une indépendance absolue, de beaucoup de paysans russes fuyant le servage. Comme l'affirme un auteur russe digne de foi, le nom de Kosak a reçu en France une signification toute contraire de celle qu'il a en Russie, où il est l'opposé de serf, d'esclave, de soldat régulier appartenant à l'État (1).

---

(1) Le nom de Kosak est devenu en Europe, et surtout en France, une espèce de sobriquet ; il y a pris une signification bien éloignée du sens qu'on y attache en Russie, où il désigne un homme indépendant. Quand on veut dire qu'on est affran-

Les Kosaks n'ont été, dit un auteur prussien déjà cité, et ne sont encore aujourd'hui que des associations démocratiques formées dans un but de guerre, ou, si l'on veut, de brigandage. Ils ont toujours accueilli dans leur communauté, et accueillent encore, au besoin, des individus de toutes les nations, et même des ennemis captifs. Ces associations maintiennent leur caractère primitif; elles s'agrandissent, se multiplient et se régénèrent par des forces nouvelles. On y accueille volontiers des étrangers courageux, pourvu qu'ils veuillent partager les dangers, les fatigues et le butin. Mais déjà

---

chi de l'esclavage ou de quelque autre sujétion moins pesante, on emploie cette locution populaire : « *Me voilà Kosak libre.* » On a tort, d'ailleurs, de vouloir attacher au nom de Kosak une idée injurieuse. Le Kosak est loin d'être cruel, comme on semble porté à le croire; il est plutôt humain, bon homme même. On l'accuse avec quelque raison, il est vrai, d'être pillard; mais les troupes légères des autres armées, par exemple celles de l'armée autrichienne et même de la confédération du Rhin, ont-elles été moins pillardes, quand elles ont pu piller? Les Kosaks se présentent toujours et partout les premiers; voilà, je crois, ce qui leur a valu leur réputation. Au reste, les militaires savent leur rendre justice, et reconnaissent tout ce qu'ils valent comme troupes légères. Pendant la campagne de 1813-14, les soldats allemands, qui se trouvaient aux avant-postes, se disaient très-heureux et très-tranquilles quand ils avaient devant eux des Kosaks pour surveiller les mouvements de l'ennemi. (*La Russie et les Russes*, par N. Tourguéneff. Paris, 1847.)

les Kosaks n'étant plus, comme autrefois, forcés de se défendre contre des attaques continuelles, deviennent, par les priviléges particuliers qui leur sont accordés, un obstacle et un danger pour l'État russe. Aussi le gouvernement cherche à réduire peu à peu ces priviléges et à transformer les individus de ces associations, qui lui ont servi d'avant-garde contre tous ses voisins, en sujets ordinaires. Les Kosaks slobodes, du Volga, de Tschougouieff, et d'une partie de l'Ukraine, ont déjà subi ce sort. On le prépare à ceux du Don et de l'Oural ; mais la guerre actuelle pourrait bien forcer le tzar à les ménager et à leur rendre leurs priviléges ; car, s'il y avait moyen de les reconstituer en horde indépendante, ou de faire un État séparé des belles provinces, presque aussi grandes que la France, qui sont situées entre la mer Noire et la mer Kaspienne et sur leurs côtes, ce serait pour la Russie un coup terrible et un obstacle à ses envahissements en Perse, en Turquie et dans l'Inde. En même temps on y trouverait un moyen de préserver l'Europe, car de nouveaux Kosaks de la Krimée pourraient faire subir aux armées de Nicolas la défaite et la honte que Pierre Ier éprouva en 1711, et dont, en mourant, il frémissait encore, et demandait à ses descendants de le venger. Catherine II a su le faire ; mais les Tatars auraient à leur tour une revanche à reprendre, et Schamyl n'en a pas encore abandonné l'espoir.

Les partisans de la Russie prétendent que les Kosaks, malgré le caractère de ces associations

mêlées d'éléments tatars, turks, polonais, serbiens et autres encore, sont à présent d'excellents Russes; mais, en même temps, ils sont forcés de convenir que la Russie n'a dû qu'à son armée régulière et organisée à l'européenne de n'avoir pas péri sous les coups des Kosaks; et, par le fait, ils reconnaissent que ce sont les intrus étrangers, que le véritable Russe déteste autant qu'un enfant mutin déteste son maître, qui ont préservé la Russie de sa ruine, et l'ont élevée au faîte d'une puissance si dangereuse, aujourd'hui, par son orgueil et son ambition, au moyen des institutions que la race allemande des tzars a importées.

« Depuis que la Russie possède une armée permanente, dit un auteur déjà cité, depuis que le « gouvernement, en quittant Moskou, s'est rendu « indépendant des passions d'une population fanatique, les tentatives faites pour détrôner les tzars « au moyen d'une insurrection des Kosaks ont « perdu de leur importance, et paraissent, à l'heure « qu'il est, être devenues impossibles. La rébellion de Pougatscheff, dans les années de 1772 à « 1775, fut la dernière qui atteignit de larges proportions. »

C'est, en d'autres termes, avouer le point vulnérable du gigantesque empire, quand, à l'Ouest, la compression des Polonais et des Finlandais ne peut avoir lieu que par des forces imposantes, et qu'on ne saurait diminuer sans craindre des soulèvements excités tout autant par principe national que

par principe religieux, puisque ces peuples ne professent pas le schisme gréco-russe, et qu'ils ont été la victime de procédés que nous avons stigmatisés lorsque nous avons raconté l'envahissement de leur territoire.

D'anciens liens rattachent d'ailleurs les Polonais aux Kosaks. Ceux de l'Ukraine ont été longtemps les défenseurs de leurs frontières, et c'est de là même que vient leur dénomination, *Ukraïna* signifiant *frontières*. Etienne Bathory, auquel ils durent des priviléges étendus et une constitution basée sur leurs institutions primitives, est un nom magique sur le Dniéper et le Bog, et le jour où il retentirait sur la Wistule, il aurait du retentissement jusqu'en Krimée et jusqu'au Kouban, où ont été transplantés les fidèles alliés des Polonais, les Zaporogues, chez lesquels même on pourrait retrouver des descendants des Polonais licenciés à la fin de la guerre faite à la Russie par Etienne Bathory. Leur sympathie avec les Polonais peut s'appuyer aussi du souvenir de Sobieski qui les défendit contre les Russes ; et de celui de Mazeppa, qui ayant combattu pour Charles XII, a laissé dans l'histoire de la Suède des traces assez profondes pour que les Finlandais fussent heureux de retrouver dans les Kosaks des vengeurs de leur nationalité outragée.

Ces Kosaks n'ont rien de russe ; aussi les appelle-t-on *petits Russiens*, pour les distinguer des *grands Russes*, dont nous dirons un mot ; leur caractère se ressent des recrues qu'ils ont faites même dans ces

derniers temps, de Grecs, de Serbiens, de Bulgares et de Bohémiens. Ils forment trois corps désignés sous les dénominations ci-après :

1° L'armée des Kosaks de la mer Noire ou Kosaks *Tschernomortzy*, les anciens Zaporogues.

2° L'armée des Kosaks d'Azoff, également une branche de Zaporogues.

3° L'armée des Kosaks du Danube, ou *Dounaïski*, composée d'éléments d'origines diverses.

Tous les autres *petits Russiens* réunis aux corps kosaks du Volga, du Donetz, du Tereck, etc., se sont réunis aux *grands Russes*, ou ont cessé d'être Kosaks.

Les Kosaks, grands Russes, ont une origine plus asiatique que ceux dont nous venons de parler. Ils appartiennent sans nul doute à la grande horde des Tatars ; ils ont pénétré plus avant dans l'empire moskovite, et c'est ce qui leur a donné l'idiome qu'ils parlent et la religion qu'ils professent, plus rapprochée du schisme grec des Russes, tandis que les petits Russes se ressentent de l'idiome sclavon et de la vraie religion chrétienne grecque. Il semble, bien que leurs institutions indépendantes soient les mêmes, qu'ils forment deux peuples qu'on distingue par la dénomination de Kosaks du Dniéper et de Kosaks du Don.

Jusqu'à Yvan IV, ces Kosaks furent un épouvantail continuel pour l'empire russe ; mais Mouraschkine, général de ce tzar, parvint à les disperser. Ce fut lui qui força Yermak à se réfugier en Sibérie

avec sa horde, et qui en refoula une partie sur le Yaïk. D'autres enlevèrent aux Turks, en 1637, la ville d'Azoff, et s'allièrent avec les Kosaks de l'Ukraine. Sous Stenko-Razine, ils reformèrent une horde à l'embouchure du Volga, sur les côtes de la mer Kaspienne, et ce chef hardi faillit, avec le patriarche Nikon, ébranler le trône des tzars. Sans l'armée régulière, la Russie cessait d'exister; grâce à cette armée, l'insurrection fut réprimée. 11,000 hommes furent mis à mort dans l'espace de trois mois, et Stenko-Razine fut écartelé à Moskou en 1671. Sous Pierre Ier, on vit l'émeute de Boulavine sur les bords du Don; et, depuis, Pougatscheff, réveillant le souvenir de Pierre III, montra une audace pareille à celle de Stenko-Razine, et ne fut pas plus heureux devant les troupes organisées à l'européenne. On soumit depuis les Kosaks du Yaïk à une discipline plus sévère, et, pour dénaturer leur association, on changea jusqu'au nom du fleuve près duquel ils étaient établis, qui prit le nom d'Oural, donné depuis à ces Kosaks.

Ces Kosaks ont formé des ramifications nombreuses dont les principales forment ce que l'on appelle l'armée kosaque de la ligne du Kaukase dont font partie les Kosaks montagnards du Grebenski. Ceux du Térek s'adjoignirent aux premiers. Après les envahissements sur la Perse, les tzars remplacèrent les troupes russes conquérantes par les Kosaks; et une partie des Kosaks du Don et de l'Oural, comme de ceux de l'Ukraine et de la Krimée,

sur le Kouban, forment encore aujourd'hui la base de la ligne du Kaukase qui va de ce fleuve au-delà de Mosdok. C'est là aussi que se trouvent des colonies militaires et une armée chargée de défendre le territoire usurpé sur la Perse, et de soumettre les Tscherkesses, les Tschetschenses, les Outses, les Nogaïs, auxquels il appartenait, et qui n'ont cessé de lutter contre leurs oppresseurs. Les Kosaks qui ont la même origine que tous ces peuples tatars, en sont devenus les ennemis par l'appât que la Russie leur a offert de les piller, d'enlever leurs femmes et leurs filles, et de les dominer. Mais il faudrait peu de chose pour réveiller les sympathies que toutes les analogies de mœurs, de langage et de religion sont faites pour entretenir.

Quant aux Kosaks sibériens, dont nous avons dit l'origine, ils ont été trop éloignés des contrées où leur association avait pris naissance pour en avoir conservé le caractère; et les priviléges qui leur ont été accordés en ont fait de véritables Russes. Ils constituent la noblesse de la Sibérie, de la même façon que les descendants des conquérants allemands ont formé celle des provinces de la mer Baltique, les conquérants normands celle de l'Angleterre. On les distingue en Kosaks citadins et Kosaks de la frontière. Les premiers, enrichis par les professions civiles, servent dans l'infanterie et font la police intérieure, les seconds servent dans la cavalerie et surveillent la frontière de la Chine et les tribus de la Sibérie orientale.

Les Kosaks sont exemptés de la capitation comme de la conscription qui y est attachée, et ils ont des droits étendus pour fabriquer l'eau-de-vie, la bière, le sel, pour pêcher et chasser, etc. En échange de ces avantages, ils sont tenus de faire le service avec armes et chevaux. Ils n'ont droit à la solde et à l'entretien pour eux et pour leurs chevaux, que lorsqu'ils sont appelés sous les drapeaux. Le gouvernement leur fournit le matériel d'artillerie.

Chaque corps de Kosaks est divisé en régiments, bataillons et batteries. Les régiments et les bataillons sont divisés en centuries (sotnia) ou petits escadrons de 100 chevaux, et compagnies d'infanterie et d'artillerie. Il y a ordinairement 6 sotnia par bataillon d'infanterie ou régiment de cavalerie.

Les Kosaks riches s'équipent à leurs propres frais, l'association fournit l'équipement à ceux qui sont pauvres ; chaque corps d'armée a ses finances, sont matériel. Les Kosaks sont divisés en trois classes, suivant l'âge : la 1re, de dix-huit à vingt-cinq ans; la 2e, de vingt-cinq à quarante; la 3e, les plus âgés, forment la réserve, pendant que les deux autres sont employés au service actif.

Comme les Kosaks ont une industrie locale, il en est qui préfèrent ne point accomplir de service militaire actif, surtout quand il s'agit de quitter les foyers domestiques. Il en résulte un mode de remplacement qu'il est impossible de s'imaginer plus simple; mais qui prouve, en même temps, combien le

remplacement est naturel chez un peuple d'une civilisation ascendante, et combien l'idée d'un service obligé, pour toute guerre qui n'a point pour but la défense du pays, doit leur paraître légitime et raisonnée.

Si un tiers de la population mâle est appelé au service, tous les hommes se rassemblent sur la place du marché. Ils se réunissent par trois. La libération du service s'opère alors d'après l'offre la plus élevée. Celui qui a fait l'offre la plus modique part, et reçoit ce que les deux autres ont offert.

Nous ne nous étendrons pas dans ce récit sur la manière de combattre des Kosaks, sur leurs instincts guerriers; jusqu'ici ils n'ont point été modifiés. Si tout danger a disparu depuis que les khans de Krimée n'existent plus, et que les Kalmoucks, les Baskirs sont comprimés, et que les Nogaïs ont été repoussés au-delà du Kouban et du Térek, les Kosaks ont encore, au midi, les races tatares belliqueuses du Kaukase que nous avons mentionnées; et plus, à l'orient, les Kirghiz et les peuplades de Khiva, qui entretiennent leurs habitudes guerroyantes. Toutefois ils ne sont plus nomades comme autrefois; ils sont déjà adonnés à des industries pacifiques et à la culture, qui modifient les besoins et les mœurs; et bientôt l'impossibilité d'étendre son empire, empêchera la Russie d'utiliser ces guerriers, qui pourront devenir un nouveau danger pour elle, si la civilisation les transformait en un peuple qui pourrait devenir puissant, s'ils s'al-

liaient à ceux qu'ils sont chargés de maintenir sur la domination russe, et s'ils profitaient des richesses de la contrée qu'ils habitent. Ce pays, arrosé par de nombreuses rivières, s'étend sur les côtes de deux mers appelées à devenir le centre du commerce de l'Asie et de l'Europe; les races humaines y sont privilégiées par la nature, de la beauté, de l'élégance des formes, comme du courage; car c'est dans la Géorgie, la Circassie (pays des Tscherkesses, des Kabardah, de Khiva) que se trouvent les plus belles femmes, et que se recrutaient ces Mamelouks devenus si fameux en Egypte par leur valeur.

Mais ces temps sont encore éloignés sans doute, car la Russie a des frontières étendues qui pourront, pendant bien des années, servir à l'éducation et à l'emploi des Kosaks. Ces frontières commencent au Pont-Euxin (la mer Noire) et s'étendent comme un arc immense jusqu'au Kamtschatka.

Aux ennemis de la Russie habitant le Kaukase, se joignent des tribus nomades et semi-nomades; la horde des Kirghiz forme le commencement d'un essaim de tribus dont les populations sont à peine connues; et qui s'amoncellent dans les vallées impénétrables des monts de l'Altaï, de l'Himalaya, et leur chaîne du Khingkhan et du Stanovoy, qui touchent à la mer d'Okhotsk ou de Seghalian.

C'est dans les flancs de ces montagnes que s'engendre, peut-être, l'élément d'une nouvelle irruption; et les Kosaks, à ce seul point de vue, comme les auxiliaires des Russes, après avoir été leurs

vainqueurs, sont peut-être les défenseurs de l'Europe elle-même, qui ne saurait trop s'occuper de percer l'obscurité qui couvre ces régions si peu connues, quoique appartenant à l'ancien continent.

Mais voyons, comme objet spécial à ce chapitre, quelle est la force de l'organisation des Kosaks :

1° Les Kosaks du Don peuvent mettre sur pied de guerre 58 régiments de cavalerie, dont 2 appartenant à la garde, et 14 batteries d'artillerie à cheval. Total, 348 sotnias et 112 pièces de canon ;

2° Les Kosaks d'Azoff sont les meilleurs marins du sud de la Russie. Ils possèdent 30 chaloupes canonnières qui sont exclusivement employées à bloquer les côtes du Kaukase ; ils appartiennent donc proprement à la marine ;

3° Les Kosaks du Danube peuvent mettre sur pied 2 régiments de cavalerie à 6 sotnias ;

4° Les Kosaks de la mer Noire, 12 régiments à cheval, 1 division (2 sotnias) de Kosaks de la garde, 9 bataillons de tirailleurs, 3 batteries à cheval et 1 à pied, présentant un total de 9 bataillons, 74 sotnias à cheval et 32 canons ;

5° Les Kosaks du Kaukase forment 18 régiments à cheval et 3 batteries d'artillerie également à cheval ; soit 108 sotnias et 24 canons ;

6° Les Kosaks de l'Oural forment 12 régiments à cheval de 5 sotnias ; soit 60 sotnias ;

7° Les Kosaks d'Orenbourg mettent sur pied 10 régiments à cheval de 6 sotnias, et 3 batteries à cheval ; soit 60 sotnias et 24 canons.

8° Les Kosaks de ligne de la Sibérie, différents de ceux des villes, forment 9 régiments à cheval et 3 batteries également à cheval, soit 54 sotnias et 24 canons.

9° Les Kosaks des frontières de la Chine mettent sur pied 8 sotnias.

10° Les Kosaks d'Astrakhan se composent de 3 régiments et 1 batterie à cheval; soit 18 sotnias et 8 canons.

11° Enfin, les Kosaks citadins de la Sibérie, qui forment 8 régiments à pied.

Ce qui donnerait une force approximative de, savoir :

124	régiments	à cheval.
742	sotnias	id.
33	bataillons	à pied.
28	batteries	à cheval.
8	pièces	à pied.
216	id.	à cheval.

Et un effectif de 93,200 hommes de cavalerie.
33,000 id. d'infanterie.

Total... 126,200

Sans y comprendre les marins de l'armée d'Azoff et les hommes affectés au service des 224 pièces d'artillerie.

Indépendamment des Kosaks proprement dits, soumis comme on l'a vu, à l'empire russe, cet empire emploie des auxiliaires levés sur les peuplades conquises mais non soumises. C'est un tribut semblable

à ceux que les peuples anciens levaient en hommes sur les pays conquis, et qu'ils employaient au loin.

La Russie trouve dans ces peuplades des moyens d'augmenter ses armées et d'affaiblir d'autant leurs forces intérieures. C'est l'ancien système romain, que la France aurait peut-être dû adopter pour l'Algérie, surtout à l'occasion de la guerre d'Orient.

1° Les Tatars de la Krimée fournissent à la garde impériale un escadron de belles troupes irrégulières.

2° Les tribus guerrières, habitant le Kaukase et la Trans-Kaukasie (la Georgie et la Circassie), fournissent à la grande armée russe un escadron de la garde, formant l'escorte personnelle de l'empereur, et constituant, avec l'escadron des Kosaks de ligne, les gardes tscherkesses. Un régiment, de 6 escadrons, sert dans l'armée de Pologne, et un régiment d'infanterie de milice georgienne est destiné à renforcer le cordon militaire établi contre les Lesghis, au-delà de l'Alazan.

3° Les Baschkirs et les Metschériaques qui habitent Perm et Orenbourg, forment une partie des sotnias des Kosaks d'Orenbourg, et les ont suivis en Europe en 1813 et 1814.

4° Les Buriates et Toungouses forment cinq régiments à cheval, et sont employés avec les Kosaks de la frontière chinoise.

On voit combien le système militaire russe a d'élasticité, combien il offre de ressources ; mais ce qui

domine surtout dans les avantages qu'offrent les troupes irrégulières dont nous venons de retracer l'organisation, c'est qu'elles permettent de mettre en ligne toute la cavalerie régulière. Il n'y a pas de meilleure troupe pour les reconnaissances, les avant-gardes, les surprises. Elles forment d'ailleurs des cavaliers d'escorte, elles fournissent les hommes pour les ordonnances et les petits détachements ; et si elles ont l'avantage de préparer les affaires par de brusques attaques, et d'en profiter en harcelant l'ennemi par groupes, sans cesse renouvelés, en le fatiguant par des charges isolées, et en couvrant l'armée de ses tirailleurs hardis et aventureux, elles laissent à celle-ci, qu'elles flanquent, toute sa liberté d'action, sans diminuer en rien l'effectif des troupes régulières, lesquelles peuvent, en sûreté, se remettre en marche, bivouaquer, et prendre de nouvelles forces, dans un repos tranquille.

Nous ne saurions trop le répéter, avec l'organisation de l'armée russe et ses moyens d'action, on peut tout craindre d'un ennemi qui veille et qui, attentif à profiter du désaccord de l'Europe, peut choisir son temps pour en détacher un nouveau lambeau.

CHAPITRE XV

Puissance maritime de la Russie.

Depuis les Varègues, dans les temps reculés de l'histoire moskovite, il ne put être question, pour la Russie, de s'occuper du commerce et de la marine, sans laquelle il reste inactif et circonscrit. Les luttes que cette puissance naissante eut à soutenir contre les Tatars, qui vinrent l'attaquer jusqu'au cœur de ses petits États, à Nowogorod, sa capitale, appelèrent tous ses efforts à se défendre de ses redoutables voisins.

On a vu, dans l'aperçu historique que nous avons tracé, qu'après avoir profité de leurs divisions, la Russie s'agrandit peu à peu, et tenta bientôt de rivaliser avec des puissances maritimes, à la discrétion desquelles elle se trouvait, par l'abandon qu'elle avait dû faire de quelques côtes de la Bal-

tique, où autrefois elle avait pu construire des barques et établir des magasins pour recevoir quelques marchandises et entretenir sa petite flotte.

L'ambition des Russes, de posséder les contrées qui avaient été le berceau d'une partie de leur nation, ne put être satisfaite que fort tard, et les pays plus étendus que celui des Varègues, qu'elle a enfin obtenus soit par la ruse, soit par la force, sur la Kourlande, la Livonie, la Finlande, ont pu lui faire espérer de devenir aussi redoutable sur mer que sur terre.

Elle n'avait primitivement que quelques bateaux à rames sur le Volga, le plus grand fleuve de la Russie d'Europe qui, après un parcours de 2,800 kilomètres, se jette dans la mer Kaspienne, à Astrakhan. Cette grande artère du commerce intérieur de la Russie paraissait même une voie suffisante à son commerce. En effet, elle relie les riches provinces méridionales avec celles plus pauvres du nord; et par l'Oka, dont le confluent est à Nijnéï-Nowogorod, et qui a un cours de 1,300 kilomètres, elle communique avec celles populeuses de l'ouest, traversées par la Moskwa, la Kliasma, qui se jettent dans l'Oka; et, de plus, par la Saula, dont le cours a 750 kilomètres, et qui reçoit de nombreux affluents, elle pénètre dans des contrées fertiles et déjà arrosées par le Don, qui communique avec la mer Noire.

Cette immense et fertile partie de l'Europe aurait donc pu satisfaire une ambition moins insatiable

que celle de la Russie; car elle dépasse en étendue et en moyens de productions les autres parties de l'Europe les plus favorisées. Il ne lui suffisait pas que ce commerce intérieur, approvisionné par la Hollande, et surtout par l'Angleterre, lui procurât le nécessaire pour des populations encore barbares; il lui fallait rivaliser sur les mers avec les autres nations. Mais les nations qui, les premières, se sont adonnées à la navigation, avaient été forcées de chercher sur cet élément et dans des colonies lointaines, des ressources et des richesses que le sol restreint qu'elles occupaient leur refusait; il leur fallait des débouchés nécessaires à l'industrie, pour occuper et faire vivre des populations n'ayant point sur la terre qu'ils habitent les moyens de pourvoir à leur subsistance.

Chez ces nations, le développement maritime était une *nécessité*; pour la Russie, c'est une *prétention illégitime*, oppressive et anti-naturelle à sa situation territoriale. Elle a plus qu'il ne faut pour s'occuper, pendant bien des siècles, du développement de son agriculture, de ses relations de provinces à provinces, de l'extraction de ses mines, et surtout de la civilisation dont son peuple a besoin pour accroître son bonheur et la dignité humaine.

Pierre Ier peut donc être taxé, par les peuples étrangers, d'un orgueil impardonnable et dangereux pour la paix du monde, en voulant accaparer, sur mer, cette puissance formidable que les autocrates moskovites sont parvenus à constituer sur

terre ; et qui doit être l'épouvantail du monde entier, si une *ligue* vraiment *sainte* ne parvient pas à arrêter des progrès non discontinus depuis cent cinquante ans.

C'est surtout dans la formation de la marine russe que les États de l'Europe, et en première ligne l'Angleterre, doivent se reprocher d'avoir aidé à un accroissement subit des forces de la Russie. Nous ne reviendrons pas sur ce qui résulte de notre aperçu historique, mais nous ne saurions nous empêcher de répéter qu'à l'avènement d'Alexandre, en 1801, moins de cent ans après l'envahissement des premiers ports de la Livonie, sur la Baltique, et de ceux sur la mer Kaspienne, sur la mer d'Azof et sur la mer Noire, la marine russe dépassait celle de la plus grande puissance maritime. (v. p. 111, chap. VII.)

S'il fallait comparer non-seulement les forces de la Grande-Bretagne, mais aussi celles de tous les Etats de l'ancien et du nouveau monde, on verrait que, seule, la Russie a maintenu sa marine sur le même pied ; et que, lorsque l'accord des puissances et le besoin de la paix les entraînaient à diminuer des forces qui n'ont pour but que des hostilités toujours fâcheuses pour les peuples civilisés, les tzars entretenaient dans leurs ports, en même temps que dans leurs casernes, dans leurs camps et dans leurs colonies, des instruments de destruction, d'envahissements et de conquêtes. Ainsi, au moment où la civilisation s'abandonnait à l'es-

poir d'un meilleur avenir, des fers se forgeaint par des mains barbares et serviles pour l'enchaîner, le jour qui paraîtrait propice à celui qui en dispose avec le pouvoir le plus absolu qui se soit fait sentir dans l'histoire moderne et ancienne.

Les premiers chantiers pour une flotte de guerre furent construits par les soins de Pierre Ier, dans la contrée du Don, près de Voronège. Cette flotte descendit le Don et vint remporter sa première victoire contre les Turks, sur la mer Noire. D'autres vaisseaux furent construits sur les lacs du nord, entrèrent dans la Baltique, et commencèrent contre la Suède ces attaques qui ne finirent que lorsque la Russie lui eût enlevé tout ce qu'elle possédait sur le continent européen, borné par les golfes de Finlande et de Bothnie.

Déjà Pierre Ier, avec ses vaisseaux informes, mal construits, et la plupart à rames, avait pu battre un amiral suédois et lui prendre une frégate et dix vaisseaux à rames; et se consoler ainsi de la défaite qu'il avait éprouvée sur le Pruth, et qui arrêtait ses tentatives sur les mers d'Azoff et du Pont-Euxin (mer Noire). Ses voyages en Europe, son infatigable activité avaient créé le nouvel élément de la puissance de ses successeurs; et s'il leur a dicté des conseils d'envahissements, il leur a ouvert la source d'une force suffisante pour les accomplir.

Mais il fallait accroître cette force. Le défaut de hardiesse des Russes à se confier à l'élément per-

fide, leur inaptitude, comparable à celle des premiers habitants de la terre, à peine sortis des langes de leur ignorance, rendaient cette tâche on ne peut plus difficile. L'Angleterre se chargea de l'accomplir; en échange d'avantages commerciaux qu'elle exploitait depuis longues années, et qu'elle ne comprit pas dès lors qu'elle s'enlevait, en créant pour les Russes, les moyens de se passer bientôt de son onéreux concours.

Catherine II, qui sut flatter toutes les ambitions disposées à caresser la sienne, aussi bien que son orgueil et ses passions, chercha chez les étrangers des secours qu'elle ne pouvait trouver chez un peuple abrupte, grossier, ennemi de toute innovation, heureux de sa fange et de ses jouissances brutales. La princesse d'Anhalt-Zerbst, la fière allemande, comprit tout d'abord qu'elle n'avait entre ses mains que des instruments dociles, et qu'il fallait trouver ailleurs les moyens d'action. Elle en eut plus qu'elle n'en voulait. Les ambitieux n'ont pas de patrie, de nationalité; l'égoïsme est une autre servitude qui consent à trahir, à ramper, pourvu que les services soient bien payés, et que l'on trouve, dans l'abjection des autres, une compensation, une vengeance à celle que l'on subit soi-même.

Des hommes que l'histoire vient encore flatter, pour des faits qu'elle devrait déplorer, ont acquis des titres à la renommée par des exploits funestes à leur patrie et à l'humanité; et il faut compter,

parmi les premiers auxiliaires de Catherine, des Elphinstone, des Greigh, des Dougdale qui sont venus asseoir sa puissance dans la Méditerranée, et affaiblir celle des Turks par l'incendie de Tschesmé, en 1771, et par la formation d'une première flotte de 16 vaisseaux de ligne et 23 frégates sous voile.

Pendant la guerre contre la France, et sauf l'intervalle assez court de l'alliance de la Russie avec cette puissance, de 1808 à 1812, les flottes russes et anglaises marchèrent de conserve; la dernière donna, dans ce rapprochement, des leçons dont les Russes ont dû d'autant mieux profiter, que presque tous les instructeurs étaient des Anglais, qu'ils en ont conservé un grand nombre dans leurs rangs, à ce point que la prise de Varna, en 1828, et celle de Zizepoli, au commencement de 1829, et qui décidèrent du sort de la Turquie dans ces dernières campagnes, doivent être attribuées à un autre amiral Greigh et aux nombreux équipages anglais qui dirigeaient la flotte russe dans la mer Noire.

Il est vrai qu'en Russie les classes supérieures ont une antipathie très-marquée pour le service de la marine. Pour la détruire, le tzar Nicolas a élevé son second fils, Constantin, pour en faire un amiral. Mais le manque le plus grand qu'éprouve ce souverain, est celui d'hommes habitués à la mer. Ce qui constitue la force des armées navales, c'est le développement donné à la marine marchande, et cette dernière ne se forme que par des voyages

de long cours, par les pêcheries de la baleine, de la morue, qui ont lieu dans des parages exposés aux tempêtes, aux coups de vent, sur des mers profondes. Les Russes ne se sont point encore aventurés ainsi. Les voyages d'exploration, la prise de possession de la Californie septentrionale et de quelques îles de l'Océan pacifique, ont été faits aussi par des marins étrangers. Cependant la Russie parvient présentement plus facilement à lever les équipages de sa flotte parmi les marins des bords de la Baltique et de la Finlande jusqu'à Arkhangel; et, depuis qu'elle est maîtresse de la partie la plus importante de la mer Noire, elle trouve dans la Khersonèse, parmi les anciens Kosaks de Krimée, et même en Grèce, parmi les marins aguerris des îles de l'archipel, où la piraterie ne peut plus s'exercer, des hommes capables de devenir des rivaux pour les autres marines, et surtout pour les Turks, pour lesquels la mer n'est pas l'élément de prédilection; et qui, sans les Egyptiens et les riverains de l'Asie-Mineure, n'auraient pu relever la flotte détruite à Navarin (20 octobre 1827).

Mais, malgré tout, la trop grande extension que la Russie veut donner à ses forces maritimes l'oblige à prendre des paysans qui ont horreur de la mer, et qui, pendant longtemps, embarrassent plus qu'ils ne sont utiles sur les vaisseaux. Le système russe, dont nous avons parlé, ne permet pas l'option au serf qu'il arrache à son seigneur; il faut

que ce serf devienne machine passive et obéissante, aussi bien à bord d'un vaisseau qu'à l'armée comme fantassin, artilleur ou cavalier, dans le corps auquel il est affecté.

Il faut que les équipages soient complétés comme les cadres des régiments, ou plutôt qu'ils paraissent l'être; c'est un simulacre, mais c'est formulé, donc cela existe; ainsi l'autocratie l'a voulu.

Les vaisseaux, construits en grande partie, et surtout les plus importants, à l'étranger ou par des étrangers, ont généralement une belle apparence. Les bois qui servent à leur construction sont de la meilleure qualité; on assure que rien ne manque à leur équipement. La volonté souveraine ne peut être enfreinte à cet égard; mais, nous le répéterons, ce sont des machines de guerre pesantes, auxquelles il manque la vie, le mouvement propre surtout à l'espèce d'hommes qui servent comme matelots sur les flottes étrangères. On assure que l'artillerie en est bien servie, mais c'est par des manœuvres promptes et hardies, par des virements de bords prestes et vigoureux qu'on l'utilise. Les évolutions rapides sont tout dans l'attaque et dans la défense sur mer. Les flottes russes peuvent être des forts flottants; elles sont rarement aptes à changer leur front et à riposter de tribord et babord contre les vives et rudes bordées des vaisseaux des autres nations, dont la réputation maritime est constatée par des hauts faits historiques.

La Russie les envie sans doute, elle s'est préparée

à conquérir cette gloire nouvelle; mais de l'organisation qu'elle a tentée à l'accomplissement de ses desseins, il y a loin; il faut l'espérer du moins, et attendre, au moment surtout où nous écrivons, que la prépondérance des marines alliées, qui viennent d'entrer dans la mer Noire, fera sentir son action, de manière à assurer la paix que tous les peuples appellent de leurs vœux les plus ardents.

Voyons quelle est cette organisation :

La flotte russe se partage en deux sections :

1° La flotte de la mer Baltique.

2° La flotte de la mer Noire.

Il existe, indépendamment de ces deux sections organiques de la flotte russe, quelques vaisseaux armés dans la mer du Kamschatka, dans l'Océan Pacifique, et de plus sur la mer Kaspienne; mais nous ne nous arrêterons qu'à la force militaire maritime qui peut agir dans les circonstances actuelles.

Les deux flottes forment 5 divisions de grands vaisseaux, dont 3 dans la mer Baltique et 2 dans la mer Noire, et comprennent de plus les escadrilles des galères et des chaloupes canonnières.

Chaque division de flotte consiste en : 1 vaisseau à 3 ponts, 8 vaisseaux à deux ponts, dont 2 de 84 canons, 6 frégates, 1 corvette et 4 vaisseaux plus petits.

Il faut encore y ajouter les bateaux à vapeur; mais sous ce rapport la Russie est restée, comme sur tant d'autres points, en arrière des puissances maritimes. Ses houilles ne sont pas situées dans des

positions favorables pour entretenir les bâtiments à vapeur, et le commerce de la Russie n'étant point assez étendu pour former des mécaniciens et des marins à cette sorte de service, elle ne peut s'occuper de cet objet important que pour le but spécial de la guerre, sans pouvoir retirer de ce nouveau moyen de locomotion un avantage qui puisse en diminuer la dépense.

La Russie a essayé de faire construire des steamers, mais ils se sont trouvés généralement défectueux; et elle a dû, pour cet objet, emprunter les services de l'Angleterre, qui, en rivale imprudente, a encore souffert que ses nationaux préparassent contre leur mère patrie des moyens de lutter avec elle, et de porter à son commerce les plus graves préjudices.

En sus de ses grands vaisseaux militaires, la Russie a une nombreuse flotte à rames destinée aux combats dans la Baltique. Cette flotte, qui peut rendre de grands services dans cette mer, dont les fonds ont peu de profondeur, est bien supérieure en nombre, en force et en personnel à la flotte norwégo-suédoise. Il y a quelques années, cette dernière se composait de 28 galères, 25 chaloupes canonnières, 300 yoles canonnières, 48 bombardes : en somme 401 vaisseaux suédois, et de plus 105 chaloupes norwégiennes. On ne peut savoir exactement le nombre des petits vaisseaux russes; mais on peut comprendre, par cette énumération, quel accessoire les grandes flottes trouvent dans des

flottilles légères avec lesquelles les Russes sont bien plus familiers qu'avec les manœuvres des grandes machines de guerre.

D'après l'organisation arrêtée par le tzar Nicolas, chaque vaisseau de ligne doit avoir un équipage de 1100 matelots et soldats de marine.

Ce chiffre normal suffit pour équiper :

Soit	1 vaisseau à	3 ponts	et	1 corvette.
Soit	id.	2 id.	de 84 canons	et 2 bricks.
Soit	id.	2	id.	et 1 frégate.

Les marins de la garde sont destinés à équiper les vapeurs.

On recrute des marins par le système ordinaire de la conscription, mais on enrôle autant de volontaires que possible : et les Finlandais, comme nous l'avons dit, sont les meilleurs marins et les plus nombreux pour l'enrôlement volontaire. Le service est de 20 années, durée au bout de laquelle commence le droit à un congé indéfini. Ce temps serait certes suffisant pour former de bons matelots même avec les recrues; mais la mer Baltique se couvre de glaces tous les ans, en raison des bas fonds, de sorte que les vaisseaux se trouvent immobiles et enfermés longtemps dans les ports; que les marins descendent à terre, et ne reprennent leur service que quand la température radoucie permet de sortir pour faire quelques évolutions qui durent un mois à peine. Les marins se sont engourdis ainsi pendant l'hiver, ils ont perdu l'habitude de la vie ma-

ritime, et sont forcés de recommencer un apprentissage chaque année.

La Russie n'a point encore assez de confiance dans ses flottes pour leur faire faire pendant l'hiver des voyages dans des parages moins rudes ; et d'ailleurs, pendant cinq à six mois de l'année, l'empereur serait inquiet de leur sort en cas de conflits imprévus, et de leur administration qui, comme toutes les autres parties du système russe, serait exposée à des malversations que l'œil du maître a lui-même bien de la peine à empêcher : et puis, comme un auteur, dont les sentiments favorables à la Russie ne sauraient être douteux, l'a dit, l'insuffisance des marins russes à s'exposer dans des mers éloignées et dangereuses tient à ce que, dans le service de la marine, il ne suffit pas d'une soumission absolue, mais qu'il la faut intelligente, plus qu'on ne peut l'espérer de la discipline russe. (1)

Sous les divers points de vue, la flotte de la mer Noire est supérieure à celle de la Baltique. Les hommes qui en forment les équipages sont des riverains d'une mer souvent en courroux, dangereuse, profonde; ils sont familiarisés, dès leur bas âge, à la vue de la mer, à ses caprices, à ses tourmentes ; ils ont pu la dompter, ils sont devenus des hommes à part, comme il en faut pour perdre de vue la terre natale et vivre de cette existence rude et journellement périlleuse du bord.

---

(1) Le baron Auguste d'Haxthausen.

Nous avons dit que les nombreux favoris de Catherine II, et celui dont le règne dura le plus longtemps, Potemkin, en participant à sa puissance, ne cherchaient qu'à l'étendre; l'entreprise la plus importante qu'ils conseillèrent fut celle qui avait pour but de s'emparer de la mer d'Azoff et de la mer Noire. Le développement si rapide d'Odessa, d'Otchakoff, de Kherson, de Taganrog (Jekaterinoslaw), de Sebastopol, de Kaffa et d'Anapa a justifié ces conseils et inspiré toutes les espérances de la Russie, en même temps que toutes les craintes de la Porte-Ottomane; car les ports de Varna, Bourgas, sur la côte d'Europe, et ceux de Sinope et Batoum, sur celle d'Asie, ont perdu toute leur importance, et se trouvent dominés par la fière et redoutable puissance qui n'a plus qu'un pas à faire pour accaparer les relations commerciales de tout l'ancien continent.

Aussi, il ne faut pas s'étonner que ce soit de ce côté que se portent toutes les vues ambitieuses du tzar Nicolas; et que la flotte, que renferme le port de guerre fortifié de Sébastopol, et qui n'a pas maintenant son égal dans le monde, soit la partie la plus importante de ses forces maritimes, et celle sur laquelle il compte le plus pour arriver enfin à la réalisation des projets constants de la politique russe : politique qui a toujours fait la première base des traités avec la Porte-Ottomane, de la défense aux vaisseaux de guerre étrangers de pénétrer dans la mer Noire.

Sous ce rapport, la Porte-Ottomane a été bien imprudente; car en voulant se garantir elle-même de dangers supposés contre sa capitale, par l'adoption d'une semblable mesure et par l'interdiction du passage des Dardanelles qui la confirmait, elle laissait la prépondérance de la Russie s'élever contre sa propre existence, et à l'insu de toutes les autres nations.

Le sultan s'est départi d'une défense si contraire à ses intérêts; il a enfin permis à ses deux puissantes alliées de pénétrer les secrets des forces maritimes de la Russie dans la mer Noire; et encore a-t-il fallu que l'horrible massacre de Sinope vint déchirer le bandeau qui couvrait les yeux des hommes d'État du Divan. Un prochain avenir aura décidé du destin de la Turquie; mais si elle se relève du danger qui la presse, qu'elle comprenne enfin qu'elle n'est pas seule intéressée à se garantir des envahissements de la Russie, que la question de son existence touche aux intérêts les plus graves de toutes les nations; et que si elle a été assez téméraire pour laisser sa rivale maîtresse du grand lac qui sépare l'Asie de l'Europe et s'exposer à ses attaques journalières, derrière elle se trouvent des peuples qu'un tel empiétement inquiète et compromet. La première cause d'un traité de paix doit être la libre navigation de la mer Noire. C'est le seul moyen d'affranchir les Principautés, et de donner aux Russes pour frontière non la ligne du Danube, mais celle du Pruth ou du Dniester.

Les côtes septentrionales de la mer Noire auront encore assez d'importance pour les Russes, quand on considère qu'elles leur ouvrent un marché si important où s'écoulent les produits des riches contrées qu'arrosent le Pruth, le Dniester, le Bog, le Dnieper, le Don et le Kouban, et qui formeraient un beau royaume, comme elles sont le plus important fleuron de la couronne des tzars.

C'est dans ces contrées heureuses et d'un grand avenir, si elles pouvaient être constituées en un État indépendant, que la Russie a formé ses plus importantes colonies militaires. C'est là qu'elle a porté son avant-garde contre les provinces méridionales de l'Europe et de l'Asie; tandis que celle des provinces occidentales se trouve dans la Pologne, laquelle, comme nous l'avons déjà dit, a changé, bien malgré elle, de rôle, par la faute des puissances européennes, et qu'elles qu'aient pu être les démonstrations populaires en France en faveur de sa nationalité.

C'est là, en effet, que se trouvent le maintien et l'avenir de la puissance russe, et où elle peut être sans rivale, si elle-même parvenait à défendre le Bosphore de Thrace comme elle défend depuis un siècle celui de Yenikalé. C'est donc là que doivent se porter les efforts des alliés de la Porte-Ottomane. Si on ne peut forcer par mer le dernier, des troupes de débarquement pourraient le prendre à revers; mais surtout qu'on empêche que les Russes ne s'emparent du premier, car ce serait le coup suprême

porté à Constantinople et au commerce du Levant.

Il sera difficile, sans doute, d'atteindre la flotte russe qui refusera le combat; et qui peut, sans peine, se mettre à l'abri non-seulement à Sébastopol, mais dans la mer d'Azoff; vaste port où nul ne saurait pénétrer sans la permission de la Russie.

La flotte de la mer Noire était, il y a dix ans, de 3 vaisseaux à trois ponts, 9 de 84 canons, 7 de 74; total 19 vaisseaux de ligne, plus 6 frégates, 11 corvettes, bricks et goëlettes, 6 bateaux à vapeur, et elle était armée de 1,634 canons. Il est probable que depuis dix ans ces forces se sont augmentées, bien que la mention la plus récente faite par les journaux, de l'état de la flotte russe, semblerait indiquer qu'elle est restée dans le même état. Il existe indépendamment de ces forces une nombreuse flottille de chaloupes canonnières montées par les Kosaks d'Azoff qui font le commerce des côtes de l'Asie. Ceux-ci s'y livrent à la contrebande, tant pour la vente des armes et munitions livrées aux peuplades insoumises du Kaukase, que pour l'achat des filles géorgiennes et circassiennes. Leur audace s'est d'autant plus accrue, que ce commerce a été longtemps contrarié par la Russie, et que le nombre de ces esclaves blanches, toujours vivement désirées par les Turks, va tous les jours en diminuant.

En résumé : les forces maritimes composant son armée navale, et sauf ce que nous avons dit sur les auxiliaires qu'elle trouve dans les flottilles de la

Baltique et de la Bothnie, de la Finlande et de la mer Blanche, au nord; et dans celles de la mer d'Azoff et la mer Noire, au sud, se répartissent ainsi :

Flotte de la mer Baltique.

27 vaisseaux de ligne.
18 frégates.
3 corvettes.
12 bricks.

60 bâtiments montés par 30,800 hommes.

Flotte de la mer Noire.

19 vaisseaux de ligne.
12 frégates.
2 corvettes.

41 bâtiments montés par 19,800 hommes.

Dans ce nombre ne sont pas compris les vapeurs.

Ainsi, indépendamment de l'armée de terre dont nous avons fait connaître l'organisation et la force dans les précédents chapitres, on doit supposer que près de 80,000 hommes sont affectés à la marine. Ces chiffres parlent assez haut, quand on compare cette situation avec celle existante à l'avénement de Pierre Ier, et son petit bateau avec la flotte colossale actuelle, dont il a été, comme on l'appelle en Russie, *le grand papa*.

CHAPITRE XVI

Conseils et secours donnés par des étrangers à la Russie pour accroître sa puissance.

Nous avons vu, en parcourant les principales phases de la puissance russe, la manière constamment provocatrice dont les autocrates se sont servis pour exciter des troubles chez leurs voisins, pour y intervenir et pour en profiter par des envahissements successifs.

Ils se trouvèrent secondés par l'obéissance servile d'un peuple dont l'existence est si rude et si précaire, et pour lequel les dangers de la guerre n'ont rien qui lui soit préférable; car la privation des jouissances que lui refuse l'imperfection des institutions, et, dans les trois quarts des possessions russes, l'inclémence du climat, est un motif suffisant pour chercher, dans des courses lointaines et

périlleuses, des émotions et des moyens d'assouvir des appétits grossiers, que leur paresse, le malaise et le manque de liberté l'empêchent de satisfaire dans ses steppes et sous la verge des oppresseurs auxquels il appartient.

C'est un instrument docile que les autocrates russes ont eu et possèdent ; mais, de plus, c'est, pour les ambitieux des autres nations, un élément à exploiter. Aussi, il n'est pas rare de voir de nombreux individus, abandonnant les idées généreuses et les intérêts de leur patrie, venir offrir à la puissance russe des conseils et des moyens d'agrandissement, en prêtant leur intelligence et leurs bras pour conduire le troupeau de serfs qui composent les armées russes.

Chaque nation a, malheureusement, ce reproche à adresser à ses gouvernements et à ses concitoyens, qui, à l'envi, se sont prêtés à des agressions successivement et respectivement funestes aux auxiliaires bénévoles d'une puissance dangereuse pour tous les États de l'Europe. L'aperçu historique qui a précédé en a donné des preuves non équivoques.

Mais il est bon de rappeler que c'est surtout à partir du règne de Pierre Ier que l'influence européenne se fait sentir en Russie par le concours des conseils et des services que tant d'esprits inquiets, tant de génies comprimés dans leur pays natal, allèrent offrir à celui qui rêvait alors la domination du monde ; et dont les projets étaient

un vaste champ ouvert à leur propre ambition.

Les Anglais furent les créateurs de la marine et du commerce de la Russie. C'est en partie à la nation britannique que la formation de l'armée de terre est également due. Si le Français Lefort fut le premier organisateur des gardes Préobragenskoï et Sémianoskoï, qui ont été le noyau des armées russes dès 1682, on voit, à la même époque, l'Anglais Gordon devenir le général de ces armées, être élevé à la dignité de maréchal de Russie, de gouverneur de Moskou, et même de lieutenant de Pierre pendant ses absences ; comme il fut le vainqueur des Turks à Azoff et le réformateur des Strélitz après leur révolte, qui mit l'empire près de sa perte ; et dont il sut devenir le maître, préparant ainsi les cruelles vengeances du tzar.

A la même époque, l'Écossais Bruce créait l'artillerie et le génie ; le Kourlandais Rôonne formait la cavalerie régulière, avec un autre Anglais John Chamben ; l'ingénieur Perry, de la même nation, établissait, par un canal du Don au Volga, la communication entre la mer Noire et la mer Kaspienne.

Si le maréchal duc de Croix, Français au service de Russie, organisa son infanterie, il ne fut pas heureux dans ses manœuvres contre Charles XII ; mais, bientôt, d'autres généraux allemands, Munnich, Ulrich de Brunswick, donnèrent une organisation plus complète à l'armée laissée par Pierre Ier, et qui se composait déjà, comme ac-

croissement pendant un règne de trente-cinq ans, de 2 régiment de gardes de 7 bataillons, 50 régiments d'infanterie, 30 régiments de dragons, 67 régiments de garnison, 6 de milices, 3 parcs d'artillerie de 204 pièces de canon et 72 obusiers.

Sous un autre point de vue, quelques savants ou philosophes novateurs venaient tenter quelques essais, dont les autocrates se sont servis pour présenter, sous un prisme trompeur, l'état d'un peuple qui ne prenait et n'a pris aucune part à un certain vernis d'emprunt qui distinguait et distingue les hautes classes en Russie : aussi c'est en vain que Pallas, les trois frères Euler (physicien, médecin et ingénieur); Georgi, Hermann, Storch, Stritter, Fuss, Krafft, Lovitz, choisirent la Russie pour le théâtre de leurs espériences et de leurs travaux; les Russes, imitateurs comme les enfants en bas âge, n'ont rien inventé; et ne sont devenus riches, dans le peu d'œuvres d'architecture, d'art et de science qui existent chez eux, que des produits étrangers.

L'émigration française fut, à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, un moyen de continuer ce que quelques compatriotes avaient imprudemment essayé dans le perfectionnement d'un instrument dangereux pour leur propre patrie. Bernardin de Saint-Pierre avait porté en Russie ses idées philosophiques et spéculatives; le colonel La Harpe avait cherché à inculquer dans l'âme de ses élèves, Alexandre et Constantin, les idées généreuses qui s'allient avec la civilisation et qui la

produisent; mais, s'il put adoucir l'un d'eux, le caractère rebelle du second ne fit que confirmer l'opinion qu'on s'est formée de l'entêtement et de la grossièreté moskovites.

Des hommes importants, parmi cette émigration, ont pu du moins faire profiter des contrées fertiles d'une administration éclairée. C'est ainsi que se distinguèrent Richelieu et Langeron, qui ont laissé à la Russie des traces profondes de leur passage, et qui ont développé sa puissance dans ce qu'elle a de plus précieux, dans ce qu'elle avait convoité depuis deux siècles, et dans ce qui est, il faut l'avouer, le plus beau des pays possédés par le tzar : nous voulons parler des provinces méridionales de l'empire moskovite actuel.

Richelieu, après avoir servi sous Souvaroff, en Moldavie et en Valaquie, fut chargé du gouvernement de la Krimée.

Alexandre disait : « La révolution française a « fait bien du mal, cependant je lui ai une obliga- « tion principale. Elle m'a procuré trois hommes « que je me félicite de posséder dans mon empire. » Il entendait le marquis de Travercy, officier distingué de la marine française, qui commandait alors la flotte et les ports de la mer Noire, et auquel il a confié depuis le ministère de la marine; le comte de Langeron, qui a été général en chef d'une armée russe, et le duc de Richelieu, qui était l'ami de l'empereur Alexandre.

On sait quel prix la Russie attache à ses pro-

vinces du Midi. Elles sont le fruit de ses récentes conquêtes et se trouvent sur la route de Constantinople. Immenses, extrêmement fertiles, riches en souvenirs, elles ont tout ce qu'il faut pour flatter l'orgueil d'une nation. Elles s'étendent depuis la Moldavie jusqu'au Kouban et aux monts du Kaukase; elles tiennent par conséquent à l'Europe et à l'Asie. Chaque jour les voit encore s'agrandir. Baignées par les mers Noire et d'Azoff, arrosées par des fleuves considérables, il ne manque à ces contrées que des hommes et des bras.

Potemkine avait subjugué ces provinces; l'impératrice Catherine lui en donna le gouvernement avec des pouvoirs presque illimités; il les régit en souverain asiatique. Le duc de Richelieu, nommé gouverneur civil et militaire, investi d'une autorité semblable, se montra aussi simple que son prédécesseur avait été fastueux.

Il commença par établir le siége de son gouvernement et le centre des colonies dont il devenait le chef, à Odessa, autrefois Odschibay; et bientôt cette petite ville, qui ne contenait que 4,000 habitants, en compta 20,000. Tous les ans, on commandait un certain nombre de maisons pour le courant de l'été. C'est *par ordre* que cette ville est devenue si importante.

Les habitants sont de toutes les nations et de toutes les langues. Il y a des Russes, des Polonais, des Allemands, des Italiens, des Moldaves et quel-

ques Français; presque tous les Tatars ont disparu. On n'en trouve plus qu'en Krimée.

Le duc de Richelieu faisait à la fois construire un port, augmenter les ouvrages de la forteresse, jeter une digue de plus d'une demi-lieue dans la mer, bâtir des temples pour les différents cultes, des casernes, des édifices publics, un bazar, un gymnase, planter des promenades, établir des pépinières. Il n'avait presque pas trouvé d'arbres dans le pays; les Tatars n'aiment que la rase campagne. Il attirait les étrangers par l'appât du plaisir et les charmes de la société, qu'il voulait former à la française. Les Polonais y envoyaient leurs enfants pour y recevoir la meilleure éducation qu'on pût encore trouver dans ces contrées arriérées.

Sous l'administration du duc de Richelieu, les steppes se défrichaient, les terres prenaient de la valeur. Déjà, en 1804, on avait exporté du port d'Odessa pour 12 à 13 millions de blé, et une partie des moissons était restée sur pied, faute d'ouvriers. Le sol est vierge; il semble n'avoir jamais subi le sillon de la charrue, et il est si fertile, dit un auteur de ce temps, que, si l'Allemagne devait éprouver une famine de trois ans, on aurait en Krimée de quoi s'approvisionner.

C'est donc à un Français que les établissements de cette importante contrée, destinée à augmenter la puissance et la splendeur de l'empire russe, doivent être attribués. C'est lui qui a élevé contre

les Turks ces ports, ces fortifications, qu'ils voient avec jalousie et avec crainte; car, dans quarante ou cinquante heures, à la voile, et dans la moitié de ce temps, à la vapeur, une flotte, partie d'Odessa, peut venir attaquer les forts du Bosphore et menacer Constantinople.

En 1816, Odessa comptait 36,000 habitants, et a continué à prospérer sous le régime de la franchise de son port; et ses établissements, augmentés sous l'administration du comte de Langeron et objet de toute la sollicitude d'Alexandre et de Nicolas, ont fait de cette ville *une seconde capitale de l'empire russe,* appelée, si les puissances occidentales n'y mettent obstacle, à accaparer tout le commerce de l'Orient.

Un autre Français, que nous n'aurions pas voulu nommer, au milieu d'un grand nombre qui avaient peut-être à se plaindre de leur pays, est venu se venger contre sa patrie d'une querelle personnelle avec Napoléon; et donner aux ennemis de la France des plans pour l'envahir. L'histoire et le destin ont puni Moreau d'avoir flétri des lauriers qu'il a tachés du sang de ses frères.

Il est une seule puissance qui ait respecté ses intérêts et sa dignité. La Turquie n'a point eu de renégats à sa cause. On l'a toujours vue fière et résolue contre sa rivale; et la guerre à laquelle nous assistons, et qui attire, plus que jamais, les regards de l'Europe, a cela de particulier que, pour

la première fois peut-être, le plus grand nombre des auxiliaires de la Russie paraissent vouloir l'abandonner. Il n'en avait point été ainsi dans les précédentes luttes, notamment dans celles qui ont eu lieu depuis le commencement du siècle, et dont les principales durèrent pendant 1809, 1810, 1811 et 1812, et en 1828 et 1829.

On vit alors de nombreux déserteurs de la cause européenne servir les projets de la Russie; et il faut, en vérité, que l'existence de la Turquie soit due à un principe vital tout exceptionnel, et aux volontés de la Providence, car tous les efforts conjurés contre elle ont échoué; et sa ténacité a pu épargner à l'Europe de se voir désormais seule en présence du géant moskovite.

Il est on ne peut plus instructif, pour s'en convaincre, de suivre en détail la dernière attaque et les périls que des conseils perfides ne cessaient de créer à l'empire ottoman. Les documents ne manquent point à cet égard; et, dans leur partialité pour la Russie, on trouve une grande leçon sur les événements prochains; si de prompts secours et une nouvelle énergie ne soutiennent pas un peuple qui, quoique d'une religion différente, combat pour les intérêts communs de l'humanité et pour le repos de l'Europe.

« La guerre que nous venons de décrire (celle « de 1809, 1810, 1811 et 1812), dit un lieutenant « général prussien, dont le nom indique une ori- « gine italienne, le baron de Valentini, nous a suf-

« fisamment montré la nature du pays et les « moyens d'y pénétrer, ainsi que le caractère de « la nation et la méthode de la combattre; de même « que la conduite d'un nouvel Alexandre, si la « Providence l'avait destiné à civiliser des peuples « abrutis, et à délivrer du joug des barbares les « plus belles contrées de l'ancien continent.

« Le chemin qui conduit au cœur de l'Etat est « toujours le plus court et le meilleur. Nous préfé- « rons donc une expédition sur Constantinople à « toute autre, quand même elle pourrait mener à « vaincre les Osmanlis plus à fond. »

Nous suivrons l'auteur dans son plan favori. « Il faudrait faire une descente en Asie-Mineure. De cette manière, le Grand-Seigneur ne pourrait s'échapper par l'Asie, emporter ses trésors, et enlever avec eux les moyens de payer les frais de la guerre. Le Bosphore, il est vrai, est un large fleuve qu'il faudrait passer, pour s'emparer de Constantinople.

« Mais, en même temps que cette descente aurait lieu, une armée russe s'approcherait, par Andrinople, de la capitale de l'empire ottoman. Une flotte suivrait son mouvement, et irait débarquer d'autres troupes en Asie vers le promontoire du Phare. On pourrait, suppose le général prussien, forcer les châteaux de Roumélie et Anadolie-Hissar; attaqués par mer et par terre, ils ne sauraient en raison de leur élévation, inquiéter beaucoup les vaisseaux russes et résister longtemps. Le vent du nord qui souffle presque toujours dans le Bosphore,

et le courant qui va de la mer Noire à la mer de Marmara, seraient aussi utiles aux Russes que nuisibles aux Turks, qui voudraient disputer ces passages, et qui bientôt n'auraient de refuge que dans le port de Constantinople.

« Il faudrait s'emparer de Skoutary, vis-à-vis du sérail. Ce serait une conquête facile malgré ses 70,000 habitants. Constantinople tremblerait. Des Kosaks et des chasseurs à pied prendraient sur la côte d'Asie une position favorable pour découvrir les hordes asiatiques qui viendraient au secours de la capitale.

« Celle-ci, cependant, serait serrée le plus étroitement possible du côté de l'Europe. Il faudrait surtout couper les aqueducs pour réduire les Turks par la soif qu'ils redoutent le plus. Un blocus restreint les forcerait à se rendre. Il faut renfermer les Turks de manière à ce qu'ils ne puissent faire de fougueuses sorties. Les localités se prêtent à ces dispositions. Des faubourgs plus ou moins grands s'étendent jusqu'aux murailles; des fermes, des villages à la portée du canon; des collines découpées par des fonds marécageux forment des défilés d'une défense facile. L'armée assiégeante trouverait, de son côté, un camp retranché dans le village élevé de Topdjilerkoï; et la plaine de Daud-pacha, qui le précède, serait le champ de bataille contre les troupes légères qui sortiraient de Constantinople. Celles-ci étant refoulées, la hauteur du faubourg d'Eyoub deviendrait, dit le général prus-

sien, un *second Montmartre qui lui livrerait les clefs de la capitale;* car de là on pourrait la bombarder sans obstacle.

« L'armée débarquée dans l'Asie-Mineure, et qui devrait être forte de 50,000 hommes, aurait, dans ces entrefaites, poussé jusqu'à la rivière de Sakarie ou Sacaria, poussant à sa droite vers le mont Olympe. Le corps de l'aile droite s'établirait aux environs d'Isnik (l'ancienne Nicée): on surveillerait de là Broussa, ville considérable et capable de faire résistance. On se rendrait maître d'Ismid (l'ancienne Nicomédie), dont le port deviendrait utile.

« Les Turks ainsi bloqués dans la capitale de leur empire, et *condamnés à mourir de faim*, seraient disposés à traiter: on leur offrirait de quitter l'Europe avec leurs familles et leurs effets. Il faudrait fixer dans la convention l'endroit où ils devraient se rendre, et pourvoir à leurs besoins pour la route. On assignerait au Grand-Seigneur ou visir, Dorilée (aujourd'hui Eski-Sckeher ou Cheikler), le faisant passer par Ismid et la vallée du Sakari. Ce fleuve (le Tymbris des anciens) serait la limite de l'empire ottoman. » Tels sont les résultats indiqués d'une première campagne fantastisque.

L'auteur en indique une seconde qui repousserait l'empire ottoman jusqu'à Kara-Hissar, sur les rives du Méandre (Bujuk-Mender), ou jusqu'à Konieh (Cogni, l'ancien Iconium), dans la Karamanie, où les sultans tenaient autrefois leur cour guerrière, avant de venir s'établir en Europe.

Ces projets, indubitablement inspirés par l'article 12 du Testament de Pierre-le-Grand, sont d'ailleurs la reproduction de ceux du général Munnich qui, en 1739, après la victoire gagnée près de Chotzim, entre le Dniester et le Pruth, écrivait à l'impératrice qu'il fallait marcher sur Constantinople, et en chasser les Turks avec le secours des Grecs. Mais les Turks venaient eux-mêmes de remporter quelques succès sur les Autrichiens, et alors comme depuis, ils ont pu braver les injustes attaques des Russes.

Nous ne suivrons pas davantage le général prussien dans ses espérances ; les faits de la campagne de 1828 et 1829, quelque funestes qu'ils aient été pour les Turks, prouveront, de l'aveu même de ce général, qu'ils ne sont pas si près de leur chute, et qu'ils ne sont pas disposés à laisser le champ libre à leur puissante rivale.

Les idées sur les Turks se sont considérablement modifiées. Quand les seules questions religieuses agitaient l'Europe, comme au temps des Croisades, il a pu paraître convenable de disputer à un peuple farouche, sous des chefs dont l'ambition était servie par un fanatisme aveugle, le territoire qu'il envahissait sur des nations plus avancées en civilisation.

Une question non moins élevée, celle de l'humanité et des relations sociales, a fait des progrès rapides ; depuis près d'un siècle, les Turks n'y sont point restés étrangers, et les contrées où l'isla-

misme a encore toute sa force de croyance ayant été fréquentées par les Européens, ont participé aux lumières du siècle. Les Anglais, dans l'Inde, en Égypte ; les Français, également en Égypte et aujourd'hui dans leurs possessions africaines, sont parvenus, sinon à persuader aux disciples de Mahomet un changement de religion, du moins à inspirer une tolérance que leur exemple appelait, et qu'ils ont gagnée par leurs procédés de justice et de modération. Depuis, les Turks et leurs coréligionnaires sont venus acquérir en Occident des usages, des pensées, des sciences qui, en les rapprochant, au point de vue de l'humanité, les ont rendus dignes d'être admis au rang des peuples civilisés, parmi lesquels leur bonne foi, leur caractère réfléchi, leur dévouement leur permettent de prendre une place convenable.

Les traités la leur ont assurée : l'Europe, en enfreignant ses propres conventions, perdrait elle-même tous les droits à la considération qu'elle invoque, et qui doit être sa force au milieu des débats qui intéressent toutes les nations du monde. Des projets, comme ceux exprimés au nom de la Russie, et qui semblent être l'inspiration de la lutte dont nous sommes les témoins, sont donc d'un siècle arriéré. Les dangers pour l'équilibre européen et pour la civilisation ne seraient point, à notre avis du moins, du côté d'un peuple qui, depuis deux cents ans, a plutôt perdu qu'acquis de sa puissance territoriale, mais bien plus du côté de

celui qui, dans le même temps, n'est signalé dans son histoire que par des envahissements que le droit est loin de justifier; et dont le système d'omnipotence doit faire trembler, quand on considère que les populations diverses dont il est formé, sont autrement barbares, esclaves, privées de liberté civile, et arriérées en civilisation, que celles qui composent un peuple dépeint, par celui qui l'attaque injustement, comme indigne de l'intérêt des chrétiens.

Sans doute qu'on peut encore égarer quelques-uns des partisans exclusifs de la religion chrétienne; mais ce serait par une erreur fatale et sans fondement, car le schisme qui triompherait à Constantinople, si l'islamisme venait à en être expulsé, menacerait autant la religion latine que la civilisation elle-même. (*Note* 14.)

A ce point de vue, nous ne saurions dire si le soulèvement de la Grèce, en 1821 et 1822, a favorisé les intérêts de l'Europe occidentale. Là encore se trouve l'influence de la puissance dont nous ne cessons de signaler les dangers. Ce soulèvement était un moyen caché de mettre l'empire ottoman en état de dissolution, et d'en profiter pour s'emparer des provinces danubiennes. Nous voyons le même moyen employé aujourd'hui pour arriver à des résultats plus décisifs.

On fait un mérite à l'empereur Alexandre de n'avoir pas ostensiblement soutenu les Grecs. Mais l'appel du prince Ypsilanti à la Valaquie et la Mol-

davie, et celui de l'archevêque Germanos et de Kolokotroni au Péloponèse, ne purent avoir lieu sans un concours secret que l'histoire a déjà avoué; et dont la guerre de 1828 et 1829 ne fut que la preuve irréfragable.

Il est vrai que la Porte, dominée alors par une soldatesque, qui a disparu par la fermeté de Mahmoud II, et compromise par les cruautés du Tibère de Souli, Ali, pacha de Janina, se laissa entraîner à ces actes farouches qui rappelaient des temps funestes, et qui firent trembler de nouveau les âmes généreuses de l'Europe : c'est ce qui excita contre elle le sentiment d'indignation qu'une lutte barbare et disproportionnée était faite pour inspirer.

La Porte se montra sourde aux cris de l'humanité et de la liberté que jetaient ses sujets fidèles jusqu'alors; et qui ne se soulevaient que pour briser un joug et des tortures insupportables. Elle lassa même la patience de la Sainte-Alliance qui s'était montrée généreuse envers elle au congrès de Vérone; elle abusa, on peut le dire, de la magnanimité d'Alexandre, dont la mort allait lui créer des embarras bien plus dangereux que le soulèvement de la Morée, qu'elle aurait pu conjurer par des concessions honorables.

Soutenus par la neutralité de l'Europe, les Turks de leur côté abusaient de leurs forces contre les Grecs. Missolonghi et tant d'autres refuges où les Héllènes défendaient leur existence à outrance,

furent témoins de carnages qui durent soulever l'Europe. Un armistice avait été demandé au nom de l'humanité. La Turquie le refusa. Il fallut appuyer cette mesure; et les flottes combinées de la Russie, de la France et de l'Angleterre, réunies alors pour la première fois dans l'intérêt d'une juste cause, se virent forcées de détruire la flotte des Turks et des Égyptiens, à *Navarin*, le 20 octobre 1827.

L'affaire d'Orient est terminée, disait M. de Villèle. Elle allait, au contraire, prendre, pour la Turquie, une seconde phase plus désastreuse. L'empereur Nicolas triomphait de la catastrophe; et croyait déjà avoir entre ses mains le sort de l'empire ottoman.

CHAPITRE XVII

Campagne des Russes en Turquie pendant 1828.

La Turquie avait indisposé toute l'Europe; la guerre que la Russie allait entreprendre devait devenir d'autant plus fâcheuse à son adversaire qu'elle n'aurait pour elle ni les sympathies ni les secours de ses anciens alliés. Ce devait être une leçon dont, il faut l'avouer, elle a profité; car, depuis, sa conduite et les progrès civilisateurs du sultan Abdul-Megid, ont grandement modifié l'opinion publique, qui, dans la lutte actuelle, n'a plus qu'un sentiment favorable envers elle.

Quoi qu'il en soit, voyons comment la Turquie sut se défendre; et s'il y a à désespérer de son sort, alors qu'elle a pour elle, aujourd'hui, le bon droit; et que ses forces ne sont point inférieures à celles qui, il y a vingt-cinq ans, purent tenir tête à son

formidable ennemi; dont, dans les chapitres précédents, nous avons énoncé l'organisation militaire, les projets et les probabilités de succès dans la lutte commencée.

La Russie déclara la guerre le 7 mai 1828. Le feld-maréchal comte Witgenstien, commandant en chef, passa le même jour le Pruth, à la tête des 6e et 7e corps, composés de 4 divisions d'infanterie, 1 division de hulans et de 6 régiments de Kosaks. Le 6e corps se porta en hâte à Boukharest et atteignit cette place avant les Turks. Le 7e corps cerna Braïlof, sur le Danube.

Le 3e corps, aux ordres de Roudzévitsch, composé de 4 divisions d'infanterie, une division de hussards et de 2 régiments de Kosaks, se trouvait aux environs de Bialygrod (Ackerman), en Bessarabie.

Nicolas arriva le 19 mai à l'armée. On s'occupait à terminer la digue de Satunovo pour arriver jusqu'au Danube, dont on devait opérer le passage entre Toultscha et Isaktscha. La digue ne fut achevée que le 7 juin. Une division turque occupait sur la rive droite du Danube une position avantageuse. Le passage était difficile, et fut cependant forcé, après avoir été vivement disputé. La place d'Isaktscha fut faiblement défendue. Son commandant paya de sa tête, à Schoumla, la faiblesse qu'il eût de la rendre.

Le général Rudiger se dirigea bientôt sur le rempart de Trajan; mais l'avant-garde qu'il com-

mandait fut repoussée, et il fut obligé d'attendre des renforts. Arrivé au rempart de Trajan, on commença à sentir les dangers de la faiblesse du 7e corps d'armée qui rencontrait un ennemi plus nombreux et mieux exercé qu'on ne s'y attendait. Les Turks venaient de faire l'essai de discipliner leurs troupes. Ils obéissaient au commandement, marchaient en ordre; et, s'ils n'avaient point encore toute la tactique que Mahmoud cherchait à leur faire acquérir, un grand changement s'était opéré dans leur manière de combattre. Les Russes ne reconnaissaient plus déjà les anciens ennemis qu'ils avaient parfois battus, au temps des Munnich, Roumiantzo et Souvoroff, avec des forces bien inférieures aux leurs.

Toulstcha, Matschinn et Hirsowa sur les derrières, Koustindji, sur la gauche, destiné aux premiers magasins sur la mer Noire, Silistrie, sur la droite, étaient encore au pouvoir des Turks; Braïlof tenait toujours. Il fallait faire le siége de cette place, d'Anapa et de Poti, sur la mer Noire.

« La guerre de siége, dit le général Valentini, « n'est pas le fort des orientaux et des peuples du « nord. Les plaines de la Sarmatie et de la Scythie, « presque sans établissements fixes, étaient peu « propres à développer un art fait pour prospérer « seulement dans les pays du sud et de l'occident « de l'Europe, où l'existence du civisme et de la « civilisation avaient amené des guerres civiles, et « par cela même un exercice forcé d'attaque et de

« défense des villes fortifiées. En général, les peu-
« ples du Nord paraissent rechercher, de préférence,
« le champ de bataille, et y être plus aptes à une
« guerre ouverte qu'à une guerre de chicane. »

Aussi presque tous les ingénieurs de la Russie ont été des étrangers, mais surtout des Français.

La principale des places que les Turks possédaient sur la rive gauche du Danube, était Braïlof. Elle se trouve sur un plateau de 60 à 80 pieds au-dessus du fleuve. Le rempart a 30 pieds de haut, est garni de 9 bastions, entourés d'un fossé revêtu. Il n'y a point de dehors; les glacis d'un chemin couvert étroit abritent l'escarpe et empêchent d'y faire brèche de loin. La citadelle domine tout l'intérieur de la place. Braïlof a 30,000 habitants, dont 10,000 peuvent porter des armes.

Le parc arriva devant cette place le 17 mai. Dans la nuit du 24, on démasqua l'attaque principale; dans la nuit du 25 au 26, on ouvrit la tranchée par une première parallèle. Une flottille de 18 bâtiments vint attaquer 32 chaloupes canonnières turques qui barraient le bras du Danube venant de Mastchinn. Elle les força, dans la nuit du 26, à se réfugier à Silistrie. Plusieurs autres parallèles furent établies; les Turks les attaquèrent avec acharnement et ils firent des sorties vigoureuses où, « comme des en-
« ragés, dit le général déjà cité, et d'une témérité
« sans pareille, ils s'élançaient dans les lignes un
« poignard entre les dents et un pistolet de chaque
« main. »

Le 7 juin, on attacha le mineur. On devait mettre le feu aux poudres le 15 et livrer l'assaut de suite. Les colonnes se précipitèrent dans une brèche d'environ 40 pas de large au rempart, au milieu de la fumée, sur les terres éboulées de la mine. Il y eut de la confusion. 7,000 Turks attendaient derrière la brèche ; les Russes furent repoussés et perdirent plus de 3,000 hommes dans une lutte opiniâtre de part et d'autre.

Le commandant Soliman avait répondu à la première sommation « quand le rempart sera détruit, nous en ferons un vivant de nos corps. » Il avait tenu parole. Le mépris fanatique de la mort, que montrent les musulmans, ne parut jamais avec plus d'énergie que dans les assauts soutenus contre les Russes. Mais les mines avaient sauté avec un plus épouvantable fracas, et un ravage plus effroyable. Soliman ne pouvait plus tenir, il n'avait plus l'espoir d'être secouru, il dut songer à conserver les braves qui vivaient encore ; il offrit donc de rendre la place, à la condition que la garnison sortirait avec armes et bagages, pour aller librement à Silistrie. Les Russes entrèrent à Braïlof le 17 juin. Soliman paya la capitulation de sa tête. Il est dans l'usage des musulmans de préférer la mort à la captivité, et de ne pas survivre à une défaite : c'est ce qui fait que les Turks se battent avec le dévouement du désespoir, et avec la confiance qu'ils ont de gagner ainsi le fameux paradis de Mahomet.

Koustindji, Hirsova, Matschinn et Toulstcha suc-

combèrent bientôt ; mais non sans s'être vaillamment défendus contre des troupes bien supérieures en nombre.

Le 7e corps rejoignit l'empereur à Braïlof, et le 10 juillet le quartier général se mit en marche pour Bazardjik. Les Turks n'avaient point négligé de se renforcer pendant ce temps. Ils avaient, comme dans les campagnes précédentes, fait de Schoumla le rendez-vous de leurs forces. Hussein-Pacha y était arrivé avec 22,000 hommes d'infanterie et environ 8,000 de cavalerie commandés par le fameux Karadjeinem, et il se disposait à s'opposer à la marche des Russes.

Ceux-ci paraissaient vouloir se diriger sur Varna; et cependant ils laissaient sur leur droite Roustchouk et Silistria : ils marchaient donc avec quelque lenteur, et en détachant des forces assez importantes pour observer ces deux places. Les avant-gardes poussèrent seules en avant et furent rudement reçues: une division de hussards perdit considérablement d'hommes et de chevaux. Les Turks, disent les ennemis eux-mêmes, montrèrent autant de hardiesse que de prudence; et on observa, pour la première fois, un ordre remarquable dans les mouvements de la cavalerie turque.

La grande armée russe n'opéra sa jonction que le 16 juillet à Koustendji, et continua ses mouvements vers Yeni-Bazar, se dirigeant sur Schoumla. Une partie s'était portée sur Warna, où, s'étant aventurée, elle éprouva une perte considérable, et ne put

empêcher qu'un renfort, arrivant par la route de Bourgas, ne pénétrât dans la place et ne portât le nombre de la garnison à près de 15,000 hommes.

Le 20 juillet, l'empereur Nicolas s'avança sur Schoumla avec les 3e et 7e corps. Ce dernier corps était comme le plus important, sous les ordres du comte Diébitsch, chef d'état-major général.

Les Turks attendaient leur ennemi entre Kissla et Boulanluk. Tout le 3e corps se mit en ligne, pendant que le 7e prenait le flanc des Turks, en franchissant le ruisseau qui passe à Boulanluk. Les hussards furent reçus par un feu bien nourri de 18 pièces démasquées tout à coup; l'avant-garde du 3e corps reçut un pareil accueil; mais, en face de forces aussi considérables, les Turks se retirèrent en bon ordre dans leur camp retranché.

Le 3e corps prit alors position devant Maïak (ou Makak) et Boulanluk, à Kassaplar, débordant Schoumla.

Bien que nous ne cherchions qu'à esquisser une lutte qui est la reproduction de celles précédentes, et que nous devions négliger bien des détails, pour arriver aux résultats et en déduire des conséquences pour la lutte actuelle, nous ne pouvons nous empêcher de décrire Schoumla, qui est le premier boulevard de l'empire turk du côté de la Russie, et qui peut être appelé à être le théâtre d'événements décisifs. Nous nous en rapporterons au récit d'un té-

moin oculaire qu'on ne peut suspecter d'avoir diminué l'importance d'un poste à l'enlèvement duquel ont échoué, et échoueront sans doute les efforts des armées envahissantes de la Russie.

Nous citerons donc, presque textuellement, le général Valentini, dont les détails concordent, d'ailleurs, avec ceux que nous tenons de l'un de nos meilleurs généraux français qui, pendant son ambassade, a fait visiter des ouvrages dernièrement encore augmentés et perfectionnés.

« Le contre-fort, au côté oriental duquel s'ap-
« puie la place forte de Schoumla, forme une
« chaîne de montagnes séparées des autres Bal-
« kans, par la vallée de Djumaja. Cette chaîne a
« la forme d'un fer à cheval, dans le rentrant
« duquel se trouve la ville, qui réunit dans la
« vallée les deux saillants de la montagne. Le pla-
« teau supérieur offre, de tous côtés, des escarpe-
« ments raides et presque partout inexpugnables.
« Les seuls chemins de Kiotesch, Djumaja et Ras-
« grad, du côté de la ville, à l'*est*, sont praticables
« pour le transport des canons. La route qui con-
« duit de Schoumla à Silistria ne fait que raser les
« montagnes de l'est. Au *nord*, il n'existe que des
« défilés qui conduisent dans des ravins de la
« montagne dite aux Grottes. A l'*ouest*, les routes,
« par Ortakioi et Norossil, sur Bauler et Djumaja,
« ainsi que les ravins de Kiotesk et Troussi, sont
« des chemins praticables. Au *sud*, on ne remarque,
« au contraire, que les ravins escarpés de Tschin-

« gel et Trinscka, par lesquels d'intrépides piétons « pourraient seuls gravir.

« Les alentours du plateau, à l'*est*, du côté de « Yenibazar et Bazardjik, sont en grande partie « découverts; on n'y rencontre, çà et là, que de « petits buissons, et le terrain, sans être parfai- « tement uni, n'offre aucun escarpement, mais « des plaines contigues. Au *sud-est*, dans la direc- « tion de Pravody, le terrain s'élève insensiblement « jusqu'à une chaîne de montagnes également « considérable, qui est le commencement de celle « qui conduit en-deça du Kamtschik, et s'étend jus- « qu'à Varna. Au *sud*, depuis les escarpements du « plateau de Schoumla et le côté ouest de la chaîne « de montagnes, tout est presque découvert jus- « qu'au village de Morask. Les rives du Kamtschik « et toutes les vallées d'Eskistamboul et Djumaja « sont, au contraire, couvertes d'épais buissons et « en partie de hautes forêts, qui traversent plu- « sieurs chemins plus ou moins praticables. Tout « ce pays, au nord du plateau, dans la direction « de Tourtoukoi et de Silistria, est également en- « trecoupé et boisé. Il ne manque pas d'eau cou- « rante dans ces parages. Les terres ensemencées « n'y sont pas abondantes; mais elles n'y sont pas « rares.

« La ville de Schoumla a un rempart et un fossé « qui, du côté de la montagne, se trouvent à mi- « côte. Le camp retranché forme un système de « fortifications à part, sur les parties du plateau

« les plus rapprochées de la ville, à laquelle il est « rattaché par deux tranchées en biais le long de « l'escarpement. »

Les Turks avaient fait ces derniers retranchements depuis 1810, et, de plus, sur la route de Constantinople, ils avaient établi, près de Kzingelkioi, deux redoutes pour défendre les ravins.

Housseïn-Pacha se trouvait à Schoumla avec 40,000 hommes, parmi lesquels on comptait 12 régiments d'infanterie, à 800 hommes par bataillon, 3 à 4,000 hommes de cavalerie régulière, et 30 pièces de campagne.

L'idée d'une attaque brusquée, que les Russes voulaient entreprendre, s'évanouit à l'aspect du camp imposant des Turks. On dut se borner à un blocus. Les Russes se contentèrent d'établir une ligne de redoutes sous le canon de la ville; mais les Turks, loin de permettre à leur ennemi de s'approcher davantage, élevèrent eux-mêmes des redoutes d'où ils l'inquiétèrent et d'où ils purent faire, dès les 27 et 28 juillet, de vigoureuses sorties, tout en continuant leurs ouvrages. Le 31 juillet, ils repoussèrent le 7e corps de la redoute de Matschinn, du côté de la route de Constantinople, avec laquelle l'ennemi voulait empêcher les communications.

Schoumla, malgré les forces combinées des 3e et 7e corps, ne pouvait être cerné. Les Russes, doutant du succès d'un blocus incomplet, portèrent leur attention sur une entreprise qui pro-

mettait un résultat plus certain, sur le siége de Varna. En prenant cette place ils espéraient que les troupes qui y étaient employées suffiraient pour venir, après la prise de Varna, achever le blocus de Schoumla, et l'on s'attendait, d'ailleurs, à la coopération de l'amiral anglais Greigh, pour faire tomber cette place, qui devait assurer l'arrivage de renforts et d'approvisionnements par mer.

Le prince Mentschikoff, chargé du siége, n'avait à sa disposition que 12 bataillons d'infanterie et quelques escadrons de Hulans et de Kosaks. On attendait les gardes impériales russes pour le mois d'août. Les renforts, démandés depuis l'assaut de Brailof, étaient encore fort éloignés; il était probable que la campagne se bornerait à un siége qui devenait, pour les Russes, d'une si grande importance.

Le général Roth bloquait Silistria depuis le milieu de juillet; mais également avec des forces insuffisantes pour couper aux Turks leurs communications avec Rouschtschouk, d'où ils tiraient leurs subsistances.

Les Russes n'étaient pas non plus sans inquiétudes sur la petite Valaquie, que les Turks menaçaient par Widdin, n'ayant pas, comme dans les précédentes campagnes de 1807 à 1812, à craindre les Serbiens et les Boulgars qui, ne se voyant pas appuyés par la Russie, n'osaient pas faire de démonstrations hostiles.

Nicolas ne s'attendait pas à trouver un ennemi,

qui depuis cinq ans était en lutte civile dans diverses provinces, aussi préparé à se défendre; il quitta, le 3 août, le camp devant Schoumla, dont il laissa le commandement au général Wittgenstein. Le comte de Langeron fut nommé général en chef de toutes les troupes en Valaquie, et le prince Eugène de Wurtemberg, chef du 7e corps d'armée; le général Voïnoff eut le commandement de toute la cavalerie.

L'empereur Nicolas étant arrivé devant Varna, ne trouva pas assez avancés les préparatifs nécessaires pour le siége. Ne pouvant rien entreprendre pendant quelques semaines, il se rendit à Odessa.

Pendant ce temps, la position des Russes devant Schoumla devenait assez critique; ils n'avaient pu en compléter le blocus, et dans plusieurs rencontres ils eurent un désavantage marqué; ils s'épuisaient en efforts inutiles pour conserver un développement hors de proportion avec les forces dont ils disposaient. De plus, les suites graves d'un séjour plus long que celui auquel on s'attendait, commençaient à se faire sentir. On se récriait sur le manque de vivres. Les fourrages, surtout, manquaient; ce qui détruisait les chevaux et était plus dangereux encore que les suites des privations pour les hommes, qui sont plus susceptibles de soumettre leur physique à leur moral. La faiblesse des chevaux diminuait la confiance des cavaliers, qui n'avaient nullement envie d'aller livrer leurs têtes aux lestes spahis.

Cependant il fallait s'éparpiller au loin pour chercher des ressources, et on ne le faisait pas sans danger. Les Russes se démoralisaient, d'autant plus que les Turks s'enhardissaient des succès partiels qu'ils remportaient. Dans la nuit du 26 août, ils firent, avec un grand succès, une surprise de nuit sur l'aile droite du 3e corps. Le général-major baron Wrède, fut tué avec bon nombre de soldats. Les Turks s'emparèrent de 6 pièces de canon. L'adjudant général Kisseleff fit de grands efforts dans une autre attaque, et y perdit aussi beaucoup de monde.

La sortie des Turks eut lieu à deux heures du matin ; ils avaient culbuté l'avant-garde et pénétré dans les lignes des Russes. A la pointe du jour la plaine se trouva couverte de masses considérables, d'où se détachèrent deux colonnes serrées d'infanterie légère (habit bleu et baïonnettes) pour se précipiter sur le camp russe. Divers combats meurtriers s'engagèrent ; cette infanterie à l'européenne fit des prodiges de valeur, ce fut surtout à Morak que l'affaire fut le plus acharnée. Mais les Turks, malgré leur bravoure extraordinaire, ne surent pas poursuivre leur succès.

Toutefois cette affaire fit sentir aux Russes qu'il était nécessaire de se concentrer ; le 7e corps dut se rapprocher du 3e. Cette concentration, exécutée à la suite d'une attaque des Turks, put être considérée comme une retraite forcée. Elle augmenta l'audace de ceux-ci, et les difficultés, les fatigues,

les dangers des Russes. Ce *qui vive* continuel et les privations occasionnèrent de nombreuses maladies, ainsi que l'épuisement de la cavalerie, qui, resserrée dans un espace moins étendu, souffrait davantage à se procurer des fourrages.

Tel était l'état des choses devant Schoumla, au commencement de septembre, quand le siége de Varna commença à prendre un caractère plus sérieux. Mais ce siége allait être gêné non-seulement par les bruits répandus que le grand-vizir s'était porté sur Andrinople, d'où il devait secourir Schoumla et Varna, mais par la suite du succès des Turks aux environs de la première de ces places. En effet, le 9 septembre, une nouvelle attaque eut lieu de Schoumla sur le camp des Russes. Malgré leurs efforts, ceux-ci perdirent beaucoup de monde, et surtout un grand nombre de chevaux qui tombaient d'inanition; et les choses en étaient à ce point, que le feld-maréchal Wittgenstein était décidé à lever le blocus et à ramener toutes les troupes dans la position de Yeni-Bazar, afin de les réunir sous sa main, pour résister avec plus d'efficacité. Des nouvelles reçues de Varna arrêtèrent ce mouvement, par l'espoir que l'Empereur avait de s'emparer sous peu de cette place.

Housseïn-Pacha, de son côté, étant moins resserré, étendait ses relations vers Silistria, balayait et enlevait les faibles détachements et les fourrageurs des Russes; et de plus il pouvait envoyer près de 15,000 hommes de renfort du côté de

Tschasi-Kawak et Aïdos, pour se joindre au grand-vizir et secourir Varna.

Omer-Vrione avait été chargé de le précéder. Fortifié de ce secours et d'une partie des troupes du grand-vizir, il vint s'établir entre le Kamtschik et Varna, près du village Hadgi-Hassan-lar, où il se retrancha. Un détachement, commandé par le colonel Salutzi, aide-de-camp de l'empereur Nicolas, chargé de reconnaître l'ennemi, s'étant laissé emporter au milieu de forêts épaisses et un terrain inconnu, tomba au milieu des Turks, fut écrasé presque tout entier. Omer-Vrione s'avança jusqu'à la hauteur de Kurtepe. Le grand-vizir suivait ce mouvement, et était établi à Dervischkoï, de l'autre côté du Kamtschik, observant les rives de ce fleuve.

Wittgenstein reçut l'ordre d'envoyer dans cette direction toutes les troupes dont il pouvait disposer. De son côté, l'empereur Nicolas fit reconnaître le camp ennemi par le général Bystram.

Le prince Eugène de Wurtemberg opéra sa jonction avec ce général le 28 septembre. D'après les ordres de l'Empereur, il devait rejeter les Turks de l'autre côté du Kamtschik. Le 29, on se mit en mouvement pour marcher sur le camp turk. Le 30 septembre au matin, l'infanterie et l'artillerie russe s'ébranlèrent pour se porter sur les retranchements. Le prince s'avançait d'un côté, et le général Bystram de l'autre. L'attaque du côté du premier fut assez malheureuse; un combat fort opiniâtre s'engagea à quatre reprises différentes. Le prince

fut lui-même légèrement blessé au bras; on dut repousser les Turks à la baïonnette. On s'était trompé sur le nombre et sur la qualité de leurs troupes. Le général Dournovo fut tué dans cette attaque désespérée, et les Russes éprouvèrent des pertes bien sensibles. Des régiments entiers avaient été pris à dos, et la cavalerie turque en avait fait un grand carnage. L'attaque n'avait pas réussi, on n'avait pas gagné de terrain sur les retranchements ennemis, et la queue de la colonne d'attaque avait elle-même été foudroyée par un feu de mitraille terrible; un autre général, Sémonskoï, avait été tué.

L'attaque, concertée du côté de Galata-Bournou, par le général Bystram, n'avait pas eu plus de succès. Cependant, en ayant vu le combat opiniâtre de l'autre côté de la rive, le général Diébitch avait cru la victoire assurée : bientôt la retraite du prince Eugène de Wurtemberg apprit sa défaite. La retraite s'opéra en aussi bon ordre que pouvaient le permettre les accidents de terrain et la poursuite des Turks qui, néanmoins, s'arrêtèrent dans la crainte de se hasarder. Des cavaliers isolés suivirent seuls les colonnes russes.

Pendant la nuit, le prince Eugène ramena le reste de ses troupes à Hadgi-Hassan-lar. Les officiers russes se sont renvoyés des reproches sur cette fausse manœuvre; mais il est certain qu'habitués, dans les guerres précédentes, à ne trouver que des troupes irrégulières et indisciplinées, ils

apprirent à leurs dépens les progrès que les Turks avaient faits dans l'art de la guerre.

Varna, l'objet et le but de ces sanglants combats, allait néanmoins succomber sous les yeux d'Omer-Vrione, qui ne sut pas profiter de la victoire qu'il venait de remporter. Il resta onze jours sans faire la moindre démonstration, sans qu'on ait pu comprendre son hésitation à engager ses troupes, dont le nombre et le courage pouvaient faire espérer de nouveaux succès et une autre issue pour la campagne.

La première période du siége de Varna peut être prise du 14 juillet, où elle fut investie par le général Soukhtelenn. A la fin de juillet, le prince Menschikoff arriva sur la flotte devant Varna, avec la brigade qui avait pris Anapa. Le 7 et 8 août la flotte russe détruisit en partie la flottille turque. Le 19, la flotte s'embossa à deux mille pas de la place et la canonna pendant trois heures. Le 7 septembre arriva le détachement de la garde impériale qu'on attendait. L'armée de siége se trouva portée à 18,000 hommes, dont 1,200 d'artillerie.

L'empereur rejoignit le 8 septembre, et établit son quartier général à bord du vaisseau amiral de la flotte. On pratiqua les mines : la première sauta le 14, au bastion qui baigne la mer, et parut avoir achevé la brèche que le canon avait commencé. Du 15 au 17 le feu continua de part et d'autre. Une nouvelle brèche fut ouverte le 23 septembre. On pratiqua deux nouvelles mines au bastion de gauche; la

première sauta le 3 octobre, la seconde le 4. Dans la nuit du 6 au 7, les Russes pénétrèrent par la brèche, mais ne purent se maintenir. L'inactivité d'Omer-Vrione, et l'impossibilité de tenir plus longtemps déterminèrent le commandant Youssouf-Pacha à capituler. Le soir du 9 octobre il s'engagea encore une vive canonnade, mais le lendemain Youssouf arriva dans le camp pour se rendre prisonnier, avec 7,000 hommes.

Le brave capitan-pacha, qui se trouvait dans Varna, tint bon cependant avec 300 hommes dévoués; l'empereur Nicolas, respectant le malheur et une conduite si honorable, lui accorda, ainsi qu'à ses nouveaux Spartiates, la libre sortie.

Dès qu'Omer-Vrione aperçut de son camp que Varna était rendu, il se hâta de repasser le Kamtschik. Les Russes s'en aperçurent trop tard; cependant ils purent tomber sur son arrière-garde, qui se retourna. Dans une charge de cavalerie, deux généraux russes furent blessés. Les Turks tentèrent de s'établir sur la rive droite du Kamtschik; mais le prince de Wurtemberg et le général Bystram avaient réuni leurs forces, ils attaquèrent Omer-Vrione le 15 octobre; et, quoiqu'ils se fussent bien défendus, les Turks s'éloignèrent, ils gagnèrent les Balkans, et se reployèrent sur Aïdos. Le corps des gardes russes reçut ordre de repasser le Danube pour entrer en quartier d'hiver. Le 7e corps d'armée se concentra autour de Varna.

Le feld-maréchal Witgenstein, qui n'avait point

quitté les environs de Schoumla, où des luttes acharnées avec les troupes d'Housseïn-Pacha n'avaient cessé d'avoir lieu, partit en deux colonnes les 19 et 20 octobre, et alla prendre ses quartiers d'hiver en Valaquie.

Cette province n'avait point été le théâtre de la guerre. Les Turks avaient tenté d'y pénétrer sans succès par Widdin, et une irruption faite par eux, le 26 septembre, sur Kraoïva, ne réussit pas davantage. Tous les efforts de la campagne se portèrent donc dans la Boulgarie; mais moins heureux que dans les campagnes précédentes, les Russes ne s'emparèrent point de Silistrie, de Routschouck et de Nikopoli. Quoiqu'ils eussent vu succomber Braïlof, les Turks restèrent maîtres des rives du Danube, mais ils avaient perdu peut-être davantage en perdant la ville importante de Varna.

CHAPITRE XVIII

Campagne des Russes en Turquie pendant 1829

Les Turks s'étaient mesurés avec quelque avantage en 1828, ils avaient fait comprendre par leurs manœuvres que, désormais, il fallait combattre avec eux comme avec les troupes européennes, dont ils adoptaient l'habillement, l'armement et la discipline : ce n'était plus le courage fougueux des hordes se jetant au hasard, en tête et sur les flancs de l'ennemi, sans pouvoir entamer la barrière des baïonnettes sur lesquelles elles venaient se faire tuer. Ils se présentaient maintenant comme des rivaux dignes de lutter avec les vétérans des armées qui avaient appris des Français les moyens de vaincre après avoir été vaincus ; et qui s'étaient formés à la rude école des défaites qu'ils avaient

subies dans la guerre contre le grand capitaine des temps modernes.

Les Russes avaient compris qu'il fallait profiter du temps que dura l'intervalle des opérations, pendant l'hiver de 1828 et 1829, pour se préparer à une campagne plus décisive. Aux 3e et 7e corps qu'on avait complétés vint se joindre le 2e corps, et un essaim innombrable de Kosaks.

Les Turks avaient fait un premier essai des troupes régulières ; elles avaient montré de l'aplomb dans la défense, de la vigueur dans l'attaque, mais elles n'étaient pas nombreuses. Les jeunes soldats qui les composaient avaient appris avec peine l'exercice, et l'on dut même souvent employer la violence : aucun vieux soldat n'avait voulu s'y plier; et, de plus, les préjugés fanatiques qui étaient encore en vigueur, et qui avaient été excités par la longue lutte que la Porte-Ottomane venait de soutenir contre les Chrétiens, et dans laquelle elle n'avait pas éte heureuse, avaient empêché que les officiers instructeurs, tous étrangers et de diverses nations, portassent les armes et conduisissent leur élèves au combat.

On espérait cependant réunir au camp de Schoumla 60 bataillons d'infanterie régulière et 31 escadrons de cavalerie faisant un effectif de 100 mille hommes : mais les mauvaises passions, la répugnance de la population pour les changements dans la manière de monter à cheval, dans le costume, dans l'équipement, dans l'armement et dans

les évolutions ne permirent pas de réaliser ce que Mahmoud avait tenté pour opposer un nombre suffisant d'hommes de nouvelle organisation, aux Russes façonnés et rompus aux exercices, dans les colonies militaires et aux camps.

D'un autre côté, plus le danger, qui n'avait été que retardé dans la précédente campagne, approchait, plus les liens d'unité des provinces turques se desserraient. La Bosnie, dont le peuple est bon guerrier, voulait faire cause à part; la Serbie s'était détachée depuis longtemps de la Porte, par opinion et par sentiment; les Albanais demandaient une somme considérable, payée d'avance, pour fournir environ 30,000 hommes.

Tout faisait donc présumer que, dans la nouvelle campagne, l'armée turque ne serait pas en état de lutter avec celle des Russes ni par rapport à sa force numérique, ni au point de vue du moral, et qu'elle aurait un grand désavantage si on la forçait à une bataille.

Tel devait être le plan de Diébitsch, nommé général en chef de l'armée, d'après les renseignements qu'il avait sur l'infériorité de l'armée turque. Il espérait qu'il attirerait facilement le grand-visir en plaine, en assiégeant Silistrie, cette importante clef du Danube, pour la conservation de laquelle le Grand-Seigneur tenterait l'impossible.

Il avait donc tout préparé en conséquence; et un matériel considérable avait été réuni à Sizeboli, dont le contre-amiral Koumani s'était emparé

le 15 février, avec une petite escadre composée de quelques vaisseaux de guerre et de transport portant un régiment d'infanterie et un escadron de Kosaks.

C'était une place d'armes précieuse pour entreprendre une campagne offensive; aussi, dès le printemps, de grands approvisionnements et des moyens de transport suffisants pour suivre hardiment le projet que le général en chef avait de pénétrer au centre de l'empire turk, s'y trouvaient à sa disposition.

Les troupes russes se mirent en mouvement au milieu du mois de mars pour s'approcher du Danube. On avait jeté ou préparé des ponts de bateaux à Hirsowa et Kalarask, presque vis-à-vis de Silistrie. Les 2e et 3e corps passèrent le fleuve au commencement de mai. Le 8 de ce mois, Diebitch établit son camp près de Tjernawody, là ou la ligne que forment le rempart de Trajan et le lac Karassow vient s'appuyer au Danube.

Les Russes avaient cerné Silistrie le 17 mai. Ils avaient culbuté dans la place un corps turk qui se trouvait dehors, et ils s'étaient emparés des ouvrages avancés. Le même jour, un combat très-vif avait eu lieu entre le grand-visir, qui avait quitté son camp de Schoumla avec 40,000 hommes, et le général Roth, à Eski-Arnautlar. Le grand-visir avait compté sur la réunion d'un autre corps que Hussein-Pacha devait amener de Routchouck, et il

espérait s'emparer de Pravody et battre les Russes.

Les Turks réussirent en effet dans leur première attaque et mirent le général Roth dans un assez grand danger; mais le général Kamprianoff, profitant de l'ivresse que la victoire leur donnait déjà, fit une sortie vigoureuse à laquelle ils ne s'attendaient pas, leur coupa la retraite par la vallée de Pravody, et les força à se retirer par les hauteurs sur le camp de Schoumla. Au reste, ce fut moins alors contre les forces russes que les Turks échouèrent que contre une ville assez fortifiée pour qu'elle pût résister à une attaque qui demandait d'autres moyens que ceux dont les Turks pouvaient disposer. Cependant cette affaire avait montré l'infanterie régulière, commandée par Halib-Pacha, bien supérieure à ce que les Russes supposaient trouver. Pour dissimuler les pertes qu'éprouva la colonne du général Rynden, ceux-ci ont écrit que les Turks avaient engagé à Eski-Arnautlar 25,000 hommes contre 7,000 hommes, ce qui paraît improbable, puisque la colonne écrasée était de 4,000, et que celles des généraux Kamprianoff et Roth, qui la dégagèrent, devaient être d'une force bien supérieure.

Quoiqu'il en soit, la pointe des Turks n'eut point tout le succès qu'on en attendait; le siége de Silistrie continuait. Les Russes avaient trouvé presque intacts les ouvrages de siége qu'ils avaient faits l'année précédente; ils s'étaient empressés de les

occuper; et ils ouvrirent dans la vallée, en aval de la place, une attaque de mines, pendant qu'une fausse attaque avait lieu, contre le côté en amont, où les Turks avaient construit un ouvrage à cornes, et que la flotte, qui avait remonté ce fleuve vers Routchouck, barrait le Danube.

La fausse attaque devint ensuite la véritable, et l'on avança de la troisième parallèle, par sept sapes, sur le front attaqué et l'ouvrage à cornes qui s'y appuyait. On avait établi des batteries sur l'autre rive du fleuve, et sur les îles qui prenaient la ville à revers. Silistrie se trouvait donc attaquée de tous côtés; et de plus les mines avançaient également. On en fit sauter onze le long de la contrescarpe et du rempart qui ouvrirent des brèches si vastes, que des batteries on voyait dans l'intérieur de la ville.

La garnison de Silistrie avait opposé à une attaque vigoureuse une défense qui ne l'était pas moins. Elle chercha à arrêter les sapes, à maintenir ses communications au dehors. Les Turks avaient même fait assez de progrès, dans leurs contremines, pour faire sauter plusieurs fourneaux derrière les travaux des assiégeants. Ils prouvaient ainsi que leurs études dans la défense des places s'étaient perfectionnées. Leur talent et leur opiniâtreté s'étaient manifestés également dans le grand retranchement qu'ils firent derrière le polygone attaqué, et qui était rattaché habilement au-delà des gorges des deux bastions d'attaque.

Silistrie avait résisté six semaines entières et soutenu vingt-sept jours de tranchée ouverte. Le 30 juin, n'ayant plus d'espoir d'être secourue, la garnison se rendit aux vainqueurs avec tout ce qu'elle contenait.

Pendant ce siége, le général Diebitch avait pris tous les moyens pour tenir l'ennemi à distance. Lui-même, en chargeant le général Krassowski de continuer les travaux du siége, tenait la campagne; il établit son camp le 5 juin à Roudjouck-Kainardji, le 6 il avance jusqu'à Beiram-Bourousi. L'on ne comprend pas que le grand-visir, instruit de ces mouvements, restât inactif à Keriwna, de l'autre côté d'une vallée qui le séparait du général Roth, et ne fit pas suivre le général en chef Diebitch qui, le 7, était à Kaorgou, le 8, à Kidzilskilar. L'avant-garde se porta à Ieniskoy, le 9, où elle opéra sa jonction avec le général Roth.

Le 10, l'armée russe marcha sur Yenibazar, elle gagna la vallée de Boulanluk et établit son camp auprès du village de Madara. Les Turks, en avant de Schoumla, avaient été repoussés sur leur camp sans qu'une affaire sérieuse se fut engagée.

Le grand-visir, qui était resté près de Pravody, sentit enfin, à la nouvelle de l'affaire d'avant-garde de Yenibazar, qu'il fallait rétablir ses communications avec Schoumla, qu'il avait laissé rompre pour faire une diversion inutile pour le siége de Silistrie. Il apprenait trop tard qu'un corps russe avait intercepté toute sa ligne, et qu'il lui faudrait, pour

rentrer dans son camp, passer à travers toutes les forces de ses adversaires.

Pour y pénétrer, le grand-visir voulut rester sur la grande route. Les Kosaks avaient déjà occupé le terrain boisé près de Madara, et les principales forces russes étaient placées au débouché de la route de Pravody, là où elle entre dans la vallée de Boulanluk. Le général Diebitch, de cette position centrale, pouvait se jeter sur les routes collatérales, de façon à faire, de tous côtés, face aux Turks.

Le grand-vizir avait atteint, le 10, le plateau boisé de Kouleftja; c'était un poste assez avantageux, et un léger avantage remporté le 11 au matin, sur une brigade de cavalerie qui le serrait en arrière depuis Pravody, devait lui donner quelque confiance d'atteindre son but. Une avant-garde, aux ordres d'Ostrostjenko, est reçue avec tant de vigueur, qu'elle est forcée de se rejeter sur les troupes du comte Palhen, qui put arrêter les Turks sur le penchant de la vallée de Boulanluk, dans laquelle ceux-ci s'avancèrent assez pour se trouver sous le feu croisé des batteries russes.

Diebitch reconnut lui-même leur position, et s'assura qu'ils se trouvaient à cheval sur la route de Pravody, le long de la lisière du bois, sur le plateau escarpé de Boulanluk, présentant les deux ailes plus en avant, par suite de l'avantage remporté. Pendant que la cavalerie turque s'était avancée comme une cohue furieuse dans la vallée de Kouleftja,

une batterie légère russe de 12 pièces vint la mitrailler de telle sorte, que ceux qui ne furent pas écrasés prirent la fuite dans un extrême désordre, et répandirent l'épouvante et la confusion parmi l'infanterie qui les suivait; celle-ci ainsi ébranlée fut sabrée par une brigade de cavalerie aux ordres du lieutenant général Boudberg.

Les Turks furent donc rejetés dans les mêmes montagnes et forêts où ils étaient le matin. Les Russes profitèrent de leur panique pour faire l'attaque de la position occupée par le grand-vizir. Une brigade fut placée en arrière pour empêcher une diversion du côté du camp de Schoumla; et aussitôt le général Toll, chef d'état-major général de l'armée, ayant été mis à la tête de l'attaque principale, dirigea ses troupes contre la position de Kouleftja. L'artillerie du général Arnoldi commença le feu de ses batteries. La mitraille et le feu des tirailleurs russes complétèrent la déroute des Turks. Poursuivis à 1 mille de distance, vers le plateau de Markofsjana, ils perdirent leur artillerie et leurs bagages, qui s'encombrèrent dans un défilé d'où ils n'eurent pas le temps de les dégager. C'est en vain que les fuyards cherchèrent, par des chemins de traverse, à gagner Schoumla; les divisions russes des généraux Rudiger et Roth leur coupèrent tous moyens de retraite de ce côté; et ce fut avec la plus grande difficulté que, par un long détour vers Eski-Stamboul, le grand-vizir pût arriver au camp de Schoumla avec quelques cavaliers.

Les troupes turques, débordées, découragées, se dispersèrent en tous sens, jetant leurs armes et leurs bagages pour être plus en état d'échapper à une mort certaine. Ceux qui restèrent armés s'en prirent à leurs chefs, qu'ils voulaient rendre responsables d'une si épouvantable défaite.

Le général en chef Diebitch était surpris lui-même des immenses résultats de sa facile victoire : il n'avait plus rien à craindre du grand-vizir et du camp de Schoumla, et désormais le passage des Balkans lui était ouvert.

Le grand-vizir n'avait plus, pour s'y opposer, qu'à disperser sa cavalerie sur les flancs des Russes, en attendant que Hussein-Pacha, sur qui il comptait toujours, arrivât de Roudjouck pour le délivrer, ou que l'armée, qu'il supposait réunie à Andrinople ou à Kirklissi, vint disputer aux Russes les défilés des Balkans.

Jusqu'à la prise de Silistrie, ces derniers se contentèrent d'empêcher les Turks de regagner le camp de Schoumla. Dès que cette place eût succombé, Diebitch fit arriver sur le camp turk le gros de l'armée de siége, sous les ordres du général Krasowski; et tandis qu'il paraissait se disposer à forcer les Turks dans Schoumla, il se préparait à passer le Kamtschik et à faire son mouvement en avant pour le passage des Balkans.

Le grand-vizir fut trompé par l'arrivée successive des troupes qui le serraient de plus en plus devant Schoumla; et il ne se doutait pas qu'elles ne fai-

saient que remplacer celles qui quittaient en silence le corps d'observation et se portaient sur les routes qui mènent de Pravody et Varna au Kamtschik.

Le corps de Rudiger, sur la première de ses routes, devait franchir ce fleuve à Kioprikioi; celui de Roth, sur la seconde, était destiné à forcer le bas Kamtschik, et s'emparer des places situées sur la mer Noire; entreprise qui était déjà préparée par le débarquement de troupes à Sizeboli. Le corps de Palhen devait leur servir de réserve.

Ces mouvements eurent lieu du 13 au 16 juillet. Le Kamtschik fut forcé les 17 et 18 juillet devant de faibles détachements turks. Les fuyards, rencontrés dans les montagnes, ne surent faire aucune résistance. Dès le 24 juillet, le général Roth était en possession de Mesambrie, d'Achiouliou, et du poste important de Bourgas, que les Turks ne surent pas même défendre contre le général Poncet, qui s'était avancé à point nommé de Zizeboli, chassant tous ceux qui étaient encore retranchés à Bourgas, dont il s'empara.

Pendant ce temps le général Rudiger marchait par les montagnes de Kioprikioi, sur Aïdos, pendant que le général Krassowki surveillait les troupes que le grand-vizir, instruit le 21 de la marche sur les Balkans, avait pu faire sortir de Schoumla ou rassembler au-dehors : mais ces troupes n'arrivèrent point à temps pour disputer ce passage du Kamtschik; elles prirent par une vallée latérale, arrivèrent à Tschenge, et de là à Aïdos.

Elles y parvinrent à point nommé pour opposer quelque résistance au général Rudiger; mais celui-ci, sans attendre de soutiens, se jeta sans hésiter sur les 7,000 Turks environ que les pachas Ibrahim et Mehemet avaient pu réunir. Les Turks furent culbutés, dispersés, chassés d'Aïdos, où les Russes entrèrent le 24 juillet.

Le restant des Turks se dispersa dans la direction de Karnabat, la route de Kirklissi leur étant déjà coupée par Bourgas. Le général en chef Diebitch établit, le 26 juillet, son quartier général à Aïdos; et l'Europe apprit que le sort de la Turquie ne dépendait plus que de la volonté du vainqueur, si elle ne mettait obstacle à ses prétentions et à la catastrophe qui menaçait la capitale de l'empire ottoman.

Les pachas de Widdin et de Scoutari auraient pu compromettre la position hasardée du général en chef russe, mais leur conduite indifférente et inexplicable au moment où ils pouvaient tenter quelques efforts pour empêcher la chute de Silistrie, avaient inspiré la confiance des Russes, secondée par la terreur que les fuyards apportaient à leur suite, et qui ne cessa de paralyser les efforts de la défense.

Arrivé à Aïdos, le général Diebitch s'occupa de se rendre maître des autres passages des Balkans, en les prenant à revers, et en établissant ses communications avec le corps d'observation du général Krassowski.

Un seul rassemblement considérable de Turks avait lieu auprès de Sliwno, grande ville sur le versant méridional du Balkan, dans la vallée qui vient se rattacher de la Tundja à Iambol. C'étaient les débris des fuyards de Karnabat, des détachements échappés de Schoumla, des Albanais et des Arnautes arrivés de divers côtés.

Les Turks se retranchaient dans cette position ; il devenait urgent au général Diebitch de les disperser pour marcher avec assurance sur Andrinople. Le mouvement s'opéra au commencement d'août. Des troupes débarquées à Sizeboli vinrent renforcer le corps principal, et permirent d'étendre les opérations. Les Kosaks s'étaient portés sur Iambol, et une brigade qui les avait suivis avait coupé toute communication aux Turks sur Andrinople ; il restait à les écraser à Sliwno par un coup hardi. Toutes les routes furent interceptées. Le camp, attaqué de tous les côtés à la fois, fut emporté d'assaut. Peu de Turks s'échappèrent ; on s'opposa surtout à ceux qui voulaient se rejeter dans les montagnes pour rejoindre le grand-vizir ; on n'épargna que ceux qui se dirigeaient du côté d'Andrinople, dans l'espoir qu'ils continueraient à semer la panique qui désarmait tous les bras.

Ce fut, en effet, ce qui arriva ; la marche sur Andrinople ne fut plus qu'une promenade militaire : comme à Aïdos et Sliwno, les habitants d'Andrinople étaient venus avec le symbole de la paix au devant des vainqueurs.

Les flottes russes avaient coopéré à ce mouvement offensif, elles s'étaient emparées de tous les postes et points de débarquement près de Wassiliko, Agtebol (Agathopolis) et jusqu'au delà de Midiah ; elles occupaient déjà tous les ports, quand les Kosaks arrivèrent sur la côte de la mer Noire et près du Bosphore.

Des avant-gardes s'avançaient par les deux grandes routes sur Constantinople, et une intervention bienveillante (Voir chap. X, page 227) put seule arrêter la marche victorieuse des Russes et mettre fin à la guerre par le traité du 2 (14 septembre) 1829, dit d'Andrinople.

CHAPITRE XIX

Guerre des Russes en Asie.

Au nord, en face du mont Kaukase, le long des fleuves Tereck et Kouban, se trouve ce qu'on appelle la ligne du Kaukase, un composé de redoutes et de fortins placés à quelques milles de distance, avec des étapes en arrière sur les routes qui conduisent à l'intérieur de la Russie.

Là est cantonnée, depuis Pierre et Élisabeth, une armée russe qui est en guerre presque continuelle avec les peuplades des montagnes.

Les Russes franchirent le haut Kaukase du temps de Catherine II, et on établit une route par le milieu des montagnes, de Mosdok sur Tiflis. Les guerres contre les Perses, le protectorat de la Russie, et les révoltes des chefs, ainsi que celles des tzars de Géorgie, finirent par amener la domination de la Russie

sur ces derniers et la réunion de tous les pays du Kaukase à l'empire moskovite.

Les Alpes du Kaukase sont comme celles de l'Europe. Leurs cimes, semblables au Mont-Blanc, mais plus en cône, sont comme lui couvertes de neiges éternelles. On prétend même qu'il neige encore au mois d'avril dans les parties orientales de ces hautes montagnes. La position élevée de ce point de l'Asie explique, en quelque sorte, pourquoi son climat, tout en offrant, en été, les plus fortes chaleurs, est généralement plus froid que celui des pays situés à la même distance du pôle.

Cependant les vallées du Kour et du Phase, au sud du Kaukase, rappellent par leur fertilité les riches vallées du Piémont et de la Lombardie, aux débouchés des montagnes. Les vignes et les arbres fruitiers y croissent en abondance et sans culture. Aussi y rencontre-t-on des traces d'une civilisation effacée qui reporte le souvenir aux temps de Mithridate et des Romains, mais seulement par des ruines et des fouilles; car les orientaux barbares qui ont parcouru ou subjugué ces pays n'ont su que détruire, et n'ont jamais utilisé ce qu'ils rencontraient.

Les seuls monuments qui aient résisté à leurs efforts portent le caractère du moyen âge, mais surtout les petits forts ou châteaux géorgiens sur la frontière de la Turquie et la citadelle de Tiflis qui, élevée sur un rocher, couronne cette capitale de la Géorgie. C'est la seule ville du pays qui se soit relevée de ses ruines plus grande et plus belle qu'elle

n'était. Depuis la dernière invasion des Persans qui l'ont dévastée et ont emmené tous les habitants en esclavage, il s'y est formé comme une ville européenne, où des Armeniens fugitifs et des colons qui viennent s'y établir de toutes les parties de l'Europe, augmentent annuellement sa population qu'on porte de 30 à 40,000 hommes.

Tiflis, centre du commerce entre la mer Noire, la mer Caspienne et la Perse, se trouve être, en même temps, un point stratégique, puisque cette ville occupe les communications de tout un système de routes, et qu'elle est, pour ainsi dire, l'œil duquel la Russie voit l'ancien empire de Cyrus.

C'est sur la ligne du Kaukase que la Russie trouve le moyen de former une armée pour la guerre. Dans un exercice continuel de la petite guerre avec les peuples des montagnes qu'il est difficile d'atteindre et de soumettre, et de combats plus importants qui recommencent, de temps à autre, avec la Perse, les troupes successivement envoyées dans ces contrées y trouvent une école pour la grande guerre.

Encore aujourd'hui, toute garnison russe, tout militaire doit être continuellement en garde contre une surprise ; tout individu en voyage ou en patrouille doit prendre ses précautions et se préparer à bien se défendre. Autrefois on risquait d'être enlevé et vendu à quelque sérail, ou en Egypte aux Mamelloucks, car ces demi-barbares du Kaukase vivaient en grande partie du vol et de la vente des hommes. Souvent des chefs rassemblaient leur

horde pour faire une chasse contre les établissements russes, ou bien ils allaient s'embusquer pour détrousser les voyageurs dans les défilés des montagnes. Il a fallu, à certaines époques, donner un bataillon et une pièce de canon pour escorter un voyageur ou un courrier porteur d'une dépêche.

C'est pour ces contrées que demandent du service les hommes hardis et entreprenants, car outre des peuplades aguerries, fières, indépendantes, et barbares à vaincre, on y trouve des animaux dangereux, des tigres et des léopards. Autrement la guerre, si ce n'est avec les Persans et les Turks, est un état continuel d'escarmouches et de surprises.

Mais, avec ces puissances, il y a eu des luttes sérieuses et réglées. Nous ne nous occuperons que de la dernière avec la Turquie, pendant 1828 et 1829 ; ce sera porter l'attention sur ce même pays où déjà des chances diverses ont éprouvé les deux adversaires qui s'y trouvèrent en présence. Ils renouvellent, dans les lieux que nous aurons occasion de citer, des combats qui pourraient avoir une grande influence sur la guerre actuelle, si des forces de terre, secondées par les flottes combinées de l'Angleterre et de la France, étaient portées à un effectif assez grand pour repousser les Russes au-delà du Kouban, et inquiéter la gauche des opérations de l'armée de l'empereur Nicolas.

Le 22 février 1828, après deux ans de guerre, la Russie conclut une nouvelle paix avec la Perse, qui lui céda définitivement les provinces d'Erivan et de

Nousckiwan, la forteresse d'Abbasabad, paya tous les frais de la guerre, et s'engagea à n'entretenir aucune marine sur la mer Kaspienne. Le général Paskewitsch, surnommé d'Erivan, par suite de cette glorieuse campagne, était parvenu ainsi à conquérir une nouvelle base sur l'Aras (Araxes des anciens), qui mettait désormais les flancs des armées russes à couvert, et formait une barrière contre un ennemi naturel et perpétuel, si la mollesse des schahs de Perse pouvait, en se dissipant, leur faire saisir toutes les occasions d'affranchir leur peuple d'une domination tyrannique.

Mais loin de là, le souverain et le peuple, subissant une décadence qui les entraînent à cesser bientôt de rappeler une nation redoutable, laissèrent échapper une circonstance favorable pour s'associer à la cause de leur coréligionnaires, et se venger de récentes défaites.

Le général russe, loin d'être gêné de ce côté, se trouva, à point nommé, libre d'agir contre la Turquie, attaquée à la fois en Europe et en Asie. Il put réunir toutes ses forces et commencer les hostilités dès le mois de juin.

Il rassembla son armée sur la frontière de Turquie, au village de Gomri, où passe la grande route de Tiflis à Kars, dirigeant ses opérations sur Erzeroum, capitale de l'Arménie turque.

L'Arménie est un grand plateau de la Haute-Asie, entrecoupé de fleuves qui, descendant des sommets du Taurus, vont se jeter dans la mer Noire.

Précédemment, les Russes, ainsi qu'on l'a vu, s'étaient emparés d'Anapa et de Poti, sur la côte orientale de la mer Noire. Cette conquête, coïncidant avec la campagne qui allait s'ouvrir en Asie, allait avoir une influence considérable sur ses résultats.

Disons cependant un mot sur cette occupation. La flotte russe avait quitté le port de Sebastopol au commencement du mois de mai; elle jeta l'ancre sur la rade d'Anapa le 14, et débarqua des troupes destinées à l'attaque de cette place. Le lendemain elles furent rejointes par un détachement arrivé de la presqu'île de Taman, sous les ordres du général Perofski. Le 18, le blocus put s'effectuer par mer et par terre, après avoir dissipé une nombreuse cavalerie cirkassienne et des peuplades du Kaukase occidental.

Les Russes prirent des vaisseaux turks qui amenaient des renforts de Trébisonde, repoussèrent plusieurs sorties de la place et des attaques furieuses de la part des montagnards. Le 8 juin, ils enveloppèrent la place d'une ligne de circonvallation qui s'appuyait des deux côtés à la mer. Le 22 juin, ils pratiquèrent trois grandes brèches, et le 23 la place se rendit. Les Russes y prirent 3,000 hommes de garnison, 85 pièces de canon et des approvisionnements considérables de toute espèce.

L'amiral Greigh avait commandé la flotte, et le prince Mentschikoff les troupes de débarquement. La prise d'Anapa était importante sous beaucoup

de rapports. Cette ville promettait, comme place côtière et comme point litigieux, des avantages dans les échanges à faire à la paix. Les Turks perdaient le moyen de favoriser et de fomenter les révoltes des peuples du Kaukase contre la Russie, et de les retenir dans leurs intérêts; et par cette conquête et celle de Poti, à l'embouchure du Phase, ils voyaient toutes leurs opérations au nord, pour arrêter les Russes, paralysées complètement.

Aussi les Russes ne pensèrent qu'à s'avancer au midi; ils se portèrent le 1er juillet sur Kars, ville entourée d'une triple muraille, flanquée de tours bastionnées et dominée par une citadelle située sur un rocher élevé. Le 5 juillet, ils attaquèrent avec vigueur un camp retranché, au sud-ouest de la ville, sur les bords du Kars; ils l'emportèrent, et, poursuivant les fuyards, ils entrèrent dans la ville avec eux. La cavalerie seule parvint à s'échapper, et ceux qui se réfugièrent dans la citadelle, se rendirent bientôt en en faisant la remise aux Russes.

Cependant les Turks avaient tenté de rompre la ligne d'opérations de Paskewitsch, en se jetant sur la route de Tiflis à Akhalkalakhi, mais ils ne purent réussir, comme on va le voir.

Une étroite chaîne de montagnes s'étend au nord-ouest d'Akhalkalakhi, vers le Kour, et un chemin qui n'est guère qu'un sentier, passe au-dessus pour arriver à la forteresse de Akhalzik. C'était là que les Turks avaient rassemblé une armée que les rapports élèvent à 30,000 hommes.

Paskewitsch, après avoir fait opérer par une brigade, celle du général Mourawief, les travaux nécessaires pour rendre le sentier plus viable, se mit en mouvement, le 12 août, pour attaquer le camp turk. Après six jours de marche fort pénibles, il arriva le 17, au bord du Kour, dont il fallut disputer le passage. L'ayant forcé, et malgré que toutes ses troupes ne fussent pas réunies, le général en chef n'hésita pas à s'avancer sur les Turks avec celles qu'il avait à sa disposition. Cette brusque et vive attaque surprit ces derniers, qui étaient fort tranquilles dans leurs camps, de l'autre côté de la ville, confiants dans la défense du passage du Kour.

Le général Paskewitsch se mit en position devant les camps et la place, et fit établir des batteries et commencer l'approche des ouvrages; et, pendant qu'il chargeait le général Mourawief de suivre le siége de la place Akhalzik, il se mettait en marche, dans la nuit du 20 au 21 août, avec 8 bataillons d'infanterie, toute la cavalerie, et 25 pièces de canon, avec l'intention de tourner les Turks, en faisant un coude autour de la ville. Sa marche pénible dura plusieurs jours; le 24, il se présenta devant les camps. Les Turks firent de vains efforts pour repousser l'attaque; l'artillerie russe les délogea de leurs retranchements, et bientôt leur camp fut enlevé. Un grand nombre se réfugia dans la place, et les autres, dispersés et poursuivis par la cavalerie russe, furent hachés ou faits

prisonniers; plus de 3,000 périrent ainsi; 10 pièces de canon, 13 drapeaux, et des approvisionnements considérables, pris dans les camps, tombèrent au pouvoir des Russes.

Il s'agissait de prendre Akhalzik; on en poussa le siége avec vigueur; le 27 août, après un assaut où les Russes perdirent beaucoup de monde, et un combat de treize heures, la place se rendit. Et le lendemain, la garnison de la citadelle en fit la remise, en obtenant une libre sortie pour les 2,000 hommes qui la composaient. Celle de la ville, formée de 10,000 habitants en armes, et des fuyards du camp, s'était défendue en désespérée; elle fut massacrée en grande partie. La place était armée de 66 canons, qui furent abandonnés aux vainqueurs.

La petite place Azckour, à une journée de marche, à l'est, sur le Kour, fut abandonnée peu de jours après; et le 3 septembre, la forteresse d'Ardaghan se rendit avec 31 pièces de canon..

Pendant ces opérations, un corps russe, poursuivant les premiers projets du général en chef, se portait sur la forteresse de Bajezid, en suivant la route d'Erivan, qui, sortant du bassin de l'Aras, contourne les montagnes couvertes de neige de l'Ararat et passe dans le bassin de l'Éuphrate. Le 8 septembre, les Russes débouchèrent devant cette forteresse, culbutèrent la cavalerie, qui voulut leur disputer le passage, et occupèrent, sur le champ, la place que les Turks avaient abandonnnée, et où

ils ne trouvèrent que 50 hommes, 3 drapeaux et 12 pièces de canon.

Profitant de la faible résistance de ses adversaires, le commandant de ce corps s'avança sur Diadin, dans la vallée de l'Euphrate; et, le 30 septembre, il avait poussé une pointe sur Toprak-Kaleb, qui n'est plus qu'à 18 milles d'Erzeroum.

Les choses en restèrent là jusqu'au 17 octobre, époque où le froid, qui commençait à se faire vivement sentir, engagea Paskewitsch à terminer ses opérations et à retourner à Tiflis, en laissant des garnisons dans les places fortes.

Nous négligeons de relater divers engagements avec les peuplades kurdes, cirkassiennes, arméniennes, qui ne purent résister et empêcher les opérations qui ont signalé cette campagne, si heureuse pour les Russes.

Celle qui allait suivre semblait se préparer sous un meilleur aspect pour les Turks. Un nouveau séraskier avait remplacé le pacha d'Erzeroum, dont l'inactivité avait déplu au sultan Mahmoud; et son successeur avait voulu justifier les espérances de son armée, en entreprenant, contre les habitudes des Orientaux, une campagne d'hiver.

On se trouvait dans des contrées fertiles et plus cultivées que les provinces turques ne le sont d'ordinaire; leur population est plus active et plus nombreuse. Les vallées qui courent au pied de l'Ararat, quoique ses plateaux et ses cimes restent couverts de neige, pendant huit mois de l'année,

éprouvent peu les rigueurs de l'hiver, parce que le soleil y exerce son influence. La guerre peut donc s'y faire en été comme en hiver; mais si, au milieu de l'abondance qu'offre l'Arménie, on pouvait braver quelques intempéries de cette saison, il était à craindre que l'opération tardive du séraskier n'eût pas tout le succès espéré, devant des troupes victorieuses, aguerries, et plus habituées aux épreuves de la température.

Néanmoins, le général turk se mit d'abord à attaquer le corps qui s'était avancé jusqu'à Toprak-Kaleb. Le 9 novembre, ce corps fut forcé de battre en retraite; et, le 11, il dut en faire autant, en suivant la route de Diadin. Mais le général en chef russe ayant renforcé son aile gauche des troupes qui se trouvaient dans le district de Khoï, et les ayant fait entrer dans le pachalik de Bajezid, le seraskier fut obligé de s'arrêter et de faire retirer ses troupes à Mousj et Erzeroum.

Mais, au commencement de mars 1829, les Turks songèrent sérieusement à reprendre le pachalik d'Achalzik. Achmet-Bey d'Adjara fut chargé de reconquérir la province. En comptant les montagnards, qui se joignirent à lui, ses forces montèrent à 20,000 hommes. Les Turks débouchèrent sur Achalzik, dans la nuit du 3 au 4 mars, et s'emparèrent des faubourgs; et de là, ils tirèrent sur la garnison russe, qui se montrait sur les remparts de la place. Ils essayèrent même une attaque en règle avec des mines, tentèrent l'assaut et l'escalade;

mais leur artillerie était trop peu nombreuse pour faire brèche, et tous leurs efforts furent sans résultat.

Des secours arrivèrent à la garnison, le 16 mars, sous les ordres du colonel Bourtzof, commandant 2 régiments d'infanterie, 1 de Kosaks, et 10 pièces de canon. Les Turks s'opposèrent à leur passage du Kour et des montagnes; mais, n'ayant pas réussi, ils levèrent le siége et furent poursuivis, sans pouvoir résister; et ainsi échoua une offensive qui témoignait une reprise hardie des hostilités.

Les Turks ne furent pas plus heureux dans une expédition sur la province de Gouriel. Le pacha de Trébisonde, Kaga-Oglou, s'était établi dans un camp retranché, sur le bord de la mer, entre la ville de Tcheketil et la forteresse de Saint-Nicolaïa; il attendait un renfort de Trébisonde, d'environ 10,000 hommes; et avec son armée, portée alors à 20,000, il se disposait à envahir la partie du Gouriel occupée par les Russes. Mais le général en chef le fit attaquer dans son camp, avant la réunion du renfort annoncé, et après un combat opiniâtre de quatre heures, Kaga-Oglou fut obligé d'abandonner son camp.

Achmet reparut encore dans les parages d'Akalzik vers le milieu du mois de mai, mais il ne fut pas plus heureux.

Enfin, le séraskier, infatigable dans ses tentatives, prépara, au mois de juin, une entreprise plus sérieuse. On ne parlait de rien moins que de 90,000

hommes qu'il devait réunir. Aussi, le général en chef russe crut devoir concentrer ses troupes en avant de Kars.

Mais, en attendant la rencontre générale à laquelle on se préparait des deux côtés, Paskewitsch avait envoyé deux brigades dans les montagnes d'Adjara pour s'opposer au passage des Turks. Ceux-ci descendirent des montagnes le 13 juin, et battirent l'avant-garde russe; mais vers le soir des forces considérables apparurent sur le derrière des musulmans, qui se retirèrent dans leur camp. Les forces réunies des Russes permirent d'attaquer le camp sans plus tarder pendant la nuit : on se battit pendant plus de trois heures; les Turks, qui n'étaient alors que de 12 à 15,000 hommes, durent céder; ils perdirent, dit-on, 1,200 hommes, tant morts que blessés.

Quoique ce premier rassemblement eût été dispersé, l'armée turque d'Erzeroum était en marche en deux corps, dont l'un, aux ordres d'Adji-Pacha, était d'environ 20,000 hommes; et le second, qui le suivait sous le séraskier, était d'environ 30,000 hommes, mais n'ayant en tout que 31 pièces de canon.

Le général en chef Paskewitsch se mit en mouvement du 26 au 29 juin pour se porter au-devant de l'ennemi, sur la route d'Erzeroum.

La route de Kars se partage en deux branches qui se cotoyent à une distance d'un demi jusqu'à deux milles. Les Turks marchaient sur la route

méridionale et les Russes sur celle qui est plus au nord ; avant d'atteindre au village de Bardousi, ces derniers prirent à gauche, se dirigeant sur la route méridionale où Hadgi-Pacha avait pris position près de Milli-Douzé, sur le versant des montagnes qu'il venait de traverser. Le sommet en était couvert de neige, mais des forêts de sapin ombrageaient leurs pentes, et une gorge profonde, boisée et impraticable pour le canon, convrait sa position.

Des reconnaissances entreprises les 27, 28 et 29 juin convainquirent le général Paskewitsch qu'il était impossible d'approcher des Turks sur leur front et sur leur aile gauche, vis-à-vis de laquelle il se trouvait. Il se décida donc à prendre à droite et de franchir la chaine de montagnes pour tourner le camp ennemi et s'ouvrir un point d'attaque sur les derrières.

Protégée par un fort détachement d'avant-garde et couverte par près de 3,000 fourgons qui lui servait comme de barricades, l'armée russe se mit en marche sans que les Turks s'en aperçussent, et vers midi elle atteignit l'autre versant, où bientôt les bagages arrivèrent pour la couvrir encore, et où elle trouva une autre brigade qui arrivait des monts Adjara.

Pendant que l'armée russe opérait son mouvement, que le pacha, cloué dans son camp, ne sût pas troubler par une seule démonstration raisonnable ; le séraskier était lui-même en marche d'Er-

zeroum avec ses 30,000 hommes, pour les réunir à Hadgi-Pacha, qui ne semblait pas même instruit de cette prochaine réunion, et qui ne faisait rien pour le seconder.

L'avant-garde du séraskier débouchait d'un côté par une gorge qui va, du village de Zavina, se joindre à la grande vallée, au même instant que le général en chef russe y débouchait sur l'autre bord le 1er juillet, à midi. Cette avant-garde, que les Russes prirent pour un détachement du Pacha-Hadgi, avait pris position. Paskewitsch résolut aussitôt d'attaquer. Le général Pankratief fut chargé de couvrir les flancs et les derrières contre quelque entreprise du pacha. D'autres troupes faisaient face au camp d'Hadgi, qui n'était qu'à 8 werstes sur la gauche. Sa cavalerie arriva même sur la montagne, où elle ne put tenir contre le feu des bataillons russes. Sur la droite, la cavalerie du séraskier fit également une brusque attaque en s'élançant, par un mouvement concentrique, sur l'aile droite et le gros de l'armée que le comte Paskewitsch conduisait lui-même. Un feu d'artillerie des plus vifs et la réserve qui, en s'avançant, se partagea pour se jeter sur les deux flancs des Turks, les repoussèrent jusque dans leur camp.

Le général en chef russe apprit alors, par un prisonnier, que les troupes qu'il avait devant lui étaient celles du séraskier ; il se décida à poursuivre ce premier avantage et à battre son ennemi principal à fond, avant qu'Hadgi-Pacha pût apprendre

qu'il était aussi près d'opérer sa jonction avec l'armée d'Erzeroum.

Paskewitsch réunit en conséquence son monde, et attendit même que les troupes qui avaient poursuivi la cavalerie d'Hadgi jusque dans son camp, fussent revenues; et après avoir mis des troupes en position sur le chemin par lequel Hadgi eut pu faire une démonstration s'il venait à entendre le canon, ou s'il apprenait le mouvement du séraskier, il prit ses dispositions d'attaque en trois colonnes.

Tout réussit à souhait aux Russes; les Turks, se voyant menacés sur leurs deux flancs par de nombreux bataillons et par une artillerie redoutable, et commençant à craindre d'être coupés de leur camp, d'où ils étaient sortis, s'y retirèrent peu à peu; mais leur mouvement de retraite n'ayant point été assez rapide, la cavalerie et l'artillerie légère purent gagner les intervalles, sabrer et foudroyer à dos les troupes turques qui, n'ayant pas de réserve suffisante, furent forcés de prendre la fuite. La déroute fut générale; les Turks furent poursuivis jusqu'à neuf heures du soir si vivement, qu'ils abandonnèrent les 11 pièces de canon qu'ils possédaient, et qui avaient été si insuffisantes pour répondre à l'artillerie des Russes. Le séraskier ne se crut en sûreté que derrière les monts Saganlou; il abandonna son camp avec tout ce qu'il contenait, et il s'établit, dans la nuit, en avant de Zewina, à 15 werstes derrière le camp d'Hadgi-Pacha.

C'était maintenant le tour de celui-ci, qui était

resté immobile, à se voir la victime de son indolence et de sa négligence à envoyer des éclaireurs après l'attaque dont sa cavalerie avait été l'objet de la part des Russes, et qui n'eut pas laissé sans crainte un général plus expérimenté dans les manœuvres militaires.

Mais, suivant la fatale habitude des musulmans, le général turk se croyait en sûreté dans son camp qu'il avait établi avec quelque prudence, et en le couvrant de ravins impraticables de deux côtés.

L'armée russe se mit en mouvement de bon matin, le 2 juillet ; dès 9 heures du matin, elle n'était plus qu'à un demi mille du camp du pacha et dans une position avantageuse sur ses derrières. Les Turks, en les voyant s'approcher, firent face en arrière, prirent position devant la gorge du camp qu'ils armèrent de 15 pièces de canon en 5 batteries couvertes de parapets en pierre, en terre et en bois, ainsi que par des abatis.

Dès qu'ils aperçurent les Russes, les Turks commencèrent une canonade sans effet, car le général en chef ne prit pas la peine d'y répondre avant d'avoir été rejoint par toutes ses troupes. Des Kosaks firent cependant quelques prisonniers qui convainquirent de l'ignorance où était le pacha des événements de la veille ; on donna la liberté à quelques-uns d'eux qui allèrent porter le découragement dans le camp d'Hadgi-Pacha. Celui-ci, dit-on, craignant de compromettre ses troupes, demanda à capituler; mais soit que le général Paskewitsch ne voulût point

y consentir, soit que les musulmans fussent indignés d'une telle proposition, le feu des batteries turques recommença.

Cela décida le général en chef russe à donner le signal de l'attaque qui eut lieu, tambour battant, en cinq colonnes. La colonne principale, conduite par Paskewitsch, alla droit à l'ennemi, une seconde fut dirigée sur le flanc et la ligne de retraite des Turks, les trois autres furent chargées d'occuper les routes de Midjinjerd, Sanzah et de la vallée de l'Aras.

Les deux premières colonnes pénétrèrent dans le camp et s'emparèrent des canons encore fumants qu'ils tournèrent contre les fuyards. On les atteignit, et un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels Hadgi-Pacha lui-même, tombèrent au pouvoir des Russes; mais une partie de l'armée, protégée par des ravins profonds et des forêts épaisses, parvint à s'échapper dans les bois et dans les gorges du bassin de l'Aras.

On donna à la bataille du 1er juillet le nom de Kainly, d'après le village où la première attaque eut lieu, et à celle du lendemain 2 celui de Milli-Dousé, nom de l'emplacement du camp d'Hadgi-Pacha.

Les Turks perdirent toute leur artillerie (31 pièces de canon) et plus de 1,500 prisonniers; mais ce qui fut plus fâcheux pour eux, c'est que la dispersion d'une armée qui avait coûté tant de soins à former, livrait Erzeroum aux vainqueurs.

Ces derniers ne laissèrent pas aux fuyards le temps de se reconnaitre; dès le 2, après la bataille, Paskewitsch les fit poursuivre par trois colonnes. Le 3, il suivit ces avant-gardes avec toute l'armée et tous les bagages par la grande route, et campa le lendemain à 6 milles de la forteresse d'Hassan-Kaleh. Le 5, il fit une marche de 3 milles, et il apprit que le séraskier avait rassemblé à Hassan-Kaleh les débris de son armée, et qu'il s'était replié ensuite sur Erzeroum, après n'avoir laissé dans la place qu'une garnison hors d'état de la défendre.

Paskewitsch se porta lui-même en avant, et arriva, après 3 milles de marche, devant l'antique forteresse qui date encore du temps des Romains; on la trouva abandonnée et on l'occupa sur-le-champ.

Cette forteresse, armée de 29 canons, et où on trouva des magasins considérables de munitions et de subsistances, étant la clef de la capitale de l'Arménie, déjà le trouble et le désordre régnaient tant parmi la garnison que parmi les habitants d'Erzeroum. Paskewitsch, dont l'avant-garde talonnait sans cesse les Turks, entama aussitôt des négociations par le moyen des prisonniers auxquels il rendait la liberté, après les avoir mis dans ses intérêts.

Le 8 juillet au matin, toute l'armée russe campait à 3 milles d'Erzeroum. Des députations vinrent solliciter un armistice avec des conditions que le

général en chef ne voulut point accepter. Il continua de s'avancer jusqu'à une lieue de la ville. Le corps d'armée gravit donc la montagne par une gorge au bout de laquelle s'étend, dans une large vallée, cette grande et populeuse capitale entourée de ses faubourgs, au-dessus desquels s'élèvent ses murs dentelés et la citadelle qui les protège.

Tout se disposait néanmoins pour la défense à Erzeroum; les pièces de Top-Dagh, montagne qui domine la ville et la citadelle à la portée de canon et qui plonge sur les routes de Kars et d'Akhalzik, et que les Turks avaient rattachée par des retranchements, ne cessaient point de tirer sur tout ce qui s'approchait. Les tirailleurs et la cavalerie du séraskier continuaient de harceler les Russes. Dans cette situation, Paskewitsch fit sommer le séraskier de cesser des hostilités qui empêchaient les négociations et lui donna un délai au bout duquel les Russes s'avancèrent résolument sur Top-Dag : les Turks abandonnèrent bientôt leur poste et plusieurs canons, mais ils continuèrent à faire jouer les batteries de la place et de la citadelle, auxquelles les Russes ripostèrent par leurs pièces de campagne. Celles-ci firent assez de mal et jetèrent assez l'effroi parmi la population, pour qu'on se décidât à remettre au général Paskewitsch les clefs de la capitale de l'Arménie. Le gouvernement de la ville et de la province passa des mains du séraskier, pris avec son pacha, entre celles des admi-

nistrateurs russes que le général en chef avait désignés.

L'étendard russe fut arboré sur la citadelle d'Erzeroum le 9 juillet 1829, à 6 heures et demie du soir.

Des détachements furent envoyés dans diverses directions pour s'assurer du pays, et presque partout ils n'éprouvèrent aucune résistance. Il serait trop long de suivre en détail les mouvements et les combats de ces divers détachements. Le dernier eut lieu, le 8 août, avec le pacha d'Anapa qui était parvenu à réunir un corps de 15,000 hommes pour s'opposer à la marche des Russes sur Trébisonde, et qui soutint avec quelque vigueur le choc des ennemis auxquels il tua un assez grand nombre d'hommes, parmi lesquels le général Bourzoff et d'autres officiers. Les Lazes, guerriers intrépides du Kaukase, se distinguèrent surtout dans cette reprise de l'offensive de la part des Turks commandés par Osman-Pacha.

C'est à ce moment que finirent les opérations de l'armée du Kaukase. Trois jours après cette affaire, la nouvelle de la paix conclue à Andrinople fut communiquée par le séraskier au général en chef Paskewitsch, et les hostilités cessèrent de tous côtés. Il paraît qu'un parlementaire russe avait été chargé de porter au pacha de Trébisonde la nouvelle de l'armistice qui fut suivi du traité de paix, mais qu'il ne put arriver jusqu'à lui. On eut pu épargner ainsi tout le sang répandu dans l'affaire

qui avait eu lieu à Baiboust, où les deux adversaires s'étaient battus avec acharnement. Outre la perte des Russes, en tués et blessés, qui fut considérable, les Turks, pour clore cette campagne, aussi désastreuse en Europe qu'en Asie, perdirent 800 morts, 1,236 prisonniers, 6 pièces de canon et 12 drapeaux.

CHAPITRE XX

De la Moldavie, de la Valaquie. — Politique de la Russie à l'égard de ces provinces.

Il ne suffisait pas à l'ambition des souverains de la Russie d'avoir étendu hors de toute proportion l'empire moskovite au nord, à l'est et à l'ouest; l'objet le plus ardent de leur convoitise a été constamment de posséder les deux principautés de la Moldavie et de la Valaquie.

Les ayant déjà enserrées par l'envahissement de la Bessarabie, par les frontières de la Podolie, poussées jusque sur la rive gauche du Pruth, les ayant occupées pendant plusieurs années, et en connaissant toute l'importance, la Russie voudrait se les attribuer définitivement.

Il n'est pas d'embûches, de ruses de guerre que les empereurs de Russie n'aient employées pour

parvenir à ce but. Le protectorat conventionnel que les traités leur ont accordé est loin d'avoir satisfait leurs projets, et la nouvelle tentative à laquelle la génération actuelle assiste, vient confirmer tout ce qui a été précédemment expliqué.

On se tromperait si l'on croyait que les sentiments des autocrates russes sont puisés dans l'intérêt de la religion qui les lie à une partie des habitants des provinces moldo-valaques. Leur but a toujours été plus politique que religieux. La religion ne fut dans leurs mains qu'un prétexte pour susciter à la Turquie des difficultés sans cesse renouvelées, de manière à ne laisser au Sultan qu'un pouvoir nominal de suzeraineté sur ses sujets chrétiens.

La religion n'a jamais été qu'un masque pris par les empereurs de Russie aux occasions qu'ils jugeaient favorables à l'accomplissement de leurs desseins.

C'est une domination effective que veut la Russie au lieu de l'influence qu'elle exerce en Moldavie et en Valaquie. Son but est moins de faire refluer les Musulmans sur l'Asie que de parvenir à dominer toute l'Europe, de la mer du Nord à la Méditerranée.

Depuis longtemps, elle a préparé en Serbie, en Bosnie, dans l'Hertzgovine, dans le Montenegro, des moyens d'action ; elle a fomenté des révoltes contre la Porte-Ottomane ; elle les a entretenues par ses intrigues, par ses secours, par une protec-

tion insidieuse contre la Turquie, dont elle a fini par détruire le pouvoir. Il ne suffit pas à la Russie d'avoir, dans Sébastopol, Odessa et les autres ports de la mer Noire, les moyens de lutter avec avantage avec les puissances occidentales, pour le développement de sa puissance maritime et de ses richesses commerciales ; c'est à dominer dans la Méditerranée elle-même, en s'établissant sur la mer Adriatique, qu'elle veut parvenir.

La Russie connaît l'importance de ces côtes, qui menacent l'Italie; elle les a occupées au commencement de ce siècle par l'imprudence des ennemis de la France : elle les convoite pour achever sa prépondérance universelle. Mais, pour y arriver, il faut détruire la barrière qui l'a retenue jusqu'ici : les provinces moldo-valaques. D'ailleurs, ces provinces valent bien, par elles-mêmes, qu'on cherche à s'en emparer, et cette double tendance de la Russie n'est que trop justifiée par les avantages qu'elle en retirerait.

Il a paru utile, à l'occasion de la nouvelle lutte dont l'Europe s'émeut à bon droit, de jeter quelques regards sur les Principautés du Danube, tant de fois le théâtre d'une guerre acharnée, et victimes d'affreux désastres qui les ont accablées sans les détruire.

Bien que la Moldavie et la Valaquie aient formé deux États distincts pendant plusieurs siècles, leur origine est la même et leur situation actuelle est tellement semblable qu'il serait superflu d'en sé-

parer l'historique et de donner, dans des chapitres différents, quelques notions concises sur leur situation et leur importance.

Les populations de ces provinces sont peut-être celles de tout l'ancien empire romain qui en aient conservé le plus d'usages, le plus de lois, le plus d'immunités municipes. Elles ont traversé les temps malheureux de l'invasion des barbares sans avoir perdu leur caractère national et même le langage de leurs premiers ancêtres. Cependant elles ont été les premières à supporter le choc des Goths, des Huns, des Avares, des Bulgares, quand ils fondirent sur la Dacie romaine, et elles se trouvèrent envahies et occupées par les hordes asiatiques, du IXe au XIVe siècle, lorsque les Petchenèques furent repoussés par les Mongols.

Plus tard, ces populations, qui ne furent jamais assez fortes pour se défendre des agressions étrangères, devinrent tributaires des Litvaniens et des Polonais jusqu'en 1479, époque à laquelle Mahomet II fit une province de l'empire ottoman des deux principautés moldave et valaque. En s'établissant en vainqueur dans cette nouvelle conquête, le Sultan laissa à ses habitants leurs propres lois, tolérant la religion chrétienne qu'ils professent, suivant le rit grec, depuis le IVe siècle, et ne garda, avec la suzeraineté, que le droit de nommer et de déposer le chef de l'État.

Sous Pierre le Grand, en 1707, la Russie commença à convoiter ces provinces; elle y entretint

des intelligences, et elle n'a cessé d'en poursuivre la possession. Le traité d'Andrinople de 1829 les a placées sous la protection de la Russie, et a réduit la suzeraineté turque à un vain nom. Celui de Balta-Liman du 10 mai 1849 (28 avril russe) a accordé à la Russie une puissance égale à celle de la Turquie. Elles sont, de fait, soumises à deux maîtres.

Cependant les Moldaves et les Valaques jouissant d'une assez grande liberté sous la suzeraineté de la Porte-Ottomane, se sont jusqu'ici montrés peu disposés à se soumettre au despotisme de l'autocrate de Russie. Sauf quelques chefs ambitieux, qui gagnent toujours en richesses et en pouvoir ce qu'ils perdent de l'honneur et de la dignité, les Moldo-Valaques ont été constamment hostiles aux empiétements des Russes, et, dans la plupart des guerres dont leur pays était l'objet, ils se sont déclarés les adversaires de leurs prétendus coreligionnaires, qui ne sont à leurs yeux que des schismatiques et des superstitieux, et de ces faux libérateurs, qu'il ne considèrent que comme des maîtres dangereux, portés plutôt à les opprimer et les pressurer qu'à les rendre plus libres et plus exempts de charges.

Le climat des Principautés est chaud et humide, le sol en est varié et fertile, il renferme de longues et belles vallées, il est riche de toutes sortes de productions; il y existe de superbes forêts, on y découvre des mines d'or, et les entrailles du sol

renferment des richesses aussi grandes que celles qui le couvrent.

Il en faudrait moins pour que ces provinces parussent à la Russie, dont les steppes, ou trop sèches, ou trop humides, ou trop froides, constituent un territoire ingrat et sauvage, un accroissement important de richesses et de territoire ; mais ce qu'elle considère par dessus tout, ce sont les avantages commerciaux et politiques que cette possession procurerait. La Russie serait bientôt aux bouches du Cataro, et elle posséderait le Danube qui, non-seulement parcourt et fertilise les Principautés, mais qui est l'artère la plus puissante du commerce du monde.

En effet, le Danube a 2,790 kilomètres de cours; il traverse toute l'Europe, et reçoit tous les affluents qui forment de cette contrée de l'ancien continent la partie la plus riche, la plus fertile, et par suite la plus peuplée. Il est le plus vaste et le plus long canal des richesses du monde, car il relie, par la mer Noire, l'Europe à l'Asie; la puissance qui dominerait sur ses rives dans toute son étendue, serait, sans contredit, la maîtresse du monde. Voilà le grand dessein du pouvoir envahissant de l'empire moskovite.

L'Autriche aura peut-être à déplorer bientôt d'avoir introduit la Russie dans ses affaires. Le souvenir de l'Italie et de la Hongrie, loin de s'effacer, ne fera que grandir dans l'ambition du tzar et dans la mémoire de ses esclaves. C'est un avant-goût

de jouissances qui le fait agir et qui anime son peuple.

Mais avant de parvenir à ce but, il faut que la Russie s'empare de l'embouchure et des principaux débouchés du fleuve géant de l'Europe.

Voilà le véritable esprit des querelles faites à la Porte-Ottomane. Et les provinces, qui ont été occupées au mépris des traités et qui ne seront pas facilement rendues, sont un gage assez précieux pour que la Russie ne s'en désaisisse point pour ses projets présents et à venir. Voyons qu'elle est l'importance de ce gage.

La Valaquie et la Moldavie sont situées à la même latitude que le royaume lombard-vénitien, et à peu près dans les mêmes conditions terrestres et climatériques; elles sont comprises :

La première, entre le 41e et le 45e degré de latitude septentrionale, et entre le 43e 1/2 et le 45e 1/2 de longitude orientale du méridien de Paris.

La seconde, entre le 45e degré 24', et le 48e degré 50' de latitude, et le 42e degré 50' et 47° 55 de longitude est.

La Valaquie (1), y compris les 88 îles du Danube, est d'une étendue de 76,960 kilomètres carrés,

(1) On nous a vu transformer en *Valaquie*, le nom habituel de *Valachie*. Ayant suivi, autant que possible, les dénominations *slaves*, surtout pour en établir la prononciation, d'après des documents qui nous ont été fournis, nous continuons à écrire le nom comme on l'a vu précédemment.

dont 51,680 en champs et prairies, 21,392 en bois. La Moldavie a une superficie de 28,800 kilomètres carrés.

La Valaquie est bornée par la Transylvanie, le Danube et la Moldavie. La principauté de Moldavie est bornée par la Bessarabie et la Pologne, par la Valaquie, la Transylvanie et la Buchovine qui, jadis moldave, est entrée sous la domination autrichienne en 1770. La Bessarabie, la plus belle province de la principauté moldave, a été envahie en 1812 par les Russes. Les Moldaves se trouvent, par cette usurpation, séparés de la mer Noire et du Dniester.

Indépendamment du Danube, de nombreuses rivières arrosent les Principautés; le Prouth, le Séreth, la Moldava, la Bistritza, en Moldavie; l'Aluta, l'Ardjich, la Jalomnitza, le Gio, l'Otho, en Valaquie. Six rivières roulent des paillettes d'or; et dans les montagnes de Moutchedlo, Argis, Dimboritza, Sakoeni, Gorge, on trouve des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de mercure, de bitume, de soufre, de houille, etc.; mais elles ne sont pas exploitées. On ne travaille qu'aux salines situées dans les districts de Sakoeni, Prakova et Voutcha; la chaux, le nitre, la cire fossile se trouvent en abondance dans les deux provinces. Elles possèdent des forêts immenses dont on tire une grande quantité de douves, de bois de construction et de mâts.

Le sol produit en abondance le blé, le maïs, le seigle, l'orge, l'avoine, le tabac, des fruits de toute

espèce; les vignobles y sont très-renommés. Les mûriers y prospèrent. Les cerfs, les sangliers, des troupeaux nombreux de brebis, de chèvres, de porcs, de buffles, de bœufs, de vaches, d'excellents chevaux font la richesse territoriale la plus précieuse. Les rivières sont pourvues des meilleurs poissons, et les forêts d'un gibier abondant.

Le climat est froid en s'approchant des montagnes des Karpates ou Karpacks; il est très-chaud et humide dans les plaines.

Nous n'entrerons pas dans le détail de la division territoriale des provinces; des statistiques spéciales peuvent l'indiquer, il en existe de fort explicatives.

Quant à la population, on y trouve, en quelque sorte, le patriciat des Romains leurs ancêtres, des chevaliers, du peuple et des esclaves. Elle se divise donc en quatre classes :

1° Le corps du clergé, des nobles de naissance ou parvenus, sous le nom de privilégiés, sont exemptés de toute charge pécuniaire, et jouissent des droits politiques et civils.

2° La classe des contribuables privilégiés, qui jouit de quelque partie des droits politiques et de tous les droits civils.

3° Celle des contribuables villageois, qui ne jouissent d'aucun droit politique.

4° Enfin, celle des individus qui ne jouissent pas même des droits civils, tels que des Cigains, en Valaquie.

La population était, en 1838, pour la Moldavie, de. . . . . 1,419,105 âmes.
1839, pour la Valaquie, de. . 2,402,437

Total. 3,821,542

Le recensement se fait tous les sept ans.

La Valaquie comptait alors :

En privilégiés et nobles. .	105,455 âmes.
En contribuables	1,827,215
En classes inférieures ne payant rien.	469,777
Total	2,402,437

La Moldavie comptait :

En privilégiés ou nobles.	64,984	âmes.
En contribuables.	162,409	familles.
En classes inférieures . .	280,000	âmes.

A la même époque, les revenus dépassaient les dépenses de plus de 3 millions de francs.

L'armée moldo-valaque est organisée à l'instar de l'armée russe. Les officiers ne sont, pour la plupart, que des enfants de familles nobles. Les verges jouent un grand rôle dans la discipline ; cependant les soldats valaques ont de l'intelligence ; les instructeurs russes sont étonnés de les voir, au bout de six à sept mois d'exercices, manœuvrer aussi bien et avec plus de souplesse que les régiments russes.

Les colonels des régiments sont pour l'ordinaire

des étrangers ou des Russes que le tzar a laissés au moment de l'évacuation, afin d'y entretenir son influence..

A l'époque des renseignements recueillis par l'un des auteurs que nous consultons, le chef de la milice moldave était Théodore Balsch (hetman ou ministre de la guerre), homme dévoué à la Russie, et maintenu dans ce poste par l'influence du général Kisselef, malgré le prince Stourdza.

Les deux Principautés n'ont ni division d'artillerie ni corps du génie. Elles n'ont point de forteresses, point de canons. La Russie s'est préparé la domination absolue par l'humiliation et la servitude où elle les a laissées; mais pense-t-elle les avoir attachées à sa cause, en les maintenant captives, soumises et chargées de chaînes?

Pour faciliter son irruption, la Russie a fait faire une route militaire allant de Yassy à Silistria, et qui traverse toute la plaine, en passant par Boukarest, Bouzeo, Foklchany. Il ne resterait de ressources aux Moldo-Valaques, pour se soustraire à leurs vainqueurs et les affamer, que de brûler les villages sur les bords des rivières et du Danube, et de se retirer, comme leurs ancêtres, derrière les défilés imprenables des Karpacks.

Les deux principautés moldo-valaques, dont la Russie tend à diminuer les tendances militaires, n'ont qu'une force publique très-restreinte. Son effectif n'est que de 11,000 hommes d'infanterie. Les cadres se prêteraient, dit-on, à un doublement,

qui pourrait avoir lieu en deux ou trois mois. Le recrutement ne pèse que sur les villages contribuables. Les grands et les petits nobles, le clergé, les négociants, les artisans, les manufacturiers, les cigains et les domestiques en sont exempts. Il n'existe que de la cavalerie irrégulière, dans le genre des Kosaks, nommés Dorobozantes ou Slougitors. Ces cavaliers, au nombre de 4,800, sont montés sur des chevaux du pays, en uniforme, armés d'une lance, et d'un pistolet attaché à la selle. On formerait d'excellents soldats en Valaquie; la renommée des Pandours a été suffisamment répandue pour qu'on ne puisse contester la valeur des populations qui, dans l'état d'alternative où elles se trouvent depuis cinquante ans, n'ont plus en quelque sorte de nationalité.

La population roumaine de la Bessarabie, de la Transylvanie a beaucoup d'analogie avec les Polonais; elle est, comme eux, la proie de trois grands empires. Elle était et elle est digne d'un meilleur sort. Indépendamment de son antiquité et de la noblesse de sa race, qui, aux yeux des nations éclairées de l'Occident, doivent exciter la plus vive sympathie, sa civilisation a précédé celle des nations voisines : les progrès, chez les Moldaves, ne furent pas dus à des étrangers, l'esprit d'instruction est inné chez eux. Tandis que l'imprimerie était réputée un art impie en Russie, en Moldavie on imprimait l'Ecriture-Sainte et des livres de prières à l'usage du peuple. L'évangile slavon, im-

primée en 1512 par le religieux Malasius, le fut vingt-deux ans seulement après l'établissement de la première imprimerie à Krakovie, tandis que la plus ancienne trace d'impression en Russie, date à peine de 1564.

Les Principautés ont produit des savants en grand nombre. C'est là que Pierre-le-Grand trouva un précepteur pour développer son intelligence ; et si ses premiers succès appartiennent à Nicolas Kirmel-Milesen, il dut à un autre Moldave, au prince Demetrius-Kantimir, les conseils qui le dirigèrent dans le grand œuvre qu'il a laissé à ses descendants. Antiochus Kantimir, fils de Demetrius, célèbre dans toute l'Europe, et Herasthof, le fondateur de l'Université de Moskou, sont, à juste titre, l'orgueil des Etats roumains que l'Europe a abandonnés, et abandonnerait injustement encore à la rapacité de voisins dangereux.

Au milieu des invasions successives de tant de peuples barbares qui mirent l'Europe en lambeaux, et quand le soleil de la Grèce s'éteignait sous le fanatisme de l'Orient, quelques rayons perçaient encore à travers les ruines et les monastères de la Valaquie et de la Moldavie; c'est là que se recueillaient les ouvrages précieux de l'antiquité.

Ce que les Principautés roumaines conservèrent surtout, c'étaient leurs priviléges, leurs franchises, leurs formes municipales et électives, usages dangereux peut-être au milieu de peuples soumis au despotisme, mais qui rappelaient l'ancienne liberté

romaine ; liberté aristocratique sans doute, mais qui consacrait du moins la dignité humaine dans un plus grand nombre, et qui tenait lieu de cette liberté démocratique orageuse, qui faisait dire à ce palatin de Posnanie : *Malo periculosam libertatem quam quietum servitium.* « J'aime mieux la liberté avec ses périls, que la servitude avec son repos. »

Sans les intrigues des puissances autocratiques qui les enclavent, les Slaves, les Moldo-Valaques eussent pu jouir de ce bonheur de la vie libre dont la Providence a voulu sans doute gratifier l'espèce humaine, en lui attribuant l'intelligence, l'instinct de sa conscience, les élans de son âme. Ce bonheur, réglé par des lois et des usages établis de temps immémorial chez ces descendants des Romains de l'empire d'Orient, était d'autant plus mérité, que, mieux que les Romains de l'Occident, ils conservèrent leur idiome, leur foi, même sous le joug et les lois des Barbares du Nord et de la Grande-Tatarie d'abord, et, plus tard, sous la suzeraineté des Turks.

Il ne convient pas à ce travail de faire le détail des bases de la constitution antique des deux Principautés ; il suffira d'indiquer que la Russie en a laissé subsister quelques-unes, mais qu'elle en a introduites de nouvelles propres à servir ses vues, et qu'enfin elle les a détruites.

Un des auteurs que nous consultons a dit : « Lorsque l'insurrection de l'Hétérie, fomentée par la « Russie, éclata, en 1821, en Moldo-Valaquie, les

« boyars étaient divisés en deux camps : les *parti-*
« *sans russes,* qui devaient y prendre part avec Ypsi-
« lanti, et les *boyars nationaux,* appelés partisans
« turks. Au moment de l'insurrection, ces derniers,
« qui avaient refusé d'y coopérer, émigrèrent en
« Transylvanie. Dès qu'Ypsilanti eut éprouvé des
« revers, et que ce jeune homme, au succès du-
« quel l'empereur de Russie avait bu en public, eût
« été désavoué par les deux cabinets de Vienne et
« de Pétersbourg, les partisans russes se sauvè-
« rent en Autriche, et c'est de là qu'ils intriguè-
« rent dans le sens de cette puissance. Adoucie
« par Wladimiresko et par les prières des boyars
« ses propres partisans, impatiente aussi de punir
« les Fanariotes alliés de la Russie, et même encore
« en pleine révolte, la Porte-Ottomane résolut
« de donner au pays des princes indigènes. C'est
« ainsi qu'elle s'exprime dans son hatti-scherif :
« Que, vu l'ingratitude des Grecs et la fidélité des
« Moldo-Valaques, elle leur donne un prince indi-
« gène pour sept ans. »

La Russie, appuyée par l'Angleterre, représentée par lord Strangford, insista pour que les choses fussent remises sur l'ancien pied. Il ne lui convenait pas, alors, de voir lui échapper les occasions d'influence qui, depuis 1804 surtout, elle avait eues dans les élections. Elle obtint la réunion de plénipotentiaires à Ackermann, où elle ressaisit tous ses avantages par le traité du 7 octobre 1826 (25 septembre russe).

La Russie fut encore plus heureuse à Andrinople. La Turquie venait d'éprouver de nombreux échecs; elle était à la discrétion de sa rivale. Par le traité du 14 (22) septembre 1829, il fut déclaré que les Principautés de Moldavie et de Valaquie s'étant, par une capitulation, placées sous la suzeraineté de la Sublime-Porte, *et la Russie ayant garanti leur prospérité, elles conserveraient tous les priviléges et immunités qui leur avaient été accordés; qu'elles jouiraient d'une administration nationale et indépendante.*

La Sublime-Porte s'engagea ensuite à confirmer les règlements faits pendant l'occupation des provinces par les armées russes. Enfin, les Principautés de Moldavie et de Valaquie devaient être *gardées en dépôt par la Russie* jusqu'à l'entier acquittement de la somme que la Porte avait à payer en indemnité pour les frais de la guerre.

A cette époque, le tzar fit offrir au Sultan d'acheter la suzeraineté des deux Principautés, moyennant 3 millions de ducats. L'embarras de la Porte était si grand qu'elle faillit consentir à cet abandon.

Les deux Principautés eurent deux hospodars en 1834, époque à laquelle les Russes se retirèrent. Jusque là c'était un général russe qui les avait gouvernées.

Le traité d'Akerman avait établi que les candidats seraient agréés par la Turquie; celui d'Andrinople reconnut que les règlements provisoires donnés par la Russie faisaient partie du traité, et

que le candidat devait être présenté aux deux cours. Le traité de Saint-Pétersbourg du 29 janvier 1834, tout en maintenant les règlements provisoires, alla plus loin, il fit désigner les hospodars par les deux puissances contractantes. Toutefois, dit l'article 2 dudit traité, *pour cette fois seulement, et comme un cas tout particulier.*

Néanmoins, tous les avantages de la suprématie furent, en réalité, au tzar, qui avait fait préparer les élections par la haute influence de l'administration du général Kisselef.

Mais les choses ne devaient point en rester là. Constamment à la discrétion de deux prétendants qui en disputent la possession, les Principautés sont sacrifiées dans le traité de la quadruple alliance conclue à Londres le 15 juillet 1840. Le 25 juillet de la même année, la Russie obtient, au détriment de l'Autriche, la libre navigation sur le Danube et la prépondérance de son commerce dans les Principautés, contrairement aux intérêts de la Turquie, déjà endommagés par le traité d'Unkiar-Skelessi.

Enfin, le 10 mai (28 avril) 1849, par le dernier traité relatif aux Principautés, les deux puissances rivales enlèvent à ce malheureux pays la dernière liberté précieuse qu'il possédât. Il fut puni pour l'élan démocratique auquel il s'abandonna, à l'exemple d'autres contrées; et, sans être même consulté, les hospodars moldo-valaques furent, non pas élus, *mais imposés par la Turquie et la Russie.*

Les institutions nationales que cette dernière avait prétendu maintenir intactes par les précédents traités, et qui avaient été la cause de cette protection fallacieuse, origine de tant de guerres déplorables, *furent suspendues*. Sous cette dernière pression, dont la Russie seule a profité, la gestion des hospodars nommés par les deux puissances ne resta pas même libre : des commissaires turks et russes étant les véritables administrateurs d'un pays qui ne s'appartient plus.

La cause des Moldo-Valaques fut, elle seule, en question; que ce serait assez pour intéresser les contrées civilisées à protéger un peuple dont l'existence est menacée plus qu'elle ne le fut dans les temps de barbarie. S'il sut échapper à la ruine, dont presque toutes les nations ont été atteintes dans les débordements des peuplades farouches qui ont ravagé l'empire romain, l'Europe se doit à elle-même d'empêcher qu'il n'ait le sort de la Pologne qui, comme lui, fut longtemps une barrière contre les irruptions asiatiques.

A sa cause, toute sacrée qu'elle soit, se rattache d'ailleurs une série d'événements semblables à ceux qui ont atteint ce peuple sans l'abattre, et qui *tendent à renouveler les dangers de l'Europe.*

CHAPITRE XXI

Appréciation générale, politique et religieuse sur la question d'Orient.

On a vu dans le précis historique, que nous avons cru utile de donner jusqu'à l'époque contemporaine, le développement continu de la puissance russe. Pour le résumer, nous serons obligé de rappeler quelques-uns des actes qui l'ont signalé : nous tâcherons d'être aussi bref que possible, afin d'arriver, par une appréciation sommaire et raisonnée, à la conclusion de l'œuvre que nous avons entreprise pour jeter un peu de lumière sur la question d'Orient.

La Moskovie ne fut délivrée du joug des Tatars qu'en 1639, sous la dynastie des Romanoff dont l'avènement au trône ne date que de 1613.

Après avoir repoussé les successeurs de Tshinguiss-Khan et s'être affranchis du tribut imposé pen-

Digitized by Google

dant près de trois siècles, il semble que les tzars, à l'exemple de leurs oppresseurs, ne furent plus animés que du désir de devenir eux-mêmes la terreur de leurs voisins.

De 1613 à 1682, époque du règne de Pierre Ier, la Moskovie eut des chances à peu près semblables de succès et de revers, surtout avec la Suède et la Pologne. Si la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie, la Karélie avaient pu être entamées dans des luttes continuelles, les traités de 1617 avec la Suède, et de 1634 avec la Pologne avaient rétabli toutes choses en leur premier état. A l'avènement de Pierre Ier, la Moskovie était un État fort restreint, entre la Dvina et le Volga; elle ne s'avançait pas encore sur la Dzwina et sur le Dnieper, puisque, par le dernier traité cité, le tzar avait dû rendre à la Pologne les duchés-palatinats polonais de Smolensk et de Czerniéchow ou Tschernigov.

La Tatarie était toujours au pouvoir des hordes asiatiques restées maitresses des territoires les plus fertiles, arrosés par le Dniester, le Bogh, le Dniéper, le Don et le Volga, avant que ces fleuves ne portent leurs eaux dans la mer Noire où ils débouchent. Ce ne fut que sous Catherine II que cette contrée pût être entamée.

Le traité de Kaïnardjy, du 21 juillet 1774, lui obtint Azoff, Kers et le pays situé entre le Bogh et le Dnieper. Par l'abdication du khan de Krimée du 28 juin 1783, et la convention de Constantinople du 8 janvier 1784, la Russie gagna la Krimée, l'île de

Taman, et le territoire situé à la droite du fleuve de Kouban ; et, par celui de Yassi, du 9 janvier 1792, elle accapara le territoire d'Oczakoff, et celui situé entre le Bogh et le Dniester.

Les autres parties de la Tatarie, occupées par les Kosaks du Don et de la mer Noire, la Mingrélie, l'Iméretie, la Géorgie, la Grusinie, le pays des Abasses, des Tschenèques, des Tscherkesses et autres peuplades du Kaukase ne furent envahis que de 1800 à nos jours, et sont encore disputés.

Enfin, par les envahissements faits sur la Perse, en vertu d'un premier traité avec la Russie, daté de 1787, et qui ont été continués comme on l'a vu, d'autres provinces ayant appartenu autrefois aux grandes hordes tatares, le Daghestan, le Kheky ou Kachet, le Chyrvan, les deux Kabardagh, une partie de la province d'Erivan, du Nouckchyvan, toutes les côtes de la mer Kaspienne, sont passés sous la domination russe.

On ne parlera pas du développement que la Russie a pris jusqu'à la Chine, jusqu'au Mongol et à l'Hindoustan; ces provinces immenses n'ont jusqu'ici qu'un intérêt secondaire pour les Européens.

Mais ce qui intéresse bien plus l'Occident, ce sont les envahissements faits sur l'Europe.

Par le traité de Nystad, en 1721, la Russie prenait à la *Suède* la Livonie, l'Esthonie, la Karélie, Wibourg, l'Ingrie ; par le traité d'Abo, en 1743, une nouvelle portion de la Finlande ; et par celui de Frederikhamm, de 1809, le reste de la Finlande.

Sur le *Pologne*, non compris l'envahissement de 1686, la Russie a eu, au premier partage du 5 août 1772, les palatinats litvaniens de Witebsk, de Miscislaw, de la Livonie polonaise et une partie de ceux de Minsk et de Polotsk; au deuxième partage, les palatinats de Podolie, de Bratslaw, de Kiiowie, d'une partie de Wilna, de Nowogrodek, de Brzesc, Litowski et de Volhynie; au troisième partage, les restes du palatinat de Wilna, la moitié de celui de Troki, du duché de Samogitie, et la deuxième moitié des palatinats de Nowogrodek, de Brzesc, de Chelm, et les duchés de Kourlande et de Sémigalle.

Sur la *Pologne prussienne*, la Russie obtenait, en 1807, le cercle de Bialystok; et sur la *Pologne autrichienne*, en 1809, divers districts de la vieille Galicie.

En 1815, elle obtenait la plus grande partie du duché de Varsovie, transformé en royaume de Pologne par le congrès de Vienne.

On a vu précédemment ce que cette puissance a envahi en Europe, sur la Turquie et la Tatarie.

Les chiffres de ces envahissements peuvent se décomposer ainsi :

	KILOMÈTRES CARRÉS.	HABITANTS.
1. Provinces enlevées à la Pologne entre les années 1686 et 1815.	877,145	18,000,000
2. Provinces enlevées à la Suède entre les années 1700 et 1809.	438,572	4,000,000
3. Provinces enlevées à la Turquie et à la Perse entre les années 1696 et 1834.	964,859	8,000,000
Totaux.	2,280,576	30,000,000

De tous les Etats engagés dans les guerres européennes de ce siècle, contre la France, nul n'est sorti avec plus d'avantages que la Russie. C'est non sans raison que des écrivains politiques ont fait, de cette puissance, l'épouvantail de l'Europe, et n'ont pas tari sur les dangers de l'intrusion dans le système européen d'un peuple encore asiatique, esclave, barbare et fanatique.

Des fautes étrangères ont plus fait, en quelques années, pour la puissance russe, que le génie de Pierre Ier et de Catherine II n'avaient osé concevoir. Les traités avec la Turquie, la Perse et les puissances de l'Europe assemblées à Vienne, à la suite de l'irruption de la *sainte* alliance sur la France, ont étendu la domination de la Russie, de la rive gauche du Danube à l'extrémité du golfe de Bothnie, de la Vistule au Kamschatka, et des montagnes du Thibet à la mer Glaciale.

La Russie commande sur la mer Noire; elle ne souffre que son pavillon armé sur la mer Kaspienne. La succession des Sophis, en Perse, est mis sous sa protection. Elle touche, du bout de la lance de ses Kosaks, de ses Kirghis à l'Inde britannique; elle tient le sceptre du Nord; elle s'est avancée au cœur de l'Allemagne, qu'elle menace toujours.

L'histoire n'offre aucun Etat aussi vaste que l'est aujourd'hui l'empire de Russie. Si les Tschinguiss, les Tamerlan, les Alexandre de Macédoine, dominèrent sur des pays presque aussi étendus,

ce ne fut que pour quelques instants. L'empire romain lui-même, a l'époque de sa plus grande splendeur, n'embrassa jamais une aussi grande surface.

La superficie de l'empire russe est de 22,961,845 kilomètres carrés, dans lesquels les possessions européennes figurent pour 5,422,285, et celles de l'Asie pour 17,539,560. (La France n'a qu'une superficie de 527,680 kilomètres carrés.)

Mais, sous cette effrayante apparence de force, et malgré l'attitude conquérante de sa diplomatie, on ne peut s'empêcher de remarquer des signes non moins frappants de la faiblesse de l'empire russe. D'une part, on connaît les défiances qui existent au sommet même du gouvernement, entre le chef de l'Etat et la noblesse, et auxquelles la question de plus en plus imminente de l'affranchissement des serfs, et la persistance dans le mode de recrutement donnent, chaque jour, une consistance et un accroissement dangereux pour l'autocratie; car ce n'est pas sans regret et sans plaintes que les nobles voient enlever, pour toujours, les hommes les plus valides, et diminuer périodiquement la richesse du sol, dont les serfs sont la première et même l'unique valeur.

D'un autre côté, la diversité des éléments, des nationalités, des langues, des religions de tous les peuples soumis à la domination russe, et, en quelques endroits, la haine profonde contre cette domination, minent sourdement le terrain sur lequel le géant croit pouvoir se reposer.

La Finlande, dont la conquête date d'hier, est loin d'avoir oublié encore qu'elle a été suédoise; et les lois de l'empire russe y prennent difficilement racine.

Les provinces allemandes, l'Esthonie, la Livonie, la Kourlande, présentent un caractère plus digne encore d'attention. Ayant passé par plusieurs dominations différentes, tour à tour suédoises, polonaises et russes, elles ont sauvé de l'influence des temps et de la conquête une partie de leurs anciennes lois, leurs vieilles constitutions, leurs parlements, leurs droits municipaux. On leur avait promis la liberté du commerce, et elles n'étaient point obligées de fournir de recrues à l'armée russe; elles sont aujourd'hui soumises à la loi commune de l'empire moskovite. Quant au droit de faire usage de leur langue primitive dans les actes officiels de l'administration, dans les temples, dans les écoles, il leur a été enlevé par un oukase, à partir de 1847. Mais cette loi a été et sera éludée par la répugnance et la répulsion que la noblesse et le peuple éprouvent pour les mœurs russes, et qui n'oublient ni leur origine, ni leur histoire, riche en souvenirs glorieux.

Sur toutes les frontières du midi et de l'est, on rencontre, à chaque pas, des diversités de mœurs et d'usages. Le tzar ne peut espérer de rallier des tribus, réduites encore au premier échelon de l'état de nature, à l'esprit et aux mœurs moskovites, quelque éloignés que ces derniers soient de

la civilisation européenne. Plus ces tribus sont ignorantes et plus leur haine est implacable; bien que plus rapprochées des États qui commencent à sortir des langes de la barbarie, celles du Kaukase elles-mêmes donnent chaque jour l'éclatant témoignage de leur aversion, dans une résistance héroïque et désespérée.

De toutes les provinces conquises, la Pologne est celle que le gouvernement s'efforce avec le plus de persistance de *russianiser*, mais là aussi, les antipathies, les représailles, les haines, ont mis un mur d'airain entre deux peuples dont les souvenirs ne rappellent que des violences, des perfidies, des cruautés. L'aversion se propage et s'envenime de générations en générations.

La politique russe a pu être astucieuse, habilement exploitée et heureuse à l'extérieur. En divisant ses adversaires et profitant des discordes qu'elle-même fomente sourdement, elle a continué et elle continue de marcher dans ses voies de conquêtes; mais à l'intérieur, elle n'a pu donner plus de force au gouvernement; elle n'a pu faire faire un pas vers cette unité dont l'absence fait sa faiblesse, et elle a irrité des passions religieuses qui ne pardonnent pas, et tiennent de trop près aux passions politiques pour ne pas compromettre un gouvernement dont la violence ne fait que les blesser chaque jour davantage.

Mais c'est surtout en face de l'Europe civilisée, de l'Europe chrétienne que la situation de la Russie finit

par devenir plus vulnérable. Les guerres soutenues par l'Europe, auxquelles toutes les nations ont pris part, dont toutes les contrées ont été le théâtre, dans lesquelles tous les individus sont intervenus comme acteurs, spectateurs ou victimes, ont produit des rapprochements, une fusion des diverses classes de la société qui ont pour ainsi dire transformé l'opinion. Comme l'a dit Luigi Blanchi : « Les mœurs s'étaient adoucies, la vie était devenue plus grave et plus solennelle; et si les passions et les imperfections humaines dominaient comme toujours dans le monde, leur funeste action s'était affaiblie plutôt qu'accrue au milieu des événements qui avaient donné une grave leçon et des habitudes plus sévères aux individus. » Dans les loisirs d'une longue paix, les passions nationales, l'antipathie des peuples se sont éteintes. Le commerce, l'industrie se sont étendus; et l'échange de relations commerciales plus faciles et plus rapides, ont amené, en quelque sorte, un sentiment d'unité dans les divers intérêts européens. Quelques convulsions sociales ont pu le suspendre un instant, mais sans le rompre; et l'ordre qui a pris le dessus partout, fait désirer aux gouvernements comme aux peuples la continuité d'un état de repos qui permet le développement des institutions et des jouissances. Comme nous le disions récemment (1):

---

(1) *Questions générales, militaires et sociales sur le recrutement*, chez Corréard, libraire-éditeur, 1853.

« Il est une seule conquête, un seul besoin aux-
« quels les rois et les nations sont conviés : c'est la
« paix, la diffusion du bien-être, la propagation
« de l'industrie et des arts, l'échange des bons
« procédés, la mutualité du commerce et des re-
« lations sociales, le feu des chemins de fer qui vi-
« vifie et produit; et non pas celui des batailles
« qui énerve les peuples, les ruine et les détruit. »

Voilà tout ce que l'opinion générale réclame en tous pays : la Russie a bien mal jugé l'époque actuelle, en jetant des menaces qui inquiètent tous les intérêts et qui soulèvent contre elle toutes les indignations.

C'est en vain que l'empereur Nicolas voudrait donner à la question posée le caractère religieux qu'il invoque pour la justifier; le fonds de la pensée du tzar a été plusieurs fois scruté dans cet ouvrage : il n'a pu tromper personne; mais cette pensée de sa part fût-elle vraie, rien ne saurait excuser les formes qu'il a employées, et qui ne peuvent être considérées que comme un défi pour entraîner, non-seulement la Turquie, mais toutes les nations européennes, dans une conflagration dont elles ne voulaient pas et ne veulent pas.

Il en sortira, nous l'espérons, une entente qui, loin de favoriser la Russie, amènera enfin une résistance combinée à des envahissements discontinus et compromettant le repos du monde entier.

Au point de vue politique, tout repousse et condamne l'empereur Nicolas.

Mais, sous le point de vue religieux, les alarmes et les répulsions ne sont pas moins grandes.

L'empereur de Russie se croit blessé par le haut firman, rendu à la fin du mois de revel-ahir, de l'an 1268 de l'Egire (mars 1852), par le sultan Abdul-Medjid, concernant la solution de la question des saints sépulcres de Jérusalem, entre les orthodoxes et les catholiques. Ces derniers avaient eu lieu de se plaindre des prétentions des Grecs et de leurs manœuvres à les priver des droits acquis à l'époque des Croisades. En remettant en vigueur le firman de 1744, et plaçant tous les chrétiens, quel que soit le dogme auquel ils obéissent, sur un pied d'égalité, la Porte-Ottomane avait fait acte de tolérance et de justice impartiale. Mais tel n'est pas le but de la convoitise moskovite, qui n'a en vue que de faire dominer autant la religion schismatique dont l'empereur est le chef spirituel, que son pouvoir politique, comme autocrate, sans contrôle et sans contrepoids. C'était un échec que, dans son état d'omnipotence sur les Grecs et d'influence en Turquie, l'empereur Nicolas ne pouvait endurer sans faire éclater son mécontentement.

Aussi, dès le mois de juin 1852, voit-on la propagande moskovite essayer de faire mouvoir le puissant levier des passions religieuses au sein des populations ignorantes et fanatiques de la Grèce, et préparer, en faveur du tzar, le soulèvement des millions de sujets de l'empire ottoman, comme elle l'a fait, il y a trente ans, dans ces mêmes contrées et

en Moldavie et en Valaquie, en faisant servir à dessein son caractère sacerdotal.

Le parti napiste ou russe s'agita; et les plus vives discussions s'élevèrent en Asie, à Athènes et dans la Morée sur la question des lieux-saints et sur celle du patriarcat. Cet état de choses appelait déjà l'attention de la France et de l'Angleterre, bien que les intérêts de ces deux pays ne soient pas tous les mêmes en Orient. Mais on pensait dès lors que ces deux puissances allaient prendre le rôle d'arbitre pacifique et loyal, afin de préserver la Turquie du triomphe de la politique traditionnelle de la cour de Russie, qui commençait à agir en secret avant de montrer ses prétentions au grand jour.

Le mécontentement contre les dispositions prises par la Porte-Ottomane en faveur de l'Eglise latine, dans la question des lieux-saints, avait été semé avec adresse parmi les partisans de l'Eglise grecque. Le parti russe exagérait avec astuce les priviléges accordés à la première, au détriment de prétendus droits anciens compromis, au désavantage du culte sur lequel les tzars se sont arrogés, depuis 1721, la suprématie spirituelle; et il justifiait d'avance les remontrances qu'il était, dès lors, dans la pensée du chef temporel et spirituel de l'Eglise grecque de faire au Sultan.

Bien que le cabinet de Saint-Pétersbourg dût être rassuré par les notes que le ministre de France lui avait communiquées, notamment celles du 25 janvier, 21 mars 1853, il ne voulut pas s'écarter

de ses projets attentatoires aux droits du Sultan sur ses sujets chrétiens; et, des prétentions, de la nature de celles que nous avons signalées à notre avant-propos et dans le cours de cet ouvrage, ne laissèrent plus de doute sur l'agression dont la Turquie allait être l'objet, sous le vain prétexte de violation d'anciennes franchises. (*Note* 1re.)

L'arrivée du prince Menschikoff à Constantinople, au mois de mai, et l'attitude qu'il y prit, ne laissèrent plus de doute sur les intentions de la Russie. Son départ fut une rupture arrêtée d'avance; car la bonne foi du Sultan, dans sa note remise aux représentants des quatre grandes puissances à Constantinople, ne donnait pas la moindre prise contre les dispositions qui avaient été suivies dans l'arrangement de la question des lieux-saints, et sur son bon vouloir à l'égard des chrétiens des divers cultes. Si le Divan résistait à faire les nouvelles concessions demandées, il ne pouvait faire autrement, *sans porter un coup funeste à son indépendance et aux principes fondamentaux de la souveraineté.*

Mais les Russes ne voulaient qu'un refus; et tout juste qu'il ait paru à tous les peuples témoins d'une telle exigence, le tzar l'attendait avec impatience pour pénétrer dans les Principautés, au mépris du traité de Balta-Liman des 28 avril-10 mai 1849.

Les puissances étrangères durent comprendre enfin qu'il ne fallait plus compter sur un retour de la Russie à un sentiment plus équitable. Cependant, pour donner, s'il était possible encore, le

change à l'opinion, pour chercher à détacher de la Turquie les puissants auxiliaires qui entendaient sauvegarder son existence, le tzar fit répandre dans les différentes cours de l'Europe la circulaire du comte de Nesselrode, en date des 30 mai-11 juin 1833.

Mais l'effet produit par cette circulaire ne fut pas tel que l'empereur Nicolas l'espérait ; *les insinuations presque comminatoires qui la terminaient* éveillèrent la susceptibilité des puissances étrangères ; et la lettre du ministre des affaires étrangères de France à l'ambassadeur français à Pétersbourg, le 15 juin 1853, fit assez comprendre que, s'il le fallait, on saurait repousser des prétentions déloyales, *si l'on persistait à vouloir les faire triompher par la force, au lieu de les débattre dans des conférences.*

La réponse impérieuse de l'empereur Nicolas aux tentatives faites pour arriver *pacifiquement* à la solution de questions si palpitantes au point de vue politique et religieux, fut un oukase en date du 8 (20 juillet) pour une levée extraordinaire destinée à renforcer son armée, et des ordres donnés à ses troupes de se tenir prêtes à marcher.

La Porte-Ottomane dut se mettre dès lors sur la défensive; et son manifeste a pu convaincre toutes le nations qu'elle ne prenait les armes que comme contrainte et forcée, et pour soutenir son indépendance, sa dignité et les traités outragés.

Cependant la phase des négociations diplomatiques n'était point encore abandonnée; des notes s'échangeaient et se succédaient, pendant les mois

d'août, septembre et octobre, quand parut le manifeste de l'empereur de Russie du 20 octobre-1-novembre 1853 qui vint même accuser les Turks d'avoir commencé les hostilités, alors que l'occupation des Principautés, dès le 2 juillet, était la preuve la plus flagrante de la rupture des traités et d'un *casus belli* provoqué sans les ménagements que se doivent entre eux les États les moins civilisés.

La France et l'Angleterre, jusqu'ici médiatrices bénévoles, ne purent faire autrement que de prendre le parti décisif de faire entrer leur flotte dans le Bosphore. Cette entrée répondait au refus de la Russie d'exécuter le traité de Balta-Liman, et au commencement des hostilités à Oltenitza et à Isatcka.

L'épouvantable désastre de Sinope, du 30 novembre 1853, ne tarda pas à montrer quelle était la tendance du cabinet de Saint-Pétersbourg. Il indigna l'Europe. Aussi la France, dont les sentiments généreux furent les premiers à éclater, ne put hésiter à faire connaître avec énergie qu'elle empêcherait désormais, d'accord avec l'Angleterre, que la Turquie continuât à être la victime *de vues et de résolutions que l'Europe ne saurait changer qu'en prenant à son tour un parti énergique, et que la France et l'Angleterre, par l'indépendance de leur politique et les moyens dont elles disposent, se trouvent appelées à prendre ce parti.* (Lettres du ministre des affaires étrangères des 15 et 28 décembre 1853.)

Les flottes alliées entrèrent dans la mer Noire le 3 janvier 1854, dans le but de mettre à l'avenir les

ports et les côtes de la Turquie à l'abri de l'attaque des Russes. La Russie comprit qu'elle ne pouvait plus compter sur une plus longue patience des puissances alliées : le 23 janvier-24 février 1854, elle signifia, avec les plaintes de son gouvernement sur une intervention qui gênait ses prétentions et ses empiètements, le rappel de son ambassadeur. Celui de la France dut à son tour quitter Saint-Pétersbourg. La rupture est donc complète, deux politiques, deux religions sont actuellement en présence. Et cependant, non-seulement la diplomatie, mais l'action personnelle de l'empereur des Français Napoléon III, ont tenté auprès du tzar tous les moyens de conciliation, toutes les mesures propres à conjurer une guerre dont les conséquences ont cela aujourd'hui de plus grave, que la cause s'en trouvant dans une dissidence aussi politique que religieuse, met en jeu des passions inexorables.

Elles le sont surtout de la part d'une nation encore barbare qui ne comprend pas les suites funestes pour l'humanité du contact agressif des armées, et les excès d'un fanatisme superstitieux inspiré par l'intolérance que son chef lui prêche, pour irriter sa haine et le seul courage qu'y puisent l'ignorance et la brutalité. C'est par des prédications impitoyables que le *saint synode de l'Église greco-russe* poussait à la haine contre les Français, dans les guerres de l'indépendance, au mois de décembre 1806, c'est en invoquant le *Dieu vengeur des païens* (V. p. 269), que le chef spirituel et temporel de cette Église

schismatique pousse ses hordes barbares sur les peuples civilisés, ses superstitieux esclaves, ses idolâtres de *Bog*, sur les vrais chrétiens, sur ceux qu'une foi éclairée anime et rend vraiment dignes des regards d'un Dieu source de lumières et d'intelligence. Que l'on compare les mœurs des chrétiens d'Orient, celles surtout du vil troupeau que conduit au *knout* l'autocrate de Russie (Note 14), avec les mœurs et la religion civilisatrice, bienfaisante, humaine des chrétiens de l'Église latine, et l'on jugera combien cette guerre, dans laquelle deux principes diamétralement opposés vont se trouver en présence, pourrait, si le bon droit devait éprouver un échec, amener de désastres et de révolutions dans le monde.

Aussi le Pape s'en est ému en recommandant à l'Église arménienne catholique le courage, la foi et la concorde; et, au moment où nous terminons notre œuvre, entreprise pour faire connaître cette puissance si dangereuse qui vient troubler le repos de la terre, nous sommes heureux de trouver dans le mandement de Mgr l'archevêque de Paris, en date du 29 mars 1854, une appréciation qui justifie tout ce que nous avons cherché à démontrer.

Aussi finirons-nous par un des paragraphes de ce remarquable mandement.

« Aujourd'hui les mêmes périls se dressent de-
« vant nous, plus redoutables que jamais, une nou-
« velle barbarie, conduite par des hommes raffinés
« nous menace. Le christianisme corrompu de Pho-

« tius a rendu la Foi esclave d'un puissant potentat.
« Il en fait aujourd'hui l'instrument d'une ambition
« qui ne connaît plus de bornes. Il veut tout sou-
« mettre, *corps et âmes*, à sa menteuse orthodoxie.
« Si une fois ce colosse était debout sur le Bos-
« phore, un pied sur l'Europe, un pied sur l'Asie, la
« perte des nations serait accomplie. L'on pourrait
« suivre de l'œil leur décadence et marquer l'heure
« de leur ruine complète. Arrêter la marche du
« géant du nord, limiter et circonscrire sa puis-
« sance, *c'est donc une question de vie ou de mort* pour
« les peuples civilisés, pour l'Église de Jésus-Christ
« et pour la véritable orthodoxie. Voilà la vraie et
« grande raison, la raison providentielle de l'expé-
« dition qui se prépare. Et c'est pourquoi nous aussi
« nous appelons cette guerre *une guerre sainte*. Oui,
« en partant pour cette glorieuse expédition, nos
« soldats pourront répéter le cri de nos pères : *Dieu*
« *le veut*. »

C'est un nouveau choc de l'Orient contre l'Occident qui se prépare. La ruse, la fourberie, l'ignorance, la brutalité, le schisme, l'intolérance, la barbarie, les supplices, la cruauté marchent à la suite des Russo-Grecs. Qu'on se tienne pour averti ! Quant à nous, nous ne saurions trop répéter ce cri du poëte latin : *Timeo Danaos et dona ferentes !*

FIN

Digitized by Google

NOTES

NOTE 1re

21 *fructidor an XIII.* *Moniteur* (8 *septembre* 1805), *p.* 1453.

TURQUIE

Constantinople, le 23 juillet (4 thermidor).

L'indépendance de la Porte-Ottomane, minée jusqu'a ce jour par tant de moyens plus ou moins indirects, est attaquée aujourd'hui ouvertement. L'agent du cabinet de Russie vient de faire connaître par une note qu'il a remise au Reïs-Effendi, l'intention où est sa cour de conclure entre les deux États une alliance offensive et défensive. La déclaration de cette volonté a jeté l'alarme dans le Sérail et a causé au Sultan Sélim la plus profonde douleur. Le sang des fiers Ottomans coule encore dans les veines de ce Prince, et le souvenir de leur gloire n'est pas encore effacé.

Digitized by Google

Dans sa première conférence, l'agent du cabinet de Russie a fait quatre propositions différentes ; nous ne parlerons ici que de la première. Voici quel en est le but et à peu près les termes : « Tous les sujets de l'empire turc qui profes-« sent la religion grecque passeront sous la protection de « la Russie ; et toutes les fois qu'ils seront molestés par les « Turcs, la Porte sera tenue de faire droit aux représentations « de l'ambassadeur russe. »

On dit que lorsque ce premier article fut présenté au Grand-Seigneur, il rejeta le papier avec indignation, et des larmes amères coulèrent de ses yeux. Pendant plusieurs jours il parut livré aux plus sombres inquiétudes. Il réunit ensuite autour de lui ceux des membres du Divan qui ne sont point vendus à la Russie. Tous convinrent d'abord qu'il fallait s'ensevelir sous les ruines de Constantinople, plutôt que de signer un traité qui anéantirait la puissance ottomane. Ils invoquèrent dans leur indignation l'ombre du capitan-pacha Hussein, si justement surnommé le dernier des Ottomans. Mais quand ils considérèrent que, dans vingt-quatre heures, l'armée d'Odessa pouvait être sous les murs du Sérail, celle de Corfou appuyer et réunir les Grecs révoltés, celle de Géorgie marcher ouvertement contre Constantinople, les Grecs de la Valaquie et de la Moldavie se montrer à la tête des escadrons russes, ils reconnurent qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que de gagner du temps en traînant la négociation en longueur, et de consentir à toutes les autres conditions pour obtenir de ne pas se soumettre à cet article si funeste. Ainsi l'Europe va voir l'empire du grand Soliman et l'illustre race des Ottomans disparaître presque sans commotion.

Que peut aujourd'hui le Grand-Seigneur, lorsque l'ouverture du Bosphore aux vaisseaux de ligne et aux troupes russes, l'occupation de Corfou, la révolte de la Géorgie ont tellement sapé les fondements de son trône qu'à peine il a conservé l'ombre de son ancienne puissance? Lorsque son

Divan même, lorsque son Reïs-Effendi, devenu russe, n'a plus rien de musulman que le turban, et que cet homme est plutôt l'agent de l'ambassadeur russe que le ministre du sultan Sélim ? Sans doute, ce ministre perfide paiera un jour de sa tête, sa lâche trahison; mais sa juste punition ne sera qu'un inutile remède à tant de maux.

Il ne reste au sultan Sélim qu'un seul moyen : qu'aucun vaisseau armé ou chargé de troupes ne puisse franchir le Bosphore; qu'il soit défendu à ses sujets de naviguer sous le pavillon russe; que les hommes vendus soient bannis de son Sérail, et que, l'étendard à la main, il chasse de ses Etats les tyrans qui l'oppriment. Alors, tout ce qui porte un cœur musulman se pressera en foule autour de lui, et son Empire, qui, depuis vingt ans, décline chaque jour, reprendra tout à coup son ancienne splendeur. Mais le péril est pressant; encore quelques années, et il ne sera plus temps, et ce malheureux prince se verra saisir aux portes mêmes de son Sérail par les agents de la Russie.

NOTE 2.

TRAITÉ DE COMMERCE AVEC L'ANGLETERRE, LE 20 AOUT 7063 (1563).

Iwan Wassilievisek, par la grâce de Dieu, empereur de Russie, grand-duc de Nowogorod, Moskovie, à toutes personnes qui verront, liront et entendront ces présentes, salut. D'autant que Dieu a placé dans les divers Etats et royaumes du monde diverses productions utiles, en sorte que l'un ait

besoin des produits de l'autre et que leur amitié s'augmente en proportion de leurs relations réciproques, et qu'entre les hommes il n'y ait rien de plus désirable que l'union, sans laquelle aucune créature ne peut vivre en repos.... Considérant aussi combien sont nécessaires les marchandises qui procurent aux hommes tout ce qu'il faut pour leur nourriture, habillement, jouissances et tout ce qui peut rendre la vie agréable; qu'il est bon que ces denrées apportées de divers pays, ne manquent nulle part, et que ceux qui les apportent jouissent de notre amitié, et vivent comme dans l'âge d'or.... A ces causes et autres considérations, ayant particulièrement égard aux lettres gracieuses accordées par la très-haute, excellente et puissante reine Marie, par la grâce de Dieu, reine d'Angleterre, de France, etc., en faveur de ses sujets marchands, les gouverneurs, consuls, assesseurs et communauté des marchands *aventuriers* pour la découverte des terres, etc., etc., avons accordé et accordons à cette compagnie et à leurs successeurs, les faveurs, immunités, franchises, libertés et priviléges ci-dessous exprimés.

I. — Nous donnons et accordons, pour nous et nos successeurs, pleine licence, faculté, autorité et puissance aux gouverneurs, consuls et tous membres de la compagnie et à leurs successeurs, pour eux et leurs facteurs, commis, employés à gages, serviteurs, etc., d'entrer sûrement et librement avec leurs marchandises et propriétés quelconques dans nos ports, villes et terres, d'y séjourner, voyager, vendre et acheter toute espèce de marchandises, avec toute espèce de marchands et autres gens de quelque nation, condition, état ou rang qu'ils soient, et avec les mêmes ou d'autres vaisseaux, biens et marchandises, de sortir et se transporter à leur gré dans d'autres Etats, royaumes, ou de continuer leur commerce dans notre empire ou nos domaines, librement et tranquillement, sans qu'aucune restriction, empêchement, exaction, emprunt, droit de passage, de sé-

jour ou de douanes, imposition ou taxe quelconque, puisse être exigée pour leurs personnes, leurs bâtiments, marchandises ou propriétés; en sorte qu'ils n'aient désormais aucun besoin de sauf-conduit ou de licence générale ou particulière, de nous ou de nos successeurs, dans aucune place soumise à notre domination.

II. — Nous promettons auxdits marchands que ni eux ni leurs marchandises ne seront arrêtés ou consignés pour le paiement des dettes qui ne seraient pas personnelles, ou dont ils ne seraient pas caution, ni pour offense ou meurtre commis, auquel cas il sera statué par nous seulement.

III. — Nous autorisons lesdits marchands à nommer, choisir et prendre à leur gré des courtiers, affréteurs, charretiers, jaugeurs et tous artisans, hommes de peine nécessaires à leur commerce, de les assujétir à un serment, de les punir ou renvoyer quand ils manqueront à leurs engagements, sans être contredits ou troublés à cet égard par nous, nos successeurs, ministres, officiers et sujets quelconques.

IV. — *Item.* Nous permettons et accordons auxdits marchands et à leurs successeurs que toute personne qui sera recommandée à nous et à nos successeurs par les gouverneurs, consuls et assesseurs de la compagnie anglaise, pour être facteur en chef dans notre empire et nos domaines, aura plein pouvoir et autorité pour le gouvernement et la conduite de tous les Anglais qui ont et auront accès ou séjour dans nos Etats; qu'ils leur feront justice dans leurs causes, plaintes et querelles entre eux; qu'ils pourront les assembler pour délibérer et faire telles ordonnances qu'ils jugeront convenables pour le bon ordre et gouvernement desdits Anglais, comme infliger sur tous et chacun d'eux, offenseurs ou offensés, les amendes et punitions, et même l'emprisonnement, suivant l'exigence du cas.

V. — S'il arrive que quelques-uns desdits marchands ou

autres Anglais se révoltent contre le facteur en chef ou ses délégués, ou refusent de lui obéir, nous ordonnons que nos officiers, agents et sujets prêtent secours et assistance au facteur en chef, etc., pour réduire ces rebelles à l'obéissance, et les emprisonner ou punir plus sévèrement à la réquisition du facteur en chef.

VI. — En cas de querelles ou de procès entre nos sujets et les étrangers, nous promettons à ceux-ci pleine justice : ils seront appelés aussitôt que possible, et s'ils étaient absents, ils pourront choisir un fondé de pouvoirs, etc.

VII. — Si quelqu'un des marchands ou de leurs gens était, ce qu'à Dieu ne plaise, tué ou blessé par nos sujets, nos officiers en feront justice sans délai ; et s'il arrivait que quelqu'un des facteurs, agents ou serviteurs desdits marchands offensât ou mît à mort quelqu'un de nos sujets, les marchands, leurs maîtres ne seront inquiétés ni vexés dans leurs personnes ; leurs biens ne seront ni pillés ni confisqués, mais resteront libres de toute perte ou vexation.

VIII. — Tout individu de la nation anglaise, arrêté pour dette, ne pourra être laissé en prison dès le moment qu'il donnera caution suffisante, etc.

IX. — Nous promettons auxdits marchands que si aucun de leurs vaisseaux ou autres bâtiments était condamné ou pillé, soit en séjournant à l'ancre, soit en partant de notre empire, par des pirates ou autres personnes, quelles qu'elles puissent être, dans ce cas il sera fait auxdits marchands telles restitutions et réparations qu'exige notre honneur et qui seront conformes à la justice.

X. — *Item.* Pour nous et nos successeurs, nous Iwan Wassilievisck, par la grâce de Dieu, empereur de Russie, etc., permettons, par notre parole impériale et seigneuriale, au lieu de serment, de faire observer et maintenir inviolablement dès ce moment et pour toujours, tous les points, arti-

cles, promesses et priviléges ci-dessus rapportés, et pour corroboration, nous y avons mis notre sceau.

Donné dans notre château de Moskou, le 20 août l'année 7063.

(*The rise, progress, and présent state of the Northern gouvernements.* By J. Williams, esq. V. 11, p. 29, in-4°. London, 1777.)

NOTE 3.

DISCOURS DE PIERRE Ier, LE JOUR DE SON ENTRÉE A MOSKOU, APRÈS LA PRISE D'ALAND, EN 1710.

« Mes frères, qui de vous eût pensé, il y a vingt ans, qu'il construirait avec moi une flotte sur la mer Baltique, et que nous nous établirions dans ces provinces conquises par nos travaux et notre courage? Qui eût cru voir sortir de la race des Russes tant de braves, tant de victorieux soldats et matelots! tant de nos enfants revenir des contrées étrangères, des hommes accomplis? Les historiens placent le berceau de toutes les sciences dans la Grèce, d'où elles se répandirent en Italie, et de là dans toute l'Europe; mais, par la perversité de nos aïeux, elles ne purent pénétrer plus loin que la Pologne. Comme les Allemands, les Polonais vécurent longtemps *dans la barbarie où nous sommes jusqu'ici demeurés;* mais enfin, les soins infatigables de leurs princes ont ouvert leurs yeux à la lumière, et ils se sont distingués dans ces arts, ces sciences, ces améliorations sociales qui ont fait l'orgueil de la Grèce. C'est maintenant notre tour, si vous

voulez me seconder, vous éclairer, m'obéir. Je puis comparer cette transmigration des sciences à la circulation du sang dans le corps humain. Mon esprit aime à penser qu'un jour elles quitteront les climats qu'elles chérissent aujourd'hui, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, pour s'établir parmi nous, jusqu'à ce qu'elles retournent en Grèce leur ancienne patrie.

« Souvenez-vous toujours de cette maxime, *ora et labora* (priez et travaillez) ; avec cela, soyez sûrs que vous ferez honte aux nations civilisées, et que vous porterez au plus haut degré la gloire du nom russe..... »

(*Mémoirs* of Peter Henry Bruce, p. 155-156.)

NOTE 4.

TESTAMENT POLITIQUE DE PIERRE LE GRAND

Au nom de la très-sainte et indivisible Trinité, nous PIERRE Ier, etc., à tous nos descendants et successeurs au trône et gouvernement de la nation russe.

Le grand Dieu, de qui nous tenons notre existence et notre couronne, nous ayant constamment éclairé de ses lumières et soutenu de son divin appui, me permet de regarder le peuple russe appelé, dans l'avenir, à la domination générale de l'Europe. Je fonde cette pensée sur ce que les nations européennes sont arrivées, pour la plupart, à un état de vieillesse voisin de la caducité, ou qu'elles y marchent à grands pas ; il s'ensuit donc qu'elles doivent être facilement

et indubitablement conquises par un peuple jeune et neuf, quand ce dernier aura atteint toute sa force et toute sa croissance. Je regarde l'invasion future des pays de l'Occident et de l'Orient par le Nord, comme un mouvement périodique arrêté dans les desseins de la Providence qui a ainsi régénéré le peuple romain par l'invasion des barbares. Ces émigrations des hommes polaires sont comme le flux du Nil qui, à certaines époques, vient engraisser de son limon les terres amaigries de l'Égypte. J'ai trouvé la Russie *rivière*, je la laisse *fleuve;* mes successeurs en feront une grande *mer*, destinée à fertiliser l'Europe appauvrie, et ses flots déborderont malgré toutes les digues que des mains affaiblies pourront leur opposer, si mes descendants savent en diriger le cours. C'est pourquoi je leur laisse les enseignements suivants, je les recommande à leur attention et à leur observation constante :

I. Entretenir la nation russe dans un état de guerre continuelle, pour tenir le soldat aguerri et toujours en haleine ; ne le laisser reposer que pour améliorer les finances de l'État, refaire les armées, choisir les moments opportuns pour l'attaque. Faire ainsi servir la paix à la guerre, et la guerre à la paix, dans l'intérêt de l'agrandissement et de la prospérité croissante de la Russie.

II. Appeler par tous les moyens possibles, de chez les peuples instruits de l'Europe, des capitaines pendant la guerre et des savants pendant la paix pour faire profiter la nation russe des avantages des autres pays sans lui faire rien perdre des siens propres.

III. Prendre part en toute occasion aux affaires et démêlés quelconques de l'Europe, et surtout à ceux de l'Allemagne qui, plus rapprochée, intéresse plus directement.

IV. Diviser la Pologne en y entretenant le trouble et des jalousies continuelles ; gagner les puissants à prix d'or; influencer les Diètes, les corrompre, afin d'avoir action sur les élections des rois; y faire nommer ses partisans, les protéger,

y faire entrer les troupes moskovites, et y séjourner jusqu'à l'occasion d'y demeurer tout à fait. Si les puissances voisines opposent des difficultés, les apaiser momentanément en morcelant le pays, jusqu'à ce qu'on puisse reprendre ce qui aura été donné.

V. Prendre le plus qu'on pourra à la Suède, et savoir se faire attaquer par elle pour avoir prétexte de la subjuguer. Pour cela, l'isoler du Danemark, et le Danemark de la Suède, et entretenir avec soin leurs rivalités.

VI. Prendre toujours les épouses des princes russes parmi les princesses d'Allemagne, pour multiplier les alliances de famille, rapprocher les intérêts, et unir d'elle-même l'Allemagne à notre cause en y multipliant notre influence.

VII. Rechercher de préférence l'alliance de l'Angleterre pour le commerce comme étant la puissance qui a le plus besoin de nous pour sa marine, et qui peut être le plus utile au développement de la nôtre. Échanger nos bois et autres productions contre son or, et établir entre ses marchands, ses matelots et les nôtres, des rapports continuels, qui formeront ceux de ce pays à la navigation et au commerce.

VIII. S'étendre sans relâche vers le Nord, le long de la Baltique, ainsi que vers le Sud, le long de la mer Noire.

IX. Approcher le plus possible de Constantinople et des Indes. Celui qui y régnera sera le vrai souverain du monde. En conséquence, susciter des guerres continuelles, tantôt au Turc, tantôt à la Perse; établir des chantiers sur la mer Noire, s'emparer peu à peu de cette mer, ainsi que de la Baltique, ce qui est un double point nécessaire à la réussite du projet. Hâter la décadence de la Perse; pénétrer jusqu'au golfe Persique; rétablir, si c'est possible, par la Syrie, l'ancien commerce du Levant, et avancer jusqu'aux Indes, qui sont l'entrepôt du monde. Une fois là, on pourra se passer de l'or de l'Angleterre.

X. Rechercher et entretenir avec soin l'alliance de l'Autriche; appuyer en apparence ses idées de royauté future sur l'Allemagne, et exciter contre elle, par dessous main, la jalousie des princes. Tâcher de faire réclamer des secours de la Russie par les uns ou par les autres, et exercer sur le pays une espèce de protection qui prépare la domination future.

XI. Intéresser la maison d'Autriche à chasser le Turc de l'Europe, et neutraliser ses jalousies lors de la conquête de Constantinople, soit en lui suscitant une guerre avec les anciens États de l'Europe, soit en lui donnant une portion de la conquête, qu'on lui reprendra plus tard.

XII. S'attacher à réunir autour de soi tous les Grecs désunis (schismatiques) qui sont répandus, soit dans la Hongrie, soit dans la Turquie, soit dans le midi de la Pologne; se faire leur centre, leur appui, et établir d'avance une prédominance universelle par une sorte d'autocratie ou de suprématie sacerdotale : ce seront autant d'amis qu'on aura chez chacun de ses ennemis.

XIII. La Suède démembrée, la Perse vaincue, la Pologne subjuguée, la Turquie conquise, nos armées réunies, la mer Noire et la mer Baltique gardées par nos vaisseaux, il faut d'abord proposer séparément et très-secrètement, d'abord à la cour de Versailles, puis à celle de Vienne, de partager avec elles l'empire de l'univers. Si l'une des deux accepte, ce qui est immanquable, en flattant leur ambition et leur amour propre, se servir d'elle pour écraser l'autre; puis écraser à son tour celle qui demeurera, en engageant avec elle une lutte qui ne saurait être douteuse, la Russie possédant déjà en propre tout l'Orient et une grande partie de l'Europe.

XIV. Si, ce qui n'est point probable, chacune d'elles refusait l'offre de la Russie, il faudrait savoir leur susciter des querelles et les faire s'épuiser l'une par l'autre. Alors, profitant d'un moment décisif, la Russie ferait fondre ses troupes

rassemblées d'avance sur l'Allemagne, en même temps que deux flottes considérables partiraient, l'une de la mer d'Azof, et l'autre du port d'Archangel, chargées de hordes asiatiques, sous le convoi des flottes armées de la mer Noire et de la mer Baltique. S'avançant par la Méditerranée et par l'Océan, elles inonderaient la France d'un côté, tandis que l'Allemagne le serait de l'autre, et ces deux contrées vaincues, le reste de l'Europe passerait facilement et sans coup férir sous le joug.

Ainsi peut et doit être subjuguée l'Europe !

(Ce testament politique fut esquissé par Pierre Ier en 1710, après la bataille de Poltava, retouché par lui en 1722 après la paix de Nystad, et formulé définitivement en 1730, par le chancelier Ostermann. Il fut connu de Louis XV et de ses ministres, dès l'année 1757. Nous en reproduisons le texte entier et exact, tel qu'il se trouve dans l'*Histoire de Pologne*, publiée à Paris en 1839 par Léonard Chodzko.)

NOTE 5.

CONSTITUTION IMPOSÉE AUX POLONAIS, EN 1773.

Une note remise par le ministre russe Stackelberg, aux délégués de la Diète, le 13 septembre 1773, peut donner une idée des changements que la Russie imposait dans la Constitution qui régissait la Pologne. Elle est ainsi conçue :

« Les cours sont si fort intéressées à la pacification de la Pologne, que, pendant qu'on s'occupe à mettre ces traités en état d'être signés et ratifiés, leurs ministres ne croient

pas devoir perdre un temp précieux pour rétablir l'ordre et la tranquillité de ce royaume. Nous allons donc communiquer à la commission une partie de ces lois fondamentales, à *l'acceptation de laquelle nos cours ne souffriront aucune contradiction.*

« 1° La couronne de Pologne sera *élective* à perpétuité : tout ordre de succession sera prohibé ; *toute personne qui tenterait d'enfreindre cette loi, sera déclaré ennemi de la patrie et poursuivie en conséquence ;*

« 2° L'élection des étrangers au trône ayant été fréquemment une occasion de troubles et de discordes, ils en seront exclus ; et il sera passé en loi qu'à l'avenir, *nul ne pourra être élu roi de Pologne et grand-duc de Lithuanie,* s'il n'est Polonais de race, né noble et possédant des terres dans le royaume. Le fils ou petit-fils d'un roi ne pourra être élu immédiatement après la mort de son père ou de son aïeul ; et il ne pourra l'être qu'après l'intervalle de deux règnes ;

« 3° Le gouvernement de Pologne sera et demeurera à perpétuité *un gouvernement libre,* indépendant et *de forme républicaine ;*

« 4° Les vrais principes de ce gouvernement consistent dans une exacte observation des lois et dans l'équilibre des trois ordres, savoir : le roi, le sénat et l'ordre équestre (la noblesse). Il sera établi un conseil permanent, investi du pouvoir exécutif. L'ordre équestre, exclu jusqu'ici de l'administration des affaires dans l'intervalle des Diètes, y participera comme il sera ordonné par des arrangements ultérieurs. »

NOTE 6.

INVASION DE LA KRIMÉE EN 1783.

Dans un voyage que Joseph II, empereur d'Autriche, fit à Pétersbourg, en 1780, il avait été question du partage de l'empire ottoman et du rétablissement des républiques grecques (1). Pour le faire entrer dans ses idées, Catherine II s'engageait, tantôt à favoriser l'échange de la Bavière contre les Pays-Bas (2), tantôt à soutenir ses prétentions sur l'ouverture de l'Escaut et son projet d'établir une marine à Ostende, en dépit de la Hollande et de l'Angleterre. En cela même, le but de Catherine était d'avoir, sous le nom de son alliée, un port où les vaisseaux russes pussent relâcher dans les expéditions qu'elle méditait (3). Joseph, aveuglé par des espérances dangereuses, quitta la Russie, également étonné de la grandeur et des faiblesses de Catherine, et de ce mélange de luxe et de barbarie que ce pays avait offert à ses regards (4).

Fortifiée par une alliance si contraire aux intérêts de l'Autriche, l'Impératrice continua ses préparatifs avec sécurité. Le commerce de la mer Noire avait pris une grande activité, *mais la possession de la Krimée était devenue nécessaire à l'accomplissement de ses desseins;* elle s'occupa sans délai des moyens de la réunir à son empire.

Schahim-Gheraï n'aurait été élevé à la dignité de khan

---

(1) *Mémoires posthumes de Frédéric*, t. V, p. 77, 83. — Tooke's, *Life of Catherine II*, vol. II, p. 404, 405.

(2) Tooke's, *Life of Catherine II*, vol. II, p. 404, 405.

(3) *Doutes sur l'ouverture de l'Escaut*, par Mirabeau, Lettre II, p. 75, 76, etc.

(4) Tooke's, *Life of Catherine*, vol. II, p. 408.

que pour être l'instrument, et bientôt la victime de Catherine II (1). A peine était-il sur le trône qu'elle lui avait envoyé un ambassadeur, un espion chargé de le rendre odieux à son peuple, d'acheter des mécontents et d'allumer la guerre civile. Les Tatars avaient en horreur les Russes, leurs usages, leur gouvernement. On avait d'abord persuadé au malheureux Schahin de solliciter les faveurs de la cour; il avait obtenu le cordon de Sainte-Anne et le grade de lieutenant-colonel dans les gardes Préobragenskoï, honneur subalterne qui le dégradait aux yeux des Tatars. Les agents russes lui avaient inspiré le goût de leurs mœurs, de leurs frivolités, de leurs débauches, de leur barbarie, de leurs folles prodigalités et de leur discipline militaire. On lui faisait concevoir, à lui qui chancelait sur son trône, l'idée d'avoir une marine et de dominer sur la mer Noire ; et tandis que l'accroissement prodigieux de ses dépenses excitait des murmures, l'ambassadeur russe, actif dans sa double intrigue, ne cessait d'encourager à la fois les folies du khan et les complots des Mourzas, jusqu'à ce qu'une révolte générale, venant à éclater, réduisit enfin le khan épouvanté à s'enfuir à Taman, et à implorer le secours des Russes : c'est là où la perfidie l'attendait.

Alors pénétrèrent de toutes parts, jusqu'au cœur de la Krimée, les légions hyperboréennes dès longtemps rassemblées pour cette expédition. (Chap. VI, p. 88.) Après cette invasion (2), tramée avec tant de perfidie et exécutée avec

---

(1) Clarke's *Travels*, 1re partie, p. 466.

(2) « Que si on demande ce que les Russes firent en Krimée après cette acquisition obtenue par tant d'excès, de cruautés, et devenue par là même plus chère à leurs yeux, je dirai en peu de mots : Ils ont dévasté le pays, coupé les arbres, abattu les maisons, renversé les temples et les édifices publics, détruit les aqueducs; ils ont ruiné les Tatars, outragé leur culte, exhumé les corps de leurs aïeux, jeté leurs cendres au vent, abandonné leurs restes sur le fumier aux animaux immondes,

tant de cruauté, et qui violait si scandaleusement la foi des traités conclus avec la Porte-Ottomane, on ne s'attendait pas à voir cette puissance accusée d'avoir elle-même enfreint le traité de Kaïd-Nardgy : le cabinet de Pétersbourg eut l'audace de le faire, dans le manifeste qu'il publia, pour justifier cette sanglante usurpation. (*Progrès de la puissance russe;* Paris, 1812) (1).

Il n'est peut-être pas hors de propos, à l'occasion de cette usurpation de la Krimée en 1783 par Catherine II, de faire connaître quels étaient les droits de la Turquie sur cette contrée, et ceux des descendants de Tschinguiss-khan, comme aussi ce que les anciens khans de Krimée sont devenus.

Quand Mahomet II enleva, en 1475, la Krimée aux Génois qui s'en étaient emparés en 1261, il délivra de leurs

---

et violé sans distinction la tombe des infidèles et la sépulture des Saints..... *Auferre, rupere, trucidare, falsis nominibus, imperium, atque ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.* » (Clarke's *Travels*, p. 472.

Dans un autre endroit, le même voyageur dit : « Pour juger de ce qu'était Baktcheraï, il faudrait au moins pouvoir prendre quelque idée de l'état de ses ruines, et cela est très-difficile. L'effroyable et sauvage barbarie des Russes trouva dans la magnificence de cette capitale de quoi exercer à souhait leur passion favorite pour la destruction. » (*Ibid*, p. 466.)

« Telle est la véritable nature de la protection russe; telle est l'espèce d'alliance que les Russes peuvent former avec toute nation assez faible pour se soumettre à leur joug, ou devenir leur dupe. (*Ibid.*, p. 446.)

(1) Suivant ce manifeste, « c'était l'amour du bon ordre et de la tranquillité qui avait amené les Russes en Krimée... L'inquiétude, naturelle aux Tatars, avait affaibli et ruiné l'édifice que les soins bienfaisants de Catherine avaient élevé pour leur bonheur, en leur procurant la liberté et l'indépendance sous l'autorité d'un chef élu par eux-mêmes... Enfin, les dépenses occasionnées par la nécessité de rester toujours armée pour la protection de la Krimée, et la nécessité de mettre fin à ses troubles l'*obligeaient à réunir à l'empire russe* la presqu'île de Krimée, l'île de Taman, et tout le Kouban, comme *une juste* indemnité des pertes et des dépenses faites pour y maintenir *la paix et le bonheur...* » (*Recueil* de Martens, t. IV, p. 444.)

mains Menghi-Gueray ou Gheray-khan qu'ils avaient dépouillé de ses Etats. Mais il ne le rétablit sur le trône qu'après avoir fait avec lui un traité par lequel la Porte se réservait le droit de nomination et d'investiture au Khanat. Pour s'assurer de la fidélité de ce khan, et s'attacher davantage les princes tatars, Mahomet II accorda aux différentes branches de Tschinguiss un apanage considérable en terres dans la Roumélie. C'est parmi ces princes tatars que le Grand-Seigneur choisissait les khans de Krimée, et suivant l'ordre établi par eux-mêmes.

Depuis l'envahissement de la Krimée par Catherine II, les principaux chefs de la famille de Tschinguiss ont continué d'habiter leurs terres en Roumélie; et tous les voyageurs s'accordent à dire que leurs possessions, qui s'étendent jusqu'aux portes d'Andrinople, sont infiniment mieux cultivées, que leurs villes et leurs châteaux sont mieux bâtis et mieux entretenus que dans le reste des provinces d'Europe soumises à l'empire ottoman. On a présumé que la révolte de Passwan-Oglou, en 1800, avait eu lieu sous l'inspiration et au profit d'un de ces princes tatars.

Autrement, la fidélité de ces anciens vainqueurs de la Russie fut constante et très-utile à la Porte-Ottomane. C'est à eux que fut due la défaite de Pierre Ier sur le Pruth : et l'un d'eux, Selim-Gueray, qui régnait sous Louis XIV, comme khan de Krimée, après avoir sauvé l'armée turque, prête à succomber sous les forces réunies des Allemands, des Polonais et des Russes, refusa le trône ottoman auquel l'enthousiasme des milices musulmannes voulaient l'élever.

Le Grand-Seigneur, pour récompenser la valeur et le désintéressement de son libérateur, changea l'ordre précédemment établi du choix parmi tous les princes tatars pour le Khanat de Krimée. Il assura ce trône aux seuls descendants de Selim-Gueray, à l'exclusion des autres branches.

C'est cette descendance de Selim qui jouit, depuis, seule, de tous les avantages de la souveraineté, jusqu'au jour où

Catherine la fit tomber dans ses projets artificieux. Elle possédait une grande puissance et une grande richesse; les cinq autres branches qui restaient des descendants de Tschinguiss, réduites à leur seul apanage, n'avaient conservé que le droit honorifique de fournir à la Krimée les cinq grands vassaux, ou officiers de la couronne.

Ces cinq branches sont encore connues sous le nom de Schérine, Mansour, Sedjoud, Arguya et Baronn. Outre de grands territoires particuliers dont la possession est indépendante de la Porte-Ottomane, elles jouissent du droit d'asile qui est resté constamment inviolable en Turquie. La ville de Seray ou Serès, près d'Andrinople, est la demeure ordinaire des princes Tschinguisiens restant de la branche de Selim-Gueray. (*Note de l'Auteur.*)

NOTE 7.

APPRÉCIATION SUR LA POLOGNE.

Il importait que la Pologne reçût un roi de race étrangère; il fallait qu'elle existât pour le repos de l'Europe. La Pologne devait être comme une garde avancée, un camp retranché contre les invasions dont les barbares de l'Asie semblaient encore menacer les nations européennes. Le partage de ce royaume était presque aussi avantageux à la Russie que l'expectative éloignée de sa conquête, parce qu'il la mettait, immédiatement et de toutes parts, en point de contact avec les puissances dont l'accord pouvait arrêter ses entre-

prises. Du côté de la Baltique, la Suède avait déjà perdu toute communication continentale, et par là même une importance dans le système politique que la possession isolée de la Poméranie ne pouvait lui rendre. Du côté de la mer Noire, l'usurpation de la Krimée, l'ouverture des mers ottomanes, et le passage libre des Dardanelles, donnaient aux Russes le moyen de préparer et de fixer l'époque de la conquête, si longtemps méditée, de Constantinople et de la Morée; enfin, le voisinage immédiat, non interrompu de la Prusse et de l'Autriche, leur offrait un prétexte continuel de se mêler des affaires de l'empire germanique; et la barrière qui retenait les enfants du Nord et de l'Asie, une fois rompue, l'*Europe ne pouvait plus compter ni sur l'existence de ses gouvernements, ni sur la durée de sa civilisation.*

Mais quelle était surtout, au milieu de cette catastrophe, la situation de la France, alors en proie aux désordres de l'anarchie! Dépouillée depuis longtemps de sa prépondérance continentale, elle venait de perdre sa puissance maritime et ses richesses coloniales : on ne peut contempler sans effroi l'état de faiblesse et d'inégalité relative où elle se fût trouvée, en sortant des transports de la fièvre politique qui la dévorait, sans un concours de circonstances et de succès qu'il était impossible à la prudence humaine de prévoir.

C'était précisément cette révolution terrible qui dérobait alors aux yeux du vulgaire, des cours et des nations les dangers du changement énorme qui venait de se faire dans la balance politique.

(*Progrès de la Puissance russe,* par M. L***, 1812, Paris.)

NOTE VIII.

TRAITÉ DU 21 MARS 1800 ENTRE LA SUBLIME-PORTE ET LA COUR DE RUSSIE, CONCERNANT LA RÉPUBLIQUE SEPTINSULAIRE.

Au nom de Dieu tout-puissant,

Les pays qui dans l'origine étaient soumis à la république de Venise, après avoir passé sous la domination des Français ayant été, à l'aide de Dieu, délivrés de ce joug odieux par les escadres combinées de la Russie et de la Sublime-Porte, secondés par le vœu unanime et les effets des insulaires; S. M. l'empereur de Russie et S. M. l'empereur Ottoman étant convenus d'observer les principes d'équité, de modération et de désintéressement; principes dont l'exécution a été plus solennellement et expressément stipulée dans le traité d'alliance défensive et la dignité des deux cours, exigeant qu'elles accomplissent une promesse qui a été publique de part et d'autre, il a été résolu d'établir dans ces pays un gouvernement de telles nations, que rien n'arrive qui soit opposé à la tranquillité et à la sûreté des états de la Sublime-Porte, en raison du voisinage, et qui, conformément aux anciennes mesures et religion du pays, soit en même temps agréable aux habitants délivrés du joug d'une puissance qui ne cesse d'employer les manœuvres publiques et secrètes pour réussir dans son dessein pervers de détruire et renverser toutes les lois et les principes de toutes les religions et de la société humaine. En conséquence, la cour impériale de Russie et la Sublime-Porte voulant de commun consentement ordonner d'une manière solennelle cette œuvre salutaire avec solidité et avec des règlements qui la rendent inaltérable et indissoluble, ont nommé et autorisé à cet objet, c'est-à-dire S. M. l'empereur des Russies, le haut et noble Basilio Jom-

vason, conseiller privé, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire auprès de la Porte-Ottomane, et S. M. l'empereur Ottoman les très-excellents et très-honorés Essid, Ibrahim, Idmet, Bey, Cazi, Asker de Romélie, lesquels plénipotentiaires d'après l'échange de leurs pleins pouvoirs respectifs trouvés en bonnes formes sont convenus des articles suivants.

Art. 1er. S. M. l'empereur des Russies considérant que lesdites îles, ci-devant vénitiennes à cause de leur proximité avec la Morée et l'Albanie, intéressent particulièrement la sûreté et la tranquillité des états de la Sublime-Porte, a été convenu que les mêmes îles, de la même manière que la république de Raguse, formeraient, *une république sujette à cause de suzeraineté à la Sublime-Porte et gouvernée par les principaux notables du pays. S. M. I. de Russie s'engage pour soi et ses successeurs de garantir l'intégrité des états de ladite république*, le maintien de la constitution qu'on acceptera et qui sera ratifiée par les deux cours contractantes, après avoir été soumise à leur approbation, ainsi que la perpétuité du privilége qu'on leur accordera ; *S. M. l'empereur Ottoman et ses successeurs étant suzerains de ladite république vassale de la Sublime-Porte*, c'est-à-dire dépendante, sujette et protégée, les devoirs de cette protection seront religieusement observés par la Sublime-Porte en faveur de ladite république.

Art. 2. En conséquence de l'art. 1er, les îles de Corfou, Zante, Céphalonie, Sainte-Maure, Ithaque, Paxo et Cérigo, et toutes les îles grandes et petites, habitées ou inhabitées, placées vis-à-vis la côte de la Morée et de l'Albanie, qui ont été détachées de Venise et viennent d'être conquises, étant sujettes à la Sublime-Porte, sous le nom de la république des sept îles unies, ladite république et les sujets jouiront dans leurs affaires politiques, dans leur constitution intérieure et dans leur commerce, de tous les priviléges dont la république de

Raguse et ses sujets jouissent, et les deux cours contractantes pour exercer convenablement leur droit de conquête sur lesdites îles, accepteront et ratifieront la constitution de cette république par des actes solennels, après l'avoir approuvée de commun consentement.

Art. 3. Ladite république de Sept-Iles unies, accomplissant exactement envers la Sublime-Porte les devoirs de fidélité et d'obéissance auxquelles elle est obligée, par raison de son vasselage, pourra, dans toutes ses dispositions intérieures et extérieures, profiter des bénéfices dont jouit la république de Raguse. Les sujets de ladite république qui commercent dans les états de la Sublime-Porte ou qui s'y rendent, seront sous l'action directe ou indirecte de leurs consuls et vice-consuls. Les mêmes usages qui ont lieu touchant les biens et les personnes des Ragusains, seront observés avec exactitude en ce qui les regarde. La Sublime-Porte fera tout son possible afin que les bâtiments soient protégés contre les régences de la barbarie, de la même manière que les bâtiments et négociants ragusains.

Art. 4. Ladite république pour donner un témoignage de son vasselage pour la Sublime-Porte, et pour reconnaître sa suzeraineté, promet de payer dans le trésor impérial chaque trois années 75,000 piastres. Ce règlement sera présenté à la Sublime-Porte par une ambassade solennelle, de même qu'on a pratiqué pour celui de Raguse. Ladite somme ne pourra jamais être augmentée ni diminuée. La république des Sept-Iles ne payera aucun autre espèce de tribut, et ses sujets étant, ainsi que ceux de la république de Raguse, exempts de la capitation et de tous les autres impôts dans les états de la Sublime-Porte, on expédiera dans tout l'empire les ordres nécessaires et relatifs à cet objet.

Art. 5. Les forteresses et autres ouvrages qui existent dans les Sept-Iles devant être réunis à ladite république, elle doit sans doute pourvoir à leur défense en y mettant garnison

dans la manière qu'elle croira convenable. Mais afin que ces îles ne fussent pas exposées à quelques événements pendant la guerre actuelle, en cas que même elles n'aient pas de forces suffisantes, il sera permis à la cour de Russie et à la Sublime-Porte, ou bien aux commandants des escadres respectives, de faire entrer dans les forteresses des troupes réglées avec le consentement à chaque fois de la république; et d'après le consentement réciproque des deux cours contractantes ou des commandants de leurs forces navales, des troupes y seront de garnison pendant le temps qu'il sera nécessaire, selon les circonstances des affaires. Mais après que la guerre sera terminée, lesdites cours évacueront les îles et y retireront sans doute leurs escadres et leurs troupes.

Art. 8. Les lieux de Prevesa, Parga, Voniza et Butrinto, situés en terre ferme et détachés de Venise, étant contigus de l'Albanie, seront, ainsi que leurs dépendances réunis aux états de la Sublime-Porte et lui appartiendront. *Mais tous les habitants de ces contrées étant tous de la religion chrétienne, les priviléges qui regardent le culte religieux et l'administration de la justice, qui ont lieu dans les principautés de la Moldavie et Valaquie, dont les habitants sont également de la religion chrétienne, auront encore exactement lieu pour les habitants desdites contrées;* par conséquent les usages du pays, relativement aux procédures civiles et criminelles, la nature des possessions et l'ordre des successions ne seront pas changés. *On continuera de défendre aux mahométans d'y faire des acquisitions de propriétés et d'y demeurer, de même qu'on observe dans les principautés de la Moldavie et de la Valaquie. Mais, comme ces contrées appartiendront en toute propriété à l'empire ottoman, il sera permis d'y établir un officier commandant qui devra être absolument mahométan;* et, comme un grand nombre de sujets de la république des Sept-Iles ont des possessions dans lesdites contrées, la Sublime-Porte promet de déterminer le rang de cet officier, la nature et les droits de ses fonctions, ainsi que le lieu de sa

résidence, le tout à plaisir du gouvernement de ladite république.

Art. 9. La Sublime-Porte promet que tout ce qui a rapport au culte religieux des rayas, habitants dudit territoire, sera désormais observé de la même manière qu'il l'a été jusqu'à présent. Par conséquent, ils auront la permission de réparer leurs églises, d'en bâtir de nouvelles et de sonner les cloches sans qu'on puisse les en empêcher.

Art. 10. D'après les sentiments de générosité et de bienfaits de Sa Hautesse pour ses sujets, et surtout d'après ses soins pour contenter et satisfaire lesdits rayas qui, pour la première fois, doivent être les sujets de la Sublime-Porte, la Sublime-Porte ne veut prendre qu'un tribut très-modéré sur les rayas habitants de Prevesa, Parga, Voniza et Burinto et pays qui en dépendent. C'est pourquoi la Sublime-Porte promet qu'on n'exigera d'eux rien de plus qu'ils avaient l'usage de payer à l'ex-république vénitienne. Lesdits rayas ayant essuyé toute espèce de vexation pendant qu'ils étaient sous la domination des Français, et ayant même beaucoup souffert de cette époque à cause des malheurs de la guerre, ils seront exempts de tout impôt pour deux années, en comptant de la date de la signature de la présente convention.

Art. 11. *Sa Majesté l'empereur des Russies, pour témoigner son amitié sincère pour Sa Majesté l'empereur ottoman, et pour témoigner combien il prend d'intérêt au bien-être de la Sublime-Porte à titre de son allié fidèle*, promet d'employer ses soins pour faire accepter et garantir, au moment de la paix générale des puissances alliées, tous les principes compris dans les articles 2, 5, 7 et 8, relatifs à la manière d'existence politique, soit desdites îles, soit des terres de continent, les unes et les autres détachées de Venise.

Art. 12. Cette convention sera ratifiée par Leurs Majestés l'empereur de Russie et l'empereur ottoman, et les notifica-

tions respectives devront être échangées à Constantinople dans deux mois et demi, et encore plus tôt, s'il est possible.

En foi de quoi, nous soussignés, en vertu de nos pleins pouvoirs, nous avons signé la présente convention, et nous y avons mis le sceau de nos armes, et l'avons changé contre un document de la même forme également signé desdits plénipotentiaires et munis de leurs sceaux.

Fait à Constantinople, le 21 mars 1800. Signé, dans l'original, 12 ramara, C. — Le secrétaire d'ambassade et conseiller de la Cour, ALEXIO BROLOFF.

(*Archives historiques du dépôt général de la guerre.*)

NOTE 9.

Varsovie, le 10 mars 1809.

DISCOURS PRONONCÉ PAR LE ROI DE SAXE A L'OUVERTURE DE LA DIÈTE POLONAISE.

Placé par la Providence et par la main victorieuse du *grand Napoléon* sur ce trône qui était occupé, il y a cinquante ans, par mes ancêtres, et pénétré de l'attachement pour la nation polonaise, qu'ils m'ont transmis avec leur sang, je m'empresse d'en exprimer l'assurance à cette Diète, dans mon premier discours. Je ne puis m'empêcher de manifester aussi devant cette assemblée, les sentiments que m'inspire le souvenir de cette époque honorable de ma vie où la nation me donna unanimement des preuves extraordi-

naires de sa confiance et de son dévouement pour ma personne. Un concours de circonstances impérieuses empêcha alors l'accomplissement de vos désirs; mais ce souvenir reconnaissant n'en est pas moins resté gravé dans mon cœur. Un moment plus heureux favorise aujourd'hui l'accord de mes dispositions avec le vœu de la nation, sous les auspices et l'appui de mon grand allié qui a rétabli ses droits. C'est surtout dans un pareil moment que je désire voir dans un accord parfait des membres de cette Diète, et dans leur zèle commun pour le bien de l'Etat, les effets infaillibles de cet amour de la patrie qui a si souvent illustré la nation polonaise, et de cette confiance en mes soins pour son bonheur, dont vous m'avez déjà donné tant de preuves..... Vous avez déjà les avantages les plus importants, l'indépendance, la considération au dehors et une constitution; mais vous aurez des charges à supporter; cependant elles se borneront à ce qu'exige l'entretien de l'armée, le bien-être du pays et l'établissement d'un nouveau gouvernement..... Le choix des députés de la Diète, celui des hommes distingués par leurs vertus et leurs services, qui président le Sénat et la Chambre des nonces, me donnent la plus parfaite confiance que cette Assemblée aura les plus heureux résultats pour la patrie.

Polonais! vous avez déjà montré au monde, par votre valeur, que vous êtes dignes de votre régénération; votre patriotisme me garantit que vous prouverez aussi par la sagesse de vos délibérations que, semblables à vos ancêtres, vous n'avez rien plus à cœur que la gloire et le bonheur de votre pays.

NOTE 10.

DÉCLARATION CONTRE L'ANGLETERRE.

Moniteur universel du vendredi 11 *décembre* 1807.

Pétersbourg, le 28 novembre.

La déclaration suivante vient d'être publiée ici :

Plus l'Empereur attachait de prix à l'amitié de S. M. Britannique, plus il a dû voir avec regret que ce monarque s'en éloignait tout à fait.

Deux fois l'Empereur a pris les armes dans une cause où l'intérêt le plus direct était celui de l'Angleterre ; il a sollicité en vain qu'elle coopérât au gré de son propre intérêt ; il ne lui demandait pas de joindre ses troupes aux siennes, il désirait qu'elle fît une diversion, il s'étonnait de ce que, dans sa propre cause, elle n'agissait pas de ce côté. Mais, froide spectatrice du sanglant théâtre de la guerre qui s'était allumée à son gré, elle envoyait des troupes attaquer Buenos-Ayres. Une partie de ses armées, qui paraissait destinée à faire une diversion en Italie, quitta finalement la Sicile où elle s'était assemblée. On avait lieu de croire que c'était pour se porter sur les côtes de Naples ; l'on apprit qu'elle était occupée à essayer de s'approprier l'Egypte.

Mais, ce qui toucha sensiblement le cœur de S. M. I., c'était de voir que, contre la foi et la parole expresse et précise des traités, l'Angleterre tourmentait sur mer le commerce de ses sujets ; et à quelle époque ? Lorsque le sang des Russes se versait dans les combats glorieux qui retenaien

et fixaient contre les armées de S. M. C. toutes les forces militaires de S. M. l'empereur des Français, avec qui l'Angleterre était et est encore en guerre!

Lorsque les deux Empereurs firent la paix, Sa Majesté, malgré ses justes griefs contre l'Angleterre, ne renonça pas encore à lui rendre service; elle stipula dans le traité même, qu'elle se constituerait médiatrice entre elle et la France; ensuite elle fit l'offre de sa médiation au roi de la Grande-Bretagne; elle le prévint que c'était afin de lui obtenir des conditions honorables. Mais le ministère britannique, apparemment fidèle à ce plan qui devait relâcher et rompre les liens de la Russie et de l'Angleterre, rejeta la médiation.

La paix de la Russie avec la France devait préparer la paix générale; alors l'Angleterre quitta subitement cette léthargie apparente à laquelle elle s'était livrée; mais ce fut pour jeter dans le nord de l'Europe de nouveaux brandons qui devaient rallumer et alimenter les feux de la guerre qu'elle ne désirait pas voir s'éteindre.

Ses flottes, ses troupes passèrent sur les côtes du Danemark, pour y exécuter un acte de violence dont l'histoire, si fertile en exemples, n'en offre pas un seul de pareil.

Une puissance tranquille et modérée qui, par une longue et inaltérable sagesse, avait obtenu dans le cercle des monarchies une dignité morale, se voit saisie, traitée comme si elle tramait sourdement des complots, comme si elle méditait la ruine de l'Angleterre; le tout pour justifier sa totale et prompte spoliation.

L'Empereur, blessé en sa dignité, dans l'intérêt de ses peuples, dans ses engagements avec les cours du nord, par cet acte de violence, commis dans la mer Baltique, qui est une mer fermée, dont la tranquillité avait été depuis longtemps, et au su du cabinet de Saint-James, réciproquement garantie par les puissances riveraines, ne dissimula pas son ressentiment à l'Angleterre, et la fit avertir qu'il n'y resterait pas insensible.

Sa Majesté ne prévit pas que lorsque l'Angleterre, ayant usé de ses forces avec succès, touchait au moment d'enlever sa proie, elle ferait un nouvel outrage au Danemark, et que Sa Majesté devait le partager.

De nouvelles propositions furent faites, les unes plus insidieuses que les autres, qui devaient rattacher à la puissance britannique le Danemark soumis, dégradé, et comme applaudissant à ce qui venait de lui arriver.

L'Empereur prévit encore moins qu'on lui ferait l'offre de garantir cette soumission, et de répondre que cette violence n'aurait aucune suite fâcheuse pour l'Angleterre. Son ambassadeur crut qu'il était possible de proposer au ministère de l'Empereur, que Sa Majesté Impériale se chargeât de se faire l'apologiste et le soutien de ce qu'elle avait si hautement blâmé.

L'Empereur ne donna à cette démarche du cabinet de Saint-James, d'autre attention que celle qu'elle méritait, et jugea qu'il était temps de mettre des bornes à sa modération.

Le prince royal de Danemark, doué d'un caractère plein d'énergie et de noblesse, et ayant reçu de la Providence une dignité d'âme analogue à la dignité de son rang, avait fait avertir l'Empereur que, justement outré contre ce qui venait de se passer à Copenhague, il n'en avait pas ratifié la convention, et la regardait comme non avenue.

Maintenant il vient de faire instruire Sa Majesté Impériale des nouvelles propositions qu'on lui a faites, et qui irritaient sa résistance au lieu de la calmer, parce qu'elles tendaient à imprimer à ses actions le cachet de l'avilissement dont elles ne porteront jamais l'empreinte.

L'Empereur, touché de la confiance que le prince royal plaçait en lui, ayant considéré ses propres griefs contre l'Angleterre, ayant mûrement examiné qu'il avait avec les puissances du nord, engagements pris par l'impératrice Catherine et par feu S. M. l'Empereur, tous deux de glorieuse mémoire, s'est décidé à les remplir.

Sa Majesté Impériale rompt toute communication avec l'Angleterre; elle rappelle toute la mission qu'elle y avait, et ne veut pas conserver près d'elle celle de Sa Majesté britannique. Il n'y aura dorénavant entre les deux pays aucun rapport.

L'Empereur déclare qu'il annulle, et pour toujours, tout acte conclu précédemment entre la Grande-Bretagne et la Russie, et nommément la convention faite en 1801, le 1er (17 du mois de juin.)

Il proclame de nouveau les principes de la neutralité armée, ce monument de la sagesse de l'impératrice Catherine, et s'engage à ne jamais déroger à ce système.

Il demande à l'Angleterre de satisfaire complétement ses sujets sur toutes les justes réclamations de vaisseaux et de marchandises saisies ou retenues contre les termes exprès des traités conclus sous son propre règne.

L'Empereur prévient que rien ne sera rétabli entre la Russie et l'Angleterre, que celle-ci n'ait satisfait le Danemark.

L'Empereur s'attend à ce que Sa Majesté britannique, au lieu de permettre à ses ministres, comme elle vient de le faire, de répandre de nouveau les germes de la guerre, n'écoutant que sa propre sensibilité, se prêtera à conclure la paix avec Sa Majesté l'empereur des Français; ce qui étendrait, pour ainsi dire, à toute la terre les bienfaits inappréciables de la paix.

Lorsque l'Empereur *sera satisfait sur tous les points qui précèdent, et nommément sur celui de la paix entre la France et l'Angleterre, sans laquelle aucun parti de l'Europe ne peut se promettre une véritable tranquillité*, Sa Majesté Impériale reprendra alors volontiers, avec la Grande-Bretagne, des relations d'amitié que, dans l'état de juste mécontentement où l'Empereur devait être, il a peut-être conservées trop longtemps.

Fait à Saint-Pétersbourg, l'an 1807, le 21 octobre.

NOTE 11.

EXPLICATIONS SUR LES RELATIONS DE LA FRANCE AVEC LA RUSSIE EN 1812

Extrait d'une note adressée à M. le comte Roumiantzoff, chancelier de Russie, par le ministre des relations extérieures de France.

Paris, le 25 avril 1812.

S. M. l'empereur de Russie avait reconnu à Tilsit que la génération présente ne serait rendue au bonheur qu'autant que toutes les nations, jouissant de la plénitude de leurs droits, pourraient se livrer en toute liberté à leur industrie, qu'autant que l'*indépendance de leur pavillon serait inviolable.....*

Ce grand intérêt de la paix maritime domina dans ce traité de Tilsit; tout le reste en fut la conséquence immédiate. L'empereur Alexandre s'engagea à ce que, si le gouvernement anglais ne consentait à conclure la paix, *en reconnaissant que les pavillons de toutes les puissances doivent jouir d'une égale et parfaite indépendance sur les mers*, à faire cause commune avec la France, à sommer, de concert avec elle, les trois cours de Copenhague, Stockolm et de Lisbonne, de fermer leurs ports aux Anglais, et de déclarer la guerre à l'Angleterre, et à insister avec force, auprès des puissances, pour qu'elles adoptent les mêmes principes.....

L'attentat de Copenhague avait été soudain et public. L'Angleterre préparait en Espagne des attentats nouveaux... Elle forma un parti contre Charles IV, qui ne voulait pas sacrifier à l'Angleterre les intérêts de son royaume... Ce père fut chassé de son trône au nom du fils; les ennemis de la

France et les partisans de l'Angleterre s'emparèrent du pouvoir.

L'empereur des Français, appelé par le roi Charles IV, fit entrer ses troupes en Espagne, et la guerre de la Péninsule fut allumé.

Par *une des stipulations de Tilsit, la Russie devait évacuer la Valaquie et la Moldavie, cette évacuation fut différée*. De nouvelles révolutions survenues à Constantinople, avaient plusieurs fois ensanglanté le sérail... Un an s'était à peine écoulé depuis la paix de Tilsit, les affaires de Copenhague, d'Espagne, de Constantinople, et les arrêts publiés en 1807, par le consul britannique, avaient déjà placé l'Europe dans une situation tellement inattendue, que les deux souverains de Russie et de France jugèrent convenable de se concerter et de s'entendre : l'entrevue d'Erfurt eut lieu.

Unis d'intention et animés de l'esprit de Tilsit, ils se mirent d'accord sur ce qu'exigeaient d'eux de si grands changements. L'empereur Napoléon consentit à faire évacuer la Prusse par ses troupes, en même temps *qu'il consentait que la Russie n'évacuât point la Valaquie et la Moldavie, mais réunît ces deux provinces à son empire*... et les deux souverains résolurent de faire en commun une démarche solennelle auprès de l'Angleterre...

La Suède s'était refusée à fermer ses ports à l'Angleterre ; la Russie, conformément aux stipulations de Tilsit, lui avait déclaré la guerre. *Il en résulta, pour elle, la perte de la Finlande, que la Russie réunit à son empire. En même temps, les armées russes occupèrent les places fortes du Danube et firent une guerre avantageuse contre la Turquie*...

La réunion du duché d'Oldenbourg, enclavé de toutes parts dans les contrées nouvellement soumises au même régime que la France, étant une suite nécessaire de la réunion des villes Anséatiques, une indemnité leur fut offerte ; mais votre cabinet en fit une affaire d'État... La réception

des vaisseaux anglais dans les ports russes, et les dispositions de l'oukase de 1810, avaient fait connaître que les traités n'existaient plus... la Russie élude tous rapprochements. Depuis dix-huit mois, elle a pour règle constante de porter la main sur son glaive toutes les fois que ses propositions d'arrangement lui ont été faites...

Il m'est *formellement prescrit d'exprimer,* en terminant cette dépêche, *le vœu déjà manifesté par S. M. l'empereur Napoléon,* à M. le colonel Tschernyscheff, *de voir les négociations, qu'elle n'a cessé de provoquer, prévenir les événements dont l'humanité aurait tant à gémir.*

Quelle que soit la situation des choses lorsque cette lettre parviendra à V. E., la paix dépendra encore des résolutions de votre cabinet.

J'ai l'honneur, etc.

Signé : le duc de Bassano.

RAPPORT DU MINISTRE DES RELATIONS EXTÉRIEURES

Gumbinen, le 21 juin 1812.

Sire,

Le traité de Tilsit, entre la France et la Russie, était un traité d'alliance offensif contre l'Angleterre. Ce fut au retour de la conférence du Niémen, où l'empereur Alexandre avait dit à V. M. qu'il voulait être son second contre l'Angleterre, que vous vous déterminâtes à sacrifier les avantages que vous teniez de la victoire et à passer rapidement de l'état de guerre à l'état d'alliance avec la Russie.

Cette alliance, qui augmentait les moyens de guerre contre l'Angleterre, devait aussi garantir la paix du continent. Cependant, en 1809, l'Autriche fit la guerre à la France. La Russie, contre le texte précis des traités, ne fut d'aucun secours à V. M. Au lieu de 150,000 hommes qu'elle

pouvait faire marcher, et qui devait seconder l'armée française, 15,000 seulement entrèrent en campagne, et, lorsqu'ils dépassèrent la frontière russe, le sort de la guerre était terminé.

Depuis cette époque, l'oukase du 19 décembre 1810, qui détruisit nos relations commerciales avec la Russie, l'admission du commerce de l'Angleterre dans ses ports, ses armements quim enacèrent, dès le commencement de 1811, d'envahir le duché d'Oldenbourg, anéantirent l'alliance. Elle n'existait plus lorsque de part et d'autre des armées se formaient pour s'observer.

Cependant, l'année 1811 tout entière fut employée à des pourparlers, à des négociations avec la Russie, dans l'espérance de détourner, s'il était possible, le cabinet de Pétersbourg de la guerre qu'il paraissait avoir résolue, et de parvenir à connaître ses véritables intentions. Il a été prouvé, jusqu'à l'évidence, que cette puissance se proposait, à la fois, de se soustraire aux conditions des traités de Tilsit, pour se mettre en état de paix avec l'Angleterre, et d'attenter à l'existence du duché de Varsovie, en se servant du prétexte des indemnités réclamées par le duc d'Oldenbourg.

V. M. décidée à soutenir par la force des armes l'honneur des traités, l'existence et l'intégrité des états de ses alliés, avait senti l'importance de s'unir plus étroitement à une puissance à laquelle elle était déjà attachée par des liens chers à son cœur, et dont les intérêts politiques généraux étaient les mêmes que ceux de V. M.

Tout garantit à cette alliance une longue durée, elle assure le repos du midi de l'Europe et promet à la France qu'elle ne sera plus troublée dans ses efforts pour le rétablissement de la paix maritime.

Je propose à V. M. de faire donner communication au Sénat du traité d'alliance conclu entre la France et l'Autri-

che, et d'ordonner qu'il soit promulgué comme loi de l'Etat, conformément à nos institutions.

Je suis, etc.

Signé : le duc de BASSANO.

NOTE 12.

PRINCIPES DE LA SAINTE-ALLIANCE AU CONGRÈS DE VÉRONE, SUR L'INSURRECTION GRECQUE.

Aucune vue secrète, aucun calcul d'ambition ni d'intérêt n'avait eu part aux résolutions qu'une nécessité impérieuse leur avait dictées en 1821 (Conférences de Laybach). Résister à la révolution, prévenir les désordres, les crimes, les calamités innombrables qu'elle appelait sur l'Italie tout entière; y établir l'ordre et la paix, fournir aux gouvernements légitimes l'appui qu'ils étaient en droit de réclamer, tel a été l'unique objet des pensées et des efforts des monarques. A mesure que cet objet s'accomplit, ils retirent et retireront des secours qu'un besoin trop réel avait seul pu provoquer et justifier : heureux de pouvoir abandonner aux princes, que la Providence en a chargés, le soin de veiller à la sûreté et à la tranquillité de leurs peuples, et d'enlever ainsi à la malveillance jusqu'aux derniers prétextes dont elle ait pu se servir pour répandre des doutes sur l'indépendance des souverains de l'Italie.....

Un événement d'une importance majeure avait éclaté

vers la fin de la réunion de Laybach. Ce que le génie révolutionnaire avait commencé dans la Péninsule occidentale, ce qu'il avait tenté en Italie, il était parvenu à l'exécuter aux extrémités orientales de l'Europe. A l'époque où les révoltes militaires de Naples et de Turin cédèrent à l'approche d'une force régulière, *le brandon de l'insurrection fut lancé au milieu de l'empire ottoman.* La coïncidence des événements ne pouvait laisser aucun doute sur l'identité de leur origine. Le même mal se reproduisant sur tant de points divers, et toujours avec les mêmes formes et un langage analogue, quoique sous des prétextes différents, trahissait trop évidemment le foyer commun d'où il était sorti. Les hommes qui avaient dirigé ce mouvement s'étaient flattés d'en tirer parti pour semer la division dans les conseils des puissances et pour neutraliser les forces que de nouveaux dangers pouvaient appeler sur d'autres points de l'Europe. Cet espoir fut trompé. Les monarques, décidés à repousser le principe de la révolte, en quelque lieu et sous quelque forme qu'il se montrait, se hâtèrent de le frapper d'une égale et unanime réprobation...

Les vœux des monarques ne sont dirigés que vers la paix ; mais cette paix, bien que solidement établie entre les puissances, ne peut répandre, sur la société, la plénitude de ses bienfaits, tant que la fermentation qui agite encore les esprits dans plus d'un pays sera entretenue par des suggestions perfides et par les tentatives criminelles d'une faction qui ne veut que révolutions et bouleversements...

Vérone, le 14 décembre 1822.

Signé : par le prince de METTERNICH (pour l'Autriche);
comte de BERNSTORF (pour la Prusse);
comte de NESSELRODE (pour la Russie).

NOTE 13.

COLONIES MILITAIRES.

L'empereur Alexandre a conçu la pensée de fonder, dans diverses parties de son empire, des colonies, ou plutôt des castes militaires. Là, tous les enfants mâles naîtront soldats; ils passeront sous les drapeaux dès l'âge de quinze ans; ils y resteront enrôlés jusqu'à l'âge de soixante ans. En devenant soldats ils cesseront d'être esclaves, suivant la loi moskovite. Par là, l'état militaire, qui chez d'autres peuples est regardé comme un temps de servitude, deviendra pour eux le double bienfait de l'affranchissement et de la gloire.

Le monarque prend, sur les domaines de la couronne, les terres nécessaires à l'établissement et à la subsistance des régiments colonisés. En récompense des terres ainsi concédées, ces guerriers doivent se nourrir et s'entretenir eux-mêmes, ainsi que leurs chevaux, tant qu'ils ne seront pas commandés pour des expéditions qui leur fassent quitter le pays. Par ce moyen, des armées entières, des armées innombrables seront tenues sur pied, durant la paix, sans entraîner le trésor public dans aucune dépense.

La solde de ces corps commencera quand ils seront appelés hors de leurs colonies respectives; cette solde aura toute la modicité dont peut se contenter un peuple neuf, sans besoins et sans luxe.

Ces populations militaires où tous, sans exception, porteront les armes, s'exerceront sans cesse. Elles conserveront leur esprit guerrier comme les stations de l'empire romain, au temps le plus redoutable de ses conquêtes.

Quand ce projet aura reçu son exécution, l'empire comptera *trois* millions de mâles dans les colonies militaires.

C est donc parmi ces trois millions que l'autocrate de toutes les Russies pourra faire marcher, par un simple ukase, tous les individus depuis quinze jusqu'à soixante ans, c'est-à-dire au moins *quinze cent mille combattants.*

Dès à présent, 40 mille cavaliers sont ainsi colonisés : une seule colonie, établie non loin de Saint-Pétersbourg, près de Nowogorod, compte 70 mille combattants. Le total de la caste militaire déjà constituée est de 400 mille soldats.

Charles Dupin. — *Observations sur la puissance de l'Angleterre et de la Russie.*

NOTE 14.

RELIGION ET ÉDUCATION EN RUSSIE.

§ 1er

Il est singulier que la religion chrétienne, si favorable à l'amélioration de la société, n'ait pas répandu en Russie les bienfaits qu'elle a prodigués aux autres peuples. Il ne faut pas l'attribuer à la différence des dogmes de l'Eglise grecque (1),

---

(1) La religion grecque ne diffère essentiellement de la religion latine que dans quelques points. Les Grecs croient que le *Saint-Esprit procède du Père par le Fils,* tandis que les Latins disent qu'*il procède du Père et du Fils : Patre Filioque procedit.* Les Grecs ne reconnaissent pas la suprématie du pape ; ils rejettent le sentiment des catholiques sur le purgatoire ; mais ils croient que ceux qui meurent dans le péché, peuvent être ra-

mais aux superstitions grossières qui la dégradent, et à l'ignorance stupide, aux vices honteux dont son clergé inférieur est généralement accusé (1). Les pratiques ridicules dont le patriarche Nikon l'a chargée, ont fait naître cette secte des *Raskolniki* (2) qui, ne voulant ni prêtres, ni églises, vivent en frères et s'éloignent des Russes, plus intolérants pour eux que pour les sectateurs des autres religions (3). On sait d'ailleurs que les Russes tiennent plus aux pratiques minutieuses du culte, aux litanies, aux signes de croix, aux prosternations, qu'aux dogmes sacrés, et qu'ils rendent plus d'hommage à leur *bogh* qu'à la divinité même (4). Leurs ca-

---

chetés par les prières et les aumônes qu'on fait en faveur des morts. Ils donnent le baptême par immersion; consacrent avec du pain levé; administrent le sacrement de l'Eucharistie sous les deux espèces... Ils rejettent les images sculptées, d'après les mots mal interprétés de l'Évangile: *Ne veneremur lapides;* mais ils admettent le culte des images. Enfin ils permettent le mariage aux simples prêtres, pour une seule fois; et ils l'interdisent aux moines, aux évêques, etc. (*Moscovitorum religio, à J. Fabri edita, Francofurti,* 1600; *Catéchisme des Russes,* Breslaw, 1751.)

(1) L'ignorance, l'ivrognerie et la débauche avec les femmes sont l'apanage du clergé russe. (*Voyage en Sibérie,* de l'abbé Chappe d'Auteroche, édition d'Amsterdam, t. Ier, p. 209.)

Le clergé russe est le rebut du peuple (the very refuse); quelques-uns d'entre eux n'ont que 20 à 25 roubles par an. (*Coxe's Travels,* vol. II, p. 91-94.)

Le clergé russe a été de tout temps et il est encore plongé dans la barbarie. Il n'a ni émulation, ni crédit, ni lumières. (*Voyage de deux Français dans le Nord,* t. IV, p. 72.)

(2) Il y en a cinquante sectes différentes (l'*Antidote*, p. 220-221.)

(3) *Busching*, Introduction à la géographie de la Russie (t. Ier, p. 35).

(4) Les articles de foi ne font pas plus d'impression sur un Russe que sur un Otaïtien ou sur un Hottentot. Toute sa religion est dans ses pratiques superstitieuses. » (*William's The rise, progress*, etc., vol, II, p. 319.)

Le docteur Clarke fait les peintures les plus plaisantes des pratiques superstitieuses des Russes; mais il est possible qu'en

rêmes, si austères, sont précédés et suivis par des orgies, leurs cérémonies religieuses par des débauches ; on le voit, surtout après les magnifiques solennités de Pâques (1). Quelques prélats respectables honorent leur caractère ; ils sont remarqués par tous les voyageurs (2).

---

sa qualité de membre de l'Eglise anglicane, il ait un peu chargé le tableau. (Voir *Travels into Russia*, chap. III-VII, etc.)

(1) « During Easter, they run into every kind of excess, rolling about drunk the whole week ; as if risting, debaucherry, extravagance, gambling, drinking, and fornicacion, were as much a religious observance as starving had been befor, and that the same superstition which kept them farting during lent, had afterwards lustigated them to the most beastly excesses. »

« Pendant les fêtes de Pâques, ils s'abandonnent à toutes sortes d'excès ; on les voit ivres toute la semaine, comme si le désordre, la débauche, l'extravagance, le jeu, l'ivrognerie, le libertinage, étaient des devoirs de religion aussi rigoureux que le jeûne du carême, et que la même superstition qui les avait fait garder l'abstinence, dût ensuite les pousser aux plus crapuleux excès. » (*Clarke's Travels*, chap, IV, p. 52.)

(2) « Il n'est pas inutile d'ajouter quelques détails à ce que l'on a dit du clergé russe. Les moines sont assujettis au célibat, mais les *popes* ou prêtres des paroisses doivent se marier avant de recevoir l'ordination. Ils épousent ordinairement des filles ou des sœurs de leurs confrères, et forment comme une corporation à part. Ils sont plus liés avec la classe des paysans qu'avec toute autre, parce qu'ils sont eux-mêmes exposés à l'oppression qui l'accable. Leurs enfants sont libres et se destinent le plus souvent au service de l'Eglise. S'ils deviennent veufs, ils peuvent entrer dans l'ordre des moines et parvenir aux dignités de l'Eglise. Ils ne peuvent rester prêtres de paroisse sans la permission de l'évêque. On ne les voit point dans la société... Les évêques même habitent toujours dans l'enceinte des monastères. Tout le clergé paraît en général ennemi de son gouvernement, dit le révérend R. Heber, dans le journal de son voyage. L'archevêque de Moskou, Platon, s'exprimait lui-même avec un mépris bien prononcé sur les nobles et les riches bourgeois russes, sur le despotisme d'un empereur russe et sur l'impossibilité de quelque prompte amélioration dans la constitution de l'Empire, ou dans les mœurs du peuple, etc., etc. » (*Coxe's Travels into Russia*, vol. II, p. 91, 93 ; *Clarke's Travels*, vol. Ier, p. 157, chap. IX ; *Hebert's man. journal.*)

La première cause de cet état de barbarie est dans une éducation vicieuse ; ou plutôt dans un défaut absolu d'éducation (1). A peine les ministres de son culte savent-ils lire, dans leur propre langue, l'Evangile (2) qu'ils sont chargés de prêcher. La Russie doit à l'impératrice Catherine II quelques belles institutions, mais elles ne sont destinées qu'à des objets particuliers. Il y a même quelques Universités et des gymnases dans les principales villes ; on ne peut pas trouver assez de professeurs nationaux pour les rendre véritablement utiles : l'instruction est encore interdite à la classe la plus nombreuse (3). D'ailleurs l'éducation de la noblesse, si on en excepte celle qui se donne dans quelques écoles privilégiées, et par quelques instituteurs habiles, n'est pas de beaucoup préférable à la crasse ignorance du *mougik*. Généralement les nobles russes prennent sans choix et retiennent sans examen le premier étranger qui se présente pour remplir, auprès de leurs enfants, des fonctions qui doivent décider de la chose la plus importante de la vie (4). Souvent rien

---

(1) « The common peuple in Russia have not kind of learning or éducation among them, and although they are called christians, have no idea of the truc principles of the christian religion. »

« Le vulgaire des Russes n'a aucune espèce de connaissances ou d'éducation ; et quoiqu'ils s'appellent chrétiens, ils n'ont pas d'idée des vrais principes du Christianisme. » (*Williams's The rise, progress*, etc., vol. II, p. 302.)

(2) Il est littéralement vrai de dire que plusieurs d'entre eux ne peuvent même lire, dans leur propre langue, l'Evangile qu'ils sont chargés de prêcher. (*Coxe's Travels*, vol. II, p. 192.)

(3) L'éducation, cette partie si importante qui peut seule former des hommes, est absolument inconnue en Russie, soit particulière, soit générale... Il n'y a point de colléges ou d'universités, ou en si petit nombre, qu'on peut les regarder comme non existants, et de plus, l'ignorance de ceux qui sont chargés de l'instruction les en rend tout à fait incapables. (*Voyage de deux Français dans le Nord*, t. IV, p. 72.)

(4) *Ibidem*, p. 73. *Voyage* de l'abbé Chappe, p. 361, 363.)

n'est plus éloigné de ces fonctions que le métier que le nouvel *outschitel* exerçait dans sa patrie. N'importe, quoiqu'il ne jouisse d'aucune considération réelle, quoiqu'il ne soit que le premier serf de la maison, il reçoit souvent des appointements considérables (1), il mange à la table du maître (2); et, pourvu qu'il apprenne à ses élèves quelques mots d'une langue étrangère, qu'il leur fasse lire des romans, qu'il leur dise le titre de quelques livres de science ou d'histoire, il n'a qu'à poursuivre; et s'il n'est pas trahi par l'indiscrétion de quelques voyageurs (3), il pourra se retirer avec une fortune

---

(1) Quelquefois il se passe des marchés pour l'éducation d'un ou de plusieurs fils de nobles. Ainsi M. Bruckner recevait 35,000 roubles pour quatorze ans qu'il s'engageait de consacrer à l'éducation des jeunes princes Kourakin, et M. Grammont 25,000 pour celle des princes Dolgorouki. (*Mémoires secrets*, vol. II, p. 162.)

Le *Voyage de deux Français dans le Nord* rapporte une anecdote piquante sur un laquais qui s'était fait outschitel. (Vol. IV, p. 74.)

(2) « L'intimité dans laquelle nous vivions avec les Russes, dit Clarke, nous a permis de bien observer leurs mœurs et leurs opinions... Les mêmes traits caractéristiques signalent le prince et le paysan russe. Ils sont également barbares. Allez voir un Russe à la campagne; de quelque rang qu'il soit, vous le verrez plongé dans la fainéantise, sans être ni peigné, ni lavé, sans avoir la barbe faite, à demi-nu, mangeant des turneps crus, et buvant du kouass... Leurs cheveux sont toujours dans un état à ne pouvoir se décrire; et là, il n'y a que le bain qui puisse les délivrer de la vermine dont leur corps est couvert. C'est un fait trop public pour souffrir quelque discussion, que, de l'homme du premier rang au dernier esclave, dans le vaste Empire de toutes les Russies, en y comprenant les nobles, les prêtres et les paysans, il n'existe pas un seul individu sur mille dont le corps soit exempt de cette saleté, etc., etc. » L'ingénieux voyageur entre ensuite dans des détails plus familiers à la langue anglaise qu'à la nôtre; mais la délicatesse nous prescrit d'en faire grâce. (*Clarke's Travels*, chap. VI.)

(3) S'il arrive à un noble russe de lire (ce qui est très-rare), c'est toujours quelque livre frivole, quelque rapsodie française licencieuse, et quelque roman anglais traduit en français. (*Ibidem*, vol. Ier, p. 72.)

modique, et terminer avec honneur son cours d'enseignement. (*Des progrès de la puissance russe*, 1812.)

§ 2

La religion grecque dominante en Russie est surchargée de superstitions et de cérémonies ; les idées religieuses du peuple sont très-bornées, surtout dans les villages où l'ignorance des popes n'en est pas la moindre cause. Le gouvernement qui ne devrait admettre à ces importantes fonctions que des hommes pris dans des classes qui supposent et prouvent des lumières et de l'éducation, les choisit, au contraire, parmi les gens du plus bas étage, et ne cherche point à les éclairer, parce qu'il aurait trop à craindre de l'influence d'un corps qui a tant d'empire sur le peuple, et qui, par conséquent, en acquerrait encore davantage... Les prêtres ne sont point tenus au célibat. Le mariage est même une des cérémonies préliminaires de l'ordination ; mais lorsque la femme d'un prêtre meurt, il ne peut se remarier ou il devient laïque. S'il ne se remarie pas, il se retire dans un couvent, à moins qu'on ne lui donne une permission spéciale de continuer ses fonctions.

La religion russe consacre et célèbre un grand nombre de fêtes : ce sont autant de jours d'ivresse pour le peuple, qui ne connaît pas de plus douce manière de les chômer. Mais en tout il y a compensation ; et si la religion fournit au Russe quelques occasions de faire bonne chère, elle les lui fait bien acheter, car il n'en est point qui prescrive autant de jeûnes et d'abstinence. Il y a quatre carêmes en Russie : le premier, qui est le grand carême, commence huit semaines avant Pâques et dure jusqu'à cette fête ; le second est le carême de saint Pierre qui dure cinq semaines et cinq jours ; le troisième est celui de la mère de Dieu, qui commence le 1er août et continue jusqu'à l'Assomption ; le quatrième

précède Noël et commence le 15 novembre. Pour observer le carême comme il faut, et dans toute sa rigueur, on ne doit manger que des mets extrêmement légers et servis dans une vaisselle de très-petite proportion ; et cela parce que Jésus-Christ venant au monde, n'a pu se servir de grands plats, ni manger des mets d'une digestion difficile. Outre ces quatre carêmes, on fait maigre tous les mercredis et samedis ; ce qui, joint aux Vigiles, complète au moins six mois de maigre scrupuleusement observés par le Russe, dont l'estomac prend sa revanche les jours de fête...

La fête de Pâques est annoncée, dès la veille, à dix heures du soir, par le son des cloches. Alors on se porte en foule à l'église ; et aussitôt après l'office, c'est-à-dire vers deux ou trois heures du matin, chacun revient chez soi rompre enfin les huit semaines de jeûnes et d'abstinence. Souvent ce repas dure jusqu'au milieu du jour suivant, et le bon Russe s'enivre pour perdre tout souvenir des macérations passées. Parmi les usages de cette fête, on remarque la présentation des œufs de Pâques. Amis, parents, amants, chacun en donne et en reçoit. Les serfs en présentent aussi à leurs seigneurs qu'ils embrassent, en leur disant : *Christos voskress*, le Christ est ressuscité. Le seigneur ne peut refuser l'accolade et répond : *Vo istinno voskress*, oui, il est ressuscité.

On chôme la Pâques huit jours de suite ; elle est pour les Russes un nouveau carnaval. On a peine à se figurer jusqu'où ils portent leur joie ou plutôt leurs dérèglements. Hôtels, auberges, cabarets, tout est plein de gens qui mangent, boivent, chantent et dansent. Les rues sont jonchées d'hommes ivres.....

Il y a en Russie presque autant de petites pratiques superstitieuses que de fêtes. Il serait fastidieux de les rapporter toutes... Le rit grec condamne le culte des images taillées ; jamais on ne voit de statues dans une église grecque ; mais on y voit, en revanche, des milliers d'images de saints auxquelles les fidèles rendent un culte presque égal à celui de

la divinité. Ce n'est pas assez pour eux de les adorer dans les temples, ils leur élèvent encore des chapelles dans leurs maisons. Il n'en est point où l'on ne trouve ce qu'on appelle en Russie un *Bog*. Le *Bog* est le saint adopté par la maison et sous la protection duquel chaque famille se place. Le culte qu'on rend à ces saints, les vœux qu'on leur adresse ont beaucoup de rapport avec les dieux Lares et Pénates des anciens païens... Rien n'égale la vénération que les Russes portent aux *Bogs*. Ce sont toujours eux que l'on commence par saluer quand on entre dans l'appartement où ils se trouvent. On ne se permet pas de prendre du tabac, de se moucher et de cracher en leur présence. Leur tourner le dos est une profanation. La présence en est interdite aux femmes, en certain temps : elles ne peuvent se présenter devant le *Bog* qu'après s'être purifiées. (*Tableau de l'empire de Russie*, Damaze de Raymond, 1812, t. II, chap. IX.)

§ 3

L'empereur de Russie, aidé de ses armées de soldats et d'artistes aura beau s'évertuer, il n'investira jamais l'Eglise grecque d'une puissance que Dieu ne lui a pas donnée : on peut la rendre persécutrice, on ne la rendra pas apostolique, c'est-à-dire *civilisatrice* et conquérante dans le monde moral. Discipliner les hommes, ce n'est pas convertir les âmes. Cette Eglise politique et nationale n'a ni la vie morale, ni la vie surnaturelle. Tout vient à manquer à qui manque d'indépendance. Le schisme, en séparant le prêtre de son chef indépendant, le met aussitôt dans la main de son prince temporel ; ainsi la révolte est punie par l'esclavage.

Aux époques les plus sanglantes de l'histoire, l'Eglise catholique travaillait encore à émanciper les nations... Cette Eglise possédait la vie et la lumière ; le prêtre grec ne donne ni la vie ni la mort ; il est mort lui-même.

Des signes de croix, des salutations dans la rue, des gé-

nuflexions devant les chapelles, des prosternations de vieilles dévotes contre le pavé des églises, des baisements de main, une femme, des enfants et le mépris universel, voilà le fruit que le *pope* a recueilli de son abdication... voilà tout ce qu'il a pu obtenir de la nation la plus superstitieuse du monde... C'est au milieu du triomphe de son schisme que le prêtre schismatique est frappé d'impuissance. Le prêtre, lorsqu'il veut accaparer le pouvoir temporel, périt faute de vues assez élevées pour reconnaître la voie que Dieu lui ouvre; le prêtre qui se laisse détrôner périt faute de courage pour suivre cette voie. Tous les deux manquent également à leur vocation suprême.

Pierre Ier n'avait-il pas la conscience chargée d'un assez grand poids de responsabilité, lorsqu'il a pris, pour lui et ses successeurs, l'ombre d'indépendance, le reste de liberté conservées à sa malheureuse Eglise? Il a entrepris une œuvre au-dessus des forces humaines; depuis ce moment, la fin du schisme est devenue impossible; c'est-à-dire, aux yeux de la raison, si l'on considère le genre humain d'un point de vue purement humain, qu'il a arrêté la civilisation. (Custine, *La Russie en* 1839, t. II, p. 314.)

FIN DES NOTES

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS. . . . . .

Ier CHAPITRE. — Irruptions des peuples de l'Asie centrale sur l'Europe et les autres parties du globe. . . 1

IIe CHAPITRE. — Origine des Russes, leur état politique jusqu'au XVIIe siècle. 10

IIIe CHAPITRE. — (De 1613 à 1689.) — Michel, Alexis, Fædor, Sophie. 33

IVe CHAPITRE. — (De 1689 à 1725.) Pierre Ier. 45

Ve CHAPITRE. — (De 1725 à 1762.) — Catherine Ire, Pierre II, Anna, Elisabeth, Pierre III. 61

VIe CHAPITRE. — (De 1762 à 1796.) — Catherine II. . . 73

VIIe CHAPITRE. — (De 1796 à 1801.) — Paul Ier. 102

VIIIe CHAPITRE. — (De 1801 à 1812.) — Alexandre Ier. . . 115

IXe CHAPITRE. — (De 1812 à 1825.) — Le même. 173

Pages

Xe CHAPITRE. — (De 1825 à 1832.) — Nicolas Ier. 204

XIe CHAPITRE. — (De 1832 à 1852.) — Le même. 243

XIIe CHAPITRE. — Des forces militaires de la Russie. . . . 275

XIIIe CHAPITRE. — Recrutement, éléments de l'armée russe 294

XIVe CHAPITRE. — Kosaks-Tatars, peuplades indépendantes 320

XVe CHAPITRE. — Puissance maritime de la Russie. . . . 344

XVIe CHAPITRE. — Conseils et secours donnés par des étrangers à la Russie pour accroître sa puissance. . 361

XVIIe CHAPITRE. — Campagne des Russes en Turquie, en 1828. 379

XVIIIe CHAPITRE. — Campagne des Russes en Turquie, en 1829. 398

XIXe CHAPITRE. — Guerre des Russes en Asie. 412

XXe CHAPITRE. — De la Moldavie et de la Valaquie; politique de la Russie à leur égard. 434

XXIe CHAPITRE. — Appréciation générale, politique et religieuse sur la question d'Orient. 452

NOTES

1re Note. — Questions posées par la Russie à la Turquie en 1805. 471

2e Note. — Charte concédée à l'Angleterre, pour son commerce, en 1563. 473

Pages

3e Note. — Discours de Pierre-le-Grand en 1713. . . . 477

4e Note. — Testament laissé par Pierre-le-Grand. . . 478

5e Note. — Constitution imposée aux Polonais en 1773. 482

6e Note. — Détails sur l'invasion de la Krimée en 1783. 484

7e Note. — Appréciation sur le partage de la Pologne en 1795. 488

8e Note. — Traité entre la Russie et la Turquie le 21 mars 1800. 490

9e Note. — Discours du roi de Saxe à la Diète polonaise en 1809. 495

10e Note. — Déclaration d'Alexandre contre l'Angleterre en 1807. 497

11e Note. — Explications sur les relations de la Russie et de la France en 1812. 501

12e Note. — Insurrection grecque, principes de la Sainte-Alliance en 1822. 505

13e Note. — Appréciation sur les colonies militaires russes 507

14e Note. — Religion et éducation en Russie. 508

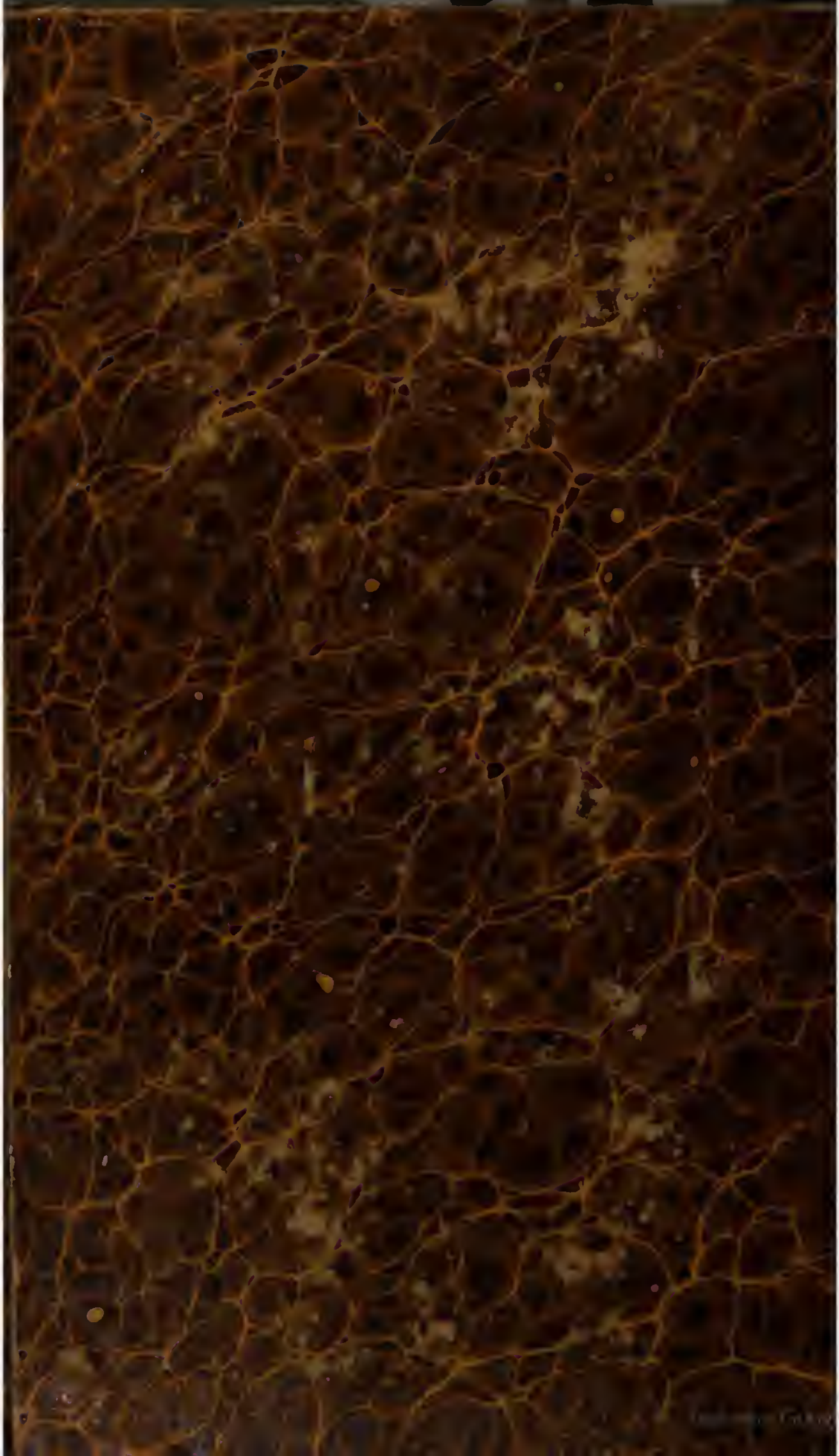
FIN

SBN 548540

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google